LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

Les Contemporains de Shakespeare

BEN JONSON — MARLOWE — DEKKER — MIDDLETON

VOLPONE OU LE RENARD

LE JUIF DE MALTE

LE MARDI-GRAS DU CORDONNIER

LE MOYEN D'ATTRAPER UN VIEILLARD

Traduction de Georges DUVAL



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

VOLPONE OU LE RENARD

LE JUIF DE MALTE

LE MARDI-GRAS DU CORDONNIER

LE MOYEN D'ATTRAPER UN VIEILLARD

DU MÊME AUTEUR

ÉTUDES SUR SHAKESPEARE

La Vie véridique de Shakespeare . . . . . 1 vol.
Londres au temps de Shakespeare . . . . . 1 —
L'Œuvre shakespearienne (son histoire). (*Ouvrage couronné par l'Académie française*) . . . . 1 —

TRADUCTIONS

Théâtre complet de Shakespeare avec de nombreuses préfaces et annotations. (*Ouvrage couronné par l'Académie française*) . . . . 8 vol.
Le Marchand de Venise. Illustré par Jams. D. Linton . . . . 1 —
Hamlet. Illustré par W. J. Simmonds . . . . . 1 —
Hamlet. Illustré par Georges Bruyer. . . . . . 1 —
Roméo et Juliette. Illustré par W. Hatherall. R. I. 1 —
M. Pickwick. Illustré par Frank Reynolds. R. I. 1 —
David Copperfield. Illustré par Frank Reynolds. R. I. 1 —
Théâtre complet de Bulwer Lytton . . . . 1 —
Théâtre complet de Sheridan. . . . . 1 —

EN PRÉPARATION :

La première d'Hamlet.
Dictionnaire des métaphores de Shakespeare.

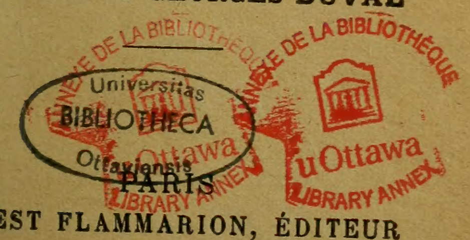
E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

LES CONTEMPORAINS DE SHAKESPEARE

N JONSON — MARLOWE — DEKKER — MIDDLETON

VOLPONE OU LE RENARD
LE JUIF DE MALTE
.E MARDI-GRAS DU CORDONNIER
IOYEN D'ATTRAPER UN VIEILLARD

Traduction de GEORGES DUVAL



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

[1920]

INTRODUCTION

De l'éclat de son génie Shakespeare a illuminé tout le XVIe siècle anglais. Il l'a illuminé au point d'éblouir. Cependant, autour de ce soleil, gravitaient des planètes dont, plus tard, on a évalué l'importance. Malheureusement, tandis que les noms de ces auteurs planétaires, grâce à l'insistance de certains critiques, parvenaient jusqu'à nous, leurs travaux demeuraient ignorés, surtout en France où l'on a mis tant de temps à se familiariser les œuvres étrangères. A l'heure où nous écrivons, malgré les progrès accomplis dans l'histoire des littératures, malgré les efforts, pour ne citer que ceux qui se sont occupés de l'Angleterre, des Rémusat, des Guizot, des Chasles, des Taine, des Mézières, les auteurs anglais du XVIe siècle sont demeurés presque des mythes. Sauf quelques privilégiés, personne ne connaît dans notre pays ceux qui ont si puissamment aidé à la renaissance des belles-lettres anglaises et à celle du génie saxon : le comte de Surrey, ses poèmes mélancoliques inspirés de Virgile et de Pétrarque; sir Philip Sidney qui, après avoir voyagé en France, en Allemagne, en Italie, étudié Aristote et Platon, les tragiques grecs et les sonnetistes italiens, les poésies de notre Ronsard, les pastorales de Montemayor, la géométrie, l'astronomie, devait triompher avec la pastorale; Spenser embrassant dans ses *Hymnes à l'amour et à la beauté*, *le Calendrier du Berger*, *la Reine des Fées*, la chevalerie chrétienne et l'olympe païen; Francis Bacon, cet admirable rénovateur des sciences, etc., etc. On n'a aucune idée de la façon originale et violente dont les Nash, les Peele, les Lodge exerçaient la critique et manœuvraient le pamphlet. Enfin, on semble même demeurer indifférent aux textes des auteurs dramatiques, prédécesseurs ou contemporains de Shakespeare, pourtant plus aisés à comprendre, malgré, je le répète, les avertissements de Taine, d'Alfred Mézières, et les remarquables études qu'ils ont consacrées à leurs œuvres.

Or, la littérature dramatique anglaise, au XVIe siècle, dépasse en abondance et en qualité tout ce que l'on peut imaginer. Nous nous sommes efforcé, nous aussi, dans des études précédentes, de rendre compte de cette incroyable production; mais, à part Shakespeare, nous aussi dûmes nous contenter de citer les auteurs sans reproduire leurs œuvres. Ce n'était plus quelques livres mais une véritable bibliothèque qu'il fallait confier à l'imprimerie : le bagage de Marlowe est consi-

dérable; celui de Ben Jonson plus important encore. Les Massinger, les Ford, les Fletcher, Kyd, Middleton, Heywood, Beaumont, Dekker, Marston, Chapman, Lyly, Chettle, Field, etc., etc., sont aussi prolifiques. Durant le XVIe siècle un besoin extraordinaire de production a travaillé les poètes dramatiques, besoin expliqué par la paix dont on jouissait, la prospérité qui se laissait entrevoir, le bien-être commençant de s'épanouir, l'abondance des traductions, l'éducation de plus en plus complète des masses, les mœurs élégantes quoique souvent brutales, tantôt d'un protestantisme exagéré, tantôt d'un paganisme voluptueux, mais offrant toujours par leurs contrastes mille sujets d'observation, mille postulats. La *Merry England* est dans son épanouissement. A ces causes il convient d'ajouter la passion d'Elisabeth pour le théâtre, si forte qu'elle l'entraînera à lutter contre la rigidité de la Réforme et à contrecarrer chaque rappel à l'ordre du puritanisme par l'autorisation de construire une salle de spectacle ou de former une compagnie de comédiens. Londres met à la disposition des auteurs douze théâtres : le Théâtre, le Rideau, le Globe, le théâtre des Bénédictins, le thâtre des Dominicains, la Rose, l'Espérance, le Cygne, la Fortune, le Taureau Rouge, le Phénix, le Jardin de Paris, sans compter les Collèges, les Palais et la Cour où l'on joue volontiers des pièces inédites. On peut s'expliquer maintenant l'assaut des muses, pour me servir d'une expression de Dekker.

En attendant qu'une Société risque une encyclopédie dramatique mettant au jour une littérature ignorée, M. Ernest Flammarion, dont la bibliothèque s'enrichit tous les jours au point de vue littéraire, historique, philosophique et scientifique; auquel — son amitié ne me refusera pas cet éloge — la génération actuelle doit, par l'intelligence et l'éclectisme présidant au choix de ses publications, d'être plus que jamais initiée aux belles productions; M. Ernest Flammarion qui, comme son illustre frère Camille Flammarion, sait consacrer et découvrir au besoin les astres, a compris la nécessité d'emprunter quelques rayons à la gloire de la littérature anglaise du XVIe siècle et a bien voulu me charger de les refléter dans le miroir d'une traduction. J'ai choisi, parmi tant d'auteurs et tant de chefs-d'œuvre, ceux qui pouvaient donner la plus complète idée d'une harmonie générale entre le caractère de l'écrivain et celui de son siècle; ceux aussi rapportant le mieux les coutumes d'une Angleterre renaissante offrant encore tant de pâture à la curiosité des historiens et des psychologues. Et je souhaite que l'exemple encourage ceux qui, comme moi, se passionnent pour une époque à peine connue et si fertile en surprises.

GEORGES DUVAL.

NOTICE SUR BEN JONSON

Ben Jonson naquit en 1574, deux mois après la mort de son père. Au bout de deux ans, sa mère se remaria avec un maître maçon qui, son beau-fils ayant atteint l'âge d'apprendre, le mit à l'école de Westminster, puis à Cambridge, au collège de Saint-John. Le susdit beau-père ayant perdu une partie de sa fortune fit de Ben Jonson un maçon. Comme on pouvait le prévoir, le jeune homme se lassa bientôt de la truelle; il se sauva sur le continent, s'engagea dans l'armée des Flandres où il fit quelques prouesses, puis revint à Londres pour débuter comme acteur. A la suite d'un duel avec un de ses camarades, duel jugé à tort ou à raison déloyal, il fut accusé de meurtre, jeté en prison où il se fit catholique pour redevenir bientôt protestant, puis, gracié, se maria et devint père d'un garçon dont Shakespeare devait être le parrain. Cependant, la misère ne le quittait pas. Ce fut alors qu'il songea à devenir auteur dramatique, carrière qui, si elle ne le mena pas à la fortune, lui valut du moins la gloire de passer à juste titre pour le plus grand auteur dramatique de son temps, après Shakespeare.

Son œuvre est considérable. On a de lui : Chaque homme a son humeur, Chaque homme hors de son humeur, l'Alchimiste, Les divertissements de Cynthia, Le méchant Poète, Séjan, Catilina, Epicène ou la Femme silencieuse, Le Diable est un âne, La Nouvelle Auberge, La Dame Magnétique, Le Berger mélancolique, *etc., etc., nombre de divertissements, d'épigrammes, de poèmes, et enfin un chef-d'œuvre,* Volpone ou le Renard, *dont nous donnons ici une traduction.*

Il mourut en 1637, fut enterré à l'abbaye de Westminster. Grâce à la générosité d'un sir John Young, on peut reconnaître sa tombe qui porte ces mots gravés : O Rare Ben Jonson!

G. D.

PERSONNAGES

VOLPONE, un magnifique.
MOSCA, son parasite.
VOLTORE, un avocat.
CORBACCIO, un vieillard.
CORVINO, un marchand.
BONARIO, le fils de Corbaccio.
SIR POLITICK WOULD-BE, un chevalier.
PEREGRINE, un voyageur.
NANO, un nain.
CASTRONE, un eunuque.
ANDROGYNO, un hermaphrodite.
Officiers de justice, trois Marchands, quatre Juges, un Notaire
LADY WOULD-BE.
CELIA, femme de Corvino.

Serviteurs, Servantes, deux Femmes de chambre, etc.

La scène à Venise.

VOLPONE OU LE RENARD

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

Une chambre dans la maison de Volpone.

ENTRENT VOLPONE ET MOSCA.

VOLPONE.

Bonjour. Et maintenant occupons-nous de notre or. Ouvre l'autel que je puisse voir mon saint!

(*Mosca tire un rideau. On voit des piles d'or, de vaisselles d'argent, des joyaux, etc.*).

Salut, mon âme et celle du monde! Je suis plus heureux que la terre féconde voyant le soleil attendu paraître entre les cornes du Bélier céleste, quand j'examine ta splendeur qui éteint la sienne. Reposant là, parmi tant d'autres richesses, tu sembles une flamme dans la nuit, un jour se faisant un chemin dans le chaos tandis que l'obscurité se réfugie au centre du monde. O toi, fils du soleil, dieu plus étincelant que ton père, laisse-moi t'embrasser, t'adorer ainsi que toutes les reliques du trésor sacré enfermé dans cette chambre bénie! Comme les poètes ont eu raison de donner ton nom glorieux à l'âge où ils auraient voulu vivre! N'es-tu pas la meilleure des choses, prodiguant plus de joie que les enfants, les parents, les amis, que tous les rêves éveillés que l'on fait sur terre? Ton éclat réfléchi dans les yeux de Vénus aurait dû lui faire enfanter vingt mille Cupidons! Telles sont tes beautés et tel est notre amour! O richesse, sainte muette qui fait parler tous les hommes, tu n'agis pas par toi-même, mais tu permets de tout accomplir. Tu es le prix des âmes; l'enfer lui-même, embelli par toi, devient

plus enviable que le ciel! Tu représentes la vertu, la renommée, l'honneur, tout! Qui peut t'obtenir sera noble, vaillant, honnête, sage...

MOSCA.

Et tout ce qu'il voudra, monsieur. La richesse est dans cette vie un plus grand bien que la sagesse.

VOLPONE.

Voilà une vérité, mon cher Mosca. Et pourtant je suis plus fier des procédés par moi employés pour acquérir la richesse que de sa possession, car je ne l'ai pas gagnée comme tout le monde. Je ne fais pas de commerce, ne me fie pas au hasard, ne blesse pas la terre avec des charrues. Je n'engraisse pas des bestiaux pour achalander les boucheries; je ne forge pas le fer, n'ai pas de moulins pour moudre l'huile ou le blé, d'hommes pour les broyer; je ne souffle pas le verre délicat, je n'expose pas des navires à la fureur des mers qu'ils sillonnent; je ne spécule pas dans les banques, et je ne pratique pas l'usure.

MOSCA.

Non, monsieur, vous ne dévorez pas les prodigues. Il y en a qui avalent un héritier confiant, comme un Hollandais ses pilules de beurre, sans être payés pour cela; qui arrachent de leurs lits de pauvres pères de famille pour les ensevelir vivants dans quelque prison verrouillée d'où leurs os ne sortiront que lorsque la chair sera pourrie. Votre nature bienveillante abhorre de semblables moyens. Vous n'aimez pas voir des larmes de veuves ou d'orphelins arroser votre seuil, entendre sous votre toit leurs cris pitoyables ébranler l'air.

VOLPONE.

Tu as raison, Mosca. Je déteste cela.

MOSCA.

Vous ne ressemblez pas au batteur en grange qui, avec un terrible fléau, surveille son blé et, mourant de faim, n'osant pas en dérober un grain, préfère se nourrir de mauves et d'herbes amères; ni au marchand qui, après avoir rempli ses celliers de généreux vins provenant de la Romagne ou de Candie, boit la lie des vinaigres lombards. Vous dédaignez de coucher sur la paille, tandis que les mites et les vers se nourriraient de vos somptueuses tentures et de vos lits moelleux. Vous savez user de vos richesses, et en distribuer une partie à votre pauvre intendant, à votre nain, à votre hermaphrodite, à votre eunuque, à tous ceux qui vous entourent et que votre bon plaisir entretient.

VOLPONE, *lui donnant de l'argent.*

Voilà pour toi, Mosca. Prends-le de ma main. Tout ce

que tu dis est vrai et ce sont les envieux qui t'appellent parasite. Va me chercher mon nain, mon eunuque, mon fou, afin qu'ils me divertissent.

(*Sort Mosca*).

Que puis-je faire, sinon choyer mon génie et profiter librement de tous les avantages que peut me procurer la fortune? Je n'ai ni femme, ni parent, ni enfant, ni alliés à constituer comme héritiers. Héritera qui je choisirai. C'est pourquoi les gens ont l'œil sur moi, pourquoi de nouveaux visiteurs affluent journellement dans ma maison, hommes et femmes de tout âge, m'apportant des présents, m'envoyant de la vaisselle d'argent, de l'argent monnayé, des bijoux, dans l'espérance, lorsque je mourrai, (ce qu'ils attendent impatiemment), que je leur retourne dix fois plus qu'ils ne m'auront donné. D'autres, plus intéressés encore, cherchent à m'accaparer et luttent entre eux à qui me comblera le plus de cadeaux et me donnera le plus de preuves d'affection. Je les laisse faire, m'amusant de leurs espérances, en tirant tout le profit possible, entretenant leurs tendresses. Je les tiens tous dans la main, laissant la cerise effleurer leurs lèvres, pour la leur retirer aussitôt de la bouche. Eh bien?

(*Rentre* MOSCA *avec* NANO, ANDROGYNO *et* CASTRONE).

NANO.

Maintenant, place pour ces nouveaux joueurs. Ils ne vous apportent ni pièce de théâtre, ni représentation comme on en donne dans les Universités. Ils vous supplient donc, quel que soit le récit, de ne point trop éplucher la cadence de leurs vers. Si cela vous étonne, vous serez plus étonné encore d'apprendre que dans le corps d'Androgyno est enfermée l'âme de Pythagore, ce jongleur devin, comme vous le verrez par la suite, laquelle âme vint d'abord d'Apollon, puis fut insufflée dans Aethalides, fils de Mercure, où elle acquit la faculté de rappeler tout ce qui avait été fait. Elle quitta Aethalides et alla aussitôt se loger chez Euphorbus aux cheveux d'or, qui fut tué de belle façon au siège de la vieille Troie par le cocu de Sparte. Elle se réfugia ensuite (je trouve cela dans ma charte) chez Hermotinus. A peine y était-elle qu'elle demanda asile à un Pyrrhus de Délos qui lui apprit à pécher. De là nous la retrouvons chez le sophiste de Grèce. Abandonnant Pythagore en faveur d'un joli morceau, Aspasie la courtisane, elle passa dans le corps d'une autre catin, pour s'agiter dans un philosophe, Cratès le cynique, comme elle le raconte. Depuis, des rois, des chevaliers, des mendiants, des esclaves, des lords,

des fous l'ont enfermée; puis des bœufs, des ânes, des chameaux, des mules, des boucs, des blaireaux, où elle s'est complue à parler comme le coq du savetier [1]. Mais je ne suis pas venu pour discourir sur cette matière, sur son un, deux, trois, son grand serment par quatre, sa musique, son trigone, sa cuisse d'or, son discours sur la rotation des éléments [2], mais pour te demander comment tu as supporté ta dernière transformation et si tu as changé de vêtement dans ces jours de réformation?

ANDROGYNO.

Je me suis habillé en réformé, autant dire en fou, ainsi que vous le voyez, considérant toutes les vieilles doctrines comme des hérésies.

NANO.

N'as-tu jamais risqué des mets défendus par ton maître?

ANDROGYNO.

J'ai d'abord mangé du poisson quand je suis entré chez les Chartreux.

NANO.

Pourquoi alors as-tu renoncé à ton silence dogmatique?

ANDROGYNO.

Un avocat turbulent l'a voulu.

NANO.

O changement qui stupéfie! Quand le sieur avocat t'a-t-il chassé? Pour l'amour de Pythagore, quel corps as-tu alors habité?

ANDROGYNO.

Celui d'une bonne mule.

NANO.

De la façon tu pouvais manger des fèves?

ANDROGYNO.

Oui.

NANO.

De la mule, où as-tu passé?

ANDROGYNO.

Dans une bête tout à fait étrange, quelques écrivains l'appellent un âne; d'autres un frère précis, pur, illuminé, de ceux qui mangent de la viande et quelquefois se dévorent entre eux; de ceux qui publient des libelles, colportent des mensonges sanctifiés entre chaque cuillerée de pâté de la Nativité [3].

NANO.

Maintenant, par le ciel, assez de cette notion profane et parlons de la transmigration qui suivit.

1. Dialogues de Lucien.
2. Allusions aux doctrines de Pythagore.
3. *Christmas Pie.*

ANDROGYNO.

J'habitai le corps où je suis encore.

NANO.

Un corps de délices, valant mieux que celui d'antan, le corps d'un hermaphrodite! Maintenant, dis-moi, chère âme, parmi tous ces changements quel corps choisirais-tu s'il fallait t'y fixer?

ANDROGYNO.

Celui que j'habite. Je voudrais même n'en plus changer.

NANO.

Parce que tu peux jouir à la fois du plaisir de chaque sexe.

ANDROGYNO.

Hélas! Ces plaisirs sont vieillis et abandonnés! Je me félicite d'être l'âme d'un fou, la seule créature que je puisse qualifier de bénie, car les autres formes ne m'ont pas porté bonheur.

NANO

Parle franchement, comme si tu habitais toujours le corps de Pythagore. Nous célébrerons cette savante opinion, camarade eunuque, comme il nous convient, avec tout notre esprit et tout notre talent, pour dignifier des membres spéciaux de la fraternité.

VOLPONE.

Hé bien! hé bien! Mosca, cela est-il de ton invention?

MOSCA.

Oui, s'il plaît à mon patron.

VOLPONE.

Cela me plaît, mon bon Mosca.

MOSCA.

En ce cas, j'en suis bien l'auteur.

NANO ET CASTRONE, *chantant.*

Les fous sont la seule nation
Digne de l'envie et de l'admiration des hommes.
Libres de tout souci, de tout chagrin,
Ils sont heureux et rendent heureux les autres.
Tout ce qu'ils disent est d'or.
Le fou est le préféré de nos grands hommes,
L'amusement et le plaisir de nos dames.
Une langue et une marotte sont ses trésors.
Sa figure provoque la gaîté
Et il peut s'exprimer franchement sans qu'on l'en blâme.
C'est la grâce de toute fête,
C'en est quelquefois le principal convive.
Il a son couteau et son tabouret
Quand il a de l'esprit.
Oh! qui ne voudrait être fou?
Lui, lui, lui!

(*On frappe au dehors*).

VOLPONE.

Qu'est cela? Sauvez-vous!

(*Sortent Nano et Castrone*).

Va voir, Mosca. Fou, retire-toi.

(*Sort Androgyno*).

MOSCA.

C'est le signor Voltore, l'avocat. Je le reconnais à sa façon de frapper.

VOLPONE.

Va me chercher ma robe, mes fourrures et mon bonnet de nuit. Dis-lui que je me lève et laisse-le se morfondre un peu dans la galerie.

(*Sort Mosca*).

Mes clients commencent leurs visites. Vautours, milans, corbeaux, corneilles, tous les oiseaux de proie qui espèrent me réduire à l'état de carcasse, s'abattent sur ma demeure. Je ne suis pas encore pour eux.

(*Rentre* MOSCA, *portant la robe, etc.*).

Quelle nouvelle?

MOSCA.

Une pièce d'argenterie, monsieur.

VOLPONE.

Importante?

MOSCA.

Enorme, massive, ancienne, avec votre nom inscrit et vos armes gravées.

VOLPONE.

Dieu! Il aurait dû faire graver aussi un renard s'étirant avec une apparence trompeuse et se moquant d'un corbeau à la bouche ouverte!

MOSCA.

La plaisanterie est subtile, monsieur.

VOLPONE.

Donne-moi ma fourrure. (*Il met sa robe de malade*). Pourquoi ris-tu?

MOSCA.

Je ne puis m'en empêcher, monsieur, en songeant à ce qu'il doit penser en marchant de long en large. Il se demande si ce n'est pas le dernier cadeau à l'aide duquel il cherchera à vous séduire. Si vous mouriez aujourd'hui après lui avoir tout laissé, qu'adviendrait-il de lui demain? Comme il se sentirait récompensé de toutes ses avances; comme il deviendrait digne et honoré! Il caracolerait avec ses fourrures et ses housses de pied, escorté d'un troupeau de fous et de clients; on s'écarterait devant sa mule aussi lettrée que lui-même. On l'ap-

pellerait le grand avocat, d'où il tirerait cette conclusion qu'il n'y a rien d'impossible.

VOLPONE.

L'impossible c'est qu'il soit savant.

MOSCA.

Bah! Il serait riche et c'est le principal. Couvrez un âne d'une pourpre imposante; il vous suffira de dissimuler les deux oreilles ambitieuses et le voilà passé docteur de cathédrale!

VOLPONE.

Mon bonnet, mon bonnet, Mosca. Introduis notre homme.

MOSCA.

Attendez, monsieur; votre onguent pour les yeux.

VOLPONE.

Tu as raison, dépêche-toi! Il me tarde d'entrer en possession de mon nouveau présent.

MOSCA.

J'espère que vous en recevrez beaucoup encore...

VOLPONE.

Merci, mon bon Mosca.

MOSCA.

Quand je serai poussière et qu'une centaine d'autres m'auront succédé.

VOLPONE.

Tu exagères, Mosca.

MOSCA.

Vous vivrez assez longtemps pour abuser ces harpies.

VOLPONE.

Mon cher Mosca! Bien. Mon oreiller. Tu peux le faire entrer.

(*Sort Mosca*).

Maintenant feignons la toux, la phtisie, la goutte, l'apoplexie, la paralysie et le catarrhe. Venez à mon secours, vous qui, depuis trois ans, entretenez leur espérance! Le voici! Je l'entends! (*Toussant*). Hum! Hum! Oh!

(*Rentre* MOSCA, *introduisant* VOLTORE, *qui tient un plat d'argent*).

MOSCA.

Vous n'avez pas avancé d'un pas, monsieur. Seulement il vous aime plus que les autres, et vous manœuvrez comme un homme sage en l'entretenant dans ce sentiment par des visites matinales, des preuves d'affection, lesquelles, je le sais, ne peuvent qu'augmenter sa gratitude. Monsieur! Patron! C'est le signor Voltore.

VOLPONE, *faiblement*.

Qu'est-ce que vous dites?

MOSCA.

Le signor Voltore vient ce matin vous rendre visite.

VOLPONE.

Je l'en remercie.

MOSCA.

Il vous apporte un plat ancien, acheté à Saint-Marc et qu'il vous prie d'accepter.

VOLPONE.

Il est le bienvenu. Dis-lui de venir plus souvent.

MOSCA.

Oui.

VOLTORE.

Que dit-il ?

MOSCA.

Il vous remercie et désire que vous veniez plus souvent.

VOLPONE.

Mosca !

MOSCA.

Patron ?

VOLPONE.

Dis-lui d'approcher. Où est-il ? Il me tarde de lui serrer la main.

MOSCA.

Le plat est là, monsieur.

VOLTORE.

Comment ça va-t-il ?

VOLPONE.

Je vous remercie, signor Voltore. Où est le plat ? J'ai les yeux bien malades.

VOLTORE, *lui mettant le plat entre les mains.*

Je suis désolé de vous trouver encore aussi faible !

MOSCA, *à part.*

C'est-à-dire qu'il ne le soit pas davantage.

VOLPONE.

Vous êtes trop généreux.

VOLTORE.

Non, monsieur. Plût au ciel que je pusse vous donner la santé comme je vous donne ce plat !

VOLPONE.

Vous donnez ce que vous pouvez. Je vous remercie. Je ne demeurerai pas un ingrat devant une telle preuve d'amitié. Je vous en prie, venez souvent me voir.

VOLTORE.

Je vous le promets.

VOLPONE.

Ne vous tenez pas si éloigné de moi.

MOSCA.

Entendez-vous, monsieur?

VOLPONE.

Ecoutez-moi encore. Il s'agit de vous.

MOSCA.

Vous êtes un homme heureux, monsieur. Appréciez votre chance.

VOLPONE.

Je ne peux plus maintenant vivre longtemps...

MOSCA.

Vous êtes son héritier, monsieur.

VOLTORE.

Tu crois?

VOLPONE.

Je sens que je m'en vais! Oh! oh! oh! oh! Je fais voile vers le port! Oh! oh! oh! oh! Et je me réjouirai d'y toucher.

MOSCA.

Hélas! mon bon monsieur! Tous nous devons partir...

VOLTORE.

Mais, Mosca...

MOSCA.

L'âge est notre maître...

VOLTORE.

Je t'en prie, écoute-moi. Tu es sûr que je suis son héritier?

MOSCA.

Si vous l'êtes? Je vous en prie, monsieur, inscrivez-moi parmi les gens qui vous servent! Toutes mes espérances dépendent de votre honneur! Je suis perdu si le soleil levant ne brille pas sur moi!

VOLTORE.

Il brillera, Mosca, et te réchauffera de ses rayons.

MOSCA.

Monsieur, je suis un homme qui n'a encore rien fait pour gagner votre reconnaissance. Je porte vos clefs, je sais où sont vos cassettes et vos coffres fermés, je tiens l'inventaire de vos bijoux, de votre argenterie, de votre argent, je suis votre intendant et je surveille vos biens.

VOLTORE.

Mais suis-je le seul héritier?

MOSCA.

Sans un concurrent, monsieur. Il le confirmait ce matin. La cire est encore chaude et, sur le parchemin, c'est à peine si l'encre a eu le temps de sécher.

VOLTORE.

Quel bonheur pour moi! Mais, mon cher Mosca, quel hasard me vaut cela?

MOSCA.

D'abord votre mérite. J'ignore la seconde raison.

VOLTORE.

C'est ta modestie qui t'empêche de la connaitre. Elle aura sa récompense.

MOSCA.

Il a toujours aimé vos façons, monsieur. Quand je suis entré à son service, je l'ai souvent entendu exprimer son admiration pour les hommes de votre belle profession, capables de défendre, jusqu'à l'enrouement, toutes les causes, fussent-elles les plus contraires, et par simple amour de la justice ; les hommes qui, comme vous, avec une étonnante souplesse, vont et viennent, font et défont, donnent des conseils à deux fins, acceptent l'or qui les tente et l'empochent. Pour sa part, il s'estimerait béni du ciel s'il pouvait faire son héritier un de ces esprits patients, sages, graves, possédant une langue à la fois si embrouillée et si bruyante, qui ne risquent pas un mot, pas même un mensonge, sans honoraires, et pour qui chaque parole tombée représente un sequin. (*On frappe au dehors*). Qui est là? On frappe! Il ne voudrait pas que l'on vous vît, monsieur... Vous pouvez pourtant être venu en passant, à la hâte... Oh, monsieur, quand vous nagerez dans ce lard de l'or, quand vous aurez du miel par-dessus les épaules, lorsque votre menton se haussera pour en éviter le flot, pensez à votre vassal et souvenez-vous de moi. Je n'aurai pas été le moins bon de vos clients.

VOLTORE.

Mosca...

MOSCA.

Voulez-vous parcourir l'inventaire? voir une copie du testament? Avant peu, je vous les apporterai. Maintenant, partez et prenez l'attitude d'un homme affairé.

(*Sort Voltore*).

VOLPONE, *se levant*.

Excellent Mosca! Viens que je t'embrasse!

MOSCA.

Reprenez votre position, monsieur, voici venir Corbaccio.

VOLPONE.

Cache le plat. Après le vautour, le corbeau!

MOSCA.

Reprenez votre silence et continuez de dormir. (*Mettant le plat avec les autres richesses*). Demeure et multiplie! Maintenant nous allons voir un homme plus malade que celui qui feint de l'être et qui pourtant espère gambader sur son tombeau...

(*Entre* CORBACCIO).

Signor Corbaccio, vous êtes le bienvenu.

CORBACCIO.

Comment va le patron?

MOSCA.

Comme hier. Il n'y a pas de mieux.

CORBACCIO, *qui est un peu sourd.*

Il va mieux?

MOSCA.

Oh! non, monsieur! Plutôt plus mal.

CORBACCIO.

Bien. Où est-il?

MOSCA.

Sur son lit; il vient de s'endormir.

CORBACCIO.

Dort-il bien?

MOSCA.

Non, monsieur, ni cette nuit, ni hier. Il sommeille à peine.

CORBACCIO.

Bon. Il devrait consulter des médecins. Je lui apporte une potion opiacée de la part de mon docteur.

MOSCA.

Il ne veut pas entendre parler de drogues.

CORBACCIO.

Pourquoi? Celle-ci a été faite devant moi, je sais de quoi elle se compose, et qu'elle ne peut qu'apporter une amélioration. Sur ma vie, ce n'est que pour lui procurer un peu de sommeil.

VOLPONE, *à part.*

Oui, le dernier sommeil, si je la prenais!

MOSCA.

Monsieur, il n'a pas confiance en la médecine.

CORBACCIO.

Tu dis?

MOSCA.

Il n'a pas confiance en la médecine. Il estime que la plupart de vos docteurs sont un danger plus grave que la maladie. Je l'ai souvent entendu répéter qu'un médecin ne serait jamais son héritier.

CORBACCIO.

Je ne serai jamais son héritier?

MOSCA.

Je parle de votre médecin, monsieur.

CORBACCIO.

Je n'ai jamais fait allusion à lui.

MOSCA.

Il ne peut pas digérer leurs médecines. Il dit qu'ils écorchent un homme avant de l'avoir tué.

CORBACCIO.

Bien. Je comprends.

MOSCA.

Et qu'ils agissent ainsi, sachant très bien ce qu'ils font, car non seulement la loi les absout, mais les récompense. Or il lui répugnerait de vendre sa vie.

CORBACCIO.

En effet, Ils ont pour vous expédier autant de licences qu'un juge.

MOSCA.

Plus! Le juge ne tue que lorsque la loi condamne, tandis que le médecin peut tuer le juge.

CORBACCIO.

Le juge, moi, tout le monde. Comment va son apoplexie? S'en ressent-il encore?

MOSCA.

Plus violemment que jamais. Sa parole est saccadée, son regard fixe, sa figure s'allonge de plus en plus.

CORBACCIO.

Bien.

MOSCA.

Sa bouche est toujours béante et ses paupières tombent.

CORBACCIO.

Bon.

MOSCA.

Un engourdissement glacial raidit ses membres et rend sa chair couleur de plomb.

CORBACCIO.

Bien.

MOSCA.

Son pouls bat lentement.

CORBACCIO.

Bons symptômes.

MOSCA.

Et de sa cervelle...

CORBACCIO.

Je vous entends. Bon.

MOSCA.

Coule une sueur froide, avec un autre écoulement continuel qui part du coin des yeux.

CORBACCIO.

C'est possible. Je me sens mieux! Et ses vertiges?

MOSCA.

Il a perdu tout sentiment, et ne ronfle même plus. C'est à peine si vous vous apercevriez qu'il respire.

CORBACCIO.

Parfait! parfait! Je vivrai sûrement plus longtemps que lui. Cela me rajeunit d'une vingtaine d'années!

MOSCA.

Je m'apprêtais à aller chez vous, monsieur.

CORBACCIO.

Il a fait son testament? Qu'est-ce qu'il me laisse?

MOSCA.

Non, monsieur.

CORBACCIO.

Il ne me laisse rien?

MOSCA.

Je crois qu'il n'a pas rédigé son testament.

CORBACCIO.

Oh! oh! oh! qu'est-ce que faisait ici Voltore, l'avocat?

MOSCA.

Il flairait une carcasse et quand il a entendu dire que mon maître s'apprêtait à écrire son testament ainsi que je l'en pressais pour votre bien...

CORBACCIO.

Il est venu, n'est-ce pas? Je m'en doutais.

MOSCA.

Et il lui a présenté ce plat d'argent.

CORBACCIO.

Pour devenir son héritier.

MOSCA.

Je ne sais pas, monsieur.

CORBACCIO.

Moi, je le sais!

MOSCA, *à part.*

Il le mesure à sa longueur!

CORBACCIO.

Très bien. Je saurai l'en empêcher! Regarde, Mosca, j'ai apporté un sac de brillants sequins, qui pèse plus que son plat.

MOSCA, *prenant le sac.*

En effet, monsieur, voilà de la vraie médecine; un médicament secret! Ne parlez plus de remèdes opaciés. Voilà le grand élixir!

CORBACCIO.
De l'or palpable s'il n'est pas potable.

MOSCA.
Je lui en administrerai dans son bol.

CORBACCIO.
C'est cela.

MOSCA.
Cordial cent fois béni ! Ça va le rétablir.

CORBACCIO.
Oui, oui.

MOSCA.
Ce ne serait peut-être pas une bonne chose.

CORBACCIO.
Quoi ?

MOSCA.
De lui rendre la santé.

CORBACCIO.
A aucun prix !

MOSCA.
Cela pourrait lui faire un curieux effet seulement de le sentir.

CORBACCIO.
Dans ces conditions rends-moi le sac.

MOSCA.
A bas les mains ! Excusez-moi. Vous ne nous causerez pas ce tort. Je peux vous l'avouer, vous aurez tout.

CORBACCIO.
Comment ?

MOSCA.
Tout, monsieur, c'est votre droit, votre bien. Personne ne pourra en réclamer une part. Tout est à vous, sans compétition, la destinée l'a voulu ainsi.

CORBACCIO.
Explique-toi, mon bon Mosca.

MOSCA.
Voilà. A un certain moment l'accès passera.

CORBACCIO.
Bien.

MOSCA.
Profitant du mieux, je lui parlerai à nouveau de la nécessité de faire son testament et je lui montrerai votre sac.

CORBACCIO.
Parfait.

MOSCA.
Ce serait plus parfait encore si vous consentiez à m'écouter.

CORBACCIO.

De tout mon cœur.

MOSCA.

Maintenant, si j'ai un conseil à vous donner, rentrez vite chez vous, et libellez un testament où vous inscrirez mon maître comme votre unique héritier.

CORBACCIO.

Ce serait déshériter mon fils!

MOSCA.

Tant mieux! La couleur tournera à votre profit.

CORBACCIO.

La couleur?

MOSCA.

Je veux dire que sous couleur de le faire votre héritier vous rédigerez en sa faveur un testament que vous m'enverrez. Je vanterai, en les exagérant, vos soins, vos veilles, vos prières, vos cadeaux, votre présent d'aujourd'hui. Ensuite je lui montrerai votre testament où, sans hésitation, sans s'occuper de votre propre fils, si brave, d'un si haut mérite, cédant malgré vous au torrent de l'affection qui vous porte vers mon maître, vous le constituez votre héritier. Il ne peut être assez stupide, assez borné, assez peu consciencieux, assez ingrat...

CORBACCIO.

Pour ne pas me faire son héritier à son tour?

MOSCA.

Voilà.

CORBACCIO.

J'avais déjà pensé à ce petit complot.

MOSCA.

Je le crois.

CORBACCIO.

Tu ne le crois pas?

MOSCA.

Si, monsieur.

CORBACCIO.

C'est exactement ce que j'avais l'intention de faire.

MOSCA.

Et quand vous l'aurez fait...

CORBACCIO.

Quand il m'aura reconnu pour son héritier...

MOSCA.

Certain que vous êtes de lui survivre...

CORBACCIO.

Evidemment.

MOSCA.

Puisque vous êtes vigoureux...

CORBACCIO.

Tu peux le dire.

MOSCA.

N'est-ce pas?

CORBACCIO.

J'avais pensé à cela aussi. Tu es le véritable interprète de mes intentions.

MOSCA.

Non seulement vous vous faites du bien à vous-même...

CORBACCIO.

Mais encore à mon fils.

MOSCA.

Tout simplement.

CORBACCIO.

Encore une invention de moi.

MOSCA.

Hélas, monsieur, le ciel sait que j'ai prêté toute mon attention, donné tous mes soins (mes cheveux en ont grisonné) pour amener la chose à ce point.

CORBACCIO.

J'en suis sûr.

MOSCA.

C'est pour vous que je travaille ici.

CORBACCIO.

Oui, travaille encore. (*Faisant mine de sortir*). Je vais arranger tout cela.

MOSCA, *à part*.

Corbeau !

CORBACCIO.

Je te sais honnête...

MOSCA, *à part*.

Tu mens !

CORBACCIO.

Et...

MOSCA, *à part*.

Son intelligence n'est pas meilleure que ses oreilles.

CORBACCIO.

Sans aucun doute je serai un père pour toi.

MOSCA, *à part*.

Et moi je duperai le père qui m'échoit.

CORBACCIO.

Il se peut que la jeunesse me revienne. Pourquoi pas?

MOSCA, *à part*.

Sa Seigneurie est un âne précieux.

CORBACCIO.

Que dis-tu?

MOSCA.

Je dis qu'il faut que Votre Seigneurie se hâte.

CORBACCIO.

Tu as raison. Je pars.

(*Il sort*).

VOLPONE, *se levant*.

Je vais éclater! Oh, mes côtes! mes côtes!

MOSCA.

Contenez ce flux de rires. Cette espérance, vous le savez, est une amorce qui dissimule un hameçon.

VOLPONE.

Mais avec quelle habileté tu l'auras accroche! Je n'en puis plus! Bonne canaille, laisse-moi t'embrasser. Je ne t'ai jamais vu dans d'aussi bonnes dispositions.

MOSCA.

Hélas, monsieur, je fais comme on m'a appris; je suis vos graves instructions; je les paie en bonnes paroles, je leur graisse les oreilles avec de l'huile et je les congédie.

VOLPONE.

C'est vrai!... Quelle punition porte l'avarice en elle-même!

MOSCA.

J'y suis bien pour quelque chose.

VOLPONE.

Les soucis, les maladies, la crainte, qui font cortège à la vieillesse, la mort si souvent appelée, sont leur partage. Leurs membres deviennent faibles; leurs sens s'émoussent; la vue, l'ouïe, le mouvement sont morts avant eux; leurs dents, ces instruments avec lesquels on mange, tombent, et ils comptent sur la vie! En voilà un qui retourne chez lui, et désire prolonger ses jours! Il ne sent plus sa goutte, ni sa paralysie. Il rajeunit de vingt ans, il s'illusionne sur son âge auquel il oppose un démenti. Ainsi qu'Aeson, il espère, à l'aide de charmes, retrouver la jeunesse, et il s'engraisse de ces espérances comme si le docteur pouvait être aussi facilement dupé que lui. Et autant en emporte le vent! (*On frappe à nouveau*). Qui vient encore? Un troisième?

MOSCA.

Recouchez-vous! Je reconnais sa voix. C'est Corvino, notre gai marchand.

VOLPONE, *se recouchant*.

Je suis mort.

MOSCA.

Encore une petite dose sur vos yeux. (*Il les frotte avec la pommade*). Qui est là?

(*Entre* CORVINO).

Signor Corvino! On vous attendait avec impatience. Comme vous seriez heureux, si vous saviez...

CORVINO.

Quoi?

MOSCA.

La dernière heure est venue, monsieur!

CORVINO.

Il n'est pas mort?

MOSCA.

Non, mais il n'en vaut guère mieux! Il ne reconnaît plus personne.

CORVINO.

Que dois-je faire alors?

MOSCA.

Pourquoi cette question?

CORVINO.

Je lui apportais une perle.

MOSCA.

Peut-être lui reste-t-il assez de mémoire pour vous reconnaître. Il vous appelle encore. Votre nom est le seul qu'il prononce. La perle est belle?

CORVINO.

Venise n'en a jamais possédé une pareille.

VOLPONE, *faiblement.*

Signor Corvino...

MOSCA.

Il vous réclame. Donnez-la lui. Il est ici, monsieur. Il vous apporte une riche perle.

CORVINO.

Comment ça va-il? Dites-lui qu'elle pèse douze carats.

MOSCA.

Monsieur, il ne peut pas entendre, il est sourd. Cela semble pourtant lui faire du bien de vous voir.

CORVINO.

Dites-lui que j'ai un diamant à son intention.

MOSCA.

Il faudrait mieux le lui montrer. Mettez-le dans sa main. Il a encore sa connaissance. Regardez comme il s'en empare.

CORVINO.

Hélas! mon bon monsieur! Quel spectacle pitoyable!

MOSCA.

N'y pensez pas. Les larmes d'un héritier sont des rires sous un masque.

CORVINO.

Je suis son héritier?

MOSCA.

Je ne peux pas voir son testament avant qu'il soit mort. Nous avons eu ici Corbaccio, Voltore, et tant d'autres, trop nombreux pour que je les aie comptés, impatients d'hériter. Moi, profitant de ce qu'il vous appelait, j'ai pris du papier, une plume, de l'encre, et je lui ai demandé qui il choisissait comme héritier : « Corvino », m'a-t-il dit ; qui serait son exécuteur : « Corvino », m'a-t-il dit encore. Et s'il ne répondait pas à une de mes questions, je comprenais aux signes qu'il me faisait de la tête, malgré sa faiblesse, que c'était bien vous qu'il consentait à choisir. Alors j'ai renvoyé chez eux les autres sans rien leur léguer, sauf des malédictions.

CORVINO, *l'embrassant.*

Ah! mon cher Mosca! Il ne nous voit pas?

MOSCA.

Pas plus qu'un ménestrel aveugle. Il ne reconnaît personne, pas même la figure d'un ami. Il ne se souvient même plus du nom du serviteur qui lui a apporté son dernier repas, versé sa dernière tisane. Pas même de ceux qu'il a engendrés et élevés.

CORVINO.

A-t-il des enfants?

MOSCA.

Des bâtards, une douzaine au plus, qu'il a eus avec des mendiantes, des Egyptiennes, des Suisses, des négresses, quand il était ivre. Vous ne le saviez pas? C'est la fable commune ; le nain, le fou, l'eunuque, tout ça c'est sa progéniture. Il est le père de tout son entourage, sauf six, mais il ne leur laisse rien.

CORVINO.

Bien! très bien! Tu es sûr qu'il ne peut pas entendre?

MOSCA.

Absolument sûr. Regardez, jugez par vous-même. (*Criant à l'oreille de Volpone*). Que la vérole vienne et s'ajoute à toutes vos maladies, si elle doit vous expédier plus tôt pour vos incontinences, car elles l'auront mérité, monsieur, et que la peste s'en mêle! (*A Corvino*). Approchez, monsieur. (*A Volpone*). Puissiez-vous fermer une bonne fois vos yeux ignobles, qui pleurent de la vase comme deux citernes à grenouilles! Nous cacher le spectacle de ces joues pendantes, couvertes de cuir au lieu de peau... (*A Corvino*). Venez à mon secours, monsieur. (*A Volpone*)... et qui ressemblent à des vieux torchons de cuisine gelés.

CORVINO, *riant.*

Ou à un vieux mur enfumé sur lequel la pluie en tombant a laissé des traces.

MOSCA.

Parfait! Vous pouvez crier encore plus fort. C'est à peine s'il entendrait une coulevrine qu'on déchargerait à son oreille.

CORVINO.

Son nez est comme un égout.

MOSCA.

Bien dit! Et la bouche?

CORVINO.

Une latrine.

MOSCA.

Fermez-la.

CORVINO.

Pas moyen!

MOSCA.

Laissez-moi faire. Je pourrais l'étouffer avec un oreiller aussi facilement que si j'étais sa garde.

CORVINO.

Faites comme il vous plaira, mais je m'en vais.

MOSCA.

Allez-vous-en, car je crains que votre présence ne prolonge ses derniers instants.

CORVINO.

N'usez pas de violence.

MOSCA.

Pourquoi? Qu'est qui vous rend aussi scrupuleux?

CORVINO.

Faites ce que vous voudrez.

MOSCA.

Bon. Partez.

CORVINO.

Vous croyez que je peux sans inconvénient reprendre ma perle?

MOSCA.

Et le diamant? De quoi allez-vous vous inquiéter? Ici tout ne vous appartient-il pas? Ne suis-je pas là, moi dont vous avez fait votre créature, et qui vous devrai l'existence?

CORVINO.

Cher Mosca! Tu es mon ami, mon compagnon, et tu auras ta part dans toutes mes bonnes fortunes.

MOSCA.

Excepté une.

CORVINO.

Laquelle?

MOSCA.

Votre femme, monsieur.

(*Sort Corvino*).

Il n'y a pas d'autres moyens de le faire sortir!

VOLPONE.

Mosca, tu es divin! Aujourd'hui tu t'es surpassé! (*On frappe au dehors*). Qui est là? Je ne veux plus être importuné. Prépare-moi des musiciens, des danses, des banquets, tous les plaisirs! Le Turc n'est pas plus sensuel dans les plaisirs que veut l'être Volpone.

(*Sort Mosca*).

Voyons. Une perle! Un diamant! De l'argenterie! Des sequins! La matinée aura été profitable. Cela vaut mieux que voler dans des églises ou, par gloutonnerie, de s'engraisser tous les mois d'un homme!

(*Rentre* MOSCA).

Qu'est-ce qu'il y a?

MOSCA.

La belle lady Would-be, l'épouse du chevalier anglais, Sir Politick Would-be (c'est de la façon qu'on m'a dit d'annoncer) envoie demander comment vous avez passé la nuit et si l'on peut vous voir.

VOLPONE.

Pas maintenant. Dans trois heures... lorsque je serai gris de joie et de vin. Par le ciel, je m'étonne de la confiance absolue de ces téméraires Anglais qui ne craignent pas d'exposer leurs femmes à toutes les rencontres.

MOSCA.

Le chevalier ne s'appelle pas pour rien *Politick*. Il sait que si sa femme affecte des airs étranges, elle n'a pas la physionomie d'une malhonnête personne. Oh! s'il s'agissait de l'épouse de Corvino...

VOLPONE.

Elle est si jolie que cela?

MOSCA.

C'est l'étoile étincelante de l'Italie! Une donzelle toute jeune! Une beauté mûre pour la moisson, dont la peau est plus blanche que le cygne, l'argent, la neige, le lis! dont les douces lèvres appellent une éternité de baisers! dont la chair aussitôt effleurée se colore en rouge! Elle brille comme votre or, et comme votre or elle est belle!

VOLPONE.

Pourquoi ne l'ai-je pas encore aperçue?

MOSCA.

Hélas! monsieur, je ne l'ai découverte qu'hier.

VOLPONE.

Pourrais-je la voir?

MOSCA.

Impossible! Elle est surveillée aussi étroitement que votre or; jamais elle ne sort, jamais elle ne prend l'air, sauf par la fenêtre. Ses regards sont doux comme les premiers raisins ou les premières cerises, et surveillés d'aussi près.

VOLPONE.

Il faut que je la voie.

MOSCA.

Une garde composée de la maisonnée et qui représente une dizaine d'espions ne la quitte pas des yeux, et chaque espion est celui de son voisin, de telle sorte que pas un ne peut faire un mouvement qui échappe à l'autre.

VOLPONE.

Je veux la voir, quand ça ne serait qu'à la fenêtre.

MOSCA.

Déguisé, alors?

VOLPONE.

Ce sera plus sûr. Nous y réfléchirons.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

La place Saint-Marc. Un coin retiré devant la maison de Corvino.

ENTRENT SIR POLITICK WOULD-BE et PEREGRINE.

SIR POLITICK.

Pour un homme raisonnable, le monde entier est son terroir. Ni l'Italie, ni la France, ni l'Europe ne me retiendront si ma destinée m'appelle ailleurs. Je ne cède pas en cela à l'irrésistible désir de voir du pays, de constater une autre religion, au besoin de me désintéresser de la patrie où je suis né et où j'ai accompli mes œuvres les plus chères, encore moins à l'envie oiseuse, démodée, surannée, ne pouvant germer que dans une tête grise, d'étudier l'aspect des hommes, leurs coutumes, comme Ulysse! Seulement au caractère spécial de ma femme qui la pousse à étudier, à noter, à apprendre le langage de Venise et le reste... J'aime à croire, monsieur, que vous voyagez avec une autorisation?

PEREGRINE.

Oui.

SIR POLITICK.

Je ne vous en parlerai que mieux à cœur ouvert. Il y a longtemps que vous avez quitté l'Angleterre?

PEREGRINE.

Sept semaines.

SIR POLITICK.

Seulement. Avez-vous été voir milord l'ambassadeur?

PEREGRINE.

Pas encore.

SIR POLITICK.

Dites-moi, je vous prie, quelles nouvelles de notre climat? Cette nuit j'ai entendu raconter une histoire assez étrange par un des attachés de milord et il me tarde de savoir si elle a été vérifiée.

PEREGRINE.

De quoi s'agissait-il, monsieur?

SIR POLITICK.

D'un corbeau qui aurait construit son nid dans un des bateaux du roi.

PEREGRINE, *à part*.

Ce monsieur se moque de moi ou l'on s'est moqué de lui. (*Haut*). Votre nom?

SIR POLITICK.

Politick Would-Be.

PEREGRINE, *à part*.

J'aurais dû m'en douter. (*Haut*). Chevalier?

SIR POLITICK.

Un pauvre Chevalier.

PEREGRINE.

Votre femme est à Venise pour se rendre compte des atours, des modes, des mœurs des courtisanes? La belle lady Would-Be?

SIR POLITICK.

Oui, monsieur. Souvent l'araignée et l'abeille sucent la même fleur.

PEREGRINE.

Mon cher monsieur Politick, je vous demande pardon. J'ai beaucoup entendu parler de vous. L'histoire du corbeau est vraie.

SIR POLITICK.

Vous en avez eu connaissance?

PEREGRINE.

Ainsi que de notre lionne qui a mis bas dans la tour.

SIR POLITICK.

Une seconde portée?

PEREGRINE.

Une seconde, monsieur.

SIR POLITICK.

Ciel! Quels prodiges! Le feu à Berwick! Une nouvelle étoile! Autant de phénomènes successifs, étranges, pleins de présages! Avez-vous vu ces météores?

PEREGRINE.

Oui, monsieur.

SIR POLITICK.

Effrayant! Je vous prie, monsieur, confirmez-moi les trois marsouins qu'on dit avoir aperçus au-dessus du pont.

PEREGRINE.

Ils étaient six, avec un esturgeon, monsieur.

SIR POLITICK.

Je demeure stupéfait!

PEREGRINE.

Ne le soyez pas. Je puis vous raconter un prodige plus extrordinaire encore.

SIR POLITICK.

Qu'est-ce que tout ça nous annonce?

PEREGRINE.

Le même jour (laissez-moi réfléchir) où je quittais Londres, on a vu une baleine dans la rivière, à la hauteur de Wolwick et qui attendait, on ne sait pas exactement depuis combien de mois, la destruction de la flotte de Stode[1].

SIR POLITICK.

Est-ce possible? Elle devait être envoyée par l'Espagne ou les archiducs! Sur ma vie et mon crédit, la baleine de Spinola! Ne renonceront-ils pas à leurs projets? Digne monsieur, connaissez-vous d'autres nouvelles?

PEREGRINE.

Stone le fou est mort, et cela fait un vide dans les tavernes.

SIR POLITICK.

Stone est mort?...

PEREGRINE.

Mort, monsieur. Je suppose que vous ne le croyiez pas immortel?... (*A part*). Ce chevalier, s'il avait plus de réputation, serait une précieuse recrue pour le théâtre anglais! Celui qui décrirait un pareil homme, serait soupçonné de mensonge ou au moins de malice.

SIR POLITICK.

Stone est mort!...

PEREGRINE.

Mort. Comme vous paraissez avoir du chagrin! Ce n'était pas un de vos parents?

SIR POLITICK.

Je ne le suppose pas. C'était un fou inconnu.

PEREGRINE.

Et pourtant il semble que vous l'ayez connu.

SIR POLITICK.

Oui, monsieur, je le connaissais comme la plus mauvaise tête de l'Etat.

PEREGRINE.

Vraiment?

SIR POLITICK.

Oui, tant qu'il a vécu. Chaque semaine, à ma connaissance, il entretenait des correspondances avec les Pays-Bas et tous les côtés du monde, dans des choux; cor-

1. L'histoire de la lionne et de la baleine est confirmée par Stow, un auteur de l'époque.

respondances qu'il distribuait aux ambassadeurs dans des oranges, des melons, des abricots, des citrons, des cédrats et autres fruits. Quelquefois dans des huîtres de Colchester et des coquillages de Selsey.

PEREGRINE.

Vous m'étonnez !

SIR POLITICK.

Du moins à ma connaissance. Je l'ai observé à notre table d'hôte ordinaire. Par l'intermédiaire d'un voyageur, homme d'Etat déguisé, il prenait un renseignement renfermé dans un morceau de viande et, avant la fin du repas, transmettait la réponse dans un cure-dent.

PEREGRINE.

Etrange ! Comment faisait-il ?

SIR POLITICK.

Il coupait la viande en morceaux figurant des lettres qu'il laissait dans son assiette afin qu'on pût les déchiffrer.

PEREGRINE.

On prétendait qu'il ne savait pas lire !

SIR POLITICK.

Un bruit adroitement répandu par ceux qui l'employaient. Il lisait, parlait plusieurs langues, en un mot, possédait une excellente caboche.

PEREGRINE.

On m'a dit encore, monsieur, que certains singes servaient d'espions et formaient une nation très rusée, située près de la Chine.

SIR POLITICK.

Oui, les Mamaluchi. Ils ont trempé dans un ou deux complots français mais ils sont extrêmement portés vers la femme qui les trahit à chaque instant. Je recevais encore de leurs nouvelles vendredi dernier, par un de leur bande. Ils s'en sont allés, après avoir comme d'habitude rédigé leurs rapports, jusqu'à ce qu'on les emploie à nouveau.

PEREGRINE, *à part*.

Ma foi, sir Politick ne laisse rien échapper. (*Haut*). Vous semblez tout connaître ?

SIR POLITICK.

Non, mais je possède des notions générales ; j'aime à observer, à prendre des notes. Quoique je vive au dehors, loin de la foule active, je remarque le courant, le passage des choses et j'en profite personnellement. Je connais les flux et reflux de l'Etat.

PEREGRINE.

Veuillez croire, monsieur, que je bénis l'heureuse fortune qui m'a fait si heureusement vous rencontrer, vous

dont les connaissances, si votre bonté les égale, dirigeront ma conduite et ma façon de faire encore un peu frustes.

SIR POLITICK.

Vous seriez-vous embarqué sans savoir ce qu'il faut pour entreprendre un voyage?

PEREGRINE.

Je connais quelques principes de la vulgaire grammaire, principes que je tiens de celui qui m'a enseigné l'italien.

SIR POLITICK.

Voilà ce qui gâte les cervelles les plus intelligentes. On confie des gentilshommes sur lesquels on devrait pouvoir compter, à des pédants qui n'ont que la surface ou simplement l'écorce. Vous me semblez être un gentleman d'une noble race. Sans en faire profession, le hasard a voulu que je fusse toujours consulté sur cette importante matière intéressant les fils de grands hommes, les personnes de race et d'honneur.

(*Entrent* MOSCA *et* HANO *déguisés, et suivis de personnages portant le matériel nécessaire pour édifier un tréteau*).

PEREGRINE.

Quelles sont ces gens-là?

MOSCA.

Sous cette fenêtre, comme il a été convenu.

SIR POLITICK.

Des comédiens qui dressent un tréteau. Est-ce que votre professeur de langues ne vous a jamais parlé des bateleurs italiens?

PEREGRINE.

Si, monsieur.

SIR POLITICK.

Eh bien, en voici.

PEREGRINE.

Ce sont des marchands d'orviétan qui vivent en vendant de l'huile et des drogues.

SIR POLITICK.

Quoi! Voilà l'idée qu'il vous en donnait?

PEREGRINE.

Autant que je puisse m'en souvenir.

SIR POLITICK.

Son ignorance me fait pitié! Les bateleurs sont les hommes les plus instruits de l'Europe, de grands savants, d'excellents médecins, d'admirables hommes d'Etat, des

favoris renommés, des conseillers de cabinet auprès des plus grands princes, enfin les seuls hommes de l'univers qui s'y connaissent en langues.

PEREGRINE.

J'ai entendu dire que c'était aussi des grossiers imposteurs, abusant de la faveur des grands, comme leur médecine trompe ceux qui s'en servent; ils la recommandent en risquant de monstrueuses protestations, l'évaluent à douze couronnes et finissent par la céder pour deux pence.

SIR POLITICK.

Monsieur, le silence est la meilleure réponse à la calomnie. Vous allez en juger par vous-même (*A Mosca*). Qui monte ce tréteau?

MOSCA.

Scoto de Mantoue, monsieur,

SIR POLITICK.

Lui! (*A Peregrine*). J'ose vous promettre, monsieur, que vous allez voir un autre homme que celui que l'on vous a dépeint. Ce qui m'étonne, c'est qu'il établisse son tréteau dans ce coin, au lieu, comme d'habitude, de l'élever sur la place. Le voici.

(*Entre* VOLPONE, *sous le costume d'un maître bateleur et suivi de toute une foule*).

VOLPONE, *à Hano.*

Monte, Zani!

LA FOULE.

Suivons-le! Suivons-le!

SIR POLITICK.

Regardez comme la foule le suit! C'est un homme qui pourrait tirer dix mille couronnes de la banque de Venise. (*Volpone monte sur l'estrade*). Etudiez son geste; j'ai l'habitude d'observer l'allure qu'il prend quand il monte sur son théâtre.

PEREGRINE.

Il en vaut, en effet, la peine.

VOLPONE.

Mes nobles gentilshommes et dignes patrons! Il peut sembler étrange que moi, votre Scoto de Mantoue, qui ai l'habitude de dresser mes tréteaux sur la place, en plein public, près du pertique des Procurations, après huit mois d'absence de cette illustre cité de Venise, j'aille humblement me retirer dans un coin obscur.

SIR POLITICK.

N'est-ce pas l'observation que je faisais?

PEREGRINE.

Ecoutez, monsieur.

VOLPONE.

Je n'ai pas, comme dit le proverbe lombard, froid aux pieds; loin de moi l'intention de vendre ma marchandise meilleur marché que de coutume, ne comptez pas là-dessus. N'allez pas croire non plus que les calomnieux rapports de cet impudent détracteur, la honte de notre profession (je veux parler d'Alessandro Battone), lequel a osé affirmer en public que j'aurais été condamné aux galères pour avoir empoisonné le cardinal Bembo, m'aient découragé? Non, mes dignes gentilshommes! A parler franc, je ne puis voir la cohue de ces vils charlatans qui déploient leurs manteaux sur le sol, annoncent des prodiges d'activité et viennent en boitant vous conter les histoires démodées de Boccace! Tel le sieur Tabarin, le fabuliste, sans compter ceux qui décrivent leurs voyages, leur triste captivité sur des galères turques, quand, tout le monde le sait, ils naviguaient sur des galères chrétiennes où ils mangeaient modérément du pain, buvaient de l'eau, pénitence imposée par leurs confesseurs pour les punir de quelque honteux larcin!

SIR POLITICK.

Regardez avec quel mépris il en parle!

VOLPONE.

Ces coquins, vilains, malsains et vains, avec un pauvre centime d'antimoine brut, poliment entortillé dans plusieurs *scartoccios*, sont parfaitement capables de tuer une vingtaine de personnes par semaine et d'en rire. Ces esprits maigres, affamés, qui ont à moitié enrayé leurs organes spirituels avec des obstructions terrestres ne manqueront pas d'amateurs parmi vos artisans ratatinés et mangeurs de salade qui se réjouissent d'obtenir une médecine pour deux sous. Elle ne les purge que dans l'autre monde, cela n'a pas pour eux d'importance.

SIR POLITICK.

Excellent! Avez-vous jamais entendu mieux parler ?

VOLPONE.

Laissez-les aller. Sachez, gentilshommes, honorables gentilshommes, que, pour un temps, notre tréteau, ainsi éloigné des clameurs de la canaille, déviendra une scène de plaisirs et de délices, car je n'ai rien à vendre, rien ou peu de chose.

SIR POLITICK.

Je vous avais prévenu de la conclusion?

PEREGRINE.

En effet, monsieur.

VOLPONE.

Je proteste, moi et mes six serviteurs, contre l'opinion

qui nous supposerait incapables de confectionner autant de cette précieuse liqueur qu'il en est emporté de chez moi par les gentilshommes de votre ville, les étrangers de la *Terra-Firma*, les dignes commerçants, les sénateurs, qui depuis mon arrivée m'accaparent contre de splendides libéralités. Et ils ont raison! A quoi peut-il servir à l'homme riche d'avoir des magasins remplis de vin de muscat, ou d'autres vins sans mélange, si les médecins leur prescrivent, sous peine de mort, de ne boire que de l'eau dans laquelle on a mis des grains d'anis? O santé! santé! La bénédiction du riche! la richesse du pauvre! qui peut te payer trop cher, puisque sans toi il n'est pas de joie en ce monde? Ne soyez pas économes de votre argent, messieurs, au point d'abréger la course naturelle de la vie!

PEREGRINE.

Maintenant vous la voyez, la conclusion?

SIR POLITICK.

N'est-elle pas excellente?

VOLPONE.

Quand un flux humide, un catarrhe, par la mutabilité de l'air, tombe sur votre tête, sur un bras, une épaule ou autre part, prenez un ducat, un sequin d'or, placez-le sur l'endroit endolori et rendez vous compte de l'effet. Rien, rien! Seul cet onguent béni, ce rare produit, a le pouvoir de disperser les humeurs malignes, résultat ou du chaud, ou du froid, ou de l'humidité, ou du vent!

PEREGRINE.

J'aurais voulu qu'il parlât aussi du sec,

SIR POLITICK.

Observez, je vous prie.

VOLPONE.

Pour fortifier l'estomac le plus malade, serait-il de ceux qui, par faiblesse, vomissent du sang, appliquez seulement une serviette chaude à l'endroit, après une onction et une friction. Pour les vertiges du cerveau, contentez-vous d'une goutte dans les narines ou derrière les oreilles. Le remède est encore reconnu souverain pour le mal caduc, les crampes, les convulsions, la paralysie, l'épilepsie, les palpitations, le raccourcissement des nerfs, les vapeurs, les obstructions du foie, la pierre, la strangurie, la hernie venteuse, *iliaca passio;* il arrête immédiatement une dyssenterie; il soulage la torsion des petits boyaux, guérit l'hypocondrie, pourvu qu'on le prenne et s'en serve d'après ma recette imprimée. (*Montrant sa recette et sa fiole*). Voilà le médecin et voilà la médecine. Ceci conseille, cela guérit; ceci dirige, cela produit l'effet.

En somme, les deux ensemble peuvent être appelés un résumé théorique et pratique de l'art d'Esculape. Cela vous coûtera huit couronnes. Fritada, chante à ces messieurs un couplet improvisé en leur honneur.

SIR POLITICK.

Qu'en pensez-vous, monsieur ?

PEREGRINE.

Vous me voyez stupéfait.

SIR POLITICK.

N'est-ce pas là un langage comme on en entend rarement ?

PEREGRINE.

A part l'alchimie, je ne connais rien de pareil. Il y a aussi les livres de Broughton [1].

NANO, *chantant*.

Si le vieil Hippocrate et Galien,
Qui dans leurs livres se sont tant occupés de médecine,
Avaient connu ce secret, jamais
(Et c'est ce dont ils seront toujours coupables)
Ils n'auraient été les meurtriers de tant de papier,
Ou ils n'auraient usé tant d'innocents flambeaux.
Jamais les drogues indiennes n'eussent été renommées;
Jamais on n'eût parlé du tabac ou du sassafras,
Ou du bois de gaïac,
Ou de l'élixir du grand Raymond Lulle,
Ou de celui du Danois Gonswart,
Ou de Paracelse avec sa longue épée [2].

PEREGRINE.

Huit couronnes, c'est beaucoup !

VOLPONE.

Je n'ajouterai rien ! Messieurs, si j'avais le temps de vous dire tous les miraculeux effets de mon huile, surnommée *Oglio del Scoto*, je vous lirais le catalogue complet de tous ceux qu'elle a soulagés des maux précédemment cités, sans compter bien d'autres maladies ; les patentes et privilèges de tous les princes et de toutes les républiques de la chrétienté ; les attestations de tous ceux qui ont comparu de ma part devant les membres du bureau de santé, le très érudit Collège des médecins, où je fus autorisé, après examen des admirables vertus de mes médicaments, de mon excellence en ce qui concerne mes rares et inconnus secrets, non seulement à les répandre dans cette fameuse cité, mais dans tous les territoires qui ont la joie de relever des pieux et magnifiques

1. Savant de l'époque.
2. Le bruit courait que le diable logeait dans la poignée de l'épée de Paracelse.

États de l'Italie. J'entends dans l'assistance quelqu'un me dire que certains se vantent de posséder des recettes aussi bonnes et aussi expérimentées que les miennes. En effet, j'en sais beaucoup qui ont essayé, comme des singes, d'imiter mon huile qui est réellement et essentiellement de moi. Ils se sont ruinés en fourneaux, en alambics, en feux continuels, en préparations d'ingrédients (il entre dans mon huile six cents simples, sans compter la graisse humaine, pour la conglutination, graisse que nous achetons à des anatomistes), mais quand il a fallu procéder à la décoction suprême, souffle, souffle, puff, puff, tout s'en allait en fumée! Oh! oh! oh! Les pauvres sorciers! J'ai pitié de leur indiscrétion et de leur folie, plus encore que de la perte de leur temps et de leur argent, car le temps et l'argent peuvent se rattraper en travaillant, tandis que la folie est incurable! Quant à moi, depuis ma plus tendre jeunesse je me suis efforcé de découvrir les plus rares secrets pour les échanger ou pour les vendre. Je n'ai épargné ni argent, ni travail, quand il s'agissait d'apprendre quelque chose en valant la peine. Gentilshommes, grâce à la vertu de l'art de la chimie, des honorables chapeaux qui couvrent vos têtes, je pourrais extraire les quatre éléments, c'est-à-dire, le feu, l'air, l'eau et la terre, et vous les retourner sans une brûlure ou une tache. Car tandis que les autres vont jouer au ballon, moi je demeure penché sur mes livres. J'ai passé maintenant par tous les chemins rocailleux de l'étude et j'entre dans la plaine fleurie de l'honneur et de la réputation.

Sir Politick.

Voilà quel était son but.

Volpone.

Quant à notre prix...

Peregrine.

Son autre but aussi.

Volpone.

Vous savez tous, honorables gentilshommes, que jamais je n'ai estimé cette ampoule, ou cette fiole, moins de huit couronnes? Eh bien, par le temps qui court, je me contenterai de la donner pour six. Six couronnes! Honnêtement je sais que vous ne pouvez pas m'en offrir moins. Prenez-la ou laissez-la, je n'en demeurerai pas moins à votre service. Ce que je vous demande ce n'est pas la valeur de la chose, car il me faudrait alors vous réclamer mille couronnes, ce que m'en ont donné les cardinaux Montalto, Farneso, le grand duc de Toscane, mon parrain, et divers autres princes. Mais je méprise l'argent. Dans l'unique but de prouver l'affection que je porte,

honorables gentilshommes, à vous et à votre illustre patrie, j'ai négligé les invitations de ces princes, mes propres affaires, mes études, uniquement pour vous présenter le fruit de mes voyages. Accordez une fois de plus vos voix sur vos instruments et donnez à cette assemblée quelque aimable récréation.

PEREGRINE.

Quel effort pénible et monstrueux pour gagner trois ou quatre gazettes [1], quelque trois pence au plus! Car ça finira comme ça.

NANO, *chantant.*

Vous qui voulez durer longtemps, écoutez ma chanson.
N'hésitez pas et achetez cette huile.
Voulez-vous être toujours jeunes et beaux,
Avoir des dents solides et une bonne langue,
Un bon palais, l'oreille fine,
La vue longue, les narines débouchées,
La main moite, le pied léger;
Pour être bref,
Voulez-vous vivre exempts de toutes maladies,
Accomplir l'acte qui plaît à votre maîtresse,
Et chasser toutes les affections des os?
Voilà une médecine qui vous satisfera.

VOLPONE.

Aujourd'hui, je suis en humeur de faire cadeau du contenu de mes fioles; au riche par courtoisie, au pauvre pour l'amour de Dieu. Donc, écoutez bien. Je demandais six couronnes, puisque d'habitude c'est toujours six couronnes que vous avez données. Aujourd'hui je n'en réclamerai pas six, pas cinq, pas quatre, pas trois, pas deux, pas une! Pas la moitié d'un ducat! Pas un *moccinigo* [2]! Cela vous coûtera six pence ou six cents livres. Ne comptez pas sur une nouvelle diminution, car, par mon étendard, je n'en rabattrai pas une bagatine [3]. Ce que je veux seulement, c'est une preuve de votre sympathie, c'est emporter quelque chose venant de vous, pour m'en aller certain que vous ne m'en voudrez pas. Donc, secouez vos mouchoirs! Le premier d'entre vous qui aura l'héroïsme de me gratifier du sien je m'engage à lui octroyer un souvenir qui lui sera plus agréable que si je me présentais à lui avec un double pistolet.

PEREGRINE.

Est-ce que vous aurez cet héroïsme, sir Pol?

(*Célia, de la fenêtre, jette son mouchoir*).

La veuve vous a prévenu.

1. La gazette était une monnaie vénitienne.
2. Le *moccinigo* était une monnaie vénitienne, représentant la valeur d'un franc.
3. La bagatine, monnaie italienne : le tiers d'un sou.

VOLPONE.

Madame, j'embrasse votre bonté et, en échange de la grâce que vous venez de faire au pauvre Scoto de Mantoue, je vais vous confier, en outre de cette huile, un secret d'une telle nature et si estimable, qu'il vous rendra pour toujours enamourée quand votre œil se fixera sur un être inférieur à vous, mais pourtant estimable. Voici un papier qui renferme une poudre. Si je voulais en vanter le mérite, neuf mille volumes ne seraient qu'une page, cette page une ligne, cette ligne un mot, tant est court le pèlerinage de l'homme (pèlerinage qu'on appelle quelquefois la vie), pour me servir de cette expression, Vous parlerai-je du prix? Le monde ne serait qu'un empire, cet empire une province, cette province une banque, cette banque une bourse privée, rien ne la paierait. Je veux seulement vous dire que si cette poudre a fait une déesse de Vénus qui la tenait d'Apollon, c'est encore grâce à elle qu'elle est demeurée éternellement jeune, sans rides, avec toutes ses dents, la peau fraîche et les cheveux colorés. Elle en fit présent à Hélène qui la perdit malheureusement au siège de Troie; de nos jours, la poudre fut retrouvée par un studieux antiquaire dans une ruine asiatique, lequel antiquaire en envoya la moitié à la Cour de France (mais sophistiquée), et c'est avec elle que les femmes françaises se teignent les cheveux. Le reste, à cette heure, est en mon pouvoir; j'en ai tiré la quintessence. Tout ce que cette poudre effleure, demeure éternellement jeune. Elle restaure la complexion des vieillards, solidifie leurs dents, branlassent-elles comme les touches d'un virginal, puisqu'elles acquièrent la fixité d'un mur; elle les rend aussi blanches que l'ivoire, fussent-elles aussi noires que...

(*Entre* CORVINO).

CORVINO.

Esprit du diable et ma honte, descendez! N'y a-t-il pas d'autres maisons que la mienne pour de pareilles parades? Signor Flaminio, descendrez-vous? Ma femme est-elle votre Franciscina? Mes fenêtres sont-elles les seules donnant sur la place? (*Il chasse Volpone, Nano et les autres*). Avant demain, je serai de nouveau baptisé, on m'appellera le *Pantalone di Besogniosi*, dans toute la ville!

PEREGRINE.

Qu'est-ce que cela signifie, sir Pol!

SIR POLITICK.

Quelque affaire d'Etat, sans doute. Je rentre chez moi.

PEREGRINE.

A laquelle on voudrait peut-être vous mêler?

SIR POLITICK.

Je l'ignore, mais je me tiens sur mes gardes.

PEREGRINE.

C'est ce que vous avez de mieux à faire.

SIR POLITICK.

Depuis trois semaines, tous mes avis, toutes mes lettres ont été interceptés.

PEREGRINE.

Vraiment? Le plus sage est de prendre des précautions.

SIR POLITICK.

C'est ce que je ferai.

PEREGRINE.

Voilà un chevalier que je ne perdrai pas de vue, pour mon plaisir, jusqu'à ce soir.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Une chambre dans la maison de Volpone.

ENTRENT VOLPONE ET MOSCA.

VOLPONE.

Je suis blessé!

MOSCA.

Où, monsieur?

VOLPONE.

Pas extérieurement. Les blessures extérieures ne comptent pas. Je pourrai toujours les supporter. Dans sa colère, Cupidon sortant des yeux de cette femme, m'a pénétré comme d'une flamme. Je brûle au dedans de sa chaleur; telle une fournaise que le vent ne saurait éteindre. Au plus profond de moi se livre le combat! Je suis un homme mort si tu ne viens pas à mon secours, Mosca. Mon foie se dissout, et sans l'espérance d'un air bienfaisant, de son haleine rafraîchissante, je ne serai bientôt plus qu'un amas de cendres!

MOSCA.

Hélas, mon bon monsieur, mieux eût valu que vous ne la vissiez jamais.

VOLPONE.

Ou que tu ne m'en eusses jamais parlé!

MOSCA.

En effet. J'avoue mon tort puisque vous voilà malheureux. Mais j'écoute ma conscience non moins que mon devoir et je ne négligerai rien pour me soulager de ce tourment.

VOLPONE.

Cher Mosca, puis-je espérer ?

MOSCA,

Monsieur, vous m'êtes cher par-dessus tout, je ne souffrirai pas que vous désespériez tant qu'il y aura un remède.

VOLPONE.

J'entends parler mon ange le meilleur ! Mosca, prends mes clefs, mon or, mon orfèvrerie, mes joyaux, tout est à ta disposition. Fais-en l'emploi que tu voudras; tu peux même me monnayer. Mais couronne mon attente !

MOSCA.

Patientez.

VOLPONE.

Soit.

MOSCA.

Je ne doute pas de satisfaire vos désirs.

VOLPONE.

En ce cas je ne regretterai pas mon dernier déguisement.

MOSCA.

Surtout si vous arrivez à cocufier Corvino?

VOLPONE.

Surtout! Je n'ai jamais eu l'intention de le choisir comme héritier. La couleur de ma barbe et de mes sourcils ne m'ont pas fait reconnaître ?

MOSCA.

Pas du tout.

VOLPONE.

Je leur ai bien donné le change ?

MOSCA.

Je voudrais pouvoir les tromper avec moitié autant de bonheur. (*A part*). Et échapper à votre épilogue.

VOLPONE.

Ils ont cru que j'étais Scoto?

MOSCA.

Scoto lui-même n'aurait que difficilement distingué la vérité. Maïs je n'ai pas le temps de vous flatter. Il faut partir. Attendez que je réussisse pour applaudir mes talents.

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Une chambre dans la maison de Corvino.

ENTRE CORVINO TENANT A LA MAIN UNE ÉPÉE DONT IL MENACE CELIA

CORVINO.

Tuer mon honneur avec le bouffon de la ville! un saltimbanque, un jongleur, un arracheur de dents, un faiseur de boniments! Et à une fenêtre publique! Et tandis qu'avec des gestes ridicules, des contorsions de visage, il vous chatouillait les oreilles en lisant la nomenclature de ses drogues, une foule de vieux célibataires, débauchés notoires, clignaient de l'œil comme des satyres! Et vous adressiez des sourires gracieux, jouiez de l'éventail, prodiguiez vos faveurs, pour entretenir les spectateurs échauffés! Etait-ce votre saltimbanque qui les appelait, ces spectateurs? qui les sifflait? Etiez-vous éprise de ses bagues de cuivre, de son bijou safrané où s'enchâssait une pierre de crapaud? de son vêtement brodé, de sa coiffe à l'aiguille découpée dans un linceul? Vous l'aurez; il viendra ici et vous servira de mère entremetteuse! Peut-être aimeriez-vous mieux faire la parade avec lui? Voulez-vous parader? Si cela vous plaît, vous le pouvez. De la sorte, on verra vos jambes! Achetez une cithare, dame Vanité, et associez-vous avec ce digne homme! Je crierai partout que je suis cocu et je garderai votre dot! Je suis donc un Hollandais, moi? Car si vous aviez pu penser que je fusse Italien, vous vous seriez damnée avant d'agir ainsi! Catin! Vous eussiez tremblé, j'imagine, à l'idée, conséquence de ma justice, que je pouvais tuer votre père, votre mère, votre frère, toute votre race!

CELIA.

Calmez-vous!

CORVINO.

N'as-tu pas réfléchi que dans l'emportement de la rage, sous l'aiguillon de mon déshonneur, je serais capable de te percer avec cet acier d'autant de trous qu'il y avait d'yeux de boucs braqués sur toi?

CELIA.

Holà, monsieur, apaisez-vous! Jamais je n'aurais supposé que ma présence à cette fenêtre vous causerait aujourd'hui plus d'impatience que de coutume!

CORVINO.

Alors vous vous imaginez qu'entretenir une conversation avec un coquin notoire, devant une multitude, me laisserait calme? Vous vous êtes joliment conduite avec votre mouchoir qu'il a couvert de baisers quand vous le lui avez lancé et que, sans aucun doute, il vous a retourné avec une lettre dans laquelle il vous assigne quelque rendez-vous? Il vous retrouvera, je suppose, chez votre mère, votre sœur, ou votre tante?

CELIA.

Oh! monsieur, quand ma mère, ma sœur ou ma tante, m'ont-elles servi d'excuses? Je ne sors jamais que pour me rendre à l'église, et rarement encore!

CORVINO.

Vous n'irez plus! Ta contrainte pouvait passer pour de la liberté, à côté de la surveillance que je vais exercer. Donc. écoute-moi bien. D'abord, je vais faire fermer cette fenêtre qui sert d'entremetteuse. Ensuite, à trois ou quatre mètres de la maison, je tracerai une ligne à la craie, et si tu as le malheur de la dépasser, plus d'horreurs, plus de colères sauvages et sans remords, se précipiteront sur toi, que sur un conspirateur ayant abandonné son refuge avant que son démon ait disparu! Voici un cadenas que je vais suspendre après toi. De plus, j'y songe, je te garderai dans les pièces ne donnant pas sur la rue; je te choisirai un logement sur le derrière de la maison. Tu te promèneras derrière la maison. Tout se passera au fond. Tu ne prendras pas un plaisir qui n'ait le fond pour lieu et place. Puisque vous y obligez ma nature plutôt bonne, songez que votre nature à vous, nature dissipée, m'aura forcé à vous traiter ainsi, vous qui ne pouvez pas empêcher vos narines subtiles de renifler l'air des passants en sueur. (*On frappe*). On frappe. Va-t'en, qu'on ne te voie pas; sous peine de mort! Ne regarde pas par la fenêtre, sinon...! Ecoute bien ceci... Je veux tomber en décrépitude, catin, si je ne t'anatomise pas!... si je ne te dissèque pas pour faire, dans la ville, en public, une conférence sur ton squelette! Va-t'en!

(*Sort Celia*).

(*Entre* UN DOMESTIQUE).

Qui est là?

LE DOMESTIQUE.

Le signor Mosca.

CORVINO.

Introduis-le

(*Sort le domestique*).

La mort de son maître serait une bonne chose qui m'aiderait à supporter une mauvaise.

(*Entre* MOSCA).

Sois le bienvenu, Mosca, je devine ce qui t'amène.

MOSCA.

J'ai bien peur que non, monsieur.

CORVINO.

Il n'est pas mort?

MOSCA.

Au contraire.

CORVINO.

Il est sauvé?

MOSCA.

Oui.

CORVINO.

Je suis damné, ensorcelé! Toutes les mauvaises chances s'accumulent sur moi! Comment a-t-il été sauvé?

MOSCA.

Par l'huile de Scoto. Corbaccio et Voltore lui en ont apporté tandis que je m'occupais autre part.

CORVINO.

Par la mort! Le damné saltimbanque! Sans la crainte de la loi, je tuerais le drôle! Il est impossible que son huile renferme cette vertu? Ne l'ai-je pas connu, coquin vulgaire, jouant du violon dans une auberge, avec une drôlesse qui faisait la culbute et, quand il avait terminé ses tours, se trouvant bien content d'une pauvre cuillerée de vin tourné avec des mouches dedans? Cela ne peut pas être. Tous ses ingrédients sont du fiel de mouton, de la moelle de chienne rôtie, quelques perce-oreille bouillis, des chenilles écrasées, de la graisse de jeune chapon et de la salive de jeûne. Je les connais goutte par goutte.

MOSCA.

Je ne sais pas, monsieur. Mais il a suffi de quelques-unes, versées dans l'oreille, ou dans la narine, pour le sauver. Cela tient peut-être au mélange?

CORVINO.

Le diable soit du mélange!

MOSCA.

Afin de montrer l'intérêt qu'ils portent à sa santé, ils ont, sans marchander, convoqué le Collège des médecins pour le consulter sur le moyen de le sauver tout à fait. L'un a conseillé un cataplasme d'épices; un autre un singe écorché qu'on lui appliquerait sur l'estomac; un troisième, un chien; un quatrième, une huile étendue avec des peaux de chats sauvages. Enfin ils ont décidé que pour le remettre sur pied, le seul remède serait une

jeune femme, vigoureuse, sanguine, et qui, immédiatement appelée, coucherait avec lui. Avant de lui rendre ce service, que je regrette, et que je lui rendrai bien malgré moi, je viens prendre votre avis, à vous, le plus intéressé dans l'affaire. Pour tout au monde, je ne voudrais pas que cela pût gêner vos intentions d'où dépend mon sort. Si je ne leur obéis pas, ils m'accuseront devant mon patron de négligence et me nuiront dans sa confiance. Alors voilà toutes vos espérances, tous vos projets détruits. Voilà ce que je voulais vous dire, monsieur. D'ailleurs, ils sont tous là, se disputant à qui lui amènera le premier la femme en question. Je vous conseille, en quelque sorte, de prendre un parti. Arrivez avant eux si possible.

CORVINO.

La mort de mes espérances! Voilà bien ma mauvaise fortune! Le mieux serait de louer quelque fille publique.

MOSCA.

J'y ai songé. Mais elles sont toutes malignes, remplies d'artifices... La vieillesse est confiante, facile à manier, on risque de mettre la main sur une coquine capable de se moquer de nous tous.

CORVINO.

Evidemment!

MOSCA.

Mieux vaudrait une créature sans ruse, un petit être naïf, fait pour cela; une donzelle sur laquelle vous auriez de l'autorité. Ne connaissez-vous pas quelque parente? Pensez-y. Un des docteurs a offert sa fille.

CORVINO.

Non?

MOSCA.

Si. Signor Lupo, le médecin.

CORVINO.

Sa fille!

MOSCA.

Et elle est vierge, monsieur. Je connais l'état du corps de mon maître. Je sais que rien, sauf la fièvre, ne peut réchauffer son sang; que nulle incantation ne serait capable de lui monter la tête; qu'une longue abstinence l'a privé de ses moyens. D'ailleurs, qui le saura? Une ou deux personnes...

CORVINO.

Laisse-moi réfléchir. (*Il se promène de long en large*). Si un autre que moi a cette chance!... En elle-même, la chose n'a aucune importance... Pourquoi ne commanderais-je pas à mon sang, à mes affections, tout comme cet idiot de docteur? Au point de vue de l'honneur, qu'il

s'agisse de sa fille ou de sa femme, le cas est le même.

MOSCA, *à part.*

Je le vois venir!

CORVINO.

Mon parti est pris. Si ce docteur, dont l'unique intérêt est de voir réussir le conseil qu'il a donné, moins que rien, offre sa fille, que ne dois-je pas faire moi qui ai tant à y gagner! Je veux arriver avant lui. (*Haut*). Mosca, j'ai pris une décision.

MOSCA.

Laquelle, monsieur?

CORVINO.

Nous serons plus tranquilles. La femme en question sera la mienne.

MOSCA.

Je n'osais pas vous le conseiller, mais c'est la première chose à laquelle j'ai pensé. A bien calculer, vous leur coupez à tous la gorge et prenez directement possession. Lors de sa prochaine crise nous ne nous occuperons pas de lui. Il suffira de retirer son oreiller pour qu'il suffoque. Je l'eusse fait depuis longtemps sans vos scrupules.

CORVINO.

La peste soit de la conscience quand elle affole les esprits! Il ne faut pas que nous perdions de temps, ou nous sommes devancés. Retourne chez toi, prépare-le, dis-lui ma bonne volonté et mon zèle. Ajoute que je n'ai pu résister un instant, comme c'est la vérité, que j'ai obéi au premier mouvement.

MOSCA.

Je le convaincrai si bien, je vous le garantis, que les autres clients affamés seront bien vite mis dehors. Il ne recevra plus que vous. Mais ne venez pas avant que je vous aie envoyé chercher, car il me reste encore autre chose à faire tourner à votre avantage, quelque chose que je ne peux pas vous dire.

CORVINO.

N'oublie pas de m'envoyer chercher?

MOSCA.

Ne craignez rien.

(*Il sort*).

CORVINO.

Où êtes-vous, ma femme! Ma Celia!

(*Rentre* CELIA).

Allons, seau de larmes! Sèche-moi ces pleurs! Tu t'imaginais alors que je parlais sérieusement? Par le jour qui m'éclaire, je voulais tout simplement t'éprouver. Il me

semble que la futilité de l'incident aurait dû t'en prévenir. Je ne suis pas un jaloux

CELIA.

Non?

CORVINO.

Je ne le suis pas et ne l'ai jamais été. La jalousie est une pauvre passion dont on ne tire aucun profit. Ne sais-je pas que, lorsque les femmes ont une volonté, elles peuvent défier toutes les surveillances du monde et que les espions les plus intraitables sont vite apprivoisés avec de l'or? J'ai confiance en toi, tu le verras et tu le croiras quand je t'en fournirai l'occasion. Allons, embrasse-moi. Dépêche-toi de revêtir tes plus beaux atours, de mettre tes plus beaux bijoux et de préparer ton plus beau regard. Nous sommes invités à une fête solennelle chez le vieux Volpone où tu verras à quel point je ne suis ni timoré ni jaloux!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Une rue.

ENTRE MOSCA.

MOSCA.

J'ai bien peur de devenir amoureux de ma propre personne et de mes talents prospères, tant ils bourgeonnent comme au printemps! J'ai le sang capricieux. Je ne sais pas comment, mais ce succès me rend folâtre. Je pourrais sortir de ma peau comme un serpent, tant je suis souple. Ah! le parasite est un être précieux qui vient d'en haut au lieu de naître sur terre parmi les niais et les lourdauds. Pourquoi le parasitisme n'est-il pas devenu une science, quand il est si répandu? La nature dans sa sagesse a divisé le monde en parasites et sous-parasites. Et encore je ne parle que de ceux qui, réduits à chercher qui consentira à les nourrir, n'ont ni maison, ni famille, ni souci de l'avenir; de ceux qui inventent des contes pour les oreilles des hommes, dans l'espoir d'amorcer leurs sens; qui cherchent des inventions de cuisine et découvrent de vieilles recettes pour flatter les vanités; ni de ceux qui, avec leurs attitudes de chien couchant, flattent, grimacent, se font un revenu de leurs jambes et de leurs visages, s'improvisent l'écho de milord et en lapent la vermine. Je fais allusion à l'élégant coquin qui s'élève et retombe presque en même temps, comme une flèche traversant l'air avec la rapidité d'une étoile; qui tourne court comme une hirondelle; se trouve ici, là, plus loin, change d'humeur suivant l'occasion et de masque plus vite encore que d'opinion. Celui-là est un artiste de naissance, qui n'a pas besoin d'étudier son art pour le pratiquer exactement. Un pareil Céladon caractérise le véritable parasite. Les autres ne sont que des bouffons!

(*Entre* BONARIO).

Quel est celui-ci? Bonario! le fils du vieux Corbaccio!

celui que je cherchais ! La rencontre m'est heureuse, mon beau monsieur.

BONARIO.

Je n'en dirai pas autant.

MOSCA.

Pourquoi, monsieur?

BONARIO.

Poursuis ton chemin, je te prie, et laisse-moi. Je serais désolé d'entreprendre une conversation avec un compagnon de ton espèce.

MOSCA.

Ne méprisez pas ma pauvreté.

BONARIO.

Je ne la méprise pas, par le ciel! mais tu ne peux pas m'empêcher de haïr ta bassesse.

MOSCA.

Ma bassesse !

BONARIO

Tes propos flatteurs, tes moyens de vivre ne le prouvent-ils pas suffisamment?

MOSCA.

Le ciel me pardonne! Ces imputations sont trop vulgaires, monsieur, et il est facile de critiquer la vertu quand elle est pauvre. Vous êtes malgré vous injuste à mon égard en m'accusant avant de me connaître. Je prends saint Marc à témoin de votre méchanceté!

(*Il pleure*).

BONARIO, *à part*.

Quoi? Il pleure? C'est bon signe et je me repens de ma rudesse.

MOSCA.

Il est vrai que, cédant à la nécessité, je suis obligé de gagner un pain difficile par trop d'obséquiosité! Il est vrai que je suis obligé de filer moi-même mes pauvres vêtements dans des conditions particulières, n'étant pas né avec de la fortune! Mais que j'aie rempli de honteux offices, que j'aie brouillé des amis, divisé des familles, trahi des secrets, murmuré des mensonges, miné des hommes à force de louanges, abusé de leur crédulité à l'aide de parjures, corrompu l'innocence, que je ne songe qu'à mes aises! J'aimerais mieux traîner une vie difficile et laborieuse qui puisse me relever aux yeux du monde et mourir sans espoir de pardon!

BONARIO, *à part*.

Cela n'est pas un désespoir d'emprunt. (*Haut*). J'ai tort.

Je me trompais sur ton compte. Pardonne-moi et dis-moi ce dont il s'agit.

MOSCA.

Cela vous concerne. Quoique, au premier abord, je vais avoir l'air de manquer au respect et à la gratitude que je dois à mon maître, je sais une chose, eu égard à l'amitié désintéressée que je vous porte et aussi l'horreur que m'inspire le mal, que je ne peux pas vous cacher. En ce moment votre père est en train de vous déshériter.

BONARIO.

Comment!

MOSCA.

Et de vous écarter comme un simple étranger. C'est vrai, monsieur. L'affaire m'importe peu, mais je cède à l'intérêt que je ressens pour la bonté et la vertu, qualités qui abondent en vous; j'agis donc par devoir et sans arrière-pensée.

BONARIO.

Ce conte te fait perdre beaucoup de la confiance que tu m'inspirais tout à l'heure. Cela est impossible! Je ne peux pas arriver à croire que mon père se montre à ce point dénaturé!

MOSCA.

Votre confiance convient à votre piété; il faut sans doute l'attribuer aussi à votre innocence; c'est pourquoi le tort que l'on cherche à vous faire ne m'en semble que plus monstrueux et plus détestable. Eh bien, monsieur, je vais vous en apprendre davantage. A cet instant même où je vous parle, c'est fait ou ça va être fait. Si vous voulez bien venir avec moi, je vous conduirai dans un endroit, je n'ose pas dire où vous verrez, mais où votre oreille sera témoin qu'on vous taxe de bâtardise et vous accuse d'être on ne sait comment sur terre.

BONARIO.

Je demeure stupéfait!

MOSCA.

Monsieur, si je ne fais pas ce que je vous dis, tirez votre épée et inscrivez votre vengeance sur mon front; marquez-moi comme un vilain. L'injure que l'on vous réserve est trop sanglante et j'en souffre pour vous, monsieur! Mon cœur pleure du sang, tant mon angoisse est grande.

BONARIO.

Va devant, je te suis!

SCÈNE II.

Une chambre dans la maison de Volpone.

ENTRE VOLPONE.

VOLPONE.

Il me semble que Mosca s'attarde. Divertissez-moi et m'aidez à trouver le temps plus agréable.

(*Entrent* NANO, ANDROGYNO *et* CASTRONE).

NANO.

Nain, fou et eunuque, nous sommes les bienvenus. Maintenant une question. Lequel de nous trois, mets délicats d'un homme riche et faits pour le divertir, réclamera la préséance.

CASTRONE.

Je la réclame.

ANDROGYNO.

Le fou aussi.

NANO.

Le fou commet une folie. Laissez-moi vous renvoyer tous deux à l'école. D'abord le nain est petit et spirituel, et tout ce qui est petit est gentil. Autrement, pourquoi les hommes, aussitôt qu'ils aperçoivent une créature de mon genre, s'écrieraient-ils : « Voilà un joli petit singe ». Et pourquoi ce qualificatif de singe, sinon parce que cette créature imite plaisamment les actions des grands hommes en les tournant en ridicule? D'ailleurs, ce corps tel qu'il est, ne réclame que la moitié de la nourriture, de la boisson, de l'habillement qu'exigent vos embonpoints. Admettons que la face d'un fou soit la mère du rire, étant donné sa cervelle, le fou ne doit venir qu'après le nain et, bien qu'il en vive, il est vraiment pitoyable que le corps de ce fou supporte une aussi laide figure !

(*On frappe*).

VOLPONE.

Qui est là? Couchons-nous! Allez-vous-en ! Nano, regarde qui ce peut être.

(*Sortent Androgyno et Castrone*).

Donne-moi d'abord mon bonnet de nuit. Maintenant, va!

(*Sort Nano*).

Cupidon, fais que ce soit Mosca avec de bonnes nouvelles!

NANO, *du dedans.*

C'est la belle madame...

VOLPONE.

Would-Be, n'est-ce pas?

NANO.

Juste.

VOLPONE.

Tant pis! Introduis-la. Elle va entrer et ne s'en ira plus! Vite! (*Il se couche*). Puisse mon accès ne pas durer longtemps. Je crains, comme je craindrais l'enfer, que mon dégoût pour celle-ci ne nuise à l'envie que j'ai de l'autre! Je voudrais être au moment où elle consentira à partir! Dieu, de quelle souffrance je suis menacé!

(*Entrent* NANO *et* LADY POLITICK WOULD-BE).

LADY POLITICK.

Je vous remercie, mon bon monsieur. Veuillez, je vous prie, dire à votre maître que je suis là... (*A part*). Cette fraise ne me dégage pas assez le cou!... (*Haut*). Je vous trouble, monsieur? Je vous demanderai la permission de faire venir une de mes femmes... (*A part*). En vérité j'ai un costume qui m'avantage. Mais il ne s'agit pas de cela. Je suis suffisamment bien.

(*Entre* UNE FEMME DE CHAMBRE).

Regardez comme ces maladroites m'ont attifée!

VOLPONE, *à part.*

Je sens la fièvre entrer dans mes oreilles! Oh! un charme pour me débarrasser de cette femme!

LADY POLITICK.

Approchez. Cette boucle est-elle à sa véritable place? Pourquoi dépasse-t-elle les autres? Vous n'avez pas lavé vos yeux, ou bien ils n'étaient plus dans votre tête. Où est votre compagne? Appelez-la.

(*Sort la première femme de chambre*).

NANO, *à part.*

Saint Marc, délivre-nous! Tout à l'heure elle battra les femmes parce que son nez est rouge!

(*Rentre* LA PREMIERE FEMME DE CHAMBRE *avec* LA DEUXIEME).

LADY POLITICK.

Je vous en prie, regardez cette coiffure! Tout cela est-il disposé comme ça devrait l'être.

LA PREMIÈRE FEMME DE CHAMBRE.

Il y a ici un petit cheveu qui dépasse, j'en conviens.

LADY POLITICK.

Ah! il dépasse! Où donc étaient vos chers yeux quand il a dépassé? Hein! vos yeux d'oiseau? Approchez et arrangez-moi cela. Par cette lumière vous devriez demeurer

honteuse. Moi qui vous ai si souvent prêchées, qui vous ai lu les principes de la toilette, qui en ai devant vous argumenté toutes les conséquences, développé toutes les bienséances, tous les avantages! Moi qui vous ai tant de fois consultées sur mes toilettes!...

NANO, *à part.*

Plus soucieuse de ses toilettes que de sa réputation et de son honneur!

LADY POLITICK.

Moi qui vous ai tant de fois répété quelle dot serait pour vous la connaissance de ces choses! Une dot qui, à votre retour, peut vous valoir de nobles époux! Et vous êtes toutes à ce point négligentes! Vous devez pourtant vous apercevoir de quelle curieuse nation sont ces Italiens quand ils parlent de moi : « La femme anglaise ne peut pas s'habiller toute seule ». Une jolie façon de juger notre pays. Allez-vous-en et attendez-moi à côté. Vous m'avez mis aussi trop de fard! (*A Nano*). Mon bon monsieur, veuillez vous occuper d'elles.

(*Sortent Nano et les femmes de chambre*).

VOLPONE.

La tempête vient sur moi!

LADY POLITICK, *s'approchant du lit.*

Comment se porte mon Volpone?

VOLPONE.

Le bruit m'empêche de dormir. Je rêvais qu'une étrange furie entrait dans ma maison et, avec la tempête mortelle de son souffle, séparait mon toit en deux.

LADY POLITICK.

Croyez-moi, j'ai fait aussi le rêve le plus affreux dont je puisse me souvenir.

VOLPONE, *à part.*

Cruel destin! Je lui fournis l'occasion de me tourmenter! Elle va me raconter son cauchemar!

LADY POLITICK.

Il me semblait que la médiocrité dorée, polie et délicate...

VOLPONE.

Si vous m'aimez ne parlez plus. Je sue, je souffre, quand on me signale un rêve. Voyez comme je tremble encore!

LADY POLITICK.

Hélas! chère âme! Cela vient du cœur. Il vous faudrait des semences de perles bouillies avec du sirop de pommes, de la teinture d'or, du corail, du citron en pilules, de la racine d'élicampane et de myrobolan...

VOLPONE, *à part.*

J'ai pris une sauterelle par son aile!

LADY POLITICK.

De la soie brûlée et de l'ambre. Vous avez du bon muscat à la maison...

VOLPONE.

Voulez-vous en boire avant de partir?

LADY POLITICK.

Non, n'ayez pas peur. Ne pourrions-nous pas nous procurer du safran anglais? La moitié d'un grain suffirait. Seize clous de girofle, un peu de musc, de la menthe séchée, de la buglose, de la farine d'orge...

VOLPONE, *à part.*

Elle recommence! Avant sa venue je feignais d'être malade, maintenant je le suis.

LADY POLITICK.

Le tout appliqué avec un morceau d'étoffe rouge.

VOLPONE, *à part.*

Uu autre flot de paroles! Un torrent!

LADY POLITICK.

Faut-il, monsieur, vous mettre un cataplasme?

VOLPONE.

Non, non! Je me sens très bien, vous n'avez donc plus rien à me prescrire.

LADY POLITICK.

J'ai un peu étudié la médecine. A présent je suis toute à la musique, excepté l'après-midi; je consacre alors une heure ou deux à la peinture. J'estime qu'une lady doit avoir des lettres, s'y connaître en art, être capable de parler, d'écrire, de peindre, mais le principal, comme le dit Platon et aussi le sage Pythagore, c'est la musique. Quel ravissement, quand il y a accord entre le visage, la voix et le costume! C'est vraiment le plus bel ornement de notre sexe.

VOLPONE.

Un poète aussi vieux que Platon et aussi savant, dit que le plus bel ornement de la femme est le silence.

LADY POLITICK.

Quel est ce poète? Pétrarque, Tasse ou Dante? Guarini? L'Arioste? L'Arétin? Cieco di Hadria? Je les ai tous lus.

VOLPONE, *à part.*

Tout est pour moi une cause de destruction!

LADY POLITICK.

Cela me fait penser que j'ai deux ou trois de ces auteurs sur moi.

VOLPONE, *à part.*

Le soleil, la mer, s'arrêteront plutôt que sa langue éternelle. Rien ne peut l'immobiliser!

LADY POLITICK.

Voici le *Pastor Fido*...

VOLPONE, *à part.*

Ne plus répondre, c'est je crois ce qu'il y a de mieux à faire.

LADY POLITICK.

Tous nos écrivains anglais, je parle de ceux qui ont le bonheur de parler italien, daignent faire de nombreux emprunts à cet auteur, presque autant qu'à Montaigne. Il a une verve moderne et facile, convenant à l'époque et caressant l'oreille des courtisans. Votre Pétrarque est plus passionné; à l'époque où l'on écrivait des sonnets, on s'en est beaucoup inspiré. Dante est difficile, peu de gens sont capables de le comprendre. Mais un esprit désespérant c'est l'Arétin. Seulement ses peintures sont obscènes... Vous ne m'écoutez pas?

VOLPONE.

J'ai l'esprit troublé.

LADY POLITICK.

En pareil cas nous devons nous soigner nous-mêmes. Faites appel à votre philosophie...

VOLPONE.

Malheur de moi!

LADY POLITICK.

Quand nos passions se rebellent il faut leur opposer la raison, ou les détourner en les transformant en une autre humeur offrant moins de danger. Comme on le fait dans les corps politiques, rien ne bouleverse plus le jugement, n'obscurcit plus la compréhension, que de s'entêter, se fixer sur un seul objet. De même l'incorporation des choses extérieures, dans la partie que nous appelons mentale, laisse une sorte de matière fécale qui arrête les organes et, pour me servir de l'expression de Platon, assassine nos connaissances.

VOLPONE, *à part.*

A présent, esprit de patience, viens à mon aide!

LADY POLITICK.

Sur ma foi, je viendrai vous voir plus souvent. Cela vous fera du bien. Il faut rire pour prendre de l'embonpoint.

VOLPONE, *à part.*

Mon bon ange, secours-moi!

LADY POLITICK.

Il n'y a qu'un seul homme au monde avec lequel j'ai toujours sympathisé. Il restait souvent, trois, quatre heures à m'entendre parler. Quelquefois il se sentait tellement empoigné qu'il lui arrivait de répondre à côté du sujet, comme vous. Vous êtes absolument comme lui. Je

rais vous raconter, quand ce ne serait que pour vous tenir éveillé, comment nous avons disposé ensemble de notre temps et de notre amitié pendant six ans.

VOLPONE.

Oh! oh! oh! oh!

LADY POLITICK.

Du même âge, nous avions été élevés ensemble...

VOLPONE, *à part.*

Quel destin, quel hasard, quelle puissance viendra à mon secours!

(*Rentre* MOSCA).

MOSCA.

Dieu vous garde, madame.

LADY POLITICK.

Merci, monsieur.

VOLPONE.

Mosca! sois le bienvenu pour ma rédemption!

MOSCA.

Pourquoi, monsieur?

VOLPONE, *bas à Mosca.*

Oh! délivre-moi de cette torture et vite! De cette femme et de sa voix éternelle. Jamais, en temps de peste, les cloches n'ont fait un pareil tapage, et n'ont été aussi perpétuellement en branle! Le Cock-pit[1] n'en approche pas! Toute ma maison fume comme un bain, remplie qu'elle est de son haleine. On n'entendrait pas un avocat, pas même une autre femme, tant elle laisse tomber une grêle de mots! Par l'enfer, débarrasse-moi d'elle!

MOSCA.

A-t-elle apporté quelque présent?

VOLPONE.

Je ne m'en soucie pas! Son absence vaut mieux que tout!

MOSCA.

Madame...

LADY POLITICK.

J'ai apporté à votre maître un joujou, un bonnet confectionné par moi.

MOSCA.

Bien. J'oubliais de vous dire que j'ai vu votre chevalier dans un endroit dont vous ne vous doutez certainement pas.

1. Le Cock-pit était un théâtre de Londres. On ne s'explique pas très bien l'allusion du Vénitien Volpone.

LADY POLITICK.

Où?

MOSCA.

Là, si vous vous dépêchez, où vous auriez encore des chances de le voir. Il se promène en gondole, avec la plus rusée courtisane de Venise.

LADY POLITICK.

C'est vrai?

MOSCA.

Rattrapez-les et croyez-en vos yeux; retirez-vous, je lui donnerai votre présent.

(*Lady Politick sort en courant*).

Je savais que ça prendrait, car ceux qui se permettent le plus de licences sont aussi les plus jaloux.

VOLPONE.

Mosca, de cordiaux remerciements pour ton invention à laquelle je dois ma délivrance. Maintenant, que dis-tu pour satisfaire mes espérances?

(*Rentre* LADY POLITICK WOULD-BE).

LADY POLITICK.

Écoutez-moi, monsieur.

VOLPONE, *à part.*

Encore! Je ne vais plus pouvoir me contenir!

LADY POLITICK.

De quel côté allaient-ils?

MOSCA.

Du côté du Rialto.

LADY POLITICK.

Voulez-vous me prêter votre nain?

MOSCA.

Prenez-le.

(*Sort Lady Politick*).

Vos espérances, monsieur, sont comme les fleurs heureuses, belles et promettant des fruits. Recouchez-vous. Corbaccio arrive avec le testament. Quand il sera parti je vous en dirai plus long.

(*Il sort*).

VOLPONE.

Je reprends connaissance, je revis! Comme un joueur de primero qui a le pressentiment qu'il ne faut pas diminuer sa mise, j'attends pour attaquer.

SCÈNE III.

Un passage conduisant à la chambre de Volpone.

ENTRENT MOSCA ET BONARIO.

MOSCA, *lui désignant un cabinet.*

Cachez-vous là, vous entendrez tout. Mais ayez de la patience. (*On frappe au dehors*). C'est la façon de frapper de votre père. Je suis obligé de vous laisser.

(*Il sort*).

BONARIO.

Je ne peux pas arriver à croire que ce soit vrai! (*Il entre dans le cabinet*).

SCÈNE IV.

Un autre endroit du passage.

ENTRENT MOSCA, CORVINO ET CELIA.

MOSCA.

Mort de moi! Vous arrivez trop tôt! N'avais-je pas dit que j'irais vous chercher?

CORVINO.

En effet, mais je craignais que vous l'eussiez oublié et que les autres arrivassent avant moi.

MOSCA, *à part.*

Avant vous! Jamais homme fut-il si pressé de porter des cornes? Un courtisan ne se hâterait pas plus pour obtenir une place. (*Haut*). Maintenant que c'est fait, demeurez là, je reviens.

(*Il sort*).

CORVINO.

Où nous sommes, Celia? Vous ne savez pas dans quel but je vous ai amenée ici?

CELIA.

Non, à moins que vous ne me le disiez.

CORVINO.

Je vais vous le dire. Suivez-moi.

(*Ils sortent*).

SCÈNE V.

Un cabinet ouvrant sur la galerie.

ENTRENT MOSCA ET BONARIO.

MOSCA.

Votre père vient d'envoyer un mot. Il ne viendra pas avant une heure et demie. Si vous voulez, en l'attendant, vous promener dans la galerie jusqu'à la fin du souper, vous y trouverez des livres pour vous distraire, et je veillerai à ce que personne ne vous rejoigne.

BONARIO, *à part.*

Je reviendrai ici, car je n'ai pas confiance en cet homme.

(*Il sort*).

MOSCA, *le regardant s'éloigner.*

Il est assez loin et ne peut plus entendre. Quant à son père, je saurai le tenir à distance.

(*Il sort*).

SCÈNE VI.

La chambre de Volpone.

VOLPONE EST SUR SON LIT, ET MOSCA ASSIS PRÈS DE LUI. ENTRE CORVINO, OBLIGEANT CELIA A LE SUIVRE.

CORVINO.

Il n'y a pas à reculer, je l'ai décidé ainsi, ce doit donc être fait. Si j'ai tant tardé à vous prévenir, c'était afin d'éviter toutes les grimaces et toutes les ruses employées pour me désobéir.

CELIA.

Monsieur, permettez que je vous supplie de ne point me soumettre à d'aussi étranges épreuves. Si vous doutez de mon innocence, enfermez-moi pour toujours, faites-moi l'héritière de l'obscurité! Si vous n'avez pas confiance en moi, je consens à vivre où l'exigeront vos soupçons.

CORVINO.

Telle n'est pas mon intention. Tout ce que je dis, je le pense et je ne suis pas fou, non plus qu'un fou cornu, voyez-vous. Allons! montrez-vous obéissante comme il convient à une épouse.

CELIA.

O ciel!

CORVINO.

C'est dit! Allons!

CELIA.

C'était là où vous vouliez en venir?

CORVINO.

Je vous en ai dit les raisons. Je vous ai fait part de la décision des médecins, de ce qui pouvait en résulter pour moi, de mes engagements, de mes projets et de la nécessité de les mettre à exécution pour le rétablissement de mes affaires. Donc, si vous êtes loyale, si vous m'appartenez et respectez ma volonté...

CELIA.

Avant votre honneur?

CORVINO.

L'honneur? Un mot! Il n'y a rien de tel dans la nature. Une expression inventée pour en imposer aux sots! Mon or perd-il de sa valeur parce qu'on le touche? Mes habits s'usent-ils parce qu'on les regarde? Un vieux sorcier décrépit qui n'a ni muscles, ni nerfs, qui prend sa nourriture avec les doigts des autres, qui ne sait qu'ouvrir la bouche quand on échaude ses gencives! une voix, une ombre! Un tel homme peut-il vous offenser?

CELIA, *à part.*

Dieu! Quel esprit le hante!

CORVINO.

Quant à votre réputation, c'est une plaisanterie. Comme si j'allais raconter cela, le crier sur la Piazza. Sauf Volpone qui ne peut plus parler, son compagnon dont je tiens la langue dans ma poche, et vous (si vous voulez le crier sur les toits, à votre aise!) je ne sais personne qui puisse être au courant de l'aventure.

CELIA.

Alors le ciel et les saints ne comptent plus? Ils sont ou aveugles ou stupides?

CORVINO.

Comment?

CELIA.

Soyez jaloux comme eux et songez de quelle haine ils brûlent à la vue de nos péchés!

CORVINO.

Si je croyais que ce fût un péché, je n'userais pas de violence à votre égard. Ah! si je vous offrais à quelque jeune Français, à quelque Toscan, dont le sang s'est échauffé à la lecture de l'Arétin, à la vue de ses gravures, au courant de tous les détours du labyrinthe de la luxure,

expérimenté dans l'art de la débauche, je commettrais un péché. Mais ici, il s'agit de tout le contraire, d'une besogne pieuse, d'une simple charité envers un malade, d'une honnête politique pour assurer mon bien.

CELIA.

O ciel! Peux-tu supporter un pareil changement!

VOLPONE.

Tu es mon honneur, Mosca, mon orgueil, ma joie, mon chatouillement et mon délice! Amène-les-moi.

MOSCA.

Veuillez vous approcher, monsieur.

CORVINO.

Allons. Suivez-moi. Quoi? vous n'allez pas faire de la rébellion? Par le soleil qui nous éclaire!...

MOSCA.

Monsieur, signor Corvino vient vous rendre visite.

VOLPONE.

Ah!

MOSCA.

Ayant appris le résultat de la consultation relative à votre santé, il vient pour vous offrir, ou plutôt, monsieur, vous prostituer...

CORVINO.

Merci, mon bon Mosca.

MOSCA.

Librement, sans contrainte...

CORVINO.

Bien.

MOSCA.

Cédant en cela à son amour pour vous, sa propre femme, la seule beauté qui ait son prix à Venise.

CORVINO.

Voilà qui est bien dit.

MOSCA.

Afin qu'elle soit votre réconfort et vous sauve.

VOLPONE.

Hélas! je suis déjà un homme mort! Veuillez le remercier de la promptitude avec laquelle il m'offre ses soins, bien que ce soit vainement que l'on s'oppose aux arrêts du ciel. C'est vouloir réchauffer une pierre... (*Toussant*). Ah! ah! ah! ah! Chercher à faire repousser une feuille morte! Je ne lui en suis pas moins reconnaissant de ses vœux, et vous pouvez lui dire ce que j'ai fait pour lui. Malheureusement mon état est désespéré. Qu'il prie pour moi et se serve de ma fortune avec circonspection quand elle lui échoira.

MOSCA.

Vous entendez, monsieur? Venez à lui avec votre femme.

CORVINO.

Cœur de mon père! Y mettez-vous tant d'entêtement? Viens, je t'en prie, viens! Tu vois bien que ce n'est rien, Celia! Par cette main je vais user de violence! Fais ce que je te dis.

CELIA.

Monsieur, vous me tuerez plutôt! Je prendrai du poison, je mangerai des charbons ardents, je ferai tout ce qu'il est possible de faire!

CORVINO.

Sois damnée! Je te ramènerai à la maison en te tirant par les cheveux; je crierai dans les rues que tu es une coquine; je t'écartèlerai la bouche jusqu'aux oreilles; je te couperai le nez comme à un poisson cru! Ne me tente pas! Allons, cède. Par la mort! j'achèterai un esclave, je le tuerai et t'attacherai, vivante, avec lui! Je vous suspendrai ainsi à ma fenêtre et j'inventerai quelque crime monstrueux, lequel, écrit en lettres capitales à l'aide d'eau-forte, dévorera ta chair, fera des plaies corrosives sur cette poitrine opiniâtre! Par mon sang que tu as incendié, je le ferai!

CELIA.

Vous pouvez faire ce qui vous plaira, je suis votre martyre.

CORVINO.

Ne sois pas aussi obstinée, je ne l'ai pas mérité! Songe à qui te supplie, je t'en prie, ma chérie, aie confiance, tu auras des bijoux, des robes, des châteaux, tout ce que tu demanderas. Embrasse-le seulement, effleure-le seulement de la main. Pour l'amour de moi. Tu ne veux pas? Je m'en souviendrai! Est-il possible que tu veuilles me disgracier à ce point? As-tu donc soif de ma ruine?

MOSCA.

Allons, gentille dame, revenez à de meilleurs sentiments.

CORVINO.

Non! Non! Vous êtes...

MOSCA.

Calmez-vous, monsieur!

CORVINO.

Vous êtes une sauterelle achevée!... Oui, par le ciel! Une sauterelle! Un crocodile qui a préparé ses larmes en attendant l'heure de les répandre...!

MOSCA.

Je vous en prie, monsieur. Elle réfléchira.

CELIA.

Je voudrais que ma vie servît à vous contenter.

CORVINO.

Par la mort! Si elle consentait seulement à lui parler, à sauver ma réputation, ce serait déjà quelque chose. Mais vouloir absolument ma ruine!

MOSCA.

Maintenant vous avez mis votre fortune entre ses mains. Elle ne cède qu'à la pudeur; il ne faut pas lui en vouloir. Si vous étiez absent, elle y mettrait plus de bonne volonté. J'en suis sûr, et j'oserais m'en porter garant. Que peut une femme devant son mari! Je vous en prie, partons et laissons-la ici.

CORVINO.

Douce Celia, tu peux encore tout racheter. Je ne dirai pas un mot de plus. Sinon, considérez-vous comme perdue. Non! Restez ici.

(*Il ferme la porte et sort avec Mosca*).

CELIA.

O Dieu et vous ses bons anges! Est-il possible que des hommes disposent si facilement de votre honneur et du leur? Que la vertu, qui a toujours été une cause de vie, soit mise aussi honteusement à l'épreuve et exilée pour de l'argent?

VOLPONE, *se levant.*

Il en est ainsi de Corvino et de tous ceux qui ignorent le véritable amour! Celia, celui qui veut te vendre dans l'espoir d'un bénéfice douteux n'hésiterait pas à céder sa part de Paradis pour de l'argent comptant s'il trouvait acheteur. Tu es étonnée de me voir ainsi ressuscité? C'est ta beauté qui a accompli ce miracle. C'est elle qui, à plusieurs reprises, m'a encouragé à prendre des formes diverses et ce matin encore me conduisait sous ta fenêtre, déguisé en bateleur. Avant d'abandonner de pareils moyens, de ne plus changer de visage par amour pour toi, j'aurais lutté avec le bleu Protée! Sois la bienvenue.

CELIA.

Monsieur!

VOLPONE.

Ne fuis pas! Ne laisse pas ton imagination s'égarer jusqu'à supposer, parce que tu me vois couché, que je sois un moribond! Je me sens aussi frais, aussi passionné, aussi bien portant, aussi jovial, qu'à l'époque où, sur une scène célèbre, dans une comédie représentée pour distraire le grand Valois, je jouais le rôle du jeune Antinoüs, réjouissant les regards et les oreilles de toutes les

dames présentes en admiration devant chaque geste gracieux, chaque note et chaque pas. (*Chantant*).

Viens, ma Celia! Livrons-nous,
Tandis que nous le pouvons, aux joies de l'amour!
Le temps ne nous appartiendra pas toujours;
A la longue, il nous séparera.
Ne dépensons pas ses dons en vain.
Les soleils qui se couchent, peuvent se lever encore;
Mais une fois que nous avons perdu la lumière
Il ne nous reste plus qu'une nuit perpétuelle.
Pourquoi retarder nos ivresses?
Le bruit et la renommée ne sont que de vains mots.
Ne pouvons-nous pas tromper les yeux
De quelques espions à demeure,
Ou leurs oreilles
Par nos ruses?
Ce n'est pas péché de dérober les fruits de l'amour.
Ce qui en est un c'est de révéler ce doux larcin.
Se laisser prendre et se laisser voir,
Voilà ce qui est véritablement un crime.

CELIA.

Que la rosée du ciel me frappe de stérilité! Qu'un éclair affreux déchire mon visage coupable!

VOLPONE.

Pourquoi ma Celia se désole-t-elle? A la place d'un époux méprisable tu auras un amant digne de toi! Profite de ta chance et goûtes-en secrètement les joies. Vois sur quoi tu peux régner, non en reine d'un moment, mais en princesse couronnée. Regarde. Voici un rang de perles, chacune d'elles est plus brillante que celles portées jadis par la belle Egyptienne. Dissous-les et bois-les. Voici une escarboucle qui surpasse les yeux de Saint-Marc; un diamant qu'aurait voulu acheter Lollia Paulina, quand elle vint comme une étoile, couverte de bijoux et représentant le butin de provinces conquises. Prends-les, porte-les, perds-les. Il te restera ces boucles d'oreilles pour les racheter, car elles valent à elles seules tout le reste Une pierre ne représentant qu'un patrimoine privé n'a pas de valeur; nous en dépenserons le prix à chaque repas. Des têtes de perroquets, des langues de rossignols, des cervelles de paons et d'autruches seront notre nourriture, et si nous pouvons mettre la main sur le phénix dont la race est perdue, nous le découperons à table!

CELIA.

Monsieur, ces présents peuvent troubler un cerveau accoutumé à de telles délices; moi pour qui l'honneur est toute une richesse, cet honneur qui une fois perdu ne se retrouve pas, je ne saurais me laisser prendre à

de pareils hameçons. Si vous avez quelque conscience...

VOLPONE.

La conscience est la vertu des pauvres! Si tu es raisonnable, écoute-moi, Celia. Tes bains se composeront d'essence de giroflée, d'esprit de rose et de violette, de lait de licorne, de souffle de panthère conservé dans une boîte et mélangé avec du vin de Crète. Nous boirons de l'or et de l'ambre, jusqu'à ce que le toit tourne à nous donner le vertige. Mon nain dansera, mon eunuque chantera, mon fou fera des mouvements grotesques, tandis que, sous divers costumes, nous représenterons les contes d'Ovide, toi en Europe et moi en Jupiter, moi en Mars toi en Erycine, et ainsi de suite, de façon à personnifier toutes les fables des dieux! Ensuite, je te ferai habiller suivant les modes modernes, comme les dames de France, les belles Toscanes et les orgueilleuses Espagnoles. D'autres fois, tu revêtiras le costume de la femme d'un sophi de Perse, ou de la maîtresse d'un grand seigneur, ou, pour changer, celui de la plus habile des courtisanes, d'une pétulante négresse ou d'une Russe glacée, et je jouirai de toutes ces métamorphoses, grâce auxquelles, échangeant nos âmes vagabondes en nous les soufflant des lèvres, nous pourrons goûter une infinité de joies!

(*Chantant*).

Les curieux ne pourront jamais
Dire combien elles débordent,
Et quand les envieux
En connaîtront le nombre, ils dessécheront de jalousie.

CELIA.

Si vous avez des oreilles pour entendre, des yeux pour voir, un cœur que l'on puisse toucher, une partie de vous-même demeurée sensible; si vous croyez aux saints, au ciel, laissez-moi partir! Sinon, montrez-vous du moins assez pitoyable pour me tuer! Je suis, vous le savez, une créature trahie par un homme dont je voudrais oublier l'infamie. Si vous vous refusez à m'accorder aucune de ces grâces, j'accepte votre colère plutôt que votre luxure — la colère est un vice plus humain — punissez ce malheureux crime que vous appelez ma beauté! Lacérez mon visage, couvrez-le de poisons corrosifs pour le châtier d'avoir mis votre sang en rébellion; enduisez ces mains d'un onguent qui puisse leur donner une lèpre dévorante jusqu'aux os, jusqu'à la moelle. Je ne pense qu'à mon honneur. Je m'agenouillerai devant vous, je prierai pour vous, je ferai mille vœux par heure pour votre santé; je proclamerai partout, le pensant, votre vertu...

VOLPONE.

Me crois-tu malade, glacé, impotent, pour parler ainsi? ai-je la hernie de Nestor? Je dégénère et je fais honte à mon pays en jouant aussi longtemps avec l'opportunité. J'aurais dû tout d'abord accomplir l'acte et parler après! Viens ou je te prends de force!

CELIA.

O Dieu juste!

VOLPONE.

C'est en vain...!

(*Entre* BONARIO).

BONARIO.

Arrête, ravisseur insensé, pourceau libidineux! Laisse partir cette femme, ou tu es mort, imposteur! Si je ne redoutais de priver la justice du soin de te punir, je sacrifierais immédiatement à la vengeance sur cet autel et devant cet or ton idole. Madame quittez cette place, c'est un lieu d'infamie. Ne craignez rien, je suis là et cet homme aura bientôt sa juste récompense.

(*Sortent Bonario et Célia*).

VOLPONE.

O toit, écroule-toi et m'ensevelis sous tes ruines! Deviens mon tombeau, toi qui étais mon abri! Je suis démasqué, perdu de réputation, fini, réduit à la mendicité, condamné à l'infamie...!

(*Entre* MOSCA *blessé et saignant*).

MOSCA.

Où courir, moi le plus infâme des hommes, pour faire sauter ma malheureuse cervelle?

VOLPONE.

Quoi? Tu saignes?

MOSCA.

Pourquoi son épée bien dirigée n'a-t-elle pas été assez courtoise pour me fendre jusqu'au nombril, au lieu de me laisser vivre pour voir ma vie, mes espérances, mon esprit, mon maître, tout cela si malheureusement compromis par ma faute!

VOLPONE.

Malheur à toi!

MOSCA.

Et à ma folie!

VOLPONE.

Tu as fait de moi un misérable.

MOSCA.

Et de moi-même aussi. Qui aurait jamais pu croire qu'il écoutait!

VOLPONE.

Qu'allons-nous devenir ?

MOSCA.

Je me le demande! Si mon cœur pouvait expier m infortune, je l'arracherais de ma poitrine. Voulez-vous n suspendre à une potence ou me couper la gorge? Je vous en voudrai pas, monsieur! Mourons comme des R mains, puisque nous avons vécu comme des Grecs !

(*On frappe*).

VOLPONE.

Ecoute! Qui est là? J'entends des pas! Ce sont des of ciers, le Saffi qui viennent nous arrêter! Je sens déjà flétrissure d'un fer chaud me siffler sur le front! M oreilles ne tiennent plus à ma tête.

MOSCA.

Couchez-vous, monsieur. La place peut être encore bonn (*Volpone se recouche*). Les coupables redoutent ce qu'i méritent.

(*Entre* CORBACCIO).

Signor Corbaccio!

CORBACCIO.

Eh bien, Mosca?

MOSCA.

Nous sommes perdus, monsieur! Votre fils, je ne sa pas par suite de quelle circonstance, a appris vos proje relativement à mon maître. A propos de votre testame devant l'instituer votre héritier, il est entré violemme dans la maison, tenant à la main une épée qui vous éta destinée, vous a appelé coquin, père dénaturé, tout en j rant qu'il vous tuerait!

CORBACCIO.

Moi!

MOSCA.

Vous et mon maître!

CORBACCIO.

C'est une action qui, en effet, le déshéritera! Voici testament.

MOSCA.

Bien, monsieur.

CORBACCIO.

Il n'y manque rien. A vous maintenant d'être aussi bie veillant pour moi.

(*Entre* VOLTORE *qui demeure au fond*).

MOSCA.

Je ne tiens pas plus à la vie que je ne ressens le dés de vous satisfaire. Je vous appartiens complètement.

CORBACCIO, *bas*.

Comment se trouve-t-il ? Croyez-vous qu'il en ait encore pour longtemps?

MOSCA.

J'ai bien peur qu'il ne dépasse mai.

CORBACCIO.

Ce serait pour aujourd'hui ?

MOSCA.

Non, pour mai.

CORBACCIO.

Ne pourrais-tu pas lui administrer une goutte de quelque chose ?

MOSCA.

Il n'y a pas moyen, monsieur.

CORBACCIO.

Je ne te le commande pas.

VOLTORE, *se montrant*.

Voilà un véritable coquin !

MOSCA.

Quoi! signor Voltore ! (*A part*). Pourvu qu'il n'ait rien entendu !

VOLTORE.

Parasite !

MOSCA.

Qui est là? Oh ! monsieur, vous arrivez à temps !

VOLTORE.

Pour dévoiler vos ruses! Vous êtes complètement à lui. Et à moi, ne l'êtes-vous pas complètement aussi?

MOSCA.

Qui? Moi, monsieur?

VOLTORE.

Vous-même. Qu'est-ce que veut dire cette histoire de testament?

MOSCA, *bas*.

Un complot en votre faveur.

VOLTORE.

N'employez pas les mêmes moyens avec moi, je les connais.

MOSCA.

N'avez-vous pas entendu ?

VOLTORE.

Si, j'ai entendu que Corbaccio faisait votre maître son héritier.

MOSCA.

C'est vrai. Il a suivi en cela mon conseil, obéi à mon ingérence, dans l'espoir...

VOLTORE.

Que ton maître le favoriserait réciproquement? Et vous vous y êtes engagé?

MOSCA.

Oui, monsieur, pour votre bien. J'ai tout dit à son fils, je l'ai amené ici, je l'ai caché, afin qu'il pût entendre ce que préparait son père, persuadé que cette action d'un père dénaturé et la mauvaise opinion qu'il avait de son fils (opinion que j'ai provoquée) mettrait ce fils dans un tel état de rage qu'il se livrerait sur lui à quelque excès dont la loi prendrait note, de façon à doubler vos espérances. J'ai ma loyauté pour réconforter ma conscience; mon unique but était de déterrer pour vous une fortune détenue par ces deux vieux sépulcres pourris.

VOLTORE.

Je t'en remercie, Mosca.

MOSCA.

N'en remerciez que votre patience et votre mérite. Maintenant il y a du nouveau.

VOLTORE.

Quoi encore?

MOSCA.

De l'imprévu! J'ai besoin de votre concours. Tandis que nous attendions le vieux corbeau, la femme de Corvino est venue ici envoyée par son mari...

VOLTORE.

Avec un présent?

MOSCA.

Non, pour lui rendre visite. Je vous dirai plus tard dans quelles conditions. Et comme elle demeurait longtemps voilà notre jeune homme qui s'impatiente, se précipite, me blesse, saisit la dame, lui ordonne de jurer (menaçant de la tuer si elle s'y refusait) que mon maître a voulu la violer, malgré l'invraisemblance du fait. Ensuite il est parti après avoir accusé son père, diffamé mon maître et juré votre ruine...

VOLTORE.

Où est son mari? Il faut l'envoyer chercher immédiatement.

MOSCA.

Je vais courir après lui.

VOLTORE.

Conduis-le devant le tribunal.

MOSCA.

Immédiatement.

VOLTORE.

Il ne faut pas que l'affaire ait de suite.

MOSCA.

Voilà qui est noblement parlé. Hélas! tout cela avait été si bien combiné en votre faveur! Le complot allait tout seul. Mais en tout temps le destin détruisit des projets, fussent-ils combinés par une centaine de clercs!

CORBACCIO, *écoutant.*

Qu'est-ce que cela veut dire?

VOLTORE.

S'il vous plaît, monsieur, nous allons partir.

(*Sortent Corbaccio et Voltore*).

MOSCA.

Rentrez, patron, et priez pour nos succès.

VOLPONE, *se levant.*

La nécessité provoque la dévotion. Que le ciel nous protège!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Une rue.

ENTRENT SIR POLITICK WOULD-BE ET PEREGRINE.

SIR POLITICK

Je vous disais bien, monsieur, qu'il s'agissait d'un complot. Voyez ce que peut l'observation! Vous m'avez prié de vous donner quelques indications, je vous conterai donc, monsieur, puisque nous nous rencontrons à Venise, certaines particularités par moi notées, seulement pour ce méridien. Il convient de les communiquer à un voyageur ignorant. Ecoutez-moi. Je laisse de côté, monsieur, votre façon de vous exprimer et vos habits légèrement démodés...

PEREGRINE.

J'en ai de meilleurs.

SIR POLITICK.

Pardon, je discute.

PEREGRINE.

Continuez, je ne médirai plus de votre esprit.

SIR POLITICK.

Votre extérieur doit demeurer grave, sérieux, réservé, fermé au verrou. Ne dévoilez vos secrets à personne, même à votre père. Ne fût-ce qu'une fable, risquez-la avec précaution. Choisissez prudemment vos relations, surveillez vos discours. Ne dites jamais la vérité...

PEREGRINE.

Comment?

SIR POLITICK.

Surtout aux étrangers avec lesquels vous avez souvent l'occasion de discourir. Les autres, je ne veux pas les connaître, sauf à distance, et encore si l'intérêt s'en mêle. A chaque heure on vous tendra des pièges. En ce qui concerne la religion, n'en professez aucune, étonnez-vous plutôt d'en rencontrer tant, et, pour votre part, affirmez comme la meilleure celle du pays où on la pratique; vous

satisferez de la façon Nic. Machiavel et M. Bodin qui partagent cet avis. Apprenez à vous servir de votre fourchette d'argent à table; distinguez la matière composant le verre où vous buvez; autant de connaissances indispensables à un Italien. Sachez exactement aussi l'heure à laquelle doivent se manger les melons et les figues.

PEREGRINE.

Encore une question d'Etat?

SIR POLITICK.

En Italie, oui. Quand un Vénitien rencontre un homme étranger à ses habitudes, il l'attrape, le tient et le dépouille. Je dois vous dire, monsieur, qu'ayant vécu ici près de quatorze mois, tout le monde me prend pour un citoyen de Venise, tant j'en connais les usages.

PEREGRINE, *à part.*

Et rien de plus.

SIR POLITICK.

J'ai lu Contarene[1], loué une maison et traité avec des Juifs pour qu'ils me la meublassent. Si je pouvais trouver un homme, un seul homme du choix de mon cœur, digne de ma confiance, je voudrais...

PEREGRINE.

Quoi, monsieur?

SIR POLITICK.

L'enrichir, lui constituer une véritable fortune. Il n'aurait besoin de s'occuper de rien. Je m'en chargerais.

PEREGRINE.

Comment?

SIR POLITICK.

Grâce à certains projets que je médite, et que je ne peux pas dévoiler.

PEREGRINE, *à part.*

Si j'avais sous la main quelqu'un avec qui parier, je gagerais qu'il va me les dire.

SIR POLITICK.

L'un de ces projets consiste, je n'ai pas à m'en cacher, à fournir l'Etat de Venise pendant trois ans, et à un certain prix, de harengs saurs venant de Rotterdam où j'ai des correspondants. Voici précisément une lettre que je viens de recevoir de là-bas relative à l'affaire. L'auteur ne peut pas dévoiler son nom, mais voici sa marque.

PEREGRINE.

Il est fabricant de chandelles?

1. Cantarini, auquel on doit un ouvrage sur les magistrats de la République de Venise.

SIR POLITICK.

Non, marchand de fromages. J'entretiens encore des relations avec d'autres gens pour la même affaire, ce qui me décide à l'entreprendre. Aucune difficulté. J'ai tout prévu. Un bateau hollandais ne contient à son bord que trois hommes et un mousse. Il fera trois voyages par an. S'il n'en accomplit qu'un, je suis quitte; deux, je gagne de l'argent. Au cas où mon projet ne réussirait pas...

PEREGRINE.

Vous vous réservez d'autres ressources?

SIR POLITICK.

Je m'en voudrais de respirer l'air d'un pareil endroit, si je n'en avais pas mille! Je ne sais pas dissimuler, monsieur. Partout où je passe, je tiens à ma considération. A parler franc, aux heures perdues, j'ai songé à une autre affaire à entreprendre dans les Etats de Venise, affaire que j'appelle *mes Cautions*, dans l'espoir d'une pension, et que j'entends proposer au Grand Conseil, soit à celui des Quarante, soit à celui des Dix. Tout est préparé.

PEREGRINE.

Par qui?

SIR POLITICK.

Un homme occupant une situation obscure, mais dont l'autorité se fera écouter : il s'agit d'un commendador.

PEREGRINE.

Quoi! Un vulgaire sergent?

SIR POLITICK.

Aujourd'hui, toute parole sortant de leurs bouches, quoi qu'ils disent, produit plus d'effet que prononcée par un plus puissant. (*Fouillant ses poches*). Je crois avoir sur moi des notes... Vous me jurez sur l'honneur que vous n'anticiperez pas?

PEREGRINE.

Moi, monsieur?

SIR POLITICK.

Que vous ne révélerez pas une circonstance... J'ai oublié le papier.

PEREGRINE.

Si vous vous souvenez de sa rédaction...

SIR POLITICK.

D'abord les briquets. Vous devez savoir que tout le monde ici en possède? Le briquet est chose facile à porter. Supposez que vous ou moi nous en voulions à l'Etat, avec un briquet dans notre poche, rien de plus facile que de pénétrer dans l'Arsenal et d'en sortir sans que personne n'en sache rien.

PEREGRINE.

Excepté vous?

SIR POLITICK.

Je poursuis. Dans ces conditions j'avertis l'Etat à quel point il conviendrait que nul (sauf les bons patriotes connus, ceux qui aiment véritablement leur pays) ne pût introduire des briquets dans sa maison; encore faudrait-il qu'ils fussent estampés par quelque office, et assez volumineux pour qu'on ne les dissimulât pas dans une poche.

PEREGRINE.

Admirable!

SIR POLITICK.

Mon second projet a pour but de m'enquérir, d'une façon indéniable, si un bateau nouvellement arrivé de Soria ou de quelque autre contrée suspecte du Levant, est infesté de la peste. D'habitude on les garde quarante, quelquefois cinquante jours dans les environs d'un lazaret pour s'en rendre compte. Je sais le moyen d'éviter cette obligation, une perte pour les marchands, et de rendre l'examen décisif en une heure.

PEREGRINE.

Vraiment?

SIR POLITICK.

Au cas contraire j'aurais perdu ma peine.

PEREGRINE.

Ce serait dommage.

SIR POLITICK.

Ecoutez-moi bien. Cela me coûtera peut-être trente livres d'ognons.

PEREGRINE.

Ce qui équivaut à une livre sterling.

SIR POLITICK.

J'ai en outre la machine hydraulique. Car il m'en faut une. Je mets notre bateau entre deux murs de briques construits à la charge de l'Etat. Sur l'un de ces murs, j'attache une grosse toile goudronnée sous laquelle je place mes ognons coupés en deux; l'autre mur est percé de meurtrières par lesquelles passent des becs de soufflets, soufflets, grâce à ma machine hydraulique, mis continuellement en mouvement. Rien de plus facile. L'ognon attire naturellement l'infection. Les soufflets envoyant l'air sur eux, il suffira de constater s'ils changent de couleur pour s'assurer s'il y a contagion. Dans le cas contraire ils demeurent aussi sains qu'auparavant. Quand on le sait, ce n'est rien.

PEREGRINE.

Vous avez raison, monsieur.

SIR POLITICK.

Je regrette de n'avoir pas mes notes.

PEREGRINE.

Moi aussi. Mais en voilà assez.

SIR POLITICK.

Si j'étais un traître, ou si je voulais le devenir, je vous montrerais comment vendre l'Etat aux Turcs, en dépit de leurs galères, ou de... Mais j'ai oublié mes notes.

(*Il cherche dans ses poches*).

PEREGRINE.

Je crains que ce ne soit ce livre...

SIR POLITICK.

Non, ce livre est le carnet sur lequel je couche mes observations quotidiennes.

PEREGRINE.

Voulez-vous me permettre? Qu'est-ce que cela? (*Lisant*). « *Notandum :* un rat a grignoté le cuir de mes éperons. Néanmoins j'ai acheté un cuir neuf et suis sorti quand même. J'ai jeté trois fèves sur le seuil. *Item.* J'ai acheté deux cure-dents, dont un que j'ai immédiatement brisé en discutant avec un marchand hollandais à propos d'une raison d'Etat. En le quittant j'ai payé un *moccinigo* pour qu'on mit une pièce à mes bas de soie. En chemin, marchandé des éperlans. Uriné devant Saint-Marc. » Voilà des notes politiques?

SIR POLITICK.

Je n'accomplis pas une action dans ma vie, sans la noter.

PEREGRINE.

Une sage habitude.

SIR POLITICK.

Continuez de lire.

(*Entrent, à distance* LADY POLITICK WOULD-BE, NANO *et* DEUX FEMMES DE CHAMBRE).

LADY POLITICK.

Où trouverons-nous mon chevalier? Sûrement il est rentré chez lui.

NANO.

Alors il est *fast*[1].

LADY POLITICK.

Il joue un double jeu avec nous. Demeure, je te prie. Cette chaleur échauffe mon teint plus que ne le mérite son cœur. Je me soucie peu qu'il se moque de moi, mais

1. Le jeu de primero consistait a piquer sur une table une jarretière enroulée. Si on pouvait l'enlever le joueur était *loose,* sinon on le déclarait *fast.*

voudrais le surprendre. (*S'essuyant les joues*). Ce fard ne tient pas!

PREMIÈRE FEMME DE CHAMBRE.

Mon maître est là-bas.

LADY POLITICK.

Où?

DEUXIÈME FEMME DE CHAMBRE.

Avec un jeune gentilhomme.

LADY POLITICK.

La femme dont on m'a parlé, déguisée en homme! Je vous en prie, monsieur, remuez un peu mon chevalier. Je ne veux pas le déconsidérer, bien qu'il le mériterait!

SIR POLITICK, *voyant sa femme.*

Ma femme!

PEREGRINE.

Où?

SIR POLITICK.

C'est bien elle. Je vais vous présenter. Ne serait-elle pas ma femme, c'est une personne de mérite pour l'accoutrement et la conduite. En ce qui concerne la beauté, j'ose la comparer...

PEREGRINE.

Vous ne me semblez pas jaloux tant vous faites son éloge?

SIR POLITICK.

Non. Quant au raisonnement...

PEREGRINE.

Votre épouse ne saurait en manquer.

SIR POLITICK, *présentant.*

Madame, je vous présente un gentilhomme que je vous prie de bien traiter. Il a les allures d'un adolescent, mais...

LADY POLITICK.

Il n'en est pas un...

SIR POLITICK.

Il a fait de très bonne heure figure dans le monde.

LADY POLITICK.

Vous voulez parler d'aujourd'hui?

SIR POLITICK.

Je ne comprends pas.

LADY POLITICK.

Et sous cet habit? Vous me comprenez parfaitement, Master Would-Be, cela ne vous convient pas. Je croyais, monsieur, que le parfum de votre renommée vous était plus précieux; que jamais vous n'auriez ainsi massacré votre honneur! Un homme de votre rang et de votre importance! Les chevaliers, décidément, ne tiennent pas vo-

lontiers les serments prêtés aux femmes, surtout quand ces femmes sont leurs épouses.

SIR POLITICK.

Par mes éperons, le symbole de ma chevalerie...

PEREGRINE, *à part.*

Dieu! Comme il s'humilie par ce vœu!

SIR POLITICK.

Je ne vous comprends pas!

LADY POLITICK.

Pure politique! (*A Peregrine*). Un mot, monsieur. Je rougirais d'entamer une discussion publique avec une femme; de paraître de mauvaise humeur, ou irritable, comme dirait un courtisan. Cela accuserait un côté campagnard que je veux éviter par tous les moyens. En supposant que je méritasse le blâme de master Would-Be, qu'une personne de votre beauté consente à en outrager une autre qu'elle ne connaît pas, si je m'en rapporte à mon pauvre jugement, cela est comme un solécisme dans notre sexe et dans le monde des bonnes manières.

PEREGRINE.

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

SIR POLITICK.

Chère madame, expliquez-vous plus clairement.

LADY POLITICK.

Soit, puisque votre impudence me provoque de complicité avec cette sirène terrestre, ce Sporus, cet hermaphrodite!...

PEREGRINE.

Quoi alors? Une furie poétique? Une tempête historique?

SIR POLITICK.

Ce gentilhomme est un garçon bien élevé, un compatriote...

LADY POLITICK.

Oui, du quartier de *Black-Friars*[1]! J'en rougis pour vous, maître Would-Be, à la pensée que vous avez l'effronterie de vous improviser le patron, le saint Georges d'une coquine, d'une vile courtisane, d'une diablesse, sous les dehors d'un homme!

SIR POLITICK.

Si vous êtes ce qu'elle dit, je n'ai plus qu'à vous souhaiter le bonsoir. Et le cas paraît évident.

LADY POLITICK.

Vous pouvez en convenir, avec votre figure d'homme

1. Endroit alors habité par la basse classe.

d'Etat! (*A Peregrine*). Quant à votre concupiscence charnelle qui est venue chercher ici la liberté de conscience loin de la furieuse persécution d'un tribunal anglais, je la châtierai!

PEREGRINE

C'est parfait! Est-ce que cela vous prend souvent? Est-ce ainsi que vous exercez votre esprit quand vous en avez l'occasion, madame?...

LADY POLITICK.

Continuez, monsieur.

PEREGRINE.

M'entendez-vous? Si votre chevalier vous a envoyée pour mendier des chemises ou m'inviter chez vous, vous devriez vous expliquer plus franchement.

LADY POLITICK.

Cela ne vous empêchera pas de tomber dans mes filets.

PEREGRINE.

Alors je suis dans un filet? Votre mari prétend que vous êtes belle, j'en conviens; malheureusement votre nez incline du côté le plus près du soleil, comme les pommes de reinette!

LADY POLITICK.

Il n'y a pas de patience capable d'endurer cela!

(*Entre* MOSCA).

MOSCA.

Que se passe-t-il, madame?

LADY POLITICK.

Si le Sénat ne me donne pas raison, j'affirmerai devant tous que l'aristocratie est bannie de ce monde!

MOSCA.

Quelle injure vous a-t-on faite?

LADY POLITICK.

La coquine dont vous m'avez parlé, la voici, sous un déguisement!

MOSCA.

Qui? Lui? Que veut dire Votre Seigneurie? La créature dont je vous parlais a été arrêtée et conduite devant le Sénat. Vous la verrez.

LADY POLITICK.

Où?

MOSCA.

Je vais vous y conduire. Quant à ce jeune gentleman, je l'ai rencontré ce matin, qui débarquait.

LADY POLITICK.

Est-il possible? Mon jugement se serait trompé à ce point! Monsieur, je n'ai plus, en rougissant, qu'à avouer mon erreur. Je vous prie de me pardonner.

PEREGRINE.

Elle change encore!

LADY POLITICK.

J'espère que vous n'aurez pas la méchanceté de vous rappeler la colère d'une femme bien née. Si vous restez à Venise, veuillez user de moi.

MOSCA.

Venez-vous, madame?

LADY POLITICK.

Je vous en prie, monsieur, usez de moi. Plus je vous regarde et plus j'acquiers la conviction que vous oublierez notre querelle.

(*Sortent lady Would-Be, Mosca, Nano etc.*).

PEREGRINE.

Cela ne se voit pas tous les jours! Ah, Sir Politick, c'est ainsi que vous me présentez votre femme? Sage Sir Pol, puisque vous agissez de la façon à l'égard d'un jeune marin, je vais voir si votre tête salée imaginera un moyen d'échapper à une contre-épreuve!

SCÈNE II.

Le Sénat.

ENTRENT VOLTORE, CORBACCIO, CORVINO ET MOSCA.

VOLTORE.

Maintenant vous voilà au courant de l'affaire; on ne réclame de vous que de la fermeté pour la mener à bien.

MOSCA.

Chacun de vous est-il au courant du mensonge qu'il doit commettre pour sa propre sauvegarde? Chacun connaît-il son refrain?

CORVINO,

Oui.

MOSCA.

Alors, de l'aplomb.

CORVINO.

L'avocat sait-il la vérité?

MOSCA.

Non, monsieur. J'ai inventé une histoire pour sauver votre réputation. Tenez bon.

CORVINO.

Je n'en redoute qu'un, craignant que son plaidoyer ne le pose comme cohéritier.

MOSCA.

Qu'on le pende! Nous nous contenterons d'utiliser sa langue, son bavardage et son croassement de corbeau.

CORVINO.

Et de lui que ferons-nous?

MOSCA.

Quand nous aurons fini?

CORVINO.

Oui.

MOSCA.

Nous y penserons. Nous le vendrons comme une momie. Il est déjà à moitié réduit en poussière. (*A part, à Voltore*). Ne souriez-vous pas de voir ce buffle balancer la tête? (*A part*). Je voudrais que tout cela fût fini. (*A Corbaccio*). C'est vous qui allez tout récolter, les autres ne se doutent pas pour qui ils travaillent.

CORBACCIO.

Paix!

MOSCA, *se tournant vers Corvino.*

Vous dévorerez le tout. (*A Voltore*). Mercure siège sur votre langue tonitruante! Ou que l'Hercule Français la rendant aussi persuasive que sa massue, abatte, comme un vent de tempête, nos adversaires ou plutôt les vôtres.

VOLTORE.

Les voici qui viennent. Plus un mot.

MOSCA.

Au besoin, j'ai un autre témoin que je puis produire.

VOLTORE.

Qui?

MOSCA, *à part.*

Elle!

(*Entrent* LES JUGES, *qui prennent place,* BONARIO, CELIA, UN GREFFIER, *des* HUISSIERS, LE SAFFI, *et autres Officiers de justice*).

PREMIER JUGE.

Le Sénat n'aura jamais entendu une pareille affaire!

DEUXIÈME JUGE.

Elle paraîtra stupéfiante à ceux à qui nous la raconterons.

QUATRIÈME JUGE.

La femme a toujours joui d'une réputation sans tache.

CINQUIÈME JUGE.

Le jeune homme aussi.

QUATRIÈME JUGE.

Le rôle le plus dénaturé est celui du père.

DEUXIÈME JUGE.

Il l'est plus encore que celui du mari.

PREMIER JUGE.

Je ne trouve pas de mot pour qualifier un tel acte, tant il est monstrueux.

QUATRIÈME JUGE.

Quant à l'imposteur, il dépasse toute imagination !

PREMIER JUGE.

On n'en verra plus jamais de pareil.

DEUXIÈME JUGE.

Je n'ai jamais entendu parler d'un semblable voluptueux.

TROISIÈME JUGE.

Les personnes citées sont là ?

LE GREFFIER.

Toutes, sauf le vieux magnifique, Volpone.

PREMIER JUGE.

Pourquoi ne comparaît-il pas ?

MOSCA.

Plaise à Vos Paternités, son avocat est ici. Volpone est si faible, si malade !

QUATRIÈME JUGE.

Qui êtes-vous ?

BONARIO.

Son parasite, son esclave, son entremetteur. Je supplie la Cour qu'on oblige Volpone à comparaître, afin que vos regards puissent apprécier la gravité de ses impostures.

VOLTORE.

Sur ma foi, sur ma confiance en vos vertus, il lui serait impossible de supporter le grand air.

DEUXIÈME JUGE.

Qu'on l'amène tout de même.

TROISIÈME JUGE.

Nous voulons le voir.

QUATRIÈME JUGE.

Envoyez-le chercher.

VOLTORE.

Vos Paternités seront obéies.

(*Sortent les Officiers*).

Certainement il provoquera votre pitié plus que vos indignations. S'il plaît à la Cour, en attendant, elle peut m'entendre. Je sais le Tribunal sans prévention, et n'ai donc aucune raison de redouter que notre sincérité porte préjudice à notre cause.

TROISIÈME JUGE.

Parlez librement.

VOLTORE.

Très honorés Pères, il me va falloir raconter à vos oreilles étrangement abusées, le plus prodigieux, le plus audacieux exemple d'impudence et de traîtrise que jamais la nature vicieuse ait enfanté à la honte de l'Etat de Venise. Cette femme impudique, qui met à son service des regard ou des pleurs artificiels pour ajouter à l'effet du masq qu'elle porte sur le visage, est depuis longtemps con pour entretenir un commerce adultérin avec de débauché. Je ne dis pas soupçonnée, je dis connue qu'ils ont été surpris en un flagrant délit que facile à émouvoir a pardonné! Sa bonté inop l'amène ici, lui le plus malheureux, le plus inn hommes dont jamais cette même bonté ait fait des Cependant les autres, ne sachant récompenser sité que par leur honte, oubliant toute reconn mirent à haïr le bienfait, cédant à la seule facer la mémoire de leur crime. Je supplie ternités d'observer la malice, la rage de dont on a mis à jour les abominations et le c empruntent à leurs fautes! Nous y revien l'heure. Ce gentilhomme, le père, apprenant c coup d'autres leur conduite abominable, chaq pétée à ses tendres oreilles, souffrant par-des l'obligation de renier un fils dont les méfaits s'a lent comme les flots de la mer, a dû enfin prendre le de le déshériter...

PREMIER JUGE.

Voilà d'étranges révélations.

DEUXIÈME JUGE.

Jusqu'à présent la réputation de ce jeune homme avait été bonne!

VOLTORE.

Il est d'autant plus redoutable qu'il peut emprunter les dehors de la vertu! Comme je viens de le dire, mes honorables messieurs, le père ayant pris cette détermination, qui, j'ignore comment, fut dévoilée au fils, devait la mettre en pratique aujourd'hui. Le parricide, je ne puis le qualifier autrement, pria sa maîtresse de se trouver dans la maison de Volpone (l'homme, Vos Paternités l'ont deviné, désigné pour l'héritage), espérant y trouver son père. Dans quelles intentions l'y cherchait-il, messieurs? Je tremble de le dire. Un fils nourrir contre un père, et quel père! un projet aussi abominable, aussi félon! Vouloir l'assassiner! Son plan contrecarré par l'heureuse

absence de ce père, que fait le fils? Il ne chasse pas ses méchantes pensées, non! Il médite d'autres mauvaises actions. La méchanceté ne finissant jamais où elle a commencé, il prépare un crime horrible! Il arrache le vieux gentilhomme de son lit de douleur où il languit depuis plus de trois ans, de son lit d'innocence! Il le traîne à terre où il l'abandonne! Il blesse le serviteur au visage! ...nsuite, de complicité avec sa catin, — ici, je voudrais ... Vos Paternités notassent mes conclusions dignes de ...rque, — il n'a plus qu'une idée : empêcher l'exécution ...volonté paternelle, discréditer le choix arrêté par le ...entilhomme, se racheter lui-même en faisant en... ...infamie à cet homme auquel il aurait dû sacrifier ...

PREMIER JUGE.

... des preuves?

BONARIO.

...rés Pères, je vous supplie humblement de ...er foi à ce que dit la langue de ce merce-...

DEUXIÈME JUGE.

...es.

BONARIO.

...est dans le prix dont on la paie

TROISIÈME JUGE.

BONARIO.

...six sous de plus il plaidait contre son client!

PREMIER JUGE.

Vous vous oubliez!

VOLTORE.

Non, non, graves juges, laissez-le aller. Comment voulez-vous qu'il épargne son accusateur l'homme qui ne voulait pas épargner son père!

PREMIER JUGE.

Produisez des preuves.

CELIA.

Je voudrais pouvoir oublier que je suis vivante!

VOLTORE.

Signor Corbaccio.

(CORBACCIO *s'avance*).

QUATRIÈME JUGE.

Qui est-ce?

VOLTORE.

Le père.

DEUXIÈME JUGE

A-t-il prêté serment?

LE GREFFIER.

Oui.

CORBACCIO.

Que dois-je faire maintenant?

LE GREFFIER.

Apporter votre témoignage.

CORBACCIO.

Répondre à ce coquin? J'aimerais mieux me mettre de la terre dans la bouche! Je ne le connais pas. Je le renie!

PREMIER JUGE.

Pour quelle raison?

CORBACCIO.

C'est un monstre qui n'a jamais pu sortir de mes reins.

BONARIO.

Voilà ce qu'on a fait de vous!

CORBACCIO.

Je ne veux pas t'entendre, monstre parmi les hommes, porc, bouc, loup, parricide! Ne parle pas, vipère!

BONARIO.

J'aime mieux m'asseoir et souffrir dans mon innocence, que résister à l'autorité d'un père!

VOLTORE.

Signor Corvino.

(CORVINO *s'avance*).

DEUXIÈME JUGE.

Tout cela est étrange!...

PREMIER JUGE.

Qui est celui-ci

LE GREFFIER.

Le mari.

QUATRIÈME JUGE.

Il a prêté serment?

LE GREFFIER.

Oui.

TROISIÈME JUGE.

Parlez alors.

CORVINO.

Cette femme n'en déplaise à Vos Paternités, est une misérable toujours en rut plus encore qu'une perdrix.

PREMIER JUGE.

Passez.

CORVINO.

Qui hennit comme une jument.

LE GREFFIER.

Respectez la Cour!

CORVINO.

Soit, pour la pudeur de vos révérentes oreilles. J'espère

pourtant qu'il me sera permis d'ajouter que mes yeux l'ont vue accouplée à cette sorte de cèdre, ce beau galant solidement bâti, et ici à travers mes cornes on peut lire les lettres qui composent cette jolie histoire[1].

MOSCA.

Excellent, monsieur.

CORVINO, *bas à Mosca.*

Je crois être convenable maintenant?

MOSCA.

Tout à fait.

CORVINO.

Cela dit, je pourrais affirmer qu'elle avance sur le chemin de la damnation, s'il existe un enfer pire qu'une débauchée. Un bon catholique a le droit den douter.

TROISIÈME JUGE.

Son chagrin l'a rendu fou.

LE JUGE.

Eloignez-le.

(*Célia s'évanouit*).

DEUXIÈME JUGE.

Regardez la femme.

CORVINO.

Voilà une comédie bien jouée.

QUATRIÈME JUGE.

Ne l'approchez pas!

PREMIER JUGE.

Donnez-lui de l'air!

TROISIÈME JUGE, *à Mosca.*

Que pouvez-vous dire?

MOSCA.

Ma blessure, n'en déplaise à vos sagesses, parle pour moi. Je l'ai reçue en portant secours à mon bon maître, au moment où l'autre ne trouvant pas son père, la dame qui savait son rôle se mit à crier au viol.

BONARIO.

Fut-il jamais pareille impudence! Pères...

TROISIÈME JUGE

Silence! On vous a laissé parler librement, laissez les autres s'expliquer.

VOLTORE.

Graves Pères, c'est une créatue connue, une prostituée!

CORVINO

Impétueuse et jamais satisfaite

1. Le commentateur Giffard rappelle que les livres d'école étaient reliés avec de la corne.

VOLTORE.

Que ses plaintes n'en imposent pas à Vos Sagesses. Aujourd'hui même elle prenait à l'hameçon un étranger, un grave chevalier, avec ses regards agaçants et ses baisers plus licencieux encore. Cet homme les a surpris ensemble sur l'eau, dans une gondole.

MOSCA.

Ici est la dame qui les a vus débarquer, et les a poursuivis dans les rues pour sauver l'honneur de son chevalier.

PREMIER AVOCAT.

Faites comparaître la dame.

(*Sort Mosca*).

QUATRIÈME JUGE.

Tout cela est stupéfiant!

TROISIÈME JUGE.

J'en demeure pétrifié!

(*Rentre* MOSCA *avec* LADY-POLITICK VOULD-BE)

MOSCA.

Du courage, madame.

LADY POLITICK, *regardant Celia.*

Oui, c'est bien elle. Arrière, prostituée! Tes yeux rivalisent de larmes avec les hyènes! Oses-tu regarder mon visage indigné? Je vous demande pardon d'avance d'avoir oublié la réserve que je dois à la dignité de la Cour!...

DEUXIÈME JUGE.

Non, madame.

LADY POLITICK.

D'avoir dépassé...

DEUXIÈME JUGE.

Rien du tout, madame.

QUATRIÈME JUGE.

Les preuves sont concluantes.

LADY POLITICK.

Sûrement, je n'avais pas l'intention de scandaliser Vos Honneurs ou les personnes de mon sexe.

TROISIÈME JUGE.

Nous vous croyons.

LADY POLITICK.

Vous pouvez sûrement m'en croire.

DEUXIÈME JUGE

C'est ce que nous faisons.

LADY POLITICK.

Vous avez raison. Je n'ai pas été assez mal élevée...

QUATRIÈME JUGE.

Nous le savons.

LADY POLITICK.

Pour offenser avec insistance...

TROISIÈME JUGE.

Madame...

LADY POLITICK.

Une pareille assemblée. Certainement.

PREMIER JUGE.

Nous vous croyons.

LADY POLITICK.

Vous le pouvez.

PREMIER JUGE.

Ne l'interrompez plus. (*A Bonario*). Quels témoins avez-vous pour rendre solide votre accusation?

BONARIO.

Nos consciences.

CELIA

Et le ciel qui n'a jamais abandonné l'innocence!

QUATRIÈME JUGE.

Ce ne sont pas là des témoignages.

BONARIO.

Dans vos Cours de justice où la multitude et les clameurs l'emportent!

PREMIER JUGE.

Vous devenez insolent!

(*Entrent* LES OFFICIERS *portant* VOLPONE *sur un lit*).

VOLTORE.

Voici le témoignage qui doit vous convaincre et condamner au silence ces langues audacieuses! Examinez, graves Pères, voici le ravisseur, le débaucheur de femmes, l'imposteur, le voluptueux! Ne pensez-vous pas que ces membres doivent, en effet, se complaire aux plaisirs de Vénus? ces yeux convoiter une concubine? Ces mains ne sont-elles pas faites pour jouer avec des poitrines de femmes? Peut-être dissimule-t-il?

BONARIO.

Certainement.

VOLTORE.

Voulez-vous qu'on le mette à la torture?

BONARIO.

Je voudrais qu'on le mît à l'épreuve.

VOLTORE.

Eprouvez-le avec des aiguillons, des fers brûlants, menez-le à l'estrapade. J'ai entendu dire que la roue guérissait la goutte. Mettez-le donc sur la roue pour soulager ses maux! Montrez-vous courtois. Je démontrerai à plusieurs de ces honorables Pères, qu'il lui restera encore

plus de maladies que cette coquine n'a commis d'adultères! O vous, mes équitables auditeurs, si des actions aussi audacieuses, exorbitantes, peuvent s'accomplir impunément, quel citoyen pourra désormais se vanter de conserver la vie, la réputation, d'échapper à la première accusation venue? Qui d'entre vous sera désormais à l'abri, honorables Pères? Je voudrais, avec l'autorisation de vos graves Paternités, vous demander si leur complot présente quelque trace de sincérité? Si, pour les narines les plus bouchées, cela ne sent pas le rance et la calomnie la plus scandaleuse? Je vous supplie d'avoir souci de ce bon gentilhomme dont la vie est si compromise par leur calomnie! Quand des coupables, et ce sera ma conclusion, sont, comme ceux-ci, vicieux au point d'incarner des actes impies, c'est avec d'autant plus de confiance qu'ils s'enfoncent dans le crime!

PREMIER JUGE.

Qu'on les mette sous bonne garde et qu'on les sépare.

DEUXIÈME JUGE.

Comment de tels monstres peuvent-ils vivre?

PREMIER JUGE.

Ramenez ce vieux gentilhomme avec les plus grands égards.

(*Sortent les Officiers et Volpone*).

Je suis désolé qu'il ait été la victime de notre crédulité.

QUATRIÈME JUGE.

Quelles créatures!

TROISIÈME JUGE.

Je ressens en moi comme un tremblement de terre!

DEUXIÈME JUGE.

La honte, même au berceau, n'a jamais coloré leurs visages.

QUATRIÈME JUGE, *à Voltore.*

Vous venez de rendre un fameux service à l'État, en les démasquant!

PREMIER JUGE.

Vous apprendrez, avant la nuit, le châtiment que leur réserve la Cour.

(*Sortent les Juges, les Greffiers et les Officiers emmenant Bonario et Celia.*

VOLTORE.

Je remercie Vos Paternités. (*A Mosca*). Qu'en pensez-vous?

MOSCA.

Je voudrais que l'on dorât votre langue et que vous devinssiez l'héritier de toute la ville; que la terre manquât d'habitants plutôt que vous voir manquer de quelque

chose. On devrait vous élever une statue sur la place Saint-Marc, vous porter en triomphe dans la ville, car je vous considère comme un triomphateur.

CORVINO.

En effet.

MOSCA.

Vous avez eu raison de proclamer votre cocuage au lieu de raconter le reste.

CORVINO.

J'y avais réfléchi. Maintenant la faute retombe sur elle.

MOSCA.

Sans cela vous l'endossiez.

CORVINO.

Néanmoins, je me méfie encore de ces avocats.

MOSCA.

Vous avez tort. J'ose vous promettre que je vous soulagerai de ce souci.

CORVINO.

Je m'en rapporte à toi, Mosca.

(*Il sort*).

MOSCA.

Comme vous pouvez vous en rapporter à vous-même, monsieur.

CORBACCIO.

Mosca!

MOSCA.

Maintenant, à votre affaire.

CORBACCIO.

Vous avez à faire?

MOSCA.

Je parle de la vôtre.

CORBACCIO.

Et non d'une autre?

MOSCA.

Mais non.

CORBACCIO.

Alors sois prudent.

MOSCA.

Dormez sur vos deux oreilles.

CORBACCIO.

Expédie-nous cela.

MOSCA.

Sans tarder.

CORBACCIO.

Enferme tout, les bijoux, l'orfévrerie, l'argent, les tentures, les couvre-pieds, les rideaux.

MOSCA.

Avec leurs anneaux. Je ne prendrai que ce qu'il faut pour payer les honoraires de l'avocat.

CORBACCIO.

Je les paierai moi-même; tu serais trop prodigue.

MOSCA.

C'est un soin qui me regarde.

CORBACCIO.

Deux sequins seront suffisants.

MOSCA.

Non, six, monsieur.

CORBACCIO.

C'est trop.

MOSCA.

Il a parlé longtemps, c'est une chose à considérer.

CORBACCIO.

Tiens en voici trois.

MOSCA.

Je les lui remettrai.

CORBACCIO.

Entendu, et voici pour toi.

(*Il sort*).

MOSCA, *à part*.

Par les os des saints, dans sa jeunesse, quelle étrange offense a-t-il faite à la nature pour mériter une pareille vieillesse! (*A Voltore*). Vous voyez, monsieur, comme j'ai travaillé pour vous. Ne semblez pas y faire attention.

VOLTORE.

Non. Je vous laisse.

(*Il sort*).

MOSCA.

Tout est à vous, jusqu'au diable, mon bon avocat! Madame, je vais vous reconduire à votre domicile.

LADY POLITICK.

Non, je veux aller voir votre patron.

MOSCA.

Gardez-vous-en bien! Je vais vous expliquer pourquoi. Je médite d'obliger mon patron à changer les termes de son testament. Pour le zèle dont vous avez fourni tant de preuves aujourd'hui, au lieu de figurer en troisième ou en quatrième sur la liste, j'entends qu'il vous inscrive la première. Or votre présence laisserait supposer que vous mendiez cette faveur. Donc...

LADY POLITICK.

Je m'en rapporte à vous.

(*Ils sortent*).

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Une Chambre dans la maison de Volpone.

ENTRE VOLPONE.

VOLPONE.

Me voilà de retour et le choc a eu lieu! Je ne me suis jamais senti si mal à l'aise dans un déguisement que tout à l'heure. Chez moi, ça va tout seul; en public, il faut surveiller jusqu'à sa respiration. Ma jambe gauche commençait à souffrir de la crampe et je redoutais sérieusement que quelque puissance me frappât d'une paralysie mortelle! Chassons ces idées et abandonnons-nous à la joie! De semblables craintes finiraient par me donner quelque maladie pourvu qu'elles devinssent trop fréquentes. Qu'on m'apporte un bol de vieux vin, pour rassurer mon cœur. (*Il boit*). Hum! hum! hum! Ça va mieux. Je redeviens maître de moi. Il me faudrait maintenant quelque bonne friponnerie qui provoquât chez moi le rire. Je me sentirais tout à fait bien. (*Il boit*). Là! Là! Sa chaleur vivifie! C'est du sang que je bois! Mosca!

(*Entre* MOSCA).

MOSCA.

Eh bien, monsieur? Voilà le jour qui s'éclaircit encore? Etes-vous rétabli? Voyez-vous maintenant le chemin à suivre sans crainte des faux pas! Le vrai moyen d'exercer notre petit commerce en liberté?

VOLPONE.

Mosca, tu es exquis!

MOSCA.

Nous avons mené savamment les choses?

VOLPONE.

Savamment et vaillamment; les véritables esprits grandissent dans les circonstances extrêmes.

MOSCA.

On commettrait une sottise dépassant l'imagination en

essayant d'accomplir une grande action avec un esprit couard. Vous ne paraissez pas enchanté ?

VOLPONE.

Plus que si je possédais la donzelle !

MOSCA.

Voilà parler. Maintenant tenons-nous-en là. Notre chef-d'œuvre accompli, nous aurions tort de chercher à mieux faire.

VOLPONE.

En vérité tu as enlevé le prix, mon précieux Mosca !

MOSCA.

En trompant la Cour.

VOLPONE.

Et en détournant le torrent sur un innocent.

MOSCA.

Et encore, en trouvant le moyen d'harmoniser de pareilles discordes.

VOLPONE.

Je me demande comment tu as pu t'y prendre ! Comment des gens si avisés n'ont-ils pas flairé quelque chose en moi ou en toi, conçu quelque soupçon ?

MOSCA.

Ils n'y ont vu goutte. Trop de lumière les aveuglait. Chacun d'eux demeure tellement convaincu de la réalisation de ses espérances que rien de ce qui pourrait les contrarier, malgré la vérité, l'évidence, la palpabilité, ne leur saute aux yeux.

VOLPONE.

Comme une tentation du diable !

MOSCA.

Voilà. Les marchands peuvent parler des profits de leur commerce, les grands seigneurs du rapport de leurs terres ; mais si l'Italie renferme des individus dont on puisse tirer plus de gain que de ces gens-là, j'en éprouverai une véritable déception. Votre avocat s'est montré inimitable !

VOLPONE.

« Mes très honorables Pères, mes braves Pères, avec la permission de Vos Paternités, quel semblant de vérité y a-t-il là ? » « Si des actions aussi étranges sont tolérées, mes très honorables Pères... ! » J'ai eu beaucoup de peine à retenir mes rires !

MOSCA.

Il m'a semblé que vous étiez en sueur.

VOLPONE.

Un peu.

MOSCA.

Avouez que vous ne vous sentiez pas à l'aise ?

VOLPONE.

Comme dans un brouillard, mais pas abattu. Je conservais encore tous mes sens.

MOSCA.

A propos, monsieur, en honneur de la vérité et par conscience, je dois vous dire que votre avocat, selon mon humble avis, a tout à fait mérité... qu'on se moque de lui.

VOLPONE.

Je partage ton avis, du moins en ce qui concerne la fin de sa harangue que, seule, j'ai entendue.

MOSCA.

Oh! le commencement! Si vous l'aviez vu exposer les préliminaires, ensuite les aggraver à l'aide de véhémentes métaphores!... J'ai cru qu'il changerait de chemise! Et quand il affirmait n'obéir qu'à la pure amitié, sans espoir de gain !...

VOLPONE.

Oui. Je ne peux pas encore te récompenser, Mosca, comme je le voudrais... Mais par amitié pour toi, puisque tu m'y engages, je veux, sans plus tarder, le tourmenter.

MOSCA.

Bon, monsieur!

VOLPONE.

Appelle le nain et l'eunuque.

MOSCA.

Castrone! Nano!

(*Entrent* CASTRONE *et* NANO).

NANO.

Me voici.

VOLPONE.

Savez-vous quelque intermède?

MOSCA.

Vous avez le choix.

VOLPONE.

Parcourez les rues, tous les deux, et répandez le bruit de ma mort. Avec conviction, tristesse, entendez-vous? Attribuez-la au chagrin causé par la dernière calomnie dirigée contre ma personne.

(*Sortent Castrone et Nano*).

MOSCA.

Quel est votre but, monsieur ?

VOLPONE.

Nous allons voir immédiatement mon vautour, ma corneille, mon corbeau, accourir à cette nouvelle pour becqueter ma charogne, sans compter ma louve et les autres voraces, anxieux...

MOSCA.

Et on leur arrachera la proie !

VOLPONE.

Voilà ! Tu vas endosser une robe et te poser comme mon iéritier. Tu leur montreras un testament. Ouvre ce bureau et prends un de ceux où les noms sont restés en blanc ; je vais y inscrire le tien.

MOSCA, *lui donnant un papier.*

La plaisanterie sera sans égale !

VOLPONE.

Oui, quand la bouche ouverte, ils se verront dupés, quand ls s'apercevront à quel point tu les méprises !... Vite, passe a robe.

MOSCA, *mettant une robe.*

S'ils demandent à voir votre corps ?

VOLPONE.

Tu répondras qu'il pourrissait depuis longtemps.

MOSCA.

Et qu'il puait tant, qu'il a fallu le mettre immédiatement en bière et l'enterrer ?

VOLPONE.

Tout ce que tu voudras. Attends. Voici le testament. Mets un bonnet, prends un livre de comptes, une plume, le l'encre et du papier. Assieds-toi, comme si tu inventoriais des meubles. Je me tiendrai derrière un rideau, sur un tabouret, et j'écouterai. De temps en temps jette un coup l'œil, regarde leurs physionomies, comme le sang se retire le leurs figures... Je me promets une pinte de rires !

MOSCA.

Votre avocat en mourra de tristesse !

VOLPONE.

Ce qui ébréchera le fil de son éloquence.

MOSCA.

Votre *clarissimo*, le vieux au dos rond, dressera ses pointes ! Tel un hérisson quand on le touche !

VOLPONE.

Et Corvino ?

MOSCA.

Demain matin, avec une corde et un poignard, il parcourra toutes les rues, comme un fou. Milady aussi, qui comparaissant devant la Cour a faussement déposé en faveur de votre seigneurie.

VOLPONE.

Et qui m'embrassait devant les Pères, quand ma figure suintait l'huile !

MOSCA.

Et la sueur. Votre or est un parfum qui dissipe les

mauvaises odeurs. Il redresse les déformés, les rend jolis à voir, comme la ceinture chantée par les poètes. Jupiter lui-même ne saurait inventer un meilleur linceul pour passer au milieu des gardes d'Acrisius. L'or donne au monde la grâce, la beauté, la jeunesse!

VOLPONE.

Je crois qu'elle m'aime!

MOSCA.

Qui? La dame? Elle vous jalouse!

VOLPONE.

Tu crois?

(*On frappe*).

MOSCA.

Ecoutez. C'est déjà quelqu'un.

VOLPONE.

Regarde.

MOSCA.

Notre vautour! Il arrive le premier.

VOLPONE.

Je prends ma place, toi à ton rôle!

(*Volpone se cache derrière un rideau*).

MOSCA.

J'y suis. (*Il s'assied*).

VOLPONE.

Maintenant de l'adresse et torture-les!

(*Entre* VOLTORE).

VOLTORE.

Eh bien, bon Mosca?

MOSCA, *écrivant*.

« Tapis turcs, neuf... »

VOLTORE.

Il fait l'inventaire. Parfait!

MOSCA, *idem*.

« Deux couvre-pieds. Tissu... »

VOLTORE.

Le testament? Laisse-le moi lire pendant ce temps-là.

(*Entrent* DES SERVITEURS *et* CORBACCIO *dans une chaise*).

CORBACCIO.

Aidez-moi à descendre et retournez à la maison.

(*Les serviteurs sortent*).

VOLTORE.

Le voilà qui vient nous troubler!

MOSCA, *idem*.

« Tissu d'or, deux... ».

CORBACCIO.

C'est fini, Mosca?

MOSCA, *idem.*

« Huit en velours... »

VOLTORE.

Il est soigneux.

CORBACCIO.

Ne m'entends-tu pas ?

(*Entre* CORVINO).

CORVINO.

L'heure est venue, Mosca.

VOLPONE, *entr'ouvrant le rideau.*

Maintenant ils se réunissent.

CORVINO.

Que viennent faire ici l'avocat et Corbaccio ?

CORBACCIO.

Que viennent faire ici les deux autres ?

(*Entre* LADY POLITICK WOULD-BE).

LADY POLITICK.

Mosca ! Sa quenouille est finie ?

MOSCA, *idem.*

« Huit coffres de linge... »

VOLPONE.

Ma jolie madame Would-Be, aussi !

CORVINO.

Mosca, donne-moi le testament, que je puisse le montrer à ces importuns et les renvoyer d'ici.

MOSCA, *idem.*

« Six coffres de serviettes, quatre de linge damassé ».

(*Il lui passe le testament par-dessus l'épaule*).

CORBACCIO.

C'est le testament ?

MOSCA, *idem.*

« Descente de lit, traversins... »

VOLPONE.

Parfait ! Continue ! Maintenant ils commencent à trembler ! Ils ne s'y attendaient pas ! Regardez comme leurs yeux ont hâte de voir les noms, les legs, ce qui leur est attribué...

MOSCA, *idem.*

« Dix paires de rideaux ».

VOLPONE.

Avec leurs embrasses, Mosca. Maintenant leurs espérances touchent à la fin.

VOLTORE.

Mosca hérite !

CORBACCIO.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

VOLPONE.

Mon avocat reste muet! Et notre marchand! Il semble apprendre qu'une tempête s'élève et que son bateau se perd. Il s'évanouit! Milady va se trouver mal. Seul le vieux au regard vitreux ne traduit pas encore son désespoir!

CORBACCIO.

Ils semblent tous désespérés. Sûrement, j'hérite! (*Il prend le testament*).

CORVINO.

Mosca!

MOSCA, *idem.*

« Deux cabinets... »

CORVINO.

Cela est-il sérieux?

MOSCA, *idem.*

« Un d'ébène... »

CORVINO.

Te moques-tu de moi?

MOSCA, *idem.*

« L'autre incrusté de perles ». Vous me voyez très occupé. Une vraie fortune qui m'échoit. « *Item* une salière en agate ». Je ne m'y attendais pas!

LADY POLITICK.

Entendez-vous, monsieur?

MOSCA, *idem.*

« Une boite à parfums... » Je vous demande pardon, je suis très pris... « En onyx ».

LADY POLITICK.

Hein!

MOSCA.

Demain ou après-demain, je me tiendrai à vos dispositions si vous désirez me parler.

CORVINO.

Voilà comment finissent mes espérances!

LADY POLITICK.

Je veux que l'on me réponde sur un autre ton!

MOSCA.

Madame, un autre jour. Je vous en prie, quittez ma maison. Ne me jetez pas des regards furieux. Souvenez-vous de ce que Votre Seigneurie m'a offert pour que je lui assure cet héritage. Allez et pensez-y. Rappelez-vous le jour où vous me disiez ce que font les grandes dames pour garder leur rang et où vous me demandiez pourquoi vous n'en feriez pas autant. Assez! Rentrez chez vous et usez-en mieux avec le pauvre chevalier Pol, de peur que je lui

explique certains énigmes. Allez avec votre mélancolie.
(*Sort Lady Politick Would-Be*).

VOLPONE.

O mon diable malin!

CORVINO.

Mosca, je te prie, un mot.

MOSCA.

Dieu! Vous voilà encore ici! Au lieu de montrer l'exemple à tout le monde! Que voulez-vous? Qu'espérez-vous? Ignorez-vous que je vous considère comme un âne? Vous auriez joué le rôle de mari complaisant, si le sort l'eût permis. Vous demeurez un cocu déclaré en bon terme. Cette perle, me direz-vous, devait vous appartenir? Bien. Le diamant aussi? J'en conviens et vous remercie. Et beaucoup d'autres choses encore. Vos bonnes actions serviront à racheter vos mauvaises. Je ne vous trahirai pas. Gardez le titre de cocu qui doit vous suffire, retournez chez vous et soyez à votre choix, mélancolique ou fou.
(*Sort Corvino*).

VOLPONE.

Rare Mosca! Comme ce rôle lui convient!

VOLTORE.

Certainement il abuse tous ces gens-là à mon profit.

CORBACCIO.

Mosca, son héritier!

VOLPONE.

Ses yeux s'en rendent enfin compte!

CORBACCIO.

Dupé, dépouillé par un esclave parasite! Mosca, tu m'as floué!

MOSCA.

Oui, monsieur. Fermez la bouche, ou j'en arrache la seule dent qui vous reste. Coquin cupide à trois jambes, qui, dans l'espoir d'une proie, depuis à peu près trois ans, flairez par ici avec votre nez de fouine, et me proposiez d'empoisonner mon maître! Coquin qui, aujourd'hui, devant le tribunal, déshéritiez votre fils! Parjure! Restez chez vous, mourez et pourrissez! Si vous croassez une syllabe, il vous en cuira! Appelez vos porteurs et bon voyage.
(*Sort Corbaccio*).

Va et pourris!

VOLPONE.

Excellent valet!

VOLTORE.

Maintenant, mon fidèle Mosca, je connais ta fidélité, ta sincérité...

MOSCA, *écrivant.*

« Une table de porphyre... » Ne m'importunez pas!

VOLTORE.

Voyons, sois catégorique, les autres sont partis.

MOSCA.

Qui êtes-vous? Qui vous a envoyé chercher? Vous me remerciez, révérend avocat? En vérité, je regrette pour vous que la chance démolisse en ma faveur vos travaux méritoires; je vous assure, monsieur, que cela s'est fait malgré moi, presque à mon grand regret, mais la volonté des morts est sacrée. Je me console en pensant que vous n'avez pas besoin de cet héritage. Vous possédez, grâce à votre éducation, un talent qui ne vous laissera jamais dans l'embarras, tant qu'il existera des hommes et de la méchanceté pour motiver des procès. Contre la moitié de vos talents, je céderais toute ma fortune. Si l'on m'entame un procès, ce qui j'espère n'arrivera pas, vu la clarté et la netteté de la situation, je recourrai à la turbulence de votre aide, et vous paierai, bien entendu, des honoraires. En attendant, vous connaissez la loi, et je vous suppose trop consciencieux pour convoiter mon bien. Ah, monsieur, je vous remercie pour le plat d'argent. Il aidera à l'installation d'un jeune homme. Sur ma foi, vous paraissez constipé. Regagnez vite votre domicile et purgez-vous.

(*Sort Voltore*).

VOLPONE, *sortant de derrière le rideau.*

Ordonne-lui de manger beaucoup de laitue! Mon spirituel brandon de discorde, je veux t'embrasser! Ah! que ne puis-je te changer en Vénus! Mosca, prends mes plus beaux habits et promène-toi dans les rues. A ta vue, ils souffriront plus encore. Il faut continuer le jeu. Qui voudrait renoncer à un pareil plaisir?

MOSCA.

Je crois qu'ils ne reviendront plus.

VOLPONE.

Bah! Quand ils sauront que je vais mieux, ils reviendront tous. Que ne puis-je trouver un déguisement qui me permette de les rencontrer et de leur poser des questions! Avec quelle joie je les torturerais encore!

MOSCA.

Monsieur, je peux vous travestir. Je connais un huissier qui vous ressemble. Je le ferai boire et je vous apporterai ses habits.

VOLPONE.

Un déguisement rare et bien de ton invention! Je veux être pour eux une maladie douloureuse.

MOSCA.

Vous allez au-devant de malédictions...

VOLPONE.

Qu'ils en éclatent! Le renard se porte d'autant mieux qu'il est maudit!

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Une salle dans la maison de Sir Politick Would-Be.

ENTRENT PEREGRINE DÉGUISÉ ET TROIS MARCHANDS.

PEREGRINE.

Suis-je bien déguisé?

PREMIER MARCHAND.

Je vous le garantis.

PEREGRINE.

Je veux seulement l'effrayer.

DEUXIÈME MARCHAND.

Si vous pouviez le faire embarquer!

TROISIÈME MARCHAND.

Pour Zante ou pour Alep.

PEREGRINE.

Que ne puis-je m'emparer de son carnet de voyage où il inscrit ses aventures et les faire passer pour véritables! Messieurs, en temps opportun, c'est-à-dire quand vous jugerez que la conversation s'échauffe, n'oubliez pas d'intervenir?

PREMIER MARCHAND.

Rapportez-vous-en à nous.

(*Sortent les Marchands*).

(*Entre* UNE FEMME DE CHAMBRE).

PEREGRINE.

Dieu vous garde, belle dame. Sir Pol est-il chez lui?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Je ne sais pas, monsieur.

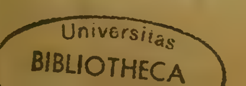
PEREGRINE.

Veuillez lui dire qu'un marchand vient pour une affaire sérieuse et désirerait s'entretenir avec lui.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Je vais voir s'il est là, monsieur.

(*Elle sort*).



PEREGRINE.

Je suis fixé. Tous les domestiques sont du sexe féminin ici.

(*Rentre* LA FEMME DE CHAMBRE).

LA FEMME DE CHAMBRE.

Monsieur est complètement absorbé par des affaires d'Etat. Un autre jour il vous recevra.

PEREGRINE.

Retournez auprès de lui et ajoutez que si ses affaires l'absorbent complètement, celles dont je voudrais lui parler nécessitent sa présence.

(*Sort la Femme de Chambre*).

De graves affaires d'Etat ! Probablement un moyen de confectionner à Venise des saucisses de Bologne en y fourrant moins d'ingrédients !

(*Rentre* LA FEMME DE CHAMBRE).

LA FEMME DE CHAMBRE.

Il dit qu'à votre façon de vous exprimer il sent que vous n'êtes pas un homme d'Etat et, conséquemment, il vous prie d'attendre.

PEREGRINE.

Retournez auprès de lui. Je n'ai pas, à sa façon, lu maintes proclamations pour en étudier le style. Qu'il daigne seulement venir.

(*Sort la Femme de Chambre*).

(*Entre* SIR POLITICK).

SIR POLITICK.

Monsieur, je sollicite votre pardon. Le hasard fait qu'aujourd'hui vient de s'élever une regrettable discussion entre ma femme et moi. Au moment où vous arriviez, j'écrivais mon apologie, pour lui donner satisfaction.

PEREGRINE.

Je suis désolé de vous apporter une nouvelle plus regrettable encore. Le gentilhomme par vous rencontré aujourd'hui sur le port, lequel vous disait être nouvellement débarqué...

SIR POLITICK.

Etait une prostituée en fuite?

PEREGRINE.

Non. Un espion mis à vos trousses. Il a raconté au Sénat que vous lui aviez avoué posséder le moyen de vendre l'Etat de Venise aux Turcs.

SIR POLITICK.

Moi !

PEREGRINE.

Des arrêts sont signés, ordonnant qu'on vous appréhende et qu'on s'empare de vos papiers,..

SIR POLITICK.

Hélas, monsieur, je n'ai que des notes tirées de pièces de théâtre...

PEREGRINE.

Tant mieux, monsieur.

SIR POLITICK.

Aussi quelques essais. Que dois-je faire?

PEREGRINE.

Le mieux serait de vous dissimuler dans un pain de sucre; ou, si vous pouviez vous ratatiner dans une malle, de vous faire porter à bord.

SIR POLITICK.

Monsieur, mon discours n'avait pour but que d'entretenir une conversation.

(*On frappe*).

PEREGRINE.

Ecoutez! Ce sont eux!

SIR POLITICK.

Je suis perdu!

PEREGRINE.

Qu'allez-vous faire? Ne posséderiez-vous pas un tonneau de raisin dans lequel vous pourriez tomber? Ils vont vous mettre à la question! Le temps est précieux!

SIR POLITICK.

Je tiens un moyen!

TROISIÈME MARCHAND, *à la cantonade.*

Sir Politick Would-Be!

DEUXIÈME MARCHAND, *à la cantonade.*

Où est-il?

SIR POLITICK.

Un moyen auquel j'avais déjà pensé!

PEREGRINE.

En quoi consiste-t-il?

SIR POLITICK.

Jamais je n'endurerai la torture! Il s'agit d'une carapace de tortue appropriée aux cas extrêmes. Aidez-moi à me la mettre sur le dos et à ployer les jambes. (*Il se baisse. Peregrine met la carapace sur le dos de Sir Politick*). Donnez-moi mon bonnet, mes gants noirs. Je ferai la tortue jusqu'à ce qu'ils partent.

PEREGRINE.

Vous appelez ça un moyen?

SIR POLITICK.

Dû à mon imagination. Cher monsieur, dites à ma femme de brûler mes papiers!

(*Sort Peregrine*).

(*Entrent précipitamment* LES TROIS MARCHANDS).

PREMIER MARCHAND.

Où se cache-t-il?

TROISIÈME MARCHAND.

Il faut absolument mettre la main dessus.

DEUXIÈME MARCHAND.

Où se trouve son cabinet?

(*Rentre* PEREGRINE).

PREMIER MARCHAND.

Qui êtes-vous, monsieur?

PEREGRINE.

Un marchand qui vient ici pour voir cette tortue.

TROISIÈME MARCHAND.

Hein!

PREMIER MARCHAND.

Par Saint-Marc, quel animal est-ce cela?

PEREGRINE.

Un poisson.

DEUXIÈME MARCHAND.

Venu jusqu'ici?

PEREGRINE.

Vous pouvez taper dessus, marcher dessus. Il supporterait une charrette.

PREMIER MARCHAND.

Quoi! Vous me proposez de monter dessus?

PEREGRINE.

Oui, monsieur.

TROISIÈME MARCHAND.

Sautons sur lui.

DEUXIÈME MARCHAND.

Ne peut-il pas marcher?

PEREGRINE.

Il rampe.

PREMIER MARCHAND.

Voyons-le ramper.

PEREGRINE.

Vous lui feriez du mal.

DEUXIÈME MARCHAND.

Je veux le voir marcher ou je lui pique les boyaux.

TROISIÈME MARCHAND.

Allons, marche!

PEREGRINE, *bas à Sir Politick.*

Je vous en prie, monsieur. Avancez un peu.

PREMIER MARCHAND.

En avant!

DEUXIÈME MARCHAND.

Plus vite!

PEREGRINE.

Marchez!

DEUXIÈME MARCHAND.

Voyons ses jambes.

(*Ils déplacent la carapace et découvrent Sir Politick*).

TROISIÈME MARCHAND.

Il a des jarretières!

PREMIER MARCHAND.

Et des gants!

DEUXIÈME MARCHAND.

C'est là votre redoutable tortue?

PEREGRINE, *enlevant son déguisement.*

Maintenant, sir Pol, nous sommes quittes, et me voilà à votre disposition, si vous avez un nouveau projet. Je regrette les funérailles de vos notes, monsieur.

PREMIER MARCHAND.

C'eût été un joli spectacle dans Fleet-Street

DEUXIÈME MARCHAND.

Oui, au moment de la session des tribunaux!

PREMIER MARCHAND.

Ou à la foire de Smithfield!

TROISIÈME MARCHAND.

Il semble triste.

PEREGRINE.

Portez-vous bien, tortue politique!

(*Sortent Peregrine et les Marchands*).

(*Rentre* UNE FEMME DE CHAMBRE).

SIR POLITICK.

Où est ma femme? Sait-elle ce qui vient de se passer?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Je l'ignore, monsieur.

SIR POLITICK.

Informez-vous-en. Oh! je vais être la fable de toutes les fêtes! le sujet de toutes les gazettes! Je vais servir d'histoire aux mousses! Et, chose pire encore, on ne parlera que de moi aux tables d'hôte!

LA FEMME DE CHAMBRE.

Ma maîtresse est très triste, monsieur, elle dit qu'elle veut prendre la mer pour se guérir.

SIR POLITICK.

Et moi, fuir à jamais cet endroit, ce climat, rampant avec ma maison sur le dos et abritant ma pauvre tête sous mon écaille politique!

SCÈNE III.

Une Chambre dans la maison de Volpone.

ENTRENT MOSCA SOUS L'HABIT D'UN CLARISSIMO, ET VOLPONE SOUS CELUI D'UN HUISSIER.

VOLPONE.

Je lui ressemble?

MOSCA.

On vous confondrait tous les deux.

VOLPONE.

Bien.

MOSCA.

Et moi, que suis-je?

VOLPONE.

Par le ciel, un brave *clarissimo*. A te voir, on regrette que tu ne le sois pas de naissance.

MOSCA.

Je n'en demande que les avantages.

VOLPONE.

Je vais aux nouvelles en commençant par la Cour.

(*Il sort*).

MOSCA.

Mon renard a quitté sa tanière. Avant qu'il n'y rentre je veux qu'il languisse sous un habit d'emprunt, jusqu'à ce qu'il arrive à composition avec moi. Androgyno! Castrone! Nano!

(*Entrent* ANDROGYNO, CASTRONE, NANO).

TOUS.

Présent.

MOSCA.

Allez vous divertir au dehors. Amusez-vous.

(*Ils sortent*).

Maintenant je tiens les clefs et suis en possession. Puisqu'il veut absolument être mort avant son heure, je l'enterrerai et j'en tirerai quelque chose. Institué son héritier, je le demeurerai jusqu'à ce qu'il se décide à partager avec moi. Me moquer de lui comme des autres, sera une amusante duperie. Personne ne considérera cela comme un péché. Il veut s'amuser, qu'il paye. On appelle cela prendre le renard au piège!

(*Il sort*).

SCÈNE IV.

Une Rue.

ENTRENT CORBACCIO ET CORVINO.

CORBACCIO.

On dit que la Cour se réunit.

CORVINO.

Il s'agit de maintenir nos premières affirmations, pour notre réputation à nous deux.

CORBACCIO.

Moi je ne mentais pas. Mon fils a bien voulu me tuer.

CORVINO.

Je l'oubliais (*A part*). Mon affirmation à moi, était bel et bien un mensonge. (*Haut*). Et ce testament?

CORBACCIO.

Je m'en occuperai en temps utile, maintenant que son maître est mort.

(*Entre* VOLPONE).

VOLPONE.

Signor Corbaccio! Signor Corvino! Vous voilà ravis?

CORVINO.

De quoi?

VOLPONE.

De la fortune soudaine qui vous échoit...

CORBACCIO.

Où?

VOLPONE.

Sans que personne ne sache comment, de votre vieux Volpone?

CORBACCIO.

Arrière, fieffé coquin!

VOLPONE.

L'abondance des richesses vous rendrait-elle furieux?

CORBACCIO.

Arrière, valet!

VOLPONE.

Qu'est-ce qui vous prend, monsieur?

CORBACCIO.

Te moques-tu de moi?

VOLPONE.

C'est vous qui vous moquez du monde? Et l'échange de vos testaments?

CORBACCIO.

Va-t'en, drôle !

VOLPONE, *à Corvino.*

C'est vous qui héritez ? Sur ma foi, cela vous va bien ! Au moins vous ne perdez pas la tête. J'aime votre sang-froid. La fortune ne vous trouble pas. D'autres s'enfleraient comme une cuvée de raisin par un pareil automne ! Vous héritez du tout?

CORVINO.

Va-t'en, drôle !

VOLPONE.

Votre épouse s'est conduite en vraie femme. Maintenant vous voilà à l'aise, sans aucun souci, dans une bonne situation ; grâce à la chance vous pouvez vous justifier, à moins que Corbaccio ne partage avec vous.

CORBACCIO.

Va-t'en, valet !

VOLPONE.

Vous voulez garder votre secret, monsieur ? Parfait. C'est se montrer sage. Vous agissez comme tous les joueurs. Quel que soit le jeu qu'ils jouent, ils ne veulent jamais convenir qu'ils ont gagné.

(*Sortent Corvino et Corbaccio*).

Ah ! voici mon vautour, le bec en l'air et flairant.

(*Entre* VOLTORE).

VOLTORE.

Etre confondu de la sorte et par un parasite ! un esclave qui ferait les commissions et ramasserait des miettes ! Que vais-je faire ?

VOLPONE.

La Cour attend Votre Seigneurie. Je me réjouis, monsieur, du bonheur qui vous arrive. Je me félicite de le voir entre des mains si savantes dans l'art de l'escamotage...

VOLTORE.

Qu'entendez-vous par là ?

VOLPONE.

Je viens en solliciteur auprès de Votre Seigneurie pour la petite habitation en réparation, située à la fin de vos nombreux immeubles, près de Priscaria. Du temps de Volpone, votre prédécesseur, avant qu'il ne mourût, c'était un joli petit bordel, bien achalandé, le meilleur de Venise, tout le monde en faisait les louanges. Mais il a dégringolé avec lui. Son corps et cette maison se sont délabrés ensemble.

VOLTORE.

Allons, monsieur, cessez ce babillage.

VOLPONE.

Si Votre Seigneurie voulait me mettre à même de pouvoir l'acheter, j'en serais enchanté. Pour vous ce n'est qu'une bagatelle, le revient d'une chandelle. Et votre érudite Seigneurie n'est pas sans savoir...

VOLTORE.

Quoi?

VOLPONE.

Que sa richesse est incalculable !

VOLTORE.

Tu te trompes, coquin! Te moques-tu de mon infortune ? *(Il sort).*

VOLPONE.

Dieu bénisse votre cœur, monsieur. Je voudrais que votre infortune fût plus grande encore! Maintenant au tour de celui que je rencontrerai dans le premier coin.

SCÈNE V.

Une autre partie de la rue.

ENTRENT CORBACCIO, CORVINO ET MOSCA, QUI TRAVERSE LA SCÈNE DEVANT EUX.

CORBACCIO.

Regardez! Dans nos habits! L'impudent valet!

CORVINO.

Oh, si mes yeux se changeaient en boulets de canon, comme je le foudroierais!

(Entre VOLPONE).

VOLPONE.

Ce que l'on dit du parasite est-il vrai, monsieur?

CORBACCIO.

Tu viens encore nous affliger, monstre!

VOLPONE.

En toute sincérité, monsieur, je regrette que l'on se soit attaqué à une barbe aussi longue et aussi respectable que la vôtre. Je n'ai jamais pu supporter la chevelure du parasite. Son nez me semblait celui d'un trompeur. Je trouvais dans son regard quelque chose trahissant un vil *clarissimo.*

CORBACCIO.

Crapule!

VOLPONE.

Il me semble aussi que vous, Corvino, qui passez aux yeux du monde pour un honnête marchand, un bel oiseau, et dont le nom renferme un si bel emblème, vous n'auriez dû ni crier votre honte, ni laisser tomber votre fromage pour qu'un renard se moquât de votre naïveté.

CORVINO.

Fripon, tu crois que le privilège de la place et ton impertinent bonnet rouge cloué sur ta tête branlante par deux sequins, t'autoriseront à te moquer plus longtemps de moi ? Viens et tu t'apercevras que je suis capable de te battre! Approche, si tu l'oses!

VOLPONE.

Ne vous dépêchez pas tant, monsieur. Je connais votre valeur, puisque vous avez osé proclamer ce que vous êtes.

CORVINO.

Attendez! Je voudrais causer avec vous.

VOLPONE.

Une autre fois...

CORVINO.

Non. Tout de suite.

VOLPONE.

Dieu! Serais-je un homme raisonnable, si j'affrontais la colère d'un cocu sans cervelle!

(*Au moment où Volpone s'apprête à fuir, entre* MOSCA).

CORBACCIO.

Encore!

VOLPONE.

Saute sur lui, Mosca!

CORBACCIO.

Leurs haleines infectent l'air!

CORVINO.

Laissons-le partir!

(*Sortent Corvino et Corbaccio*).

VOLPONE.

Excellent basilic! A toi maintenant, le vautour!

(*Entre* VOLTORE).

VOLTORE.

Mouche à viande, c'est maintenant l'été pour toi, mais l'hiver viendra!

MOSCA.

Bon avocat, je t'en prie, ne profère pas des injures et ne menace pas ainsi hors de propos. Tu ferais un solécisme, comme dit la dame Mets plutôt un bonnet de plus pour garantir ta cervelle.

(*Il sort*).

VOLTORE.

Eh bien, monsieur?

VOLPONE.

Voulez-vous que je batte cet insolent esclave, que je jette de la boue sur ses habits neufs?

VOLTORE.

Sans doute, quelque familier.

VOLPONE.

Monsieur, la Cour vous attend. Je perds la tête à l'idée qu'une mule qui n'a jamais lu Justinien puisse monter sur le dos d'un avocat. Ne connaissez-vous pas un subterfuge pour éviter d'être la dupe d'une pareille créature? J'espère que vous plaisantez. Il n'a pas fait cela. Il s'agit seulement d'un complot pour aveugler les autres. Vous héritez.

VOLTORE.

Voilà un drôle étrange, officieux, assommant! Tu me tourmentes!

VOLPONE.

J'estime impossible, monsieur, qu'on se soit moqué de vous. Une telle pensée ne peut entrer dans l'esprit d'un homme. On vous sait trop avisé, trop prudent. Et, d'habitude, richesse et sagesse vont de compagnie.

(*Ils sortent*).

SCÈNE VI.

Au Sénat.

ENTRENT LES JUGES, LE GREFFIER, BONARIO, CELIA, CORBACCIO, CORVINO, DES HUISSIERS, LE SAFFI, ETC.

PREMIER JUGE.

Les parties sont là?

L'HUISSIER.

Tout le monde est arrivé sauf l'avocat.

DEUXIÈME JUGE.

Le voici.

(*Entrent* VOLTORE *et* VOLPONE).

PREMIER JUGE.

Amenez-les pour entendre la sentence.

VOLTORE.

Mes très honorés Pères, que votre indulgence l'emporte

sur votre esprit de justice, pour pardonner... Je ne sais plus ce que je dis.

VOLPONE.

Que va-t-il faire maintenant?

VOLTORE.

Je ne sais pas à qui m'adresser en premier, à Vos Paternités ou à ces innocents?...

CORVINO, *à part.*

Il va se trahir!

VOLTORE.

Que j'ai également abusés dans un but de convoitise...

CORVINO.

Il devient fou!

CORBACCIO.

Qu'est-ce que cela veut dire?

CORVINO.

Il est possédé!

VOLTORE.

But qui maintenant agite ma conscience au point que je me jette à vos pieds offensés pour vous demander pardon!

PREMIER JUGE.

Relevez-vous.

CELIA.

O Ciel! Comme tu es équitable!

VOLPONE, *à part.*

Je suis pris dans mon propre piège!

CORVINO, *à Corbaccio.*

Du calme. L'impudence seule peut nous sauver.

PREMIER JUGE.

Continuez.

UN HUISSIER.

Silence!

VOLTORE.

Ce n'est pas la colère, Révérends Pères, seulement la conscience qui me pousse à dire la vérité. Le parasite, cet esclave, a été l'instrument de tous.

PREMIER JUGE.

Où est le parasite? Qu'on l'amène.

VOLPONE, *sortant.*

Je vais le chercher.

CORVINO.

Graves Pères, cet homme est insensé. Il parle dans l'espérance d'hériter du vieux Volpone qui est mort.

TROISIÈME JUGE.

Comment?

DEUXIÈME JUGE.

Volpone est mort?

CORVINO.

Il est mort, graves Pères.

BONARIO.

O vengeance sûre!

PREMIER JUGE.

Arrêtez! Mais alors ce n'était pas un imposteur?

VOLTORE.

Seul le parasite en est un.

CORVINO.

Il cède à l'envie en parlant ainsi, le serviteur ayant obtenu l'héritage qu'il convoitait. N'en déplaise à Vos Paternités, ce que j'avance est vrai, sans chercher à justifier ce Mosca qui peut être également coupable.

VOLTORE.

D'avoir trompé vos espérances comme les miennes, Corvino. Mais je me suis imposé la modération. Plaise à Vos Sagesses de jeter les yeux sur certaines notes et de les parcourir. J'espère qu'elles mettront la vérité en évidence.

CORVINO.

Le diable est entré chez lui!

BONARIO.

Ou il se cache en vous.

QUATRIÈME JUGE.

Vous avez mal agi en l'envoyant chercher par un officier public, s'il est vraiment l'héritier.

PREMIER JUGE.

De qui parlez-vous?

QUATRIÈME JUGE.

De celui qu'ils appellent le parasite.

TROISIÈME JUGE.

En effet! Le voilà, à cette heure, dans une grande situation.

QUATRIÈME JUGE, *au Greffier.*

Allez au-devant de lui, demandez-lui son nom et dites-lui que la Cour le prie de vouloir bien comparaître afin de dissiper quelques doutes.

(*Sort le Greffier*).

DEUXIÈME JUGE.

Nous sommes dans un labyrinthe!

PREMIER JUGE.

Maintenez-vous votre première déposition?

CORVINO.

Ma situation, ma vie, ma renommée...

BONARIO.

Où est-elle?

CORVINO.

Sont en jeu.

PREMIER JUGE.

Qu'avez-vous à dire?

CORBACCIO.

Cet avocat est un coquin dont la langue fourchue...

DEUXIÈME JUGE.

Ne vous écartez pas de votre sujet.

CORBACCIO

Le parasite en est un autre!

PREMIER JUGE.

Il y a confusion.

VOLTORE.

Je supplie Vos Paternités de vouloir bien lire ceci.

(*Il leur passe des papiers*).

CORVINO.

Ne croyez pas un mot de ce que ce menteur a écrit, il est possédé!

(*La scène finit*).

SCÈNE VII.

Une rue.

ENTRE VOLPONE.

VOLPONE.

Tendre un piège pour y prendre mon propre cou! Y tomber la tête la première, volontairement, par amour de la plaisanterie, quand je venais d'échapper au danger, quand j'étais libre, hors de tout soupçon! Il fallait que le diable hantât ma cervelle pour concevoir une pareille idée encouragée par Mosca! A lui maintenant de ligaturer cette veine ou nous allons saigner jusqu'à ce que mort s'en suive!

(*Entrent* NANO, ANDROGYNO *et* CASTRONE).

Eh bien? Qui vous a permis de sortir? Où courez-vous ainsi? Acheter du gingembre ou noyer une portée?

NANO.

Monsieur, master Mosca nous a mis à la porte, nous a ordonné d'aller nous distraire et a pris les clefs.

ANDROGYNO.

Voilà.

VOLPONE.

Mosca a pris les clefs? Pourquoi? Voilà une nouvelle complication, et le résultat de mes belles conceptions! Je n'ai plus qu'à me réjouir d'avoir travaillé contre moi! Quel imbécile j'ai été en ne sachant pas jouir autrement de ma fortune! Je voulais écouter mes lubies, me permettre toutes les turlupinades! Allez le chercher. Sa façon d'agir est peut-être plus loyale que je ne le soupçonne. Dites-lui de venir me rejoindre immédiatement à la Cour.

(*Ils sortent*).

Je veux si possible m'attacher notre avocat par de nouvelles espérances. En le provoquant, je me perds moi-même!

SCÈNE VIII.

Au Sénat.

LES JUGES, BONARIO, CELIA, CORVINO, HUISSIERS, ETC.

PREMIER JUGE.

Ces choses ne pourront jamais se concilier. (*Montrant les papiers*). D'après ces papiers, le gentilhomme a été calomnié, la jeune femme entraînée de force par son mari qui l'a laissée chez Volpone.

VOLTORE.

C'est l'exacte vérité!

CELIA.

Comme le ciel exauce volontiers les prières qu'on lui adresse!

PREMIER JUGE.

Mais il semble impossible que Volpone, impotent comme il est, ait tenté de la violer.

CORVINO.

Graves Pères, il est possédé! Je le répète : possédé! Il y a là possession et obsession.

TROISIÈME JUGE.

Voici venir notre huissier.

(*Entre* VOLPONE).

VOLPONE.

Le parasite va venir, graves Pères.

QUATRIÈME JUGE.

Vous pourriez lui donner un autre nom.

TROISIÈME JUGE.

Le greffier ne l'a-t-il pas rencontré ?

VOLPONE.

Non, que je sache.

QUATRIÈME JUGE.

Sa venue éclaircira tout.

DEUXIÈME JUGE.

Car cela paraît bien ténébreux !

VOLTORE.

S'il plaît à Vos Paternités...

VOLPONE, *bas à Voltore.*

Le parasite me charge de vous dire que son maître n'est pas mort. Vous demeurez son héritier et vos espérances ne changent pas. Il s'agissait seulement d'une plaisanterie.

VOLTORE.

Comment?

VOLPONE.

Pour vous mettre à l'épreuve, savoir si vous lui demeureriez attaché, éprouver la douleur que vous en ressentiriez.

VOLTORE.

Tu es sûr qu'il vit ?

VOLPONE.

Il vit, monsieur.

VOLTORE.

Ma vivacité m'aura perdu !

VOLPONE.

Vous pouvez tout racheter. Ils prétendent que vous êtes possédé. Laissez-vous tomber et feignez une attaque. J'aiderai à ce que tout se passe très bien. (*Voltore se laisse tomber*). Dieu bénisse cet homme ! (*Bas*). Ne respirez plus et gonflez-vous. (*Haut*). Voyez ! voyez ! voyez ! Il vomit des épingles crochues ! Ses yeux sont fixes comme ceux d'un lièvre mort pendu à la boutique d'un rotisseur ! Sa bouche se convulse ! Regardez, monsieur. Maintenant, ça le tient dans le ventre !

CORVINO.

Oh, le diable !

VOLPONE.

Maintenant dans la gorge !

CORVINO.

Je le vois bien.

VOLPONE.

Le démon va sortir ! Il va sortir ! Regardez ! Il s'envole sous la forme d'un crapaud bleu avec des ailes de chauve-souris ! Ne le voyez-vous pas, monsieur ?

CORBACCIO.

Il me semble que si.

CORVINO.

L'évidence même!

VOLPONE.

Il revient à lui.

VOLTORE.

Où suis-je?

VOLPONE.

Reprenez courage, le plus difficile est fait, monsieur. Vous êtes dépossédé.

PREMIER JUGE.

Quel curieux accident!

DEUXIÈME JUGE.

Soudain et stupéfiant!

TROISIÈME JUGE.

S'il était possédé comme il semble, sa déposition ne compte plus.

CORVINO.

Il a souvent de pareilles attaques.

PREMIER JUGE.

Montrez-lui cet écrit. Connaissez-vous cela, monsieur?

VOLPONE, *bas à Voltore.*

Niez-en le contenu. Jurez que vous ne le reconnaissez pas.

VOLTORE.

Je le reconnais; mon écriture aussi. Mais tout ce qu'il contient est faux.

BONARIO.

Quelle intrigue!

DEUXIÈME JUGE.

Quel imbroglio!

PREMIER JUGE.

Alors celui que vous intitulez le parasite n'est pas coupable?

VOLTORE.

Graves Pères, pas plus que son vieux maître, Volpone.

QUATRIÈME JUGE.

Volpone? Il est mort!

VOLTORE.

Non, mes Honorés Pères, il vit.

PREMIER JUGE.

Comment? il vit?

DEUXIÈME JUGE.

Cela est plus subtil encore.

TROISIÈME JUGE.

Vous le disiez mort.

VOLTORE.

Jamais!

CORVINO.

Je l'ai entendu aussi.

QUATRIÈME JUGE.

Voici le gentilhomme. Qu'on lui fasse place.
(*Entre* MOSCA).

TROISIÈME JUGE.

Avancez un tabouret.

QUATRIÈME JUGE.

Un bel homme! Et si Volpone était mort, un beau parti pour ma fille!

TROISIÈME JUGE.

Faites-lui de la place.

VOLPONE, *bas.*

J'étais presque perdu. L'avocat avait tout révélé, voilà le mal réparé, tout rentré dans les gonds. Dis que je suis vivant.

MOSCA.

Que veut dire ce coquin? Très Réverends Pères, n'attribuez mon retard qu'à la nécessité de donner des ordres pour les funérailles de mon cher maître.

VOLPONE, *bas.*

Mosca!

MOSCA.

Un cher maître que j'entends enterrer comme doit l'être un gentilhomme.

VOLPONE, *à part.*

Dépêche-toi de me duper du tout!

DEUXIÈME JUGE.

Cela devient plus étrange et plus compliqué encore!

QUATRIÈME JUGE, *à part.*

Voilà décidément un beau parti pour ma fille!

MOSCA, *bas à Volpone.*

Voulez-vous partager avec moi?

VOLPONE.

J'aime mieux être pendu!

MOSCA.

Je sais votre voix bonne, inutile de crier si fort!

PREMIER JUGE.

Interrogeons l'avocat. Monsieur, vous avez affirmé la mort de Volpone?

VOLPONE.

D'après le rapport de ce gentilhomme. (*Bas à Mosca*). Je t'accorde moitié.

MOSCA.

Quel ivrogne est-ce là? Quelqu'un le connaît-il? Je n'ai

jamais vu son visage. (*Bas à Volpone*). Impossible maintenant d'arranger les choses à si bon compte.

VOLPONE.

Non?

PREMIER JUGE.

Que dites-vous?

VOLTORE.

C'est cet huissier qui m'a affirmé que Volpone vivait encore.

VOLPONE.

En effet, graves Pères, et je maintiens qu'il vit par ma propre existence! Je maintiens aussi (*Désignant Mosca*). que cette créature me l'a dit. (*A part*). A ma naissance, toutes les heureuses étoiles conspiraient contre moi!

MOSCA.

Graves Pères, si l'on tolère une pareille insolence, je saurai me taire. J'espère pourtant que vous cédiez à une autre pensée en m'envoyant chercher.

DEUXIÈME JUGE, *désignant Volpone.*

Emmenez-le.

VOLPONE.

Mosca!

TROISIÈME JUGE.

Qu'on le fouette!

VOLPONE.

Me trahiras-tu à ce point?

TROISIÈME JUGE.

Ça lui apprendra à se mieux conduire envers une personne de son rang!

QUATRIÈME JUGE.

Qu'on l'emmène!

(*Les Officiers s'emparent de Volpone*).

MOSCA.

Je remercie humblement vos Paternités.

VOLPONE.

Doucement! doucement! (*A part*). Recevoir le fouet et perdre ce que j'ai! Si j'avoue il ne m'arrivera pas plus de mal!

QUATRIÈME JUGE, *à Mosca.*

Etes-vous marié ?

VOLPONE, *à part.*

Les voilà tous contre moi à cette heure! Il faut se décider. Le renard se démasquera!

(*Il enlève son déguisement*).

MOSCA.

Patron!

VOLPONE.

Je les entraînerai dans ma ruine et j'empêcherai ce mariage! Ma substance ne demeurera pas plus longtemps la vôtre et je ne vous aiderai pas à vous faufiler dans une famille!

MOSCA.

Patron!

VOLPONE.

Je suis Volpone! (*Désignant Mosca*). Et voici mon esclave! (*Montrant Voltore*). Celui-là est son propre valet. (*Montrant Corbaccio*). Celui-là la dupe de son avarice. (*Montrant Corvino*). Cet autre un mari complaisant et chimérique! Révérends Pères, huissier, à nous tous tant que nous sommes ici, il ne reste que l'espoir d'entendre votre sentence. Rendez-la sans plus tarder. Vous voyez que je m'exprime brièvement.

CORVINO.

S'il plaît à Vos Paternités!...

L'HUISSIER.

Silence!

PREMIER JUGE.

Le nœud se dénoue par miracle!

DEUXIÈME JUGE.

La clarté se fait.

TROISIÈME JUGE.

On ne saurait mieux prouver l'innocence de ces prévenus.

PREMIER JUGE.

Qu'on les remette en liberté.

BONARIO.

Le Ciel ne pouvait pas laisser plus longtemps cachées de pareilles infamies!

DEUXIÈME JUGE.

S'il faut employer de semblables moyens pour devenir riche, je souhaite de demeurer pauvre!

TROISIÈME JUGE.

Acquérir des bénéfices de la façon, autant vaut la torture!

PREMIER AVOCAT.

Posséder par de tels procédés la richesse, c'est se mettre dans la situation des malades qui prétendent avoir la fièvre quand c'est la fièvre qui les a!

PREMIER JUGE.

Dépouillez ce parasite!

CORVINO *et* MOSCA.

Nos très honorés Pères...

PREMIER AVOCAT.

Connaissez-vous un argument pour arrêter le cours de la justice ? Si oui, expliquez-vous.

CORVINO *et* VOLTORE.

Nous implorons votre indulgence.

CELIA.

Et moi votre pitié !

PREMIER JUGE.

Vous offenseriez votre innocence en priant pour le péché. Avancez tous ; d'abord, le parasite. Je vous considère comme, sinon l'instigateur, du moins le complice de toutes ces impostures. Vous vous moquiez insolemment de la Cour en revêtissant l'habit d'un gentilhomme vénitien, vous un coquin sans naissance et sans race. Donc on vous fouettera, puis vous ramerez perpétuellement sur nos galères.

VOLPONE.

Je vous remercie pour lui.

MOSCA.

Maudite soit ta nature de loup !

PREMIER JUGE.

Confiez-le au Saffi. (*Mosca est emmené*). Quant à toi, Volpone, puisque ta naissance et ton rang t'épargnent un châtiment pareil, nous ordonnons la confiscation de tes biens dont héritera l'hôpital des Incurables. Tu les obtenais par imposture en feignant la claudication, la goutte, la paralysie, sans compter d'autres maladies ; tu végéteras en prison, les fers aux pieds, jusqu'à ce que tu deviennes vraiment estropié et malade. Emmenez-le

(*On fait sortir Volpone du tribunal*).

VOLPONE.

On appellera cela la mortification d'un Renard !

PREMIER JUGE.

Toi, Voltore, pour punir le scandale jeté sur tous ceux de ta profession, je te bannis de leur corporation et de l'Etat. Corbaccio ! Faites-le approcher. Ton fils entrera en possession de tout ce qui t'appartient et tu te retireras dans le monastère du Saint-Esprit. Tu n'as pas su bien vivre, tu apprendras à bien mourir.

CORBACCIO.

Que dit-il ?

L'HUISSIER.

Vous le saurez bientôt.

PREMIER JUGE.

Quant à toi, Corvino, tu quitteras ta propre maison, l'on te promènera dans Venise, sur le Grand Canal, portant un chapeau orné de longues oreilles d'âne à la place

de cornes et, épinglée sur la poitrine, une pancarte. Ensuite à Berlina[1] !

CORVINO.

Et l'on m'aveuglera avec du poisson pourri, des fruits gâtés et des œufs malsains ! Soit. Je ne verrai plus ma honte !

PREMIER JUGE.

Et pour expier les torts faits à ta femme, tu vas la retourner à son père avec sa dot triplée. Telles sont les sentences que nous voulions prononcer.

TOUS.

Honorés Pères...

PREMIER JUGE.

Sentences sans appel ! Les crimes accomplis et châtiés, c'est alors seulement que vous en comprenez l'infamie. Qu'on les emmène. Que tous ceux qui voient la récompense réservée au crime se hâtent de réfléchir. La méchanceté se nourrit comme la bête sauvage : elle engraisse et crève !

(*Ils sortent*).

1. Le pilori à Venise.

FIN.

NOTICE SUR CHRISTOPHER MARLOWE

Marlowe naquit à Canterbury, où il fut baptisé le 26 février 1564, à l'église de Saint-George-le-Martyr ; son père était cordonnier ; son éducation se fit d'abord à King's School, la principale école de sa ville natale. En mars 1581, il est matriculé comme pensionnaire à Benet College (devenu depuis Corpus Christi Collège), Cambridge. En 1583, il obtenait son grade de bachelier.

Que devint-il, ses études terminées ? Les uns prétendent qu'il le fit comédien. D'autres affirment qu'il serait allé dans les Pays-Bas, comme Jonson. En 1588, il fait représenter Tamerlan (Tamburlaine) *après s'être inspiré de la vie de l'Espagnol Pedro Mexia, publiée à Séville en 1543 et traduite par la suite en italien, français et anglais, et de la* Vita Magni Tamerlanis *de Petrus Perondinus. Quelque temps après parut l'*Histoire tragique du docteur Faust (Tragical History of doctor Faustus), *s'inspirant de la légende entourant le nom d'un fameux docteur Faustus qui pratiqua la nécromancie et fut l'ami de Paracelse et de Cornelius Agrippa. Au* Faust *succéda* le Juif de Malte (The Jew of Malta) *que nous publions.*

Le Juif de Malte *est une œuvre de repos entre les débuts du jeune poète tragique et la tragédie d'*Edouard II *qui révèle un talent sinon plus curieux, du moins plus définitif. On lui doit encore* les Massacres de Paris, Didon *(en collaboration avec Nash) et de nombreux poèmes.*

En 1593, la peste éclata à Londres; comédiens et auteurs se réfugiant aux environs, Marlowe choisit le village de Deptford situé à quelques milles de la métropole. Une querelle s'éleva entre lui et un valet à propos d'un baiser donné à une servante, Marlowe fut blessé d'un coup de poignard à l'œil et mourut aussitôt. Il fut enterré dans un endroit demeuré inconnu sous la tour grise de Saint-Nicolas, dont le livre paroissial porte la mention suivante :

« Christophe Marlowe, tué par Francis Archer le 1er juin 1593. »

G. D.

PERSONNAGES

FERNEZE, gouverneur de Malte.
LODOWICK, son fils.
SELIM CALYMATH, fils du Grand Seigneur.
MARTIN DEL BOSCO, vice-amiral d'Espagne.
MATHIAS, un gentilhomme.
BARABAS, un riche Juif.
ITHAMORE, esclave de Barabas.
JACOMO } Moines.
BARNARDINE } Moines.
PILIA-BORSA, un matamore.
DEUX MARCHANDS.
TROIS JUIFS.
CHEVALIERS, PACHAS, OFFICIERS, GARDES, MESSAGERS, ESCLAVES ET CHARPENTIERS.

KATHARINE, mère de Mathias.
ABIGAIL, fille de Barabas.
BELLAMIRA, une courtisane.
UNE ABBESSE.
DEUX NONNES.

La scène à Malte.

LE JUIF DE MALTE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

ON VOIT **BARABAS** DANS SA MAISON, AVEC UN MONCEAU D'OR DEVANT LUI.

BARABAS.

De la façon le compte est fait ; le tiers du butin pris sur les vaisseaux persans, estimé et réglé. Comme avec les Samnites et les gens d'Uz, acheteurs de mes huiles d'Espagne et de mes vins de Grèce, j'ai encaissé leurs misérables pièces d'argent. Fi! quel mal on éprouve à calculer tant de menues monnaies et quelle différence avec les Arabes qui paient en lingots d'or, si bien qu'un jour suffit à un homme pour calculer de quoi le faire vivre toute sa vie. Un pauvre besogneux n'ayant jamais effleuré un sou, crierait au miracle à la vue de tant d'argent; un homme dont les coffres d'acier regorgent de pièces et qui, sa vie entière, s'est usé les doigts à les compter, possède le droit de répugner à un pareil travail et, pour une livre, de suer à en mourir. Parlez-moi des mineurs indiens trafiquant du métal dans la forme la plus pure ; du riche Maure extrayant des rochers de l'Est, et, sans contrôle, des richesses ; entassant des perles comme il entasserait des cailloux, sans payer de droits, pour les revendre au poids; alignant des paniers d'opales enflammées, de saphirs, d'améthystes, d'hyacinthes, de topazes, d'émeraudes couleur de gazon, de beaux rubis, de diamants étincelants, de pierres rares et d'un si grand prix, que l'une d'elles prise au hasard, ne pesât-elle qu'un

carat, pourrait, en temps de malheur, payer la rançon d'un roi captif. Voilà en quoi consiste ma richesse! Un homme sensé doit différencier ses moyens de trafic du commerce vulgaire, et quand il détient une fortune, l'enclore dans une petite chambre. Maintenant, voyons comment se comporte le vent. Quelle direction marque mon alcyon?[1] L'Est? Oui. Qu'indiquent les girouettes? Sud-Est. En ce cas mes vaisseaux expédiés en Egypte et dans les îles entrepositaires approchent des bords du Nil. Ma galère partie d'Alexandrie chargée d'épices et de soies, à cette heure sous le vent, glisse doucement en doublant Candie jusqu'à Malte, à travers la mer méditerranéenne. Qui vient là?

(*Entre* UN MARCHAND).

Eh bien?

LE MARCHAND.

Barabas, vos vaisseaux sont en bon état; les marchands abordés à bon port m'envoient savoir si vous voulez venir pour accomplir les formalités de la douane.

BARABAS.

Les bateaux sont en bon état, dis-tu, et richement chargés?

LE MARCHAND.

Oui.

BARABAS.

Alors pourquoi tant de formalités? Ne portent-ils pas avec eux leurs droits d'entrée? Je suppose que mon crédit à la douane y rend ma présence inutile? Envoie au-devant d'eux six chameaux, trente mules, et vingt wagons pour débarquer les marchandises. Tu commandes un de mes bateaux et ton crédit doit suffire.

LE MARCHAND.

Beaucoup de marchands de la ville méritent la même confiance et je ne peux pas aller contre la coutume.

BARABAS.

Retourne et dis que tu viens de la part du Juif de Malte. Ils connaissent tous Barabas, je suppose?

LE MARCHAND.

J'y vais.

BARABAS.

Lequel de mes bateaux commandes-tu?

LE MARCHAND.

L'Espérance.

1. D'après une ancienne superstition un alcyon empaillé indiquait la direction du vent.

BARABAS.

En ce cas tu as dû croiser ma galère à Alexandrie? Il n'est pas possible que tu sois venu d'Egypte par le Caire sans, à l'endroit de la mer où le Nil lui paie son tribut, passer par Alexandrie?

LE MARCHAND.

Je ne l'ai point vue et ne m'en suis point inquiété. Tout ce que je puis dire, c'est que plusieurs de nos marins s'étonnent que vous osiez confier autant de richesses à un bateau si peu solide et venant de si loin.

BARABAS.

Ce sont des hommes trop prudents! Je connais mon bateau et sa résistance. Va débarquer les marchandises et dis à mon représentant d'apporter son chargement.

(*Sort le Marchand*).

Je suis inquiet de cette galère.

(*Entre* UN SECOND MARCHAND).

LE DEUXIÈME MARCHAND.

Ta galère, venant d'Alexandrie, vient d'aborder, chargée de richesses, sans compter des soies de Perse, de l'or et des perles d'Orient.

BARABAS.

Comment se fait-il qu'elle ne soit pas venue avec les autres bateaux arrivant d'Egypte?

LE DEUXIÈME MARCHAND.

Nous ne les avons point vus.

BARABAS.

Peut-être côtoyaient-ils Candie, pour y acheter de l'huile ou autres denrées. Vous vous êtes montrés imprudents en venant de si loin sans la compagnie des autres!

LE DEUXIÈME MARCHAND.

Nous avons dû échapper à une flotte espagnole. Elle n'était pas à une heure de nous quand des galères turques se sont mises à sa poursuite.

BARABAS.

Ils se dirigeaient vers la Sicile. C'est bien. Allez. Dites aux marchands et à mes hommes de se dépêcher de gagner le port et voyez si on débarque le chargement.

LE DEUXIÈME MARCHAND.

J'obéis.

(*Il sort*).

BARABAS.

Notre fortune est portée par la terre et la mer, ce qui nous enrichit doublement. Telles sont les bénédictions promises aux Juifs, bénédictions dont se réjouissait le vieil Abraham. Le ciel peut-il, sur cette terre, faire pour un homme plus que verser l'abondance dans son sein, la-

bourer pour lui les entrailles de la terre, mettre les mers à son service, ordonner aux vents de souffler heureusement pour l'enrichir? On ne me hait que par jalousie. Et pourtant qui jouirait de l'estime publique sans la richesse? Mieux vaut un Juif haï pour sa fortune, qu'un Chrétien que sa pauvreté rend pitoyable! Leur croyance ne rapporte que malice, fausseté, orgueil excessif, incompatible avec leur profession. Quand, par malheur, quelque infortuné écoute trop sa conscience, cette conscience ne lui rapporte que de la misère. Nous sommes, disent-ils, une nation errante, possible, mais nous n'en acquérons que plus de richesses en chemin. Voyez Kirriah, Jairim le grand Juif de Grèce, Obed à Bairseth, Nones en Portugal, moi-même à Malte, d'autres en Italie, quelques-uns en France, tous riches, plus riches qu'aucun Chrétien. J'avoue que nous ne parvenons pas au trône. A qui la faute? A notre petit nombre. On n'hérite d'une couronne que par droit de succession ou par celui du plus fort. Or, je l'ai bien souvent entendu dire, rien de ce qui s'obtient par la violence ne dure. Donnez-nous un gouvernement pacifique, faites rois des Chrétiens, et nous règnerons quand même. Je n'assume aucune charge, je ne possède qu'une fille aussi chère à mon cœur qu'Iphigénie à Agamemnon, et tout ce que je possède lui appartient. Qui vient là?

(*Entrent* TROIS JUIFS[1]).

PREMIER JUIF.

L'heure n'est pas à la politique.

DEUXIÈME JUIF.

Allons trouver Barabas, nul ne saurait mieux nous conseiller en la circonstance.

BARABAS.

Eh bien, mes compatriotes! Pourquoi venir à moi en si grand nombre? Quels accidents surviennent aux Juifs?

PREMIER JUIF.

Barabas, une flotte de galères de bataille venue de Turquie entre au port. Les Turcs se dirigent vers la Maison du Conseil en ambassade.

BARABAS.

Eh bien? Ils ne viennent pas pour déclarer la guerre? Et puis, au cas contraire, nous saurions les vaincre! (*A part*). Qu'ils bataillent, remportent la victoire et tuent jusqu'au dernier, pourvu qu'ils épargnent moi, ma fille et mon bien!

1. La scène se passe probablement dans une rue ou à la Bourse.

PREMIER JUIF.

S'ils venaient pour s'entendre, ils n'affecteraient pas des dehors aussi provocateurs.

DEUXIÈME JUIF.

Je crains que leur venue nous réserve quelque chose.

BARABAS.

Vous perdez la tête ! Vous jugez mal leurs démonstrations ! Quel besoin de s'entendre peuvent avoir des gens unis ? Les Turcs et les Maltais ne sont-ils pas alliés ? Il y a autre chose là-dessous.

PREMIER JUIF.

Enfin, Barabas, ils viennent pour la paix ou la guerre !

BARABAS.

Peut-être simplement pour tâter s'ils pourraient atteindre Venise par l'Adriatique, ce qu'ils ont essayé maintes fois.

TROISIÈME JUIF.

Voilà parler sagement.

DEUXIÈME JUIF.

En attendant tous les Juifs sont convoqués au Sénat.

BARABAS.

Hum ! Tous les Juifs ?

PREMIER JUIF.

Sur ce, partons.

DEUXIÈME JUIF.

Adieu, Barabas.

BARABAS.

Adieu, Zaareth; adieu, Temainte.

(*Les Juifs sortent*).

Maintenant, Barabas, à toi d'approfondir la question. Fais appel à tes sens et réunis tes esprits. Ces hommes simples n'y voient pas clair. Depuis longtemps Malte paie tribut au Turc. Il se pourrait que ce dernier eût laissé s'amasser une somme que toutes les richesses de l'Ile ne suffiraient pas à acquitter, et que, fort de cet avantage, il songe à s'emparer de la ville. En tout cas, je vais prendre mes précautions et mettre prudemment à l'abri ce que je possède. *Ego mihimet sum semper proximus.* Après cela ils pourront entrer et prendre la ville.

(*Il sort*).

SCÈNE II.

ENTRENT FERNEZE, GOUVERNEUR DE MALTE, DES CHEVALIERS, DES OFFICIERS QUI SE RENCONTRENT AVEC CALYMATH ET DES PACHAS[1].

FERNEZE.

Pachas, que réclamez-vous?

PREMIER PACHA.

Sachez d'abord, chevaliers de Malte, que nous venons de Rhodes, de Chypre, de Candie et des autres îles de la Méditerranée.

FERNEZE.

Que nous importent à nous, Chypre, Candie et les autres îles? Que réclamez-vous?

CALYMATH.

Le tribut de dix années demeure impayé.

FERNEZE.

Hélas! Monseigneur, la somme est considérable et j'espère que Votre Grandeur s'en rendra compte.

CALYMATH.

Je voudrais, grave gouverneur, pouvoir vous accorder cette faveur; mais il s'agit des intérêts de mon père, et dans ces conditions, je ne peux ni n'oserais retarder les choses.

FERNEZE.

Alors permettez-nous d'en conférer, grand Selim Calymath.

(*Il se consulte à part avec les Chevaliers*).

CALYMATH.

Tenez-vous à l'écart et laissez les chevaliers se consulter. Que nos galères demeurent sous voiles, car, peut-être, ne séjournerons-nous pas ici. Eh bien, gouverneur, qu'avez-vous résolu?

FERNEZE.

Voici. Puisque vous exigez que l'on vous verse le tribut de dix années, nous vous demandons le temps de récolter la somme parmi les habitants de Malte.

PREMIER PACHA.

Cela dépasse nos attributions.

CALYMATH.

Callipine, un peu de courtoisie. Peut-être le délai qu'ils

1. La scène est supposée se passer à l'intérieur de la Maisôn du Conseil.

réclament ne sera-t-il pas long? Il est plus chevaleresque d'obtenir ce qu'on demande par des procédés pacifiques que par la contrainte. Quel répit voulez-vous, gouverneur?

FERNEZE.

Un mois.

CALYMATH.

Nous vous accordons un mois, mais songez à tenir votre promesse. Maintenant que vos galères reprennent la mer jusqu'au délai par vous sollicité. Nous vous enverrons un messager pour toucher l'argent. Portez-vous bien, grand gouverneur et braves chevaliers de Malte.

FERNEZE.

Que la chance accompagne Calymath.

(*Sortent Calymath et les Pachas*).

Qu'on aille querir les Juifs de Malte. N'étaient-ils pas convoqués aujourd'hui?

UN OFFICIER.

Si, monseigneur, et les voilà qui viennent.

(*Entrent* BARABAS *et* TROIS JUIFS).

PREMIER CHEVALIER.

Avez-vous décidé ce qui convient de leur dire?

FERNEZE.

Oui, laissez-moi faire. Approchez, Juifs. Le puissant Sélim Calymath, fils de l'Empereur de Turquie, réclame le tribut de dix années. Sachez qu'en ce qui nous concerne...

BARABAS.

Mon bon Seigneur, pour sa tranquillité, Votre Seigneurie fera bien de le lui payer.

FERNEZE.

Doucement, Barabas; la chose n'est pas si simple que vous semblez le supposer. Le tribut de ces dix années représente une somme, dont, calcul fait, nous ne disposons pas, les guerres ayant épuisé nos ressources. Il nous faut donc requérir votre aide.

BARABAS.

Hélas! monseigneur, nous ne sommes pas des soldats. Que pourrions-nous contre un si grand prince?

PREMIER CHEVALIER.

Nous savons, Juif, que tu n'es pas soldat. Mais tu es un marchand riche, et nous faisons appel à ton argent.

BARABAS.

Quoi, seigneur! A mon argent?

FERNEZE.

A ton argent et à celui de tes coreligionnaires.

PREMIER JUIF.

Hélas! monseigneur, la plupart d'entre nous sont pauvres.

FERNEZE.

Alors, que les riches paient pour ceux-là.

BARABAS.

Les étrangers n'ont rien à voir avec votre tribut!

DEUXIÈME CHEVALIER.

C'est parmi nous qu'ils ont acquis leurs richesses. En ce cas, la justice veut qu'ils concourent au tribut!

BARABAS.

Dans les mêmes proportions que vous autres?

FERNEZE.

Non, Juif, comme des infidèles. C'est-à-dire que nous proportionnerons vos taxes à la patience que nous avons mise à vous supporter, vous, haïssables et maudits du ciel. Lisez les articles de nos décrets.

UN OFFICIER, *lisant.*

« *Primo*, le tribut dû aux Turcs sera levé parmi les Juifs, et chacun d'entre eux devra verser la moitié de ce qu'il possède. »

BARABAS.

La moitié de ce qu'il possède? (*A part*). J'espère qu'il ne s'agit pas de moi!

FERNEZE.

Continuez.

UN OFFICIER, *lisant.*

« *Secundo*, celui qui s'y refuserait sera immédiatement baptisé ».

BARABAS, *à part.*

Baptisé! Que résoudre?

L'OFFICIER, *lisant.*

« Ensuite, dépouillé de tous ses biens ».

LES TROIS JUIFS.

Seigneur, nous abandonnons notre moitié!

BARABAS.

O coquins, vous n'êtes donc pas nés juifs? Est-il possible que vous soyez assez lâches pour abandonner vos biens à leur choix?

FERNEZE.

Barabas, veux-tu être baptisé?

BARABAS.

Non, je ne me convertirai pas!

FERNEZE.

Alors, paie ta moitié.

BARABAS.

Pesez les conséquences d'une pareille détermination. La moitié de mes biens représente la richesse d'une ville! Cela ne se gagne pas si facilement et ne se partage pas si volontiers!

FERNEZE.

Nos décrets exigent que tu verses la moitié. Exécute-toi donc ou nous nous emparons du tout.

BARABAS.

Corpo di Dio! Arrêtez! Vous aurez la moitié. Usez-en avec moi comme avec mes frères.

FERNEZE.

Non, Juif. Tu as contesté les articles, maintenant je ne puis plus revenir sur ma décision.

(*Les Officiers sortent sur un signe de Ferneze*).

BARABAS.

Alors, vous voulez me voler tous mes biens? Le vol est-il la base de votre religion?

FERNEZE.

Non, Juif. En mettant la main sur ta fortune particulière, nous sauvons de la ruine toute une multitude. Or, mieux vaut qu'un homme se dévoue pour l'intérêt commun que de voir tout un peuple périr au profit d'un seul. Barabas, nous ne voulons pas te bannir. Tu pourras demeurer à Malte où tu as acquis ta fortune et où, à l'occasion, tu en réaliseras une autre.

BARABAS.

Chrétiens, comment m'enrichirai-je à présent? Avec rien on ne fait rien.

PREMIER CHEVALIER.

Avec rien tu as commencé à acquérir un peu de biens; avec ce peu tu as acquis davantage, pour amasser encore. Si ta première malédiction pèse lourdement sur ta tête, si elle te fait pauvre et méprisé de tous, accuses-en surtout ton péché originel!

BARABAS.

En appelez-vous à l'Ecriture pour excuser vos torts? Ne prêchez pas aux dépens de mes biens. Si quelques Juifs sont méchants, tous les chrétiens le sont. Quoi! parce que la tribu dont je descends a été ruinée pour ses péchés, j'en demeurerais responsable? L'homme qui se conduit honnêtement a droit à la vie. Lequel d'entre vous peut en juger autrement?

FERNEZE.

Dehors, misérable Barabas! N'as-tu pas honte de chercher à te justifier, comme si nous ne connaissions pas ta profession? Si tu te reposes sur ta droiture, sois patient et tes biens s'accroîtront. L'excès des richesses excite la convoitise, et la convoitise est un monstrueux péché.

BARABAS.

Le vol est pis. Or s'emparer de mes biens, c'est faire

acte de voleur. Si tu me dépouilles je serai obligé de voler plus encore!

PREMIER CHEVALIER.

Grave gouverneur, n'écoutez pas ses protestations. Que l'on transforme sa maison en un couvent, elle abritera de saintes nonnes.

FERNEZE.

Il en sera fait ainsi.

(*Rentrent* LES OFFICIERS).

Est-ce fait, officiers ?

UN OFFICIER.

Oui, monseigneur, nous avons saisi les biens et les marchandises de Barabas, lesquels, évalués, représentent une somme plus considérable que toute la richesse de Malte. Aux autres nous avons pris la moitié de leurs richesses.

FERNEZE.

Nous nous occuperons ensuite du reste.

BARABAS.

Eh bien, mes maitres, vous voilà satisfaits? Vous détenez mes marchandises, mon argent, ma fortune, mes vaisseaux, mes économies, tout ce qui constituait ma joie! Accaparant tout, vous ne pouvez exiger plus, à moins que vos cœurs insensibles, supprimant toute pitié dans vos poitrines de pierre, n'en veuillent à ma vie!

FERNEZE.

Non, Barabas, teindre nos mains de sang n'entre ni dans nos goûts ni dans nos habitudes.

BARABAS.

J'estime qu'on est moins coupable à priver de la vie des hommes misérables, qu'à devenir la cause de leur misère. Vous faites main basse sur ma richesse, le travail de toute une vie, le confort de mon âge, l'espoir de mon enfant, le mal est complet!

FERNEZE.

Rentrons et monnayez ses marchandises pour le tribut dû aux Turcs.

PREMIER CHEVALIER.

De suite. Oublier l'échéance amènerait la rupture du pacte et ce serait mauvaise politique.

(*Tous sortent, excepté Barabas et les Juifs*).

BARABAS.

Politique! Ils font plus profession de politique que de simplicité! Les plaies d'Egypte, la malédiction du ciel, la sécheresse de la terre, la haine, que tout retombe sur

eux, grand *Primus Motor!* A genoux, frappant la terre, je livre leurs âmes aux peines éternelles, aux suprêmes tortures du feu, en échange de ma profonde détresse!

PREMIER JUIF.

Sois calme, mon bon Barabas.

BARABAS.

O méchants frères, nés pour voir un pareil jour, pourquoi demeurez-vous insensibles à mes tourments? Pourquoi ne pleurez-vous pas à la vue de mes malheurs? Et pourquoi, vaincu, ne succombé-je pas à ma détresse?

PREMIER JUIF.

Nous courbons la tête sous les mains cruelles qui s'appesantissent sur nous. Et pourtant ils ont confisqué la moitié de nos biens!

BARABAS.

Il fallait vous opposer à leur extorsion! Vous étiez en nombre et je demeurais seul. Je suis aussi le seul auquel ils aient tout pris!

PREMIER JUIF.

Frère Barabas, souviens-toi de Job!

BARABAS.

Vous me parlez de Job? On a fait l'énumération de ses richesses. Il ne possédait que sept mille moutons, trois mille chameaux, deux cents bœufs de labour, et cinq cents ânesses! Tandis que moi, dans mes caisses, sur mes galères, sur d'autres vaisseaux revenus d'Egypte, je possédais plus qu'il ne m'en fallait pour acheter Job et ses bêtes, à quelque prix que ce fût! Maudit le jour qui m'a vu naître! J'aspire à une nuit éternelle! Je voudrais que des nuages obscurs m'entourassent pour dérober tant de misères à mes yeux!

DEUXIÈME JUIF.

Sois patient, Barabas.

BARABAS.

Je vous en conjure, laissez-moi avec votre patience! Vous ignorez la richesse, vous vous plaisez dans le besoin! Laissez donc à son désespoir celui qui, sur un champ de bataille, désarmé, entouré d'ennemis, regarde ses soldats morts, sans trouver le moyen de se délivrer! Laissez-moi déplorer un mal aussi soudain! Je parle dans le trouble de mon esprit! D'aussi graves injures ne s'oublient pas si vite!

PREMIER JUIF.

Allons, laissons-le. Nos paroles l'irriteraient encore!

DEUXIÈME JUIF.

Allons, mais croyez-moi, c'est misère que de voir un homme aussi malheureux! Adieu, Barabas!

(*Sortent les trois Juifs*)[1].

BARABAS.

Portez-vous bien. Voyez la naïveté de ces pauvres esclaves qui, par manque de raison, me prennent pour un morceau d'argile insensible qui se nettoie dans toutes les eaux! Non! Barabas naquit pour une meilleure fortune! Il a été pétri dans un plus beau moule que ceux qui ne se préoccupent que du présent. Un homme intelligent descend au plus profond de lui-même et s'inquiète de l'avenir, car les diables guettent à tout moment!

(*Entre* ABIGAIL).

Voici ma belle Abigaïl. Oh! qui rend si triste mon enfant bien-aimée? Ne te lamente pas pour une perte aussi légère. Ton père conserve assez d'économies pour te satisfaire.

ABIGAÏL.

Ce n'est pas sur moi que je pleure, mais sur le vieux Barabas. C'est pour toi, père, que se désespère Abigaïl. J'apprendrai á ne plus verser de larmes inutiles. N'écoutant que mon chagrin, poussant des cris farouches, je courrai jusqu'au Sénat. Je leur parlerai à tous et, tordant mes cheveux, je leur fendrai le cœur jusqu'à ce qu'ils réparent les torts faits à mon père.

BARABAS.

Non, Abigaïl, les imprécations ne guérissent pas les maux passés. Demeure silencieuse, ma fille. La patience est consolatrice et le temps peut nous fournir une occasion que l'on n'a pas soudainement sous la main. D'ailleurs, ma fille, ne me suppose pas assez imprévoyant pour n'avoir pas gardé des provisions pour toi et pour moi. J'ai soigneusement caché dix mille portugais d'or, des perles rares, des riches joyaux, des pierres précieuses, en prévision d'un désastre.

ABIGAÏL.

Où, mon père?

BARABAS.

Dans ma maison.

ABIGAÏL.

Alors Barabas ne les verra plus, car ils ont tout confisqué, ta maison et ce qu'elle contenait.

1. Le commentateur Dyce suppose qu'après le départ des Juifs la scène se passe dans une rue près de la maison de Barabas.

BARABAS.

Ils me permettront bien encore une fois, je suppose, de rentrer chez moi ?

ABIGAÏL.

N'y comptez pas. J'ai laissé le gouverneur mettre des nonnes à ma place. De la maison ils ont l'intention de faire un couvent où, sauf les femmes, nul ne pourra entrer.

BARABAS.

Mon or ! Mon or ! Mon or et tout le reste parti ! Cieux, si vous êtes impartiaux, ai-je mérité un pareil châtiment? Etoiles mauvaises, conspirez-vous contre moi au point de me désespérer dans ma pauvreté? Sachant combien je supporte mal la détresse, me croyez-vous assez fou pour me pendre moi-même, m'évaporer de cette terre sans laisser un souvenir de ce que j'étais? Non! je veux vivre; et puisque, après m'avoir ainsi jeté à la mer, vous me réduisez à couler ou à nager, puisqu'il faut que je prenne un parti, je rentrerai en possession de moi-même! Fille, tu vois dans quelle situation m'ont mis ces Chrétiens? Laisse-toi guider par moi, car dans l'extrémité où nous sommes nous n'avons pas le choix.

ABIGAÏL.

Que ne ferait pas Abigaïl pour venger votre injure!

BARABAS.

Bien. Tu me dis qu'ils ont transformé ma maison en un couvent et que des nonnes y sont déjà installées?

ABIGAÏL.

Oui.

BARABAS.

Alors, Abigaïl, ma fille, il te faut supplier la supérieure de te prendre avec elle.

ABIGAÏL.

Comme nonne ?

BARABAS.

Comme nonne. Sous le couvert de la religion, on dissimule bien des méfaits.

ABIGAÏL.

Mais, en pareil lieu je serai suspecte.

BARABAS.

Laisse-les te suspecter, mais conduis-toi de façon à ce que l'on croie à ta conversion. Supplie-les, parle-leur gentiment, laisse-leur supposer que tu es une grande coupable et elles te recevront dans leur sein.

ABIGAÏL.

Saurai-je dissimuler à ce point?

BARABAS.

Tu dissimuleras d'autant mieux que tu agiras contre tes convictions. Une profession de foi simulée vaut mieux qu'une hypocrisie cachée.

ABIGAÏL.

Soit. Une fois en place, que ferai-je?

BARABAS.

Je connais une cachette sous le plancher de la chambre supérieure, renfermant l'or et les joyaux que je gardais pour toi. Les voici qui viennent. De l'adresse, Abigaïl.

ABIGAÏL.

Venez avec moi.

BARABAS.

Non. En la circonstance mieux vaut que je ne paraisse pas et que l'on croie que ta décision m'offense. De l'adresse, mon or est à ce prix!

(*Ils sortent*).

(*Entrent* FRÈRE JACOMO, FRÈRE BERNARDIN, L'ABBESSE *et* UNE NONNE).

JACOMO.

Mes sœurs, nous voici presque arrivés au nouveau couvent.

L'ABBESSE.

Tant mieux, car nous n'aimons pas que l'on nous voie. Trente longs hivers se sont passés depuis que nous nous dissimulons dans la foule.

JACOMO.

Vous vous trouverez très bien dans cette maison transformée en couvent.

L'ABBESSE.

Puissiez-vous dire vrai! Qui vient là?

(*Entre* ABIGAIL).

ABIGAÏL.

Sainte Abbesse, et vous, heureuses tutrices des vierges, prenez en pitié l'état d'une malheureuse jeune fille!

L'ABBESSE.

Qui es-tu?

ABIGAÏL.

La fille désespérée d'un malheureux Juif, le Juif de Malte, l'infortuné Barabas, autrefois possesseur d'une riche maison que l'on vient de transformer en couvent.

L'ABBESSE.

Bien, ma fille. Que nous veux-tu?

ABIGAÏL.

Craignant que la douleur que ressent mon père ne pèche contre la foi, je voudrais passer ma vie dans la

pénitence, et faire mon noviciat dans ce couvent pour que mon âme expie ses fautes!

JACOMO.

Sans aucun doute, mon frère, elle cède à quelque inspiration.

BERNARDIN.

Une inspiration qui la conseille. Faisons des vœux pour qu'on la reçoive.

L'ABBESSE.

Ma fille, nous vous admettons parmi nous.

ABIGAÏL.

Laissez-moi d'abord, en qualité de novice, apprendre à conformer ma vie solitaire à la sévérité de vos lois; permettez-moi de prendre pour logis l'endroit où je dormais d'habitude et, grâce à vos divins préceptes et à mes propres efforts, je ne doute pas d'en tirer un sérieux profit.

BARABAS, *à part.*

Egal à tout ce que j'ai accumulé dans ma cachette!

L'ABBESSE.

Suivez-nous, jeune fille.

BARABAS, *survenant.*

Abigaïl! Que fais-tu parmi ces Chrétiens maudits?

JACOMO.

Laisse-la, homme de peu de foi, elle se mortifie.

BARABAS.

Comment! Elle se mortifie?

JACOMO.

Et elle va accomplir son noviciat.

BARABAS.

Enfant de perdition, la honte de ton père! Que feras-tu parmi ces démons détestés? Si tu ne veux pas que ma malédiction tombe sur toi je te somme de les laisser eux et leur hérésie damnée!

ABIGAÏL.

Père, pardonne-moi!...

BARABAS.

Arrière! (*Bas*). N'oublie pas les joyaux et l'or. Le plancher porte une marque. (*Haut*) Arrière, maudite, ton père renonce à te voir!

JACOMO.

Barabas, malgré ton erreur, n'empêche pas ta fille de jeter un regard sur tes propres afflictions, et ne permets pas qu'elle reste plus longtemps aveugle.

BARABAS.

Frère aveugle, tu ne me persuaderas pas! (*Bas à Abigaïl*). Le plancher porte un signe. (*Haut à Jacomo*). J'aimerais mieux mourir que de la voir ainsi. Veux-tu donc m'aban-

donner dans ma détresse, fille séduite? (*Bas*). N'oublie pas! (*Haut*), Convient-il que des Juifs se montrent à ce point crédules? (*Bas*). Demain matin, à la première heure, je serai à la porte (*Haut*). Non! ne m'approche pas! Puisque tu veux être damnée, oublie-moi, fuis ma présence, et advienne que pourra! (*Bas*). Adieu. A demain matin. (*Haut*). Arrière, mécréante!

(*Barabas s'en va d'un côté; d'un autre, les Frères, l'Abbesse, la Nonne et Abigaïl. Comme ils sont partis, entre* MATHIAS.)

MATHIAS.

Que vois-je? La belle Abigaïl, la fille du riche Juif, entre dans les ordres? La chute soudaine de son père l'humilie à ce point? Elle est plutôt faite pour un roman d'amour que pour la fatigue des oraisons et on se l'imagine entre les bras d'un amant plutôt que levée à minuit pour écouter la messe!

(*Entre* LODOWICK).

LODOWICK.

Eh bien, don Mathias? Etes-vous muet?

MATHIAS.

Lodowick, je viens de voir le spectacle le plus extraordinaire!

LODOWICK.

Lequel?

MATHIAS.

Celui d'une belle jeune fille, à peine âgée de quatorze ans, la plus belle fleur poussée dans le champ de Cythère, renonçant aux plaisirs de la terre fertile et étrangement métamorphosée en nonne!

LODOWICK.

De qui voulez-vous parler?

MATHIAS.

De la fille du riche Juif.

LODOWICK.

Barabas, dont les biens ont été naguère confisqués? Est-elle donc si jolie?

MATHIAS.

Une beauté sans rivale. Si vous la voyiez votre cœur en demeurerait troublé, et, bien qu'elle soit enfermée dans des murs d'airain, à défaut d'amour elle exciterait votre pitié!

LODOWICK.

Si elle est aussi belle que vous le dites, ce serait agréablement passer son temps que de lui rendre visite. Y allons-nous?

MATHIAS.

C'est mon plus vif désir et ce sera mon unique remède.

LODOWICK.

En ce cas, je vous suivrai. Adieu, Mathias.

MATHIAS.

Au revoir, Lodowick.

(*Ils sortent*).

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Entre BARABAS tenant une lumière a la main[1].

Barabas.

Comme un corbeau, présage de malheur, porte le passeport d'un homme malade dans son bec, et, dans l'ombre de la nuit silencieuse, secoue la contagion en agitant ses ailes noires, ainsi va le pauvre Barabas, vexé, tourmenté, répandant des malédictions sur les chrétiens. Les plaisirs incertains du temps rapide s'en sont allés, me laissant dans le désespoir. De mes richesses il ne me reste plus que le cruel souvenir, comme une cicatrice à un soldat mutilé. O toi qui, avec une langue de feu, conduisis les fils d'Israël à travers les ténèbres, éclaire l'enfant d'Abraham ; dirige, cette nuit, la main d'Abigaïl et qu'après cela le jour soit remplacé par une nuit éternelle! Le sommeil fuira mes yeux vigilants ; le repos se refusera à mes pensées agitées, jusqu'à ce que j'obtienne une réponse de mon Abigaïl.

(*Paraît* ABIGAIL *à une fenêtre*).

Abigaïl.

J'ai pu heureusement choisir le moment de sonder le plancher indiqué par mon père. Voilà la cachette, l'or, les perles, et les joyaux qu'elle recèle!

Barabas.

Maintenant je me rappelle les paroles des vieilles femmes qui, à l'époque de ma richesse, me contant des histoires d'hiver, parlaient d'esprits, de fantômes errant la nuit autour de places renfermant des trésors cachés. Il me semble être un de ces esprits ou de ces fantômes. Tant que je vivrai, là vivra la seule espérance de mon âme, et mort, c'est encore là qu'errera mon esprit!

1. La scène est supposée se passer devant l'ancienne maison de Barabas.

ABIGAÏL.

En me quittant, mon père m'a dit qu'il m'attendrait au lever du jour. Doux sommeil, quel que soit l'endroit où il demeure, dis à Morphée de lui procurer un rêve d'or; à son réveil il rentrera en possession du trésor trouvé.

BARABAS.

Bueno para todos mi ganado no era. Une étoile brille à l'est. L'étoile polaire de ma vie, si c'est Abigaïl. Qui est là?

ABIGAÏL.

Qui est là?

BARABAS.

Paix, Abigaïl! C'est moi.

ABIGAÏL.

Alors sois heureux.

BARABAS.

Tu l'as?

ABIGAÏL.

Voici. (*Elle jette des sacs*). Encore, encore, encore!

BARABAS.

O ma fille, mon or, ma fortune, ma félicité! La force de mon âme! La mort de mes ennemis! Salut au début de mon bonheur! O Abigaïl, Abigaïl, que ne puis-je te posséder aussi! Mes désirs deviendraient alors pleinement satisfaits. Maintenant je vais m'occuper de te faire sortir de cette maison. Ma fille! Mon or! Ma beauté! Ma bénédiction!

(*Il serre les sacs contre sa poitrine*).

ABIGAÏL.

Père, minuit va bientôt sonner et, à cette heure, les nonnes commencent à se réveiller. Pour éviter tout soupçon, il faut nous séparer.

BARABAS.

Adieu, ma joie! De mes doigts reçois le baiser que t'envoie mon âme!

(*Abigaïl disparaît*).

Maintenant, Phœbus, ouvre les yeux du jour! Que le corbeau fasse place à l'alouette matinale afin que je puisse m'envoler avec elle dans l'espace!

(*Il sort*).

SCÈNE II.

ENTRENT FERNEZE, MARTIN DEL BOSCO ET DES CHEVALIERS.

FERNEZE.

Capitaine, dis-nous où tu vas, quelle est la nationalité de ton bateau ancré au port et pourquoi tu abordes sans notre permission.

BOSCO.

Gouverneur de Malte, je vais plus loin. Mon bateau le *Dragon Volant* est espagnol comme moi. Je me nomme del Bosco, vice-amiral du roi catholique.

PREMIER CHEVALIER.

Il dit la vérité, monseigneur ; il faut donc le bien traiter.

BOSCO.

Notre chargement se compose de Grecs, de Turcs et de Maures africains. Nous nous attardions dans les eaux corses, refusant de baisser pavillon devant la flotte turque dont les galères nous chassaient, lorsque, soudainement, le vent s'éleva. Nous pûmes lofer, tirer des bordées et combattre à l'aise. Nous en tuâmes quelques-uns, d'autres se noyèrent. Le capitaine est mort. Ce qui reste demeure notre butin, et nous voudrions en trafiquer à Malte.

FERNEZE.

Martin del Bosco, je te connais. Sois le bienvenu à Malte, de moi et de tous. Quant à te permettre de trafiquer des Turcs, nous ne le pouvons pas, pour des raisons tributaires.

PREMIER CHEVALIER.

Del Bosco, tu nous aimes et tu nous honores. Persuade donc le gouverneur d'en finir avec les Turcs. Ils ne font trêve que dans l'espérance de nous soutirer de l'or, quand avec la somme qu'ils réclament nous pourrions entrer en campagne.

BOSCO.

Eh quoi! chevaliers de Malte, vous accordez aux Turcs une trêve si bassement achetée? Monseigneur, souvenez-vous que, à la honte de l'Europe, l'île chrétienne de Rhodes, d'où vous venez, vous a appartenu, et que vous ne vous êtes réfugiés ici que pour combattre les Turcs.

FERNEZE.

Nous ne l'avons pas oublié, capitaine, mais nous disposons de forces médiocres.

BOSCO.

Quelle somme réclame Calymath ?

FERNEZE.

Cent mille couronnes.

BOSCO.

Monseigneur et roi possède des titres sur cette île et songe à vous en expulser. Laissez-vous conduire par moi et gardez votre argent. Je vais écrire à Sa Majesté pour réclamer son aide, et je ne partirai pas avant de vous savoir libres.

FERNEZE.

A cette condition nous autoriserons la vente de tes Turcs. Allez, officiers, et exposez-les.

(*Sortent les Officiers*).

Bosco, tu seras général de Malte. Nous et nos vaillants chevaliers te suivrons pour marcher contre ces mécréants.

BOSCO.

Puissiez-vous imiter vos prédécesseurs. Quand, avec des forces effrayantes, les Turcs assiégèrent Rhodes, seulement défendue par une faible garnison, la ville soutint néanmoins le combat, et pas un homme ne survécut pour apporter la mauvaise nouvelle à la Chrétienté.

FERNEZE.

Nous nous défendrons de même. En avant! Orgueilleux Calimath, au lieu d'or, nous t'enverrons des boulets enveloppés de fumée et de fer! Réclame le tribut à qui tu voudras, nous sommes résolus. L'honneur s'achète avec du sang et non de l'or.

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

ENTRENT LES OFFICIERS AVEC ITHAMORE ET D'AUTRES ESCLAVES [1].

PREMIER OFFICIER.

Voici la place du marché. Laissez-les s'arrêter. Ne craignez rien pour la vente, ils seront vite vendus.

1. La scène est supposée se passer sur la place d'un marché.

DEUXIÈME OFFICIER.

Chacun a son prix écrit dans le dos, prix exigible.

PREMIER OFFICIER.

Voici venir le Juif. Tous ses biens n'ont pas été vendus, puisqu'il a acheté tous les esclaves.

(*Entre* BARABAS).

BARABAS.

En dépit de ces Chrétiens, mangeurs de pourceaux, de cette nation grossière jamais circoncise, composée de misérables vilains qui n'existaient pas avant que Titus et Vespasien nous eussent conquis, je suis devenu aussi riche qu'avant! Ils espéraient voir ma fille religieuse; elle possède un domicile, une maison aussi grande et aussi luxueuse que celle du gouverneur. Malgré l'opposition de Malte, je l'habiterai avec l'appui de Fernèze dont j'aurai bientôt le cœur, en même temps que celui de son fils! Je n'appartiens pas à la tribu de Lévi, qui oublie facilement les injures! Nous autres, Juifs, nous flattons comme des épagneuls quand il le faut, mais nous savons aussi montrer les dents et mordre en gardant l'air innocent et doux d'un agneau. A Florence j'ai appris à me caresser la main, à lever les épaules quand on m'appelait chien, à baisser aussi la tête comme un moine aux pieds nus. Espérant voir un jour ces Chrétiens affamés dans une étable, réduits à quêter dans nos synagogues, je comptais sur la charitable ressource de cracher dans le bassin des offrandes. Voici venir don Lodowick, le fils du gouverneur, un de ceux que j'aime pour l'amour de son excellent père.

(*Entre* LODOWICK).

LODOWICK.

On m'a dit que le riche Juif suivait ce chemin. Je le cherche dans le but d'apercevoir Abigail, car Don Mathias ne cesse de me vanter sa beauté.

BARABAS, *à part*.

Maintenant je vais montrer comment je tiens plus du serpent que de la colombe, comment je suis plus fourbe que fou.

LODOWICK.

Il s'éloigne. Au tour de la belle Abigaïl.

BARABAS, *à part*.

Compte sur elle.

LODOWICK.

Barabas, je suis le fils du gouverneur.

BARABAS.

Je voudrais que vous fussiez son père aussi, pour tout

le mal que je vous souhaite. (*A part*). Le coquin ressemble à une tête de cochon nouvellement flambée!

LODOWICK.

Où vas-tu, Barabas ?

BARABAS.

Pas plus loin. Quand nous parlons à des Gentils comme vous, nous prenons volontiers l'air pour nous purifier.

LODOWICK.

Peux-tu me vendre un diamant ?

BARABAS.

Votre père les a tous pris. Il ne m'en reste plus qu'un : ma fille. Mais celui-là, avant qu'on s'en empare, je le sacrifierai sur un monceau de bois. (*A part*). Je garde encore à son service le poison et la lèpre !

LODOWICK.

Quel éclat a-t-il sans la monture ?

BARABAS.

Le diamant dont je parle n'a jamais été monté! Seigneur Lodowick, il étincelle comme pas un!

LODOWICK.

Est-il carré ou pointu ? Renseigne-moi là-dessus.

BARABAS.

Pointu, mon bon seigneur.

LODOWICK.

La forme que je préfère.

BARABAS.

Moi aussi.

LODOWICK.

Brille-t-il la nuit ?

BARABAS.

Comme les rayons de Cynthia !

LODOWICK.

Son prix ?

BARABAS, *à part*.

Ta vie! (*Haut*). Monseigneur, nous ne nous disputerons pas à propos du prix. Venez chez moi, je le remettrai à Votre Honneur. (*A part*). Et je me vengerai!

LODOWICK.

Non, Barabas, je veux le mériter d'abord.

BARABAS.

Mon bon seigneur, votre père l'a déjà mérité quand, cédant à un esprit de charité et de vérité chrétiennes, désireux de me purifier aux sources de la religion, me recommandant de veiller sur mes péchés mortels, il m'a pris mes biens, m'a chassé de chez moi, et a transformé ma maison en un couvent de chastes nonnes.

LODOWICK.

Sans aucun doute ton âme en recueillera les fruits.

BARABAS.

Oui, mon seigneur, mais le jour de la récolte semble encore éloigné. Je sais pourtant à quel point les prières de ces nonnes et de ces saints frères, qui en retirent d'ailleurs un certain argent, sont merveilleuses... (*A part*) sans rendre les gens meilleurs. (*Haut*). Il suffit de constater leur zèle pour se convaincre qu'ils en récolteront des fruits, j'entends qu'ils abonderont en perfections.

LODOWICK.

Cher Barabas, ne change pas la conversation en la mettant sur les nonnes.

BARABAS.

Je le fais, emporté par la chaleur de mon zèle. (*A part*). Espérant, avant qu'il soit longtemps, mettre le feu à cette maison ; car, malgré sa prospérité, je n'ai pas dit mon dernier mot sur elle ! (*Haut*). En ce qui concerne le diamant, seigneur, venez à la maison; nous nous entendrons facilement sur le prix, quand ce ne serait que par égard pour votre honorable père. En attendant il faut que j'achète un esclave.

LODOWICK.

Je te tiendrai compagnie.

BARABAS.

Voici la place du marché. Combien cet esclave ? Deux cents couronnes ? Les Turcs pèsent-ils si lourd ?

PREMIER OFFICIER.

C'est le prix.

BARABAS.

Il sait donc voler que vous en demandez si cher? Sans doute il possède un nouveau procédé pour dérober les bourses ? Il vaudrait alors trois cents pièces d'argent. Si je l'achetais, pourrais-je obtenir de la ville l'engagement qu'elle ne l'enverra jamais aux galères? La justice est sévère pour les voleurs, et très peu sont libres avant d'avoir purgé leur peine.

LODOWICK.

Tu n'estimes ce Maure que deux cents pièces d'argent ?

PREMIER OFFICIER.

Pas davantage, monseigneur.

BARABAS.

Pourquoi ce Turc est-il plus cher ?

PREMIER OFFICIER.

Il est jeune et renferme beaucoup de qualités.

BARABAS.

A-t-il donc trouvé la pierre philosophale? Si oui, tu peux m'en briser la tête, je te pardonnerai.

L'ESCLAVE.

Non, seigneur, mais je sais couper les cheveux et raser.

BARABAS.

Ne serais-tu pas un vieux coiffeur?

L'ESCLAVE.

Hélas! Je suis trop jeune.

BARABAS.

Jeune? Alors je vais t'acheter, et si tu te montres habile je te marierai à dame Vanité!

L'ESCLAVE.

Je vous servirai.

BARABAS.

En m'apprenant quelque méchant tour. Et sous prétexte de me raser, si tu me coupais la gorge pour me voler?... Te portes-tu bien?

L'ESCLAVE.

Tout à fait bien.

BARABAS.

Tant pis! Je voudrais un esclave malade pour économiser sur la nourriture. Avec toi une pièce de bœuf par jour n'y suffirait pas. Montrez-moi un gaillard plus maigre.

PREMIER OFFICIER.

En voici un. Comment le trouvez-vous?

BARABAS.

Où es-tu né?

ITHAMORE.

En Thrace, d'où l'on m'a transporté en Arabie.

BARABAS.

Tu fais mon affaire. Cent livres? Je le prends. Voici l'argent.

PREMIER OFFICIER.

En ce cas, marquez-le et emportez-le.

BARABAS.

Adieu. Viens, coquin, tu m'appartiens. (*A Lodowick*). Quant au diamant, vous l'aurez. Je vous en prie, seigneur, venez chez moi et je mettrai tout à votre disposition.

(*Entrent* MATHIAS *et* KATHERINE).

MATHIAS, *à part.*

Que peuvent combiner le Juif et Lodowick? J'ai bien peur que la belle Abigaïl soit en cause.

BARABAS.

Voici venir Don Mathias, séparons-nous.

(*Sort Lodowick*).

Il aime ma fille qui a du penchant pour lui, mais j'ai juré de tromper leurs espérances et de me venger du gouverneur.

KATHERINE.

Ce Maure est plus avenant, n'est-ce pas? Réponds, enfant.

MATHIAS.

Je préfère celui-ci, ma mère; regardez bien.

BARABAS.

Affecteriez-vous de ne pas me reconnaitre devant votre mère de peur qu'elle ne soupçonne le mariage en question? Quand vous l'aurez quittée, venez chez moi, considérez-moi comme un père. Adieu, mon fils.

MATHIAS.

Qu'est-ce que Lodowick pouvait bien vous dire?

BARABAS.

Nous parlions de diamants et non d'Abigaïl.

KATHERINE.

Dis-moi, Mathias, n'est-ce pas cela le Juif?

BARABAS.

Quant au commentaire sur les Macchabées, je le tiens à votre disposition.

MATHIAS.

Oui, madame. Je causais avec lui à propos de l'emprunt que je lui voudrais faire d'un livre ou deux.

KATHERINE.

Ne lui parle pas, il est maudit du ciel. Tu as tes couronnes? Partons.

MATHIAS.

Surtout, Juif, souviens-toi du livre!

(*Sortent Mathias et sa mère*).

UN OFFICIER

Allons j'ai fait d'assez bonnes affaires.

(*Sortent les Officiers et les Esclaves*).

BARABAS.

Maintenant, dis-moi ton nom, ta naissance, ta condition et ta profession.

ITHAMORE.

A parler franc, seigneur, ma naissance est médiocre; je m'appelle Ithamore; quant à ma profession, elle sera ce que vous voudrez.

BARABAS.

Tu n'as donc pas de métier? Alors écoute-moi bien, et tu sauras ce que j'attends de toi. D'abord il faut renoncer à la compassion, à l'amour, aux vaines espérances, à la crainte; ne t'émouvoir de rien, n'éprouver aucune pitié et te contenter de sourire quand les Chrétiens gémiront.

ITHAMORE.

O bon maître! devant de telles paroles je salue votre nez [1].

BARABAS.

Quant à moi, je sors la nuit et j'assomme les pauvres gens qui se lamentent au pied des murs; quelquefois j'erre aux environs et j'empoisonne les puits; de temps en temps, pour favoriser les voleurs chrétiens, je me contente de laisser tomber quelques couronnes, afin de me donner la satisfaction, quand je parcours ma galerie, de les voir passer garrottés devant ma porte. Dans ma jeunesse, j'ai étudié la médecine et commencé à la pratiquer suivant la méthode italienne, enrichissant les prêtres en leur fournissant des enterrements, tandis que j'entretenais des sacristains à creuser des fosses et à sonner le glas de mort. Après cela je me suis fait soldat durant la guerre entre la France et l'Allemagne. Sous prétexte de prêter secours à Charles V, je tuais amis et ennemis. Puis j'ai entrepris l'usure, et grâce à mes concussions, mes duperies, mes vols, mes tripotages, rempli en un an les prisons de banqueroutiers, les hôpitaux d'orphelins, multiplié à chaque changement de lune, les cas de folie; sans compter ceux que je réduisais à se pendre avec un parchemin épinglé sur la poitrine! Le mal par moi causé m'a porté bonheur. Je possède assez d'argent pour acheter la ville. Et toi, comment passais-tu ton temps?

ITHAMORE.

A mettre le feu aux villages chrétiens, à enchaîner des eunuques, à garrotter des galériens. Ou bien je servais comme garçon d'écurie dans une auberge, et la nuit je dévalisais les voyageurs, ou leur coupais la gorge. Une fois, à Jérusalem, où les pèlerins s'agenouillaient, j'ai répandu du sable sur les pierres de marbre et leurs genoux s'enflammèrent au point que je m'amusais à les regarder s'en aller en boitant avec le secours de béquilles.

BARABAS.

Très bien. Considère-moi dorénavant comme ton camarade. Nous sommes tous deux des gueux circoncis nourrissant la même haine contre les Chrétiens. Sois fidèle et discret et tu ne manqueras de rien. Maintenant retire-toi, je vois venir Don Lodowick.

(*Entre* LODOWICK).

1. On représentait Barabàs avec un faux nez très long.

LODOWICK.

Barabas, la rencontre est heureuse. Où est le diamant dont vous m'avez parlé?[1]

BARABAS.

Chez moi, mon seigneur. Veuillez me suivre. Abigaïl, ouvre la porte.

(*Entre* ABIGAIL *avec des lettres*).

ABIGAÏL.

Bonjour, père. Je vous apporte des lettres d'Ormus. On attend la réponse.

BARABAS.

Donne (*Bas*). Reçois Lodowick, le fils du gouverneur, avec toute la bonne grâce possible, en gardant la tenue qui convient à une jeune fille. Traite-le comme un Philistin, dissimule, fais des serments, proteste, parle-lui d'amour, il n'est pas de la semence d'Abraham. (*Haut*). Je suis un peu occupé, seigneur, pardonnez-moi. Abigaïl, qu'il soit le bienvenu, pour mon salut.

ABIGAÏL.

Pour son salut et le vôtre, il en sera ainsi.

BARABAS, *bas*.

Un dernier mot. Embrasse-le, dis-lui de belles paroles; en Juive habile entortille-le, de façon que vous soyez fiancés avant de vous séparer.

ABIGAÏL, *à part*.

O mon père! J'aime Mathias!

BARABAS, *idem*.

Je le sais, mais je te le répète, séduis Lodowick, je l'ordonne. (*Haut et regardant une lettre*). Sur ma vie, c'est l'écriture de mon agent. Entrez pendant que j'examinerai les comptes.

(ABIGAIL *et* LODOWICK *entrent dans la maison*).

Le compte est fait. Lodowick est un homme mort! Mon agent m'annonce la fuite d'un marchand qui me doit cent tonnes de vin (*Faisant claquer ses doigts*). J'y attache trop d'importance, car j'ai assez de biens. A cette heure il embrasse Abigaïl et tous deux se jurent un mutuel amour. Aussi sûrement que le Ciel a envoyé la manne aux Juifs, lui et Mathias mourront! Son père était mon plus cruel ennemi!

(*Entre* MATHIAS).

Où Don Mathias porte-t-il ses pas?

MATHIAS.

Où? Mais vers la belle Abigaïl que j'aime.

1. Le commentateur Dyce suppose que la scène, à ce moment, représente l'extérieur de la maison de Barabas.

BARABAS.

Tu sais et le ciel peut en témoigner, que mon intention est de te donner ma fille?

MATHIAS.

Oui, Barabas, autrement tu me ferais injure.

BARABAS.

Le ciel me garde d'avoir une pareille pensée! Pardonnez-moi si je pleure! Le fils du gouverneur prétend, que je le veuille ou non, obtenir Abigaïl. Il lui envoie des lettres, des bracelets, des joyaux et des bagues.

MATHIAS.

Qu'elle accepte?

BARABAS.

Elle? non, Mathias, elle les lui retourne. Aussitôt qu'il paraît elle s'enferme au plus vite. Alors il lui parle par le trou de la serrure. Venez.

MATHIAS.

O traître Lodowick!

BARABAS.

Gageons qu'en ce moment il est avec elle.

MATHIAS.

Je le délogerai de ta maison!

BARABAS.

Non, pour la ville de Malte entière! Remettez votre épée au fourreau. Si vous m'aimez, pas de querelles dans ma maison! Entrez et faites semblant de ne pas le voir. Je lui ferai si bien la leçon qu'il ne comptera plus sur Abigaïl. Cachez-vous, le voici qui vient.

(*Rentrent* LODOWICK *et* ABIGAIL).

MATHIAS.

Quoi! La main dans la main! Je ne peux supporter cela!

BARABAS.

Pour l'amour de moi, pas un mot!

MATHIAS.

Soit! Son tour viendra!

(*Il entre dans la maison*).

LODOWICK.

Barabas, n'est-ce pas là le fils de la veuve?

BARABAS.

Oui. Prenez garde, il a juré votre mort.

LODOWICK.

Ma mort? Ce paysan de basse naissance devient-il fou?

BARABAS.

Non, mais heureusement la peur le retient. Quant à ma fille c'est une méchante créature.

LODOWICK.

Aimerait-elle Don Mathias?

BARABAS.

Son-sourire équivaut à une réponse.

ABIGAÏL, *à part.*

Il a mon cœur et je souris malgré moi!

LODOWICK.

Barabas, tu sais que j'aime ta fille de longue date?

BARABAS.

Et qu'elle vous aime aussi, depuis sa plus tendre enfance.

LODOWICK.

Je ne puis dissimuler plus longtemps mon amour.

BARABAS.

Pas plus que moi l'affection que je vous porte.

LODOWICK.

Si c'est ton diamant, dis-moi qu'il m'appartient.

BARABAS.

Gagnez-le et le portez, il est encore sans tache. Mais Votre Seigneurie dédaignerait de s'unir avec la fille d'un Juif? Et pourtant je lui donnerai en dot beaucoup d'or, sans compter les devises chrétiennes qui entoureront la bague.

LODOWICK.

Ce n'est pas ta richesse, c'est elle que j'aime! Je te supplie d'accorder ton consentement.

BARABAS.

Vous l'avez, mais laissez-moi lui parler. (*Bas à Abigaïl*). Ce fils de Caïn, ce Jébusite qui n'a jamais célébré la Pâque, jamais entrevu le pays de Chanaan, ni le Messie que nous attendons, ce doucereux fantasque, je veux parler de Lodowick, doit être trompé. Donne-lui ta main, mais garde ton cœur jusqu'à ce que vienne Don Mathias.

ABIGAÏL, *idem.*

Quoi! Je me fiancerais avec Lodowick?

BARABAS, *idem.*

Ce n'est point pécher que tromper un chrétien, puisque eux-mêmes considèrent comme un principe de manquer de parole aux hérétiques. Et l'hérétique c'est celui qui n'est pas Juif. Tout va bien, ma fille, rassure-toi. (*A part*). Je l'ai persuadée et elle consentira.

LODOWICK.

Gentille Abigaïl, engage ta foi.

ABIGAÏL.

Puis-je hésiter quand mon père l'ordonne? (*A part.*) J'aimerai Mathias jusqu'à la mort!

LODOWICK.

J'ai maintenant ce après quoi mon cœur a si longtemps soupiré.

BARABAS, *à part.*

Pas moi, mais cela viendra!

ABIGAÏL, *à part.*

O malheureuse Abigaïl, qu'as-tu fait!

LODOWICK.

Pourquoi changez-vous si facilement de couleur?

ABIGAÏL.

Je l'ignore. Maintenant, adieu, il faut que je rentre.

BARABAS.

Retenez-la, et empêchez-la de prononcer une parole de plus.

LODOWICK.

Elle demeure muette! Il se fait en elle un changement soudain.

BARABAS.

Ne vous attardez pas à cela! Chez les Hébreux, les jeunes filles nouvellement fiancées pleurent volontiers. Ne la troublez pas. Maintenant, cher Lodowick, partez. Elle est ta femme et tu seras mon héritier.

LODOWICK.

Puisqu'il s'agit d'une coutume, je m'incline. Mais plutôt que de laisser s'obscurcir un ciel aussi radieux, de permettre que des nuages mettent un voile sur la beauté de la nature, de voir ma belle Abigaïl me jeter un sombre regard... Voici venir notre coquin. Maintenant je suis vengé!

(*Rentre* MATHIAS).

BARABAS.

Sois tranquille, Lodowick, tu as ma parole, cela suffit.

LODOWICK.

Alors il peut entrer.

(*Il sort*).

BARABAS.

Frappé au cœur, sachez garder le silence. Ici on ne doit ni parler, ni tirer l'épée.

MATHIAS.

Laissez-moi au moins le suivre ?

BARABAS.

Non. J'y consentirais s'il ne devait en résulter aucune rixe, ou aucun risque à prévoir. Attendez pour vous venger une prochaine rencontre.

MATHIAS.

J'aurai son cœur!

BARABAS.

Soit. Je te donne Abigaïl.

MATHIAS.

Quel présent plus précieux pouvait recevoir le pauvre Mathias? Lodowick me déroberait un amour si cher! Je donnerais ma vie pour Abigaïl!

BARABAS.

Je crains qu'afin de mettre un obstacle à notre amour il ne se rende chez votre mère. Courez après lui.

MATHIAS.

Quoi! Il irait chez ma mère?

BARABAS.

Si vous le préférez, attendez qu'elle vienne.

MATHIAS.

La patience me manque. Si ma mère vient, elle succombera à la douleur!

(*Il sort*).

ABIGAÏL.

Père, pourquoi les abusez-vous ainsi tous les deux?

BARABAS.

Qu'as-tu?

ABIGAÏL.

Je veux qu'ils se raccommodent.

BARABAS.

Tu voudrais qu'ils redevinssent amis? N'y a-t-il pas assez de Juifs à Malte pour que tu choisisses un chrétien?

ABIGAÏL.

J'aime don Mathias!

BARABAS.

Tu l'auras. (*A Ithamore*). Fais-la rentrer.

ITHAMORE.

Soit.

(*Il pousse* ABIGAIL *et la fait rentrer*).

BARABAS.

Maintenant, Ithamore, que penses-tu de cela?

ITHAMORE.

J'en pense, maître, que vous achetez deux existences. N'est-ce pas?

BARABAS.

En effet et le tour sera bien joué.

ITHAMORE.

O maître, que je voudrais jouer un rôle dans tout ceci!

BARABAS.

Tu le joueras. Je compte sur toi en la circonstance. (*Lui donnant une lettre*). Prends cette lettre et porte-la vite à Mathias. Dis-lui aussi qu'elle est de Lodowick.

ITHAMORE.

Elle est empoisonnée, n'est-ce pas?

BARABAS.

Non, bien que j'eusse pu employer ce moyen. C'est un aux défi de Lodowick.

ITHAMORE.

Soyez tranquille. J'enflammerai si bien son cœur qu'il n'hésitera pas un instant à croire qu'elle vient de lui.

BARABAS.

Je compte sur ton zèle. Mais sois plus adroit que téméraire.

ITHAMORE.

Ma façon d'agir vous donnera confiance pour l'avenir.

BARABAS.

Va.

(*Sort Ithamore*).

Maintenant je vais chez Lodowick à qui je conterai quelque mensonge habile. En attendant les voilà rivaux!

(*Il sort*).

FIN DU SECOND ACTE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

ENTRE BELLAMIRA, UNE COURTISANE[1].

BELLAMIRA.

Depuis le siège de la ville, les affaires vont mal. Il fu un temps où, pour une nuit, on me donnait facilemen cent ducats. A cette heure, malgré moi, il me faut demeurer chaste et, pourtant, je n'ai rien perdu de ma beauté. Jadis de Venise accouraient des marchands, de Padoue d'intelligents gentilshommes, des écoliers instruits et libéraux. Aujourd'hui; excepté Pilia-Borsa qui ne quitte que rarement ma maison, je ne vois plus personne. Le voici.

(*Entre* PILIA BORSA).

PILIA, *montrant un sac d'argent.*

Regarde, coquine, voici quelque chose pour toi.

BELLAMIRA.

De l'argent! Je le dédaigne.

PILIA.

Oui, mais le Juif a de l'or et cet or m'appartiendra ou les choses iront mal.

BELLAMIRA.

Dis-moi, comment t'y prendras-tu?

PILIA.

En me promenant dans la rue, en arpentant les jardins, j'avais quelque chance d'apercevoir la maison du Juif. J'y ai vu des sacs de monnaie. Profitant de la nuit j'ai grimpé à l'aide de crochets et, comme je m'apprêtais à faire mon choix, j'ai entendu du bruit. C'est pourquoi je n'ai pu prendre que ce sac avant de m'échapper. Ah! voici l'esclave du Juif.

BELLAMIRA.

Cache le sac.

(*Entre* ITHAMORE).

1. La scène est devant la maison de Bellamira.

PILIA.

Ne le regarde pas et filons. Quel air tu prends ? Tu nous trahirais.

(*Sortent Bellamira et Pilia-Borsa*).

ITHAMORE.

Voici la plus jolie figure que j'aie jamais vue. On devine la courtisane à ses vêtements. Je donnerais cent couronnes du Juif pour avoir une pareille maîtresse. J'ai porté le défi de telle sorte qu'ils se rencontreront pour combattre à mort. Bonne journée !

(*Il sort*).

SCÈNE II.

ENTRE MATHIAS[1].

MATHIAS.

Voici l'endroit. Maintenant Abigaïl verra si Mathias l'aime ou non.

(*Entre* LODOWICK, *lisant une lettre*).

Comment le drôle ose-t-il s'exprimer en des termes aussi insolents !

LODOWICK.

Tel a été mon bon plaisir, venge-toi si tu n'es pas un lâche !

(*Ils se battent*).

(*Paraît* BARABAS, *sur un balcon*).

BARABAS.

Ils se battent en braves ! Sans reprendre haleine ! A toi, Lodowick ! A toi, Mathias ! Bien.

(*Tous deux tombent*).

Tous deux ils auront donné des preuves de leur valeur.

(*Cris au dehors : Séparez-les ! Séparez-les !*)

BARABAS.

On peut les séparer maintenant qu'ils sont morts. Bonsoir.

(*Il sort*).

(*Entrent* FERNEZE, KATHERINE *et* DES SERVITEURS).

FERNEZE.

Que vois-je ! Mon Lodowick, tué ! Mes bras seront son sépulcre !

1. La scène se passe dans une rue.

KATHERINE.

Quel est cet homme? Mon fils Mathias, mort!

FERNEZE.

O Lodowick! si tu as péri de la main d'un Turc, le malheureux Ferneze vengera ta mort!

KATHERINE.

Ton fils a tué le mien, je le vengerai!

FERNEZE.

Regarde, Katherine, ton fils lui a fait ces blessures!

KATHERINE.

Ne m'accablez pas, je suis déjà assez malheureuse!

FERNEZE.

Ah! que mes soupirs m'étouffent, que mes larmes deviennent des larmes de sang, mais qu'il vive!

KATHERINE.

Qui a provoqué cette inimitié?

FERNEZE.

Je ne sais pas, et j'en souffre d'autant plus.

KATHERINE.

Mon fils aimait le vôtre.

FERNEZE.

Lodowick aimait ton fils.

KATHERINE.

Donne-moi cette épée qui a tué mon fils, je veux la tourner contre moi-même.

FERNEZE.

Arrête! Cette épée appartenait à mon fils, c'est à Ferneze qu'elle est plutôt destinée!

KATHERINE.

Non! Cherchons d'abord à connaître la cause de leurs morts afin que nous puissions les venger.

FERNEZE.

Qu'on enlève leurs corps, nous les ensevelirons dans un monument de pierre! Sur l'autel j'offrirai chaque jour un sacrifice de soupirs et de larmes; mes prières toucheront le ciel impartial; il nous révélera les raisons ayant pu les obliger à rompre l'amitié qui les unissait. Viens, Katherine, nos peines sont les mêmes, il ne nous reste plus qu'à les partager.

(*Ils sortent en emportant les corps*).

SCÈNE III.

ENTRE ITHAMORE[1].

ITHAMORE.

Vit-on jamais pareil méfait si adroitement comploté et si bien accompli? Deux amis intimes si joliment abusés? (*Entre* ABIGAIL).

ABIGAÏL.

Ithamore, pourquoi ris-tu de la sorte?

ITHAMORE.

O maîtresse! Ah! ah! ah!

ABIGAÏL.

Qu'as-tu?

ITHAMORE.

O mon maître!

ABIGAÏL.

Eh bien?

ITHAMORE.

O maîtresse! Je sers le plus brave, le plus rusé, le plus incomparable des maîtres!

ABIGAÏL.

Pourquoi traites-tu ainsi mon père?

ITHAMORE.

Parce qu'il représente le plus profond des politiques.

ABIGAÏL.

Comment cela?

ITHAMORE.

Vous ne savez pas?

ABIGAÏL.

Je ne sais rien.

ITHAMORE.

Vous ignorez le malheur arrivé à Mathias et à don Lodowick.

ABIGAÏL.

Quel malheur?

ITHAMORE.

Le diable a imaginé un défi, mon maître l'a rédigé et je l'ai porté, d'abord à Lodowick, *imprimis* à Mathias. Ils se sont battus et l'histoire dit que tous deux ont douloureusement terminé leurs jours.

1. La scène se passe dans une chambre de la maison de Barabas.

ABIGAÏL.

Et c'est mon père qui serait la cause de leurs morts?

ITHAMORE.

Suis-je Ithamore?

ABIGAÏL.

Oui, après?

ITHAMORE.

Je le suis aussi vrai que votre père a rédigé le défi et que c'est moi qui l'ai porté.

ABIGAÏL.

Alors rends-moi un service : cours au couvent nouvellement construit, informe-toi de quelque frère de Saint-Jacques et prie-le de venir me parler.

ITHAMORE.

Maîtresse, voulez-vous me permettre de vous poser une question?

ABIGAÏL.

Quelle question, coquin?

ITHAMORE.

Une question intéressante. Est-ce que les nonnes n'ont pas de temps en temps quelques rapports avec les frères?

ABIGAÏL.

C'est là ta question, insolent coquin? Va!

ITHAMORE.

J'obéis.

(*Il sort*).

ABIGAÏL.

Père au cœur dur, insensible Barabas! Voilà le résultat de ta politique? Elle consistait à les faire se disputer mes faveurs, pour que ces faveurs devinssent la cause de leur mort? Que tu n'aimasses pas Lodowick, soit! Mais don Mathias ne t'avait jamais offensé? Que tu sentisses le besoin de venger la déprédation du gouverneur, soit! Mais pourquoi t'en venger sur son fils, sur Mathias et par contre-coup sur moi? Décidément, l'amour n'existe pas sur la terre. Les Juifs sont impitoyables et les Turcs infidèles. Voici venir le maudit Ithamore, avec le frère.

(*Entrent* ITHAMORE *et* FRERE JACOMO).

JACOMO.

Virgo, salve.

ITHAMORE.

Vous baissez la tête?

ABIGAÏL.

Soyez le bienvenu, frère. Ithamore, va-t'en.

(*Sort Ithamore*).

Saint frère, je veux te demander un service.

JACOMO.

Lequel?

ABIGAÏL.

Fais-moi accepter comme nonne.

JACOMO.

Abigaïl, récemment, je t'ai fait admettre en cette qua-té au couvent, tu n'as pu te faire à cette sainte existence.

ABIGAÏL.

Alors, mes pensées étaient frivoles, ma vocation chan-elante, je tenais encore aux pompes de ce monde. A cette eure l'expérience, doublée d'un profond chagrin, m'a uvert les yeux et montré la différence des choses. Mon me pécheresse s'égara trop longtemps dans le fatal laby-nthe de l'erreur, loin du soleil de la vie éternelle!

JACOMO.

Qui t'a appris ces paroles?

ABIGAÏL.

L'abbesse du couvent dont je comprends maintenant le le. Donc, Jacomo, permets que, quoique indigne, je ntre au couvent.

JACOMO.

Abigaïl, j'y consens, à la condition que tu ne changeras as d'idée; une nouvelle hésitation pèserait plus lourde-ent encore sur ton âme.

ABIGAÏL.

La faute en a été à mon père.

JACOMO.

A ton père? Comment?

ABIGAÏL.

Et vous me la pardonnerez! (*A part*). O Barabas, quoique aies gravement démérité, jamais ces lèvres ne te trahi-nt!

JACOMO.

Partons.

ABIGAÏL.

Je me confie à vous!

SCÈNE IV.

ENTRE BARABAS, LISANT UNE LETTRE.

BARABAS.

Abigaïl se fait à nouveau religieuse! Fille méchante et

menteuse! As-tu donc perdu ton père? Sans raison connue, sans ordre de ma part, pourquoi ce retour au couvent? Elle m'écrit et m'exhorte au repentir. Le repentir! *Spurca!* Qu'est-ce que cela veut dire? Aurait-elle —. ce doit être cela — deviné mon ingérence dans la mort de don Mathias et celle de Lodowick? Il est temps de s'en assurer. Une enfant qui se conduit de la façon est, tout le fait présumer, un enfant qui ne m'aime pas. Qui vient là?

(*Entre* ITHAMORE).

Approche, Ithamore, approche, mon ami, toi la vie de ton maître, mon dévoué serviteur, mon second moi-même! Je n'ai plus d'espoir qu'en toi et sur cette espérance je bâtis mon bonheur. Quand as-tu vu Abigaïl?

ITHAMORE.

Aujourd'hui.

BARABAS.

Avec qui?

ITHAMORE.

Un frère.

BARABAS.

Un frère! Le drôle a accompli son rôle!

ITHAMORE.

Qu'entendez-vous par là?

BARABAS.

Il a fait d'Abigaïl une nonne!

ITHAMORE.

En effet, elle m'a dépêché vers lui.

BARABAS.

O jour maudit! Fausse, inconstante, crédule Abigaïl! Laissons-les faire. Je ne veux plus m'occuper de sa trahison. Je ne lui laisserai pas un denier, elle n'aura pas une bénédiction, elle ne passera plus ma porte, elle mourra maudite par moi comme Caïn par Adam pour la mort de son frère.

ITHAMORE

Maître!

BARABAS.

N'intercède pas pour elle, elle mérite ma haine. Si tu refuses le service que je vais te demander, c'est que tu me détestes.

ITHAMORE.

Qui? Moi? Je monterais plutôt sur un rocher pour me précipiter la tête en avant dans la mer! Je ne reculerai devant rien pour vous servir.

BARABAS.

O fidèle Ithamore, tu n'es pas un serviteur, mais un ami. Je veux faire de toi mon unique héritier. A ma mort

ıte ma fortune t'appartiendra et, tant que je serai de ce ›nde, tu pourras disposer de la moitié, la dépenser mme un autre moi-même. Regarde ces clefs, je te les nnerai tout à l'heure. Achète des vêtements... Réflexion te, tu n'en as pas besoin. Ecoute seulement ce que tu à faire. D'abord, me chercher le pot de riz qui, pour notre ıper, cuit sur le feu.

ITHAMORE, *à part.*

Je parierais ma tête que mon maître meurt de faim. *aut*). J'y vais, seigneur.

(*Il sort*).

BARABAS.

Ainsi tout coquin aspire à la richesse, bien qu'il ne ive être jamais riche que d'espérance. Taisons-nous!

(*Rentre* ITHAMORE *avec le pot*).

ITHAMORE.

Le voici, maître.

BARABAS.

Bien. As-tu apporté aussi la cuillère?

ITHAMORE.

Oui, maître. Le proverbe dit que celui qui soupe avec diable a besoin d'une longue cuillère. Je vous en ai porté une.

BARABAS.

Parfait. Maintenant garde-moi fidèlement le secret. Par ı salut sur lequel je veille, à la mort d'Abigaïl, tu urras régler ta vie comme étant mon héritier.

ITHAMORE.

Auriez-vous l'intention de l'empoisonner avec un plat soupe au riz? Le riz la conservera en vie, la rendra ıs grasse, plus dodue, plus rondelette que vous n'êtes struit.

BARABAS.

Regarde ceci : une poudre précieuse achetée à un Ita- n, dans Ancône. Son effet, qui immobilise, infecte, ıpoisonne, ne se produit que quarante heures après bsorption.

ITHAMORE.

Que me dites-vous, maître?

BARABAS.

Il en est ainsi. Je m'en suis souvent servi à Malte. On ppelle le Soir de Saint-Jacques. Ce soir-là on envoie s aumônes aux couvents. Tu emporteras ce pot et le poseras dans un coin noir où ils ont l'habitude de re- ɛillir les susdites aumônes sans s'inquiéter de qui les tribue et d'où elles viennent.

ITHAMORE.

Par exemple!

BARABAS.

La coutume est probablement ancienne. Donc tu vas aller porter ce pot. Attends! Que je l'assaisonne!

ITHAMORE.

Laissez-moi vous aider. Je voudrais y goûter d'abord.

BARABAS.

A ton aise. Eh bien, qu'en dis-tu?

ITHAMORE.

A parler franc, maître, je regrette de voir gâter une pareille soupe.

BARABAS.

Paix! Elle n'en paraîtra que meilleure. Observe soigneusement mes ordres. Ma bourse, mon coffre, moi-même, tout t'appartiendra.

ITHAMORE.

Je pars.

BARABAS.

Attends! Que j'accommode d'abord la soupe. Puisse-t-elle lui être aussi fatale que la boisson que but Alexandre et dont il mourut! Puisse-t-elle exercer en elle les mêmes ravages que le vin de Borgia servi au Pape; le sang de l'Hydre, le toxique de Lerne, la sève de l'ébénier, le souffle du Cocyte et tous les poisons des marais de la Stygie! Que son venin passe dans les veines d'une fille qui a si ingratement abandonné son père!

ITHAMORE.

Voilà une bénédiction! Jamais soupe au riz fut-elle assaisonnée de la sorte? (*A part*). Qu'en ferai-je?

BARABAS.

O mon cher Ithamore, va porter le pot et reviens sans plus tarder, car j'ai encore une autre besogne pour toi.

ITHAMORE.

Voilà de quoi empoisonner une écurie de juments flamandes. Je vais en faire profiter les nonnes.

BARABAS.

Elles attraperont la morve. Va.

ITHAMORE.

Je pars. Je réclamerai mes gages la besogne accomplie.

(*Il sort*).

BARABAS.

La vengeance sera ton salaire, Ithamore!

SCÈNE V.

ENTRENT FERNEZE, MARTIN DEL BOSCO, DES CHEVALIERS ET UN PACHA[1].

FERNEZE.

Soyez le bienvenu, grand Pacha. Comment se porte Calymath ? Quel vent vous pousse à Malte?

LE PACHA.

Celui qui souffle sur le monde, le besoin d'argent.

FERNEZE.

Le besoin d'argent? Il faut aller pour cela dans les Indes Occidentales. Malte ne renferme pas de mines d'or.

LE PACHA.

Ainsi parle Calymath à vous autres de Malte : le délai accordé touche à sa fin, l'heure est venue de remplir vos promesses. Je viens toucher le tribut qui nous est dû.

FERNEZE.

Pacha, pour ne pas perdre notre temps en paroles inutiles, tu ne toucheras pas de tribut et les infidèles ne vivront plus de nos dépouilles. Nous raserons plutôt les murs de nos cités, nous abandonnerons notre île, nous renverserons nos temples, enfin nous transporterons nos biens en Sicile, nous creusant un chemin dans la vaste mer dont les flots qui battent les rivages sans défense nous porteront par leur reflux.

LE PACHA.

Gouverneur, puisque tu as rompu les traités en nous contestant le tribut qui nous est dû, inutile de raser les murs de votre ville et de vous donner tout ce mal. Selim Calymath s'en chargera. Ses boulets abattront vos tours et de l'orgueilleuse Malte feront un désert pour se venger de vos intolérables menaces. Au revoir.

FERNEZE.

Au revoir.

(*Sort le Pacha*).

Maintenant, gens de Malte, veillez et préparez-vous à souhaiter la bienvenue à Calymath. Levez les ponts-levis, chargez les canons, prenez des armes et battez-vous en héros. La trêve est rompue. La guerre devient notre der-

1. La scène se passe à l'intérieur de la Chambre du Conseil.

nière ressource et rien ne pouvait nous satisfaire davantage.

(*Ils sortent*).

SCÈNE VI.

ENTRENT FRÈRE JACOMO ET FRÈRE BERNARDIN[1].

JACOMO.

Frère, frère, toutes les nonnes sont malades, la science n'y peut rien ! C'est la mort inévitable !

BERNARDIN.

L'abbesse m'envoie chercher pour que je la confesse, ce sera une triste confession !

JACOMO.

La belle Maria m'envoie également chercher. Je cours à la cellule qui est à deux pas.

(*Il sort*).

(*Entre* ABIGAIL).

BERNARDIN.

Quoi ! Toutes mortes, sauf Abigaïl.

ABIGAÏL.

Je n'y résisterai pas, car je sens venir la mort. Où est le frère qui s'est entretenu avec moi ?

BERNARDIN.

Il est allé visiter les autres sœurs.

ABIGAÏL.

Je l'avais envoyé chercher, mais puisque vous voilà, soyez mon père spirituel. Sachez d'abord que dans cette maison je vivais religieusement, chaste, dévote, pleurant sur mes péchés. Mais avant ma venue...

BERNARDIN.

Avant votre venue ?...

ABIGAÏL.

J'ai si gravement offensé le ciel que je désespère de pouvoir jamais laver mes fautes. Une d'entre elles me tourmente plus que toutes les autres. Avez-vous connu Mathias et Don Lodowick ?

BERNARDIN.

Oui. Pourquoi ?

1. La scène est dans l'intérieur du couvent.

ABIGAÏL.

Mon père m'avait fiancée à eux deux. D'abord à Don Lodowick que je n'ai jamais aimé, ensuite à Mathias que je chérissais, et à cause de qui je me suis faite nonne.

BERNARDIN.

Comment ont-ils fini?

ABIGAÏL.

Jaloux de mon amour, une haine mutuelle s'est emparée d'eux, et, par un artifice de mon père (*Lui donnant un papier*) dont voici la preuve, mes deux galants se sont entre-tués!

BERNARDIN.

Crime monstrueux!

ABIGAÏL.

Pour le repos de mon âme, je m'en confesse à toi. Garde le secret, mon père en mourrait!

BERNARDIN.

La confession ne peut être révélée, la loi canonique le défend, et le prêtre qui passerait outre serait d'abord défroqué, puis condamné et brûlé.

ABIGAÏL.

Je le savais. Donc, bouche close. La mort s'empare de mon cœur. Bon frère, convertis mon père pour assurer son salut, et sois témoin que je meurs en chrétienne!

(*Elle meurt*).

BERNARDIN.

En chrétienne et en vierge. Il me reste à aller trouver le Juif, à m'expliquer avec lui et à lui faire peur.

(*Rentre* FRÈRE JACOMO).

JACOMO.

Frère, toutes les nonnes sont mortes, allons les enterrer.

BERNARDIN.

Procédons d'abord aux funérailles de celle-ci. Viens avec moi et aide-moi à épouvanter le Juif.

JACOMO.

Qu'a-t-il fait?

BERNARDIN.

Une chose qui m'effraie à dire.

JACOMO.

Aurait-il crucifié un enfant?

BERNARDIN.

Son crime est pire encore. C'est la confession qui me l'a révélé et tu sais que j'encourrais la mort en en violant le secret. Viens!

(*Ils sortent*).

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

ENTRENT BARABAS ET ITHAMORE[1].

(*On entend sonner des cloches*).

BARABAS.

Il n'est pas de musique plus agréable que le glas des chrétiens! Qu'il est doux d'entendre des cloches annoncer que les nonnes sont mortes! On dirait un chaudronnier confectionnant une casserole. Je craignais que le poison ne produisît pas son effet, ou, s'il le produisait, qu'il n'en résultât rien de définitif, car, chaque année, il leur arrive de gonfler et de demeurer vivantes. Maintenant toutes sont mortes!

ITHAMORE.

Bonne besogne, maître. Mais croyez-vous qu'on n'apprendra jamais rien?

BARABAS.

Comment apprendrait-on quelque chose si tous deux nous gardons le secret?

ITHAMORE.

En ce qui me concerne vous pouvez être rassuré.

BARABAS.

Autrement je te couperais la gorge.

ITHAMORE.

Et vous auriez raison. Il y a un monastère près d'ici. Bon maître, laissez-moi empoisonner les moines?

BARABAS.

Inutile, les nonnes sont mortes, ils en mourront à leur tour de chagrin.

ITHAMORE.

N'éprouvez-vous aucune peine de la mort de votre fille?

BARABAS.

Aucune. Je déplore seulement qu'elle ait vécu aussi longtemps. Une Juive qui se fait chrétienne! *Cazzo, diabolo.*

1. La scène dans une rue de Malte.

(*Entrent* FRÈRE JACOMO *et* FRÈRE BERNARDIN).

ITHAMORE.

Regardez, maître, deux chenilles religieuses!

BARABAS.

Je les flairais de loin.

ITHAMORE.

Quel nez! Filons.

BERNARDIN.

Arrête, Juif maudit!

JACOMO.

Tu as commis une offense et tu seras damné!

BARABAS, *bas*.

Je tremble à la pensée qu'ils puissent savoir d'où vient la soupe empoisonnée!

ITHAMORE.

Moi aussi. Soyons aimables.

BERNARDIN.

Barabas, tu as...

JACOMO.

Oui, tu as...

BARABAS.

Vous voulez de l'argent? Après?

BERNARDIN.

Tu es un...

JACOMO.

Oui, tu es un...

BARABAS.

Pourquoi tant d'histoires? Je sais que je suis un Juif.

BERNARDIN.

Ta fille...

JACOMO.

Oui, ta fille...

BARABAS.

Ne me parlez pas d'elle! Je meurs de chagrin!

BERNARDIN.

Souviens-toi...

JACOMO.

Oui, souviens-toi...

BARABAS.

Que j'ai été un grand usurier?

BERNARDIN.

Tu as commis...

BARABAS.

Le péché de fornication? Cela se passait dans un autre pays. D'ailleurs, la donzelle est morte.

BERNARDIN.

Souviens-toi de Mathias et de Don Lodowick!

BARABAS.

Eh bien?

BERNARDIN.

Je ne dis pas qu'ils se soient rencontrés à la suite d'un défi inventé...

BARABAS, *à part*.

Elle s'est confessée et nous voilà perdus tous les deux! Sachons dissimuler. (*Haut*). Saints frères, le poids de mes péchés me pèse lourdement. Je vous en prie, dites-moi s'il est temps encore d'embrasser la religion du Christ. J'ai été un Juif zélé, sourd aux demandes des pauvres, avare, un Juif qui, par intérêt, aurait vendu son âme. J'ai prêté à cent pour cent. A cette heure je suis aussi riche que les plus riches de Malte. Mais qu'est-ce que la richesse? En qualité de Juif, je suis perdu. Je voudrais que la pénitence me fît expier mes péchés, dussé-je me flageller jusqu'à la mort...

ITHAMORE.

Moi, également. Mais la pénitence serait inutile.

BARABAS.

Dussé-je jeuner, prier, porter une chemise de crin et ramper sur les genoux jusqu'à Jérusalem! J'ai dans ma maison des celliers remplis de vin, des greniers remplis de blé, des magasins regorgeant d'épices et de drogues, des coffres où s'entassent de l'or en lingots et en pièces monnayées. Je ne sais quel poids de perles d'Orient et des environs. A Alexandrie je possède des marchandises à vendre. Mes deux vaisseaux sont arrivés de cette ville qui me rapportent plus de dix mille couronnes. A Florence, à Venise, Anvers, Londres, Séville, Francfort, Lubeck, Moscou, partout, on me doit de l'argent. Dans la plupart de ces villes, j'ai d'immenses sommes déposées. Je donnerais tout cela à quelque maison religieuse si je pouvais y vivre, baptisé!

JACOMO.

Cher Barabas, viens chez nous.

BERNARDIN.

Chez nous plutôt, excellent Barabas. Tu sais, Barabas...

BARABAS.

Je sais que je suis un grand pécheur. Convertissez-moi, je vous abandonne toutes mes richesses.

JACOMO.

O Barabas, nos lois sont sévères!

BARABAS.

Je ne l'ignore pas, je veux être néanmoins des vôtres.

BERNARDIN.

Ils ne portent pas de chemise et vont pieds nus.

BARABAS.

Alors, ça ne fait pas mon affaire. (*A Bernardin*). Je suis résolu à me confesser, à vous donner tous mes biens.

JACOMO.

Bon Barabas, viens avec moi.

BARABAS, *à Bernardin.*

Vous avez entendu ma réponse et il demeure encore? Eloignez-le et emmenez-moi chez vous.

JACOMO.

Je vous rejoindrai ce soir.

BARABAS.

Soit. Venez à ma maison, à une heure, cette nuit.

JACOMO.

Vous entendez sa réponse? Vous pouvez donc vous éloigner.

BERNARDIN.

Eloignez-vous vous-même.

JACOMO.

Je ne partirai pas pour te faire plaisir.

BERNARDIN.

Je saurai bien t'y forcer!

JACOMO.

Quoi! Il m'appelle fripon!

(*Ils se battent*).

ITHAMORE.

Séparez-les, maître, séparez-les!

BARABAS.

Vous vous mettez en faute, frères! Enfin, puisque vous le voulez! (*Bas*). Frère Bernardin, suivez Ithamore. Vous connaissez mes intentions, laissez-moi seul avec frère Jacomo.

JACOMO.

Pourquoi prend-il le chemin de ta maison? Dis-lui de s'en aller.

BARABAS.

Je lui donnerai quelque chose pour lui clore le bec.

(*Sortent Ithamore et Bernardin*).

Tous les gens que je connais en veulent à l'ordre des Jacobins. Croyez-vous que je me fie à ses paroles? Tandis qu'envers vous qui avez converti Abigaïl, ma reconnaissance se montrera charitable. Jacomo, n'hésitez pas à venir.

JACOMO.

Qui vous servira de parrain? Et puis il faudra vous confesser.

BARABAS.

Ithamore, pour commencer. Mais pas un mot à ceux de votre couvent?

JACOMO.

Soyez tranquille.

(*Il sort*).

BARABAS.

Je n'ai plus de raison de trembler, je suis sauf, puisque celui qui a confessé ma fille est dans ma maison. Si je le tuais avant le retour de Jacomo? J'ai sur leurs douces existences un projet comme jamais Juif ou Chrétien n'en a conçu. L'un a détourné ma fille, donc il mourra. L'autre en sait assez pour disposer de ma vie, donc il est impossible qu'il continue de vivre. Ces hommes sages supposent-ils que je vais quitter ma maison, renoncer à mes biens, à tout, pour le plaisir d'être fouetté? Maintenant, frère Bernardin, je suis à vous, je vais vous fêter, vous loger, vous griser de belles paroles, moi et mon fidèle Turc. Plus un mot. Ce que je dois faire sera fait.

(*Il sort*).

SCÈNE II.

ENTRENT BARABAS ET ITHAMORE [1].

BARABAS.

Dis-moi, Ithamore, le frère dort-il?

ITHAMORE.

Oui, et j'ignore pour quel motif, il n'a voulu ni se déshabiller, ni entrer dans un lit. Il sommeille dans ses vêtements. J'ai peur qu'il entretienne quelque méfiance.

BARABAS.

Non, c'est un usage chez les frères. S'il s'apercevait de nos intentions, pourrait-il s'échapper?

ITHAMORE.

Non, et personne ne pourrait l'entendre, même s'il criait très fort.

1. La scène se passe dans une chambre de la maison de Barabas.

BARABAS.

Voilà pourquoi j'ai choisi cette chambre. Les autres donnent sur la rue.

ITHAMORE.

Vous perdez du temps, maître. Qu'attendons-nous? Il me tarde de le voir secouer ses talons.

BARABAS.

Viens, coquin! Enlève ta ceinture et fais-nous un nœud coulant. Frère, éveille-toi!

(*Il passe la tête du Frère dans le nœud coulant*).

BERNARDIN.

As-tu l'intention de m'étrangler?

ITHAMORE.

Oui, puisque vous avez l'habitude de confesser.

BARABAS.

Ce n'est pas à nous qu'il faut en vouloir, mais au proverbe : « Confesse-toi et sois pendu ». Tire fort!

BERNARDIN.

Pourquoi en voulez-vous à ma vie?

BARABAS.

Tire fort, te dis-je! Vous en vouliez bien à mes richesses.

ITHAMORE.

A nos vies aussi. C'est pourquoi je tire aussi fort!

(*Il l'étrangle*).

Voilà du bon ouvrage. On ne voit pas une trace.

BARABAS.

Parfait. Emporte-le.

ITHAMORE.

Non, maître, regardez ce que je vais faire. (*Il plante le corps droit contre le mur et lui met un bâton dans la main*). Laissez-le s'appuyer sur ce bâton. Parfait! On dirait qu'il mendie du lard!

BARABAS.

On le croirait encore vivant! Quelle heure est-il maintenant, mon cher Ithamore?

ITHAMORE.

Environ une heure après minuit.

BARABAS.

Jacomo ne tardera pas à venir.

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Entre FRÈRE JACOMO [1].

JACOMO.

Voici l'heure à laquelle je dois agir. Heure joyeuse où je vais convertir un infidèle et prendre son or pour augmenter les biens de la communauté. Doucement! N'est-ce pas Bernardin? C'est bien lui! Prenons ce chemin, car il doit méditer quelque mauvais coup pour m'empêcher de rejoindre le Juif. Bernardin! Ne veux-tu pas répondre? Crois-tu que je ne te vois pas? Je passerai quand même! J'ai tout prêt un bâton pour me faire de la place!

(*Il prend son bâton, en frappe le corps qui tombe*).

(*Entrent* BARABAS *et* ITHAMORE).

BARABAS.

Jacomo, qu'as-tu fait?

JACOMO.

Je l'ai assommé parce qu'il voulait m'assommer.

BARABAS.

Quoi! Bernardin! Hélas! il est mort!

ITHAMORE.

Oui, maître! Il est mort! Regardez comme sa cervelle dégoutte sur son nez.

JACOMO.

Mes bons seigneurs, je l'ai tué, mais vous êtes les seuls à le savoir. Je puis donc m'échapper...

BARABAS.

Pour que mon serviteur et moi on nous pende avec vous?

ITHAMORE.

Il faut le remettre entre les mains des magistrats.

JACOMO.

Bon Barabas, laisse-moi partir!

BARABAS.

Non. La loi doit suivre son cours. Je vais être forcé de témoigner qu'étant importuné par ce Bernardin qui voulait absolument me baptiser, je l'ai mis à la porte et qu'il s'est assis à cette place; j'ajouterai que je m'étais levé de bonne heure pour tenir ma parole, donner mes marchan-

1. La scène est en dehors de la maison de Barabas.

dises et ma fortune à votre communauté, me diriger ensuite du côté du couvent où vous m'attendiez.

ITHAMORE.

Fi d'eux, mon maître! Voulez-vous devenir chrétien quand de saints frères s'entretuent?

BARABAS.

Non! Cet exemple me suffit. Je reste juif. Le ciel me bénisse! Un frère assassin! Quand a-t-on vu un Juif commettre un pareil crime?

ITHAMORE.

Un Turc n'en ferait pas autant!

BARABAS.

Demain se tiennent les sessions. Nous irons. Viens, Ithamore, et chassons-le d'ici.

JACOMO.

Arrière, coquin! Ma personne est sacrée! Ne me touchez pas!

BARABAS.

La loi vous touchera. Nous nous contenterons de vous conduire. Hélas! Quel malheur! Prends le bâton, il faudra le montrer. La loi ne néglige aucune particularité.

(*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

ENTRENT BELLAMIRA ET PILIA-BORSA[1].

BELLAMIRA.

Pilia-Borsa, as-tu vu Ithamore?

PILIA.

Oui.

BELLAMIRA.

Lui as-tu remis ma lettre?

PILIA.

Oui.

BELLAMIRA.

Crois-tu qu'il viendra?

PILIA.

Je le suppose, sans pouvoir l'affirmer. En la lisant, il avait le regard d'un homme de l'autre monde.

1. La scène se passe dans la maison de Bellamira.

BELLAMIRA.

Pourquoi ?

PILIA.

Pensez donc ! Un vil esclave salué par un homme comme moi de la part d'une belle dame comme vous !

BELLAMIRA.

Et qu'a-t-il dit ?

PILIA.

Pas un mot raisonnable. Il s'est contenté de me faire un signe de tête qui semblait signifier : « Est-ce possible ? » Sur ce, je l'ai laissé stupéfait à l'aspect de ma terrible contenance. Le voici.

(*Entre* ITHAMORE).

ITHAMORE.

Je n'ai jamais vu un homme se résoudre à mourir aussi patiemment que ce frère. Il voulait sauter avant que la corde entourât son cou, et pendant que le bourreau lui mettait sa veste de chanvre, il précipitait ses prières comme s'il desservait une autre cure. Qu'il aille où il voudra, je ne mettrai aucune hâte à le suivre. Passons à autre chose. En me rendant à l'exécution, j'ai rencontré un homme portant une moustache noire comme une aile de corbeau, et un couteau avec une poignée comme une bassinoire. Il m'a remis une lettre écrite par une madame Bellamira, en s'inclinant comme s'il voulait nettoyer mes bottes avec ses lèvres. Il en résulte que je dois me rendre chez elle. Je m'en demande la raison. Peut-être trouve-t-elle en moi des qualités que je ne me connais pas, puisqu'elle écrit plus loin qu'elle m'aime depuis qu'elle m'a vu? Qui se refuserait à satisfaire un pareil amour? Voici la maison. Elle vient! Je voudrais déjà être parti ! Je ne me sens pas digne de la contempler !

PILIA.

Voici le gentilhomme auquel vous avez écrit.

ITHAMORE, *à part*.

Gentilhomme ! Il se moque de moi. Quelle gentilhommerie peut renfermer un pauvre Turc de dix pence? Je voudrais être parti !

BELLAMIRA.

Un joli jeune homme, Pilia ?

ITHAMORE, *à part*.

Encore ! « Joli jeune homme ! » (*Haut*). N'est-ce pas vous qui avez porté une lettre au « joli jeune homme? »

PILIA.

En effet, de la part de cette dame de qualité qui, comme moi-même et le reste de la famille, se met ou plutôt tombe à votre disposition.

BELLAMIRA.

Quoique la modestie d'une femme devrait me retenir, je ne dissimulerai pas plus longtemps. Sois le bienvenu, mon cher amour!

ITHAMORE, *à part.*

Maintenant, me voilà hors du bon chemin.

BELLAMIRA.

Où allez-vous, de si bonne heure?

ITHAMORE, *à part.*

Dérober quelque argent à mon maître pour me faire beau. (*Haut*). Excusez-moi. Je dois assister au déchargement d'un navire.

BELLAMIRA.

Tu serais assez cruel pour m'abandonner ainsi?

PILIA.

Vous ne sauriez vous imaginer à quel point elle vous aime.

ITHAMORE.

Il m'importe peu de le savoir. Bellamira, je voudrais posséder la fortune de mon maître pour la mettre à vos pieds.

PILIA.

Cela ne tient qu'à vous.

ITHAMORE.

Si elle se trouvait à portée de la main, mais il la cache et l'enfouit, comme les perdrix leurs œufs.

PILIA.

Impossible de la dénicher?

ITHAMORE.

Absolument impossible.

BELLAMIRA, *bas à Pilia.*

En ce cas, que faire de ce drôle?

PILIA, *bas à Bellamira.*

Ecartez-vous. (*A Ithamore*). Vous connaissez quelques-uns des secrets du Juif, secrets qui, si on les révélait, pourraient l'inquiéter?

ITHAMORE.

Oui, et de telle nature...! Attendez! Je vais lui écrire de m'envoyer la moitié de ce qu'il possède, et il sera heureux de s'en tirer à si bon compte.

PILIA.

Ne réclamez pas moins d'une centaine de couronnes.

ITHAMORE.

Mille couronnes. (*Ecrivant*). « Maître Barabas...

PILIA.

Ne vous montrez pas si humble, menacez-le plutôt.

ITHAMORE, *écrivant.*

« Coquin de Barabas, envoyez-moi cent couronnes. »

PILIA.

Deux cents.

ITHAMORE, *écrivant.*

« Je te somme de m'envoyer trois cents couronnes par le porteur. Cette lettre te servira de reçu. Sinon, je saurai ce qui me reste à faire.

PILIA.

Dites-lui que vous le confesserez.

ITHAMORE, *écrivant.*

« Autrement, je dis tout. » Va et reviens, le temps de cligner de l'œil.

PILIA.

Laissez-moi faire. J'en userai à sa manière.

(*Sort Pilia-Borsa*).

ITHAMORE.

La corde pour le Juif!

BELLAMIRA.

Maintenant, gentil Ithamore, viens contre ma poitrine. Où sont mes servantes? Que l'on improvise un banquet. Qu'on envoie chez le marchand et qu'on m'apporte des étoffes de soie; mon Ithamore ne peut conserver ces haillons.

ITHAMORE.

Que le joaillier vienne aussi.

BELLAMIRA.

Je n'ai pas d'époux, mon amour, et je t'épouserai.

ITHAMORE.

Soit, mais nous quitterons ce misérable pays, nous ferons voile pour la Grèce, pour la jolie Grèce. Je serai ton Jason, tu seras ma Toison d'Or. En Grèce, les prairies sont des tapis de couleur et les vignes de Bacchus couvrent la terre; les bois et les forêts demeurent toujours verts. Je serai Adonis, tu seras la déesse de l'amour. Les champs, les vergers, les sentiers bordés de primeroses, au lieu de joncs ou de roseaux, sont plantés de cannes à sucre. Sous des bosquets et l'œil des dieux, tu vivras avec moi et mon amour!

BELLAMIRA.

Où ne vivrais-je pas avec mon bien-aimé Ithamore!

(*Rentre* PILIA-BORSA).

ITHAMORE.

Eh bien? As-tu l'argent?

PILIA.

Oui.

ITHAMORE.

La vache s'est-elle laissé traire sans difficulté?

PILIA.

À la lecture de la lettre, il ouvrit de grands yeux, frappa du pied, puis se tint à l'écart. Je le pris alors par la barbe, le fixant ainsi, et lui laissant comprendre l'imprudence qu'il commettait s'il hésitait à s'exécuter. Alors il m'a serré dans ses bras, puis embrassé !

ITHAMORE.

Plus par peur que par amitié !

PILIA.

Alors, comme un Juif, il s'est mis à rire, à railler, affirmant qu'il m'aimait par amitié pour vous qui n'avez jamais cessé d'être un fidèle serviteur. Finalement il m'a donné dix couronnes.

ITHAMORE.

Seulement? Je ne le tiendrai pas quitte d'un liard ! Donnez-moi du papier en échange d'un royaume d'or [1].

PILIA.

Exigez cinq cents couronnes.

ITHAMORE, *écrivant*.

« Coquin de Juif, si tu tiens à la vie, envoie-moi cinq cents couronnes et donnes-en cent au porteur ». Dites-lui bien que je n'en démordrai pas.

PILIA.

Je garantis Votre Seigneurie qu'elle les aura.

ITHAMORE.

S'il demande pourquoi je réclame une pareille somme, dis-lui que je me mépriserais d'écrire une ligne à moins de cent couronnes.

PILIA.

Vous eussiez fait un fameux poète ! Je pars.

(*Il sort*).

ITHAMORE.

Prends cet argent et dépense-le en mon honneur.

BELLAMIRA.

Ce n'est pas ton or, mais toi que veut Bellamira. (*Elle met l'argent de côté*). Voilà le cas que Bellamira fait de l'or, et celui qu'elle fait de toi.

(*Elle l'embrasse*).

ITHAMORE.

Encore un baiser ! Une roulade pour mes lèvres ! Quels regards elle me lance. Ils brillent comme une étoile !

1. Il y a là un jeu de mots intraduisible entre les mots *Realm* et *Kingdom*.

BELLAMIRA.

Viens, mon cher amour, rentrons et dormons ensemble.

ITHAMORE.

Passons dix mille nuits en une seule, dormons sept ans avant de nous réveiller!

BELLAMIRA.

Viens. Faisons d'abord l'amour, festoyons, nous dormirons après.

SCÈNE V.

ENTRE BARABAS, LISANT UNE LETTRE[1].

BARABAS.

« Barabas, envoie-moi cinq cents couronnes ». Barabas out court. L'insolent! D'habitude, il ne se permettait pas de m'appeler Barabas. (*Lisant*). « Autrement, je dis tout ». Voilà le plus grave. Il m'a envoyé un drôle couvert de poils, à l'œil menaçant, qui ne peut pas parler sans tirer son affreuse barbe et lui faire faire deux ou trois fois le tour de son oreille, dont la figure a servi de pierre à repasser à des spadassins, dont les mains couturées manquent de plusieurs doigts; un drôle qui parle en grognant comme un porc, respire l'escroquerie, de ces coquins qui servent d'époux à une centaine de prostituées. Et c'est par un pareil intermédiaire que j'enverrais cinq cents couronnes? J'aime à croire qu'il ne reviendra pas. Ou sinon! Le voici!

(*Entre* PILIA-BORSA).

PILIA.

Juif, il me faut plus d'or.

BARABAS.

Manque-t-il quelque chose à ton compte?

PILIA.

Non, mais trois cents couronnes ne peuvent le satisfaire.

BARABAS.

Ah bah!

PILIA.

Donc, je viens en réclamer cinq cents de plus.

1. La scène se passe probablement dans une rue.

BARABAS.

Plutôt!...

PILIA.

Je crois que le mieux est de vous exécuter. Voici une nouvelle lettre qu'il vous écrit.

BARABAS.

Pourquoi ne vient-il pas lui-même? Dites-lui de venir chercher son argent, je ne le lui ferai pas attendre.

PILIA.

Son argent et le supplément, sans cela...

BARABAS, *à part.*

Il faut en finir avec ce misérable. (*Haut*). Voulez-vous dîner avec moi? (*A part*). C'est de bon cœur que je l'empoisonnerai.

PILIA.

Non. Merci. Allons, donnez les couronnes.

BARABAS.

J'ai perdu mes clefs.

PILIA.

Je peux faire sauter les serrures.

BARABAS.

En grimpant par la fenêtre? Vous comprenez ce que je veux dire?

PILIA.

Il ne s'agit pas de tout cela. Il me faut de l'or. Autrement, Juif, sache que je possède le moyen de te faire pendre!

BARABAS, *à part.*

Je suis trahi! (*Haut*). Je ne tiens pas à cinq cents couronnes; j'en fais peu de cas. Mais, Ithamore, et c'est ce qui m'irrite, sachant que je l'aime comme un autre moi-même, ne devrait pas m'écrire sur un ton de menace. Vous savez que je n'ai pas d'enfant et qu'Ithamore sera mon unique héritier?

PILIA.

Trop de paroles et pas assez d'argent. Les couronnes!

BARABAS.

Rappelez-moi à son souvenir, très humblement; mes respects à votre excellente maîtresse, bien que nous ne nous connaissions pas.

PILIA.

Les couronnes!

BARABAS.

Les voici. (*A part*). Oh, se défaire d'autant d'or! (*Haut*). Voici les pièces. Je vous les donne d'aussi bon cœur... (*A part*) que je te verrais pendre! (*Haut*). L'amitié me coupe

l'haleine. Jamais homme n'aima un serviteur comme moi Ithamore.

PILIA.

Je le sais.

BARABAS.

Quand viendrez-vous chez moi?

PILIA.

Bientôt et vous en ferez les frais. Portez-vous bien. (*Il sort*).

BARABAS.

C'est toi qui paieras les frais si tu viens, misérable! Jamais Juif fut-il plus malheureux que moi? Un drôle de la sorte m'extorquer trois cents couronnes! Cinq cents couronnes! Il faut que je trouve un moyen de me débarrasser d'eux tous, et sans plus tarder. Le misérable serait capable de raconter ce qu'il sait et j'en mourrais! Ce moyen, je l'ai! Sous un déguisement je vais aller trouver mon drôle et je verrai l'usage qu'il fait de mon or!

SCÈNE VI.

ENTRENT BELLAMIRA, ITHAMORE ET PILIA-BORSA [1]

BELLAMIRA.

Je veux te faire raison, mon amour et je bois!

ITHAMORE.

Puisqu'il en est ainsi, écoute. (*Il lui parle à l'oreille*).

BELLAMIRA.

Entendu.

ITHAMORE.

Dans ces conditions je bois à mon tour. A toi!

BELLAMIRA.

Tout ou rien!

ITHAMORE.

Si tu m'aimes n'en laisse pas une goutte.

BELLAMIRA.

Si je t'aime! Emplis trois verres!

ITHAMORE.

Trois et cinquante douzaines. Je te fais raison à mon tour!

1. La scène se passe sous une vérandah ou sous le porche de la maison de Bellamira.

PILIA.

Voilà parler comme un chevalier d'armes.

ITHAMORE.

Rivo Castiliano[1]. Un homme est un homme.

BELLAMIRA.

Et le Juif?

ITHAMORE.

Le Juif devrait bien m'envoyer mon argent.

PILIA.

Que feras-tu s'il s'y refuse?

ITHAMORE.

Je sais ce que je sais. C'est un assassin.

BELLAMIRA.

Je ne l'aurais pas cru si brave.

ITHAMORE.

Vous avez connu Mathias et le fils du gouverneur? Il les a tués tous les deux, sans les toucher.

PILIA.

Une jolie besogne.

ITHAMORE.

C'est moi qui portais la soupe qui a empoisonné les nonnes. Lui et moi, en un tour de main, étranglâmes un frère...

BELLAMIRA.

Vous deux, sans autre aide?

ITHAMORE.

Nous deux. Personne ne le sait et ce n'est pas moi qui le raconterai.

PILIA, *bas à Bellamira.*

Le gouverneur sera prévenu.

BELLAMIRA, *bas à Pilia-Borsa.*

Je n'y vois pas d'inconvénient, mais lorsque nous aurons touché plus d'argent. Mon cher Ithamore, viens dormir sur mon sein.

ITHAMORE.

Aime-moi un peu, aime-moi longtemps! et que la musique retentisse tandis que je reposerai sur ta poitrine!

(*Entre* BARABAS *déguisé en musicien français, avec un luth et un bouquet à son chapeau*).

BELLAMIRA.

Un musicien français! Montre-nous ton talent.

BARABAS.

Le temps d'accorder mon luth.

1. Expression qu'on employait souvent durant les orgies et dont l'origine est douteuse.

ITHAMORE.

Veux-tu boire, Français? Voici pour toi, avec un..... La peste soit de son hoquet d'ivrogne !

BARABAS.

Grand merci, monsieur[1].

BELLAMIRA.

Pilia-Borsa, dis au musicien de me donner le bouquet qu'il porte à son chapeau.

PILIA.

Coquin, donnez votre bouquet à ma maîtresse.

BARABAS.

A votre commandement, madame[2].

BELLAMIRA.

O mon Ithamore, comme ces fleurs embaument!

ITHAMORE.

Telle mon haleine, cher cœur ! Il n'y a pas de violettes qui puissent lutter avec elle!

PILIA.

Pouah! Ça sent la rose-trémière.

BARABAS, *à part.*

Me voilà vengé ! Le parfum du bouquet donne la mort. Les fleurs sont empoisonnées!

ITHAMORE.

Joue, ou je fais des cordes à viole de tes boyaux!

BARABAS.

Pardonnez-moi[3]. Je m'accorde. M'y voici.

ITHAMORE.

Donne-lui une couronne, et reverse-moi du vin.

PILIA.

Prends ces deux couronnes et joue.

BARABAS, *à part.*

Avec quelle libéralité les drôles disposent de mon argent !

(*Il joue*).

PILIA.

Il me semble qu'il a de bons doigts.

BARABAS, *à part.*

Comme eux quand ils me volent mon argent !

PILIA.

Quel jeu rapide!

BARABAS, *à part.*

Son jeu est plus rapide quand il jette mon or par la fenêtre !

1. En français dans le texte.
2. *Idem.*
3. *Idem.*

BELLAMIRA.

Musicien, habites-tu Malte depuis longtemps?

BARABAS.

Depuis deux, trois, quatre mois, madame.

ITHAMORE.

Connais-tu un Juif du nom de Barabas?

BARABAS.

Je le connais beaucoup, *monsieur*. Ne seriez-vous pas son valet?

PILIA.

Son valet?

ITHAMORE.

Ne faites pas attention; c'est un rustre. Dites-lui que si.

BARABAS, *à part.*

Il le sait déjà.

ITHAMORE.

Chose étrange que ce Juif vive de sauterelles et de champignons à la sauce!

BARABAS, *à part.*

Imbécile! Le gouverneur se nourrit moins bien que moi!

ITHAMORE.

Il paraît qu'il n'a pas changé de chemise depuis la circoncision.

BARABAS, *à part.*

Le drôle! J'en change deux fois par jour!

ITHAMORE.

Le chapeau qu'il porte, Judas l'a laissé au pied du sureau auquel il s'est pendu.

BARABAS, *à part.*

Il m'a été donné par le grand Cham!

PILIA.

Un coquin ranci! Où habite-t'il maintenant?

BARABAS.

Pardonnez-moi, monsieur[1]. Je ne me sens pas bien.

PILIA.

Adieu.

(*Sort Barabas*).

Il faut envoyer une autre lettre au Juif.

BELLAMIRA.

Je t'en prie, mon amour. Encore une autre et en termes catégoriques.

ITHAMORE.

Non. Mieux vaut s'expliquer de vive voix. Dis-lui de te

1. En français dans le texte.

verser trois cents couronnes en lui rappelant que les nonnes aimaient le riz et que Frère Bernardin dormait tout habillé.

PILIA.

Je m'en charge. Je sais maintenant ce que cela signifie.

ITHAMORE.

Cela signifie ce que cela signifie. Rentrons. Voler un Juif n'est point commettre un péché, mais faire plutôt acte de charité !

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

ENTRENT FERNEZE, DES CHEVALIERS, MARTIN DEL BOSCO ET DES OFFICIERS[1].

FERNEZE.

Maintenant, confiants en vos armes, veillez à ce que Malte soit bien fortifiée et montrez-vous résolus. Calymath, qui nous surveille depuis longtemps, prendra la ville ou mourra sous ses murs.

PREMIER CHEVALIER.

Il mourra, car jamais nous ne nous rendrons.

(*Entrent* BELLAMIRA *et* PILIA-BORSA).

BELLAMIRA.

Conduisez-nous auprès du gouverneur.

FERNEZE.

Eloignez cette femme! C'est une courtisane.

BELLAMIRA.

Qui que je sois, veuillez m'écouter. Je viens t'apprendre par qui ton fils a été tué. Mathias ne fut pas coupable, mais le Juif.

PILIA.

Lequel, outre la mort de ces gentilshommes, a empoisonné sa fille et les nonnes, étranglé un Frère, sans compter d'autres méfaits.

FERNEZE.

Possédez-vous la preuve de ce que vous avancez?

BELLAMIRA.

Une preuve indiscutable. Son serviteur est dans ma maison. Il lui a servi de complice. Il avouera tout.

FERNEZE.

Qu'on aille le chercher sur-le-champ.

(*Sortent les officiers*).

Je me suis toujours méfié de ce Juif!

(*Entrent* LES OFFICIERS *avec* BARABAS *et* ITHAMORE).

1. La scène est dans la maison du Conseil.

BARABAS.

J'avancerai seul, chiens ! Ne me bousculez pas !

ITHAMORE.

Moi non plus ! Je ne peux pas vous suivre... O mon ventre !

BARABAS, *à part.*

Un grain de poudre en plus et j'étais sauvé !

FERNEZÈ.

Allumez les feux, chauffez les fers, et qu'on aille me chercher la roue !

PREMIER CHEVALIER.

Attendez, monseigneur. Peut-être va-t-il se confesser.

BARABAS.

Confesser ? Que voulez-vous dire ? Qui se confesserait ?

FERNEZE.

Toi et le Turc. Tu es l'assassin de mon fils.

ITHAMORE.

J'avoue le crime, monseigneur. Votre fils et Mathias étaient tous deux engagés envers Abigaïl, Barabas a imaginé un faux défi.

BARABAS.

Qui l'a porté ?

ITHAMORE.

Moi, je l'avoue. Mais qui l'a écrit ? Lui qui, de plus, a étranglé Bernardin, empoisonné les nonnes et sa propre fille.

FERNEZE.

Qu'on l'éloigne. Sa vue me ferait mourir !

BARABAS.

Gens de Malte, écoutez-moi. Cette femme est une courtisane, cet homme un voleur, le troisième mon esclave. Rendez-moi justice avant de me prendre la vie.

FERNEZE.

Ecartez-le de mes yeux ! On vous fera justice.

BARABAS, *à part.*

Tant pis pour vous, démons ! Je vivrai malgré vous. Leurs âmes paieront leur indiscrétion, car j'espère que l'effet des fleurs empoisonnées ne tardera pas à se produire !

(*Sortent les Officiers, Barabas, Ithamore, Bellamira et Pilia-Borsa*).

(*Entre* KATHERINE).

KATHERINE.

Quoi ! Mathias assassiné par le Juif ! Ferneze, c'est ton fils qui a tué le mien !

FERNEZE.

Patience ! Le coupable est bien le Juif, l'initiateur du défi qui leur a mis les armes aux mains !

KATHERINE.

Où est le Juif ? Où est ce meurtrier ?

FERNEZE.

En prison, en attendant qu'on le juge.

(*Rentre le* PREMIER OFFICIER).

PREMIER OFFICIER.

Monseigneur, la courtisane et son complice sont morts, ainsi que le Turc et Barabas.

FERNEZE.

Mort !

PREMIER OFFICIER.

Mort, monseigneur. On apporte son corps.

BOSCO.

Voilà une mort soudaine bien étrange !

(*Rentrent les* OFFICIERS *portant le corps de* BARABAS).

FERNEZE.

Ne vous étonnez pas outre mesure, le ciel est juste. Leurs morts auront ressemblé à leurs vies. N'y pensons plus. Qu'on les enterre. Quant au corps du Juif, qu'on le jette par-dessus les murailles, il servira de pâture aux vautours et aux bêtes sauvages. Maintenant, en avant, et songeons à fortifier la ville !

(*Ils sortent, abandonnant Barabas*).

SCÈNE II.

BARABAS[1].

BARABAS.

Je suis seul. Bien travaillé, boisson qui procure le sommeil ! Je me vengerai de cette ville maudite ! Grâce à moi, Calymath pourra y entrer. Je l'aiderai à égorger les enfants et les femmes, à brûler les églises, à renverser les maisons, à s'emparer de mes marchandises et de mes terres. Le gouverneur en esclavage ramera sur une galère ou sera fouetté jusqu'à ce qu'il en meure !

(*Entrent* CALYMATH, DES PACHAS *et* DES TURCS).

1. La scène se passe en dehors des murs de la ville.

CALYMATH.

Quel est cet homme? Un espion?

BARABAS.

Oui, monseigneur, un espion qui cherche l'endroit par lequel vous pourriez pénétrer et surprendre la ville. Je m'appelle Barabas, le Juif.

CALYMATH.

Celui dont on confisqua les biens sous prétexte de payer le tribut?

BARABAS.

Lui-même, monseigneur. Depuis ce temps, ils ont acheté un esclave m'appartenant, pour qu'il m'accusât de mille vilenies. Ils voulaient m'emprisonner, je me suis échappé de leurs mains.

CALYMATH.

Aurais-tu démoli ta prison?

BARABAS.

Non. J'ai bu un mélange de pavots et de mandragore. Je me suis endormi et comme ils me supposaient mort, ils m'ont jeté par-dessus le rempart. Voilà comment il se fait que le Juif se trouve ici, à vos ordres.

CALYMATH.

Bravement agi! Ainsi donc, Barabas, tu prétends nous rendre maîtres de Malte?

BARABAS.

Sûrement, monseigneur. Près de l'écluse le roc creusé laisse passer le cours rapide des eaux et celui des canaux construits dans la ville. Si tu veux franchir les remparts je puis conduire une centaine de soldats par cette brèche, gagner le centre de la ville et vous ouvrir ainsi les portes. Malte ne tardera pas à vous appartenir.

CALYMATH.

Si tu dis vrai je t'en nommerai le gouverneur.

BARABAS.

Si je mens ma vie vous appartient.

CALYMATH.

Tu te seras condamné toi-même. A l'assaut!

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Sonnerie d'alarme au dehors.

ENTRENT CALYMATH, DES PACHAS, DES TURCS ET BARABAS, AVEC FERNEZE ET DES CHEVALIERS PRISONNIERS [1].

CALYMATH.

Rabaissez votre orgueil, Chrétiens prisonniers, et agenouillez-vous pour demander merci à votre ennemi vainqueur. Où est l'espérance que vous mettiez en l'Espagnol hautain? Parle, Ferneze. N'eût-il pas mieux valu que tu tinsses ta promesse, au lieu de te laisser surprendre de la sorte?

FERNEZE.

Que puis-je répondre? Nous sommes captifs et n'avons plus qu'à baisser la tête.

CALYMATH.

Oui, mécréants! Inclinez-vous sous le joug turc et supportez le fardeau de nos colères. Barabas, suivant notre engagement nous te nommons gouverneur. Ces captifs t'appartiennent.

BARABAS.

Merci, monseigneur.

FERNEZE.

O jour fatal! Tomber entre les mains d'un traître et d'un Juif profane! Quelle humiliation plus grande pourrait infliger le ciel?

CALYMATH.

Telle est notre volonté. Barabas, pour garder ta personne, nous mettons ces janissaires à ta disposition. Traite-les bien, comme nous t'avons bien traité nous-mêmes. Maintenant, braves pachas, venez. Nous allons parcourir la ville en ruines et juger des dégâts. Au revoir, brave Juif. A bientôt, grand Barabas.

BARABAS.

Que toutes les chances escortent Calymath!

(*Sortent Calymath et les Pachas*).

Maintenant, pour notre sûreté, que l'on conduise en pri-

1. La scène sur une place de la ville.

son le gouverneur, ses capitaines, ses compagnons et ses alliés!

FERNEZE.

O misérable! Le ciel se vengera!

(*Sortent les Turcs avec Ferneze et les Chevaliers*).

BARABAS.

Assez! qu'il ne m'importune pas davantage[1]. Me voici gouverneur de Malte!... Mais Malte me hait. Sa haine met ma vie en danger, et quel profit le pauvre Barabas tirerait-il de son gouvernement si son existence court un permanent danger? Barabas, ceci demande réflexion. Tu as conquis l'autorité par des méchants moyens, il s'agit de la conserver habilement, ou, tout au moins, de ne point la compromettre sans profit. Commander sans arriver à se constituer des amis et à remplir ses sacs, cela rappellerait l'âne d'Esope qui, chargé de pain et de vin, se débarrassa de son fardeau pour brouter des têtes de chardons. Montrons-nous circonspect. Ne perdons pas de temps. Saisissons l'occasion aux cheveux, et profitons de la chance de peur qu'elle ne nous échappe à jamais. Qui vient?

(*Entrent* FERNEZE *et des* GARDES).

FERNEZE.

Nous, seigneur...

BARABAS.

Oh, seigneur! Les esclaves en sauront quelque chose. Je suis gouverneur à mon tour! (*Aux Gardes*). Sortez!

(*Sortent les Gardes*).

Voici le motif pour lequel je t'ai fait appeler. Ainsi que tu peux en juger, ta vie et le bonheur de Malte dépendent de moi. Barabas les tient à sa discrétion. Maintenant, réponds-moi franchement. Que supposes-tu qu'il adviendra de la ville et de toi?

FERNEZE.

Ceci, Barabas. Maintenant que te voilà au pouvoir, Malte en souffrira, car de toi l'on n'attend que de cruels traitements. Je brave la mort et ne te flatterai point.

BARABAS.

Calme-toi. Ta vie m'importe peu. Donc tu vivras. Quant à ruiner Malte, n'estimes-tu pas qu'il serait impolitique de la part de Barabas de se déposséder d'une telle place? Tu en convenais toi-même. Dans cette île, dans cette Malte, j'ai acquis mes biens, j'ai prospéré! Maintenant que me voilà votre gouverneur, vous pouvez constater que je ne

1. La scène est supposée se passer dans la citadelle.

l'oublie pas! Comme une amie qu'on a seulement connue dans la détresse, j'entends relever Malte momentanément perdue.

FERNEZE.

Barabas ressusciterait Malte de ses ruines? Barabas se montrerait compatissant à l'égard des Chrétiens?

BARABAS.

Que donnerais-tu, gouverneur, pour me voir chasser les bandes d'esclaves à l'aide desquelles le Turc a subjugué toi et ton pays? Si je te livrais la vie de Calymath? Si je m'emparais de ses serviteurs? Si j'enfermais ses soldats dans un des bâtiments de la cité, jusqu'à ce qu'ils fussent tous consumés par le feu?

FERNEZE.

Si tu accomplis de telles promesses, si tu te comportes à notre égard comme tu le prétends, j'agirai auprès des citoyens de la ville, et, au moyen de lettres privées, te ferai attribuer de grosses sommes d'argent pour ta récompense. Je n'en dirai pas davantage. Tiens ta parole et demeure gouverneur.

BARABAS.

Tiens ta parole et sois libre. Gouverneur, je te rends la liberté. Parcours la cité, consulte tes amis, n'écris pas, fais tes démarches de vive voix et compte-moi l'argent dont tu pourras disposer. Je prends alors l'engagement de libérer Malte. Voici mon projet : inviter le prince Selim Calymath à une fête solennelle où tu assisteras, seulement pour accomplir un acte que je te confierai, sans que ta vie se trouve en danger. Cela fait, je pourrai te garantir la liberté de Malte.

FERNEZE.

Voici ma main. Aie confiance en moi, Barabas; je serai présent selon ton désir. Quel moment choisis-tu?

BARABAS.

Il faut agir de suite. Après avoir parcouru la ville, Calymath a l'intention de faire immédiatement voile vers la Turquie.

FERNEZE.

Je vais m'occuper de l'argent et je l'apporterai ce soir.

BARABAS.

N'y manque pas. Au revoir, Ferneze.

(*Sort Ferneze*).

Voilà comment on fait des affaires! En choisissant ses amis parmi ceux qui ont le plus de chances de vous rapporter. Nous autres Juifs, comprenons ainsi la vie! D'ailleurs, les chrétiens n'en usent pas autrement. Maintenant, exécutons notre dessein. D'abord surprendre les

soldats du fameux Selim; ensuite organiser la fête; tout cela sans perdre de temps. Ma politique n'a pas de préjugés. Quant au résultat final de mes intentions secrètes, je le connais, et leurs vies en pourront témoigner!

SCÈNE IV.

ENTRENT CALYMATH ET DES PACHAS.

CALYMATH.

Nous avons visité l'île, assisté au pillage, constaté les dégâts de nos bombardes et de nos canons. À présent je me rends compte de la situation; je vois comment s'assurer la conquête de cette place située au milieu de la Méditerranée, entourée d'autres petites îles pouvant la défendre; sans compter Calabria, soutenue par la Sicile où régna Denis de Syracuse, et les deux superbes tours qui commandent la ville. Je me demande comment nous avons pu nous en rendre maîtres.

(*Entre* UN MESSAGER).

LE MESSAGER.

De la part de Barabas, gouverneur de Malte, j'apporte un message au puissant Calymath. Ayant entendu dire que Sa Souveraineté allait reprendre la mer pour faire voile vers la Turquie, Barabas supplie humblement Votre Majesté de vouloir bien visiter la citadelle où il habite et prendre part à un banquet avant de quitter l'île.

CALYMATH.

Souper avec lui dans la citadelle? Je crains, messager, que fêter ma suite dans une ville de guerre nouvellement saccagée ne soit trop coûteux et trop difficile. En revanche je rendrai visite à Barabas qui a bien mérité de nous.

LE MESSAGER.

Selim, à ce propos, le gouverneur possède une perle si grosse, si précieuse, d'un tel orient, qu'elle représente une somme suffisante pour entretenir vous et vos soldats pendant un mois. Il supplie donc humblement Votre Grandeur de ne pas partir avant de souper avec lui.

CALYMATH.

Comment banqueter avec mes hommes dans les murs de Malte à moins qu'il ne dispose des tables en plein air?

LE MESSAGER.

Il existe un monastère en dehors de la ville. C'est là

qu'il les traitera. Quant à toi, il te recevra chez lui, toi, tes pachas et tes braves compagnons.

CALYMATH.

Soit. Dis donc au gouverneur que nous l'en remercions et que nous souperons avec lui.

LE MESSAGER.

Je cours, monseigneur.

(*Il sort*).

CALYMATH.

Maintenant, regagnez tous vos tentes et songez aux vêtements que nous pourrions revêtir pour honorer la fête de notre gouverneur.

SCÈNE V.

ENTRENT FERNEZE, CHEVALIERS, MARTIN DEL BOSCO [1].

FERNEZE.

Compatriotes, que l'on veille spécialement à ce que nul ne sorte avant d'entendre la décharge d'une coulevrine par celui qui porte le boute-feu. A ce moment, précipitez-vous, venez à mon secours, car je me trouverai en danger. Il s'agit de votre liberté.

PREMIER CHEVALIER.

Que ne ferions-nous pas pour nous délivrer de la servitude des Turcs?

FERNEZE.

Allez.

LE CHEVALIER.

Au revoir, gouverneur!

(*Sortent d'un côté le Chevalier et Martin del Bosco; de l'autre, Ferneze*).

SCÈNE VI.

ENTRENT BARABAS, UN MARTEAU A LA MAIN, ET DES CHARPENTIERS [2].

BARABAS.

Les cordes sont-elles tendues? A-t-on placé les charnières? Vite! S'est-on assuré des grues et des poulies?

1. La scène se passe dans une rue de Malte.
2. La scène dans la citadelle.

PREMIER CHARPENTIER.

Tout est prêt.

BARABAS.

Ne négligez rien ; disposez tout suivant mes ordres. Je reconnais maintenant votre habileté. (*Distribuant de l'argent*). Partagez-vous cet or. Buvez à pleins brocs du Xérès et du vin de Muscat. Descendez à la cave, dégustez tous les vins.

PREMIER CHARPENTIER.

Nous y allons, seigneur, et vous remercions.

(*Sortent les Charpentiers*).

BARABAS.

Si vous aimez à boire, buvez tous votre saoul et crevez ! Pourvu que je vive, le monde entier peut périr. Maintenant, Sélim Calymath, réponds-moi que tu viens et je serai satisfait.

(*Entre* LE MESSAGER).

Eh bien, drôle, viendra-t-il ?

LE MESSAGER.

Il viendra. Ordre est donné à tous ses gens de descendre à terre et de traverser les rues de Malte, pour que tu les reçoives dans la citadelle.

BARABAS.

Alors tout va selon mon gré. Il ne manque plus que le gouverneur. Justement le voici.

(*Entre* FERNEZE).

Maintenant, gouverneur, l'argent.

FERNEZE.

Voici, bénévolement consenties, cent mille livres.

BARABAS.

Cent mille livres, dis-tu ? C'est peu, mais je m'en contenterai. Ne vous en séparez pas encore, car si je ne tenais pas ma promesse, vous pourriez les garder. Maintenant, gouverneur, collabore à ma politique. En ce qui concerne son armée, ses hommes ont été envoyés en avant pour s'abriter dans le monastère dont les fondations renferment des pièces de campagne, des bombardes, des barils pleins de poudre, destinés à les faire sauter, à les ensevelir sous les pierres, de façon que pas un ne sorte vivant. Pour Calymath et ses compagnons, j'ai fait construire une galerie fragile dont le plancher, ce câble coupé, se brisera en deux. Ils tomberont ainsi dans une large fosse. Prends ce couteau. Quand il viendra, quand il s'assiéra au milieu de ses pachas, au coup de canon parti de la tour, coupe la corde et mets le feu. N'est-ce pas bien joué ?

FERNEZE.

Admirablement! Barabas, je m'en rapporte à toi, prends la somme promise.

BARABAS.

Non, gouverneur, je veux d'abord te donner satisfaction et t'épargner le moindre doute. Cache-toi, les voici qui viennent.

(*Ferneze sort*).

N'est-ce point faire du bon commerce que d'acheter des villes par traîtrise, de les revendre par supercherie? Maintenant, dites-moi, habitants de la terre, si jamais plus grande fausseté a été accomplie sous le soleil?

(*Entrent* CALYMATH *et* LES PACHAS).

CALYMATH.

Venez, mes compagnons. Regardez, je vous prie, comme Barabas se donne du mal pour nous accueillir dans sa galerie. Saluons-le. Dieu te garde, Barabas.

BARABAS.

Soit le bienvenu, puissant Calymath.

FERNEZE, *à part*.

Comme ce coquin se moque de lui!

BARABAS.

Te plaît-il, puissant Selim Calymath, de monter nos escaliers?

CALYMATH.

Oui, Barabas. Venez, Pachas.

FERNEZE, *s'avançant*.

Arrête, Calymath! Je vais me montrer plus courtois que Barabas!

UN CHEVALIER.

Feu!

(*Décharges d'artillerie. Ferneze coupe la corde. Le plancher de la galerie s'effondre et Barabas tombe dans une chaudière*).

CALYMATH.

Que veux dire ceci?

BARABAS.

Au secours! A moi, chrétiens!

FERNEZE.

Regarde, Calymath, voilà le sort qui t'attendait!

CALYMATH.

Trahison! Trahison! Sauvons-nous!

FERNEZE.

Non, Selim! demeure. Assiste d'abord à sa fin et tu partiras ensuite si tu le peux.

BARABAS.

Au secours, Selim! Au secours, chrétiens! Gouverneur, pourquoi demeurez-vous impitoyable?

FERNEZE.

Puis-je avoir pitié de tes plaintes ou de toi, Barabas maudit, Juif immonde? Tu paieras ta trahison!

BARABAS.

Vous ne voulez pas me porter secours?

FERNEZE.

Non, misérable!

BARABAS.

Vous non plus, mécréants? Alors, Barabas, souffle ta dernière haine et, malgré l'atrocité de tes tourments, demeure ferme avant de mourir. Gouverneur, c'est moi qui ai tué ton fils, après avoir imaginé le défi qui les a fait en venir aux mains. Calymath, j'avais conspiré ta perte et imaginé ce stratagème pour jeter la confusion parmi vous tous, chrétiens damnés et Turcs infidèles! Maintenant je souffre des maux intolérables! Meurs, vie! Envole-toi, mon âme! Langue, maudis autant que tu peux maudire! Je meurs!

(*Il meurt*).

CALYMATH.

A présent, chrétiens, expliquez-moi ce que veut dire tout cela?

FERNEZE.

Il avait imaginé cet artifice pour attenter à ta vie. Vois, Selim, à quelles méchantes actions se livrait le Juif. Il voulait aussi s'emparer de toi. J'ai préféré te sauver.

CALYMATH.

C'était là le festin qu'il nous préparait? Partons. Nous pourrions courir encore quelque danger.

FERNEZE.

Non, Selim, demeure. Nous te tenons et ne te laisserons pas partir si vite. Aussi bien, que ferais-tu sur tes galères, sans hommes pour les conduire?

CALYMATH.

Ne vous préoccupez pas de cela. Mes hommes sont à bord et m'attendent.

FERNEZE.

Entends-tu la trompette sonner la charge?

CALYMATH.

Oui! Qu'est-ce que cela signifie?

FERNEZE.

Cela signifie qu'on a mis le feu au monastère, qu'il a sauté et que tous tes soldats sont massacrés!

CALYMATH.

O monstrueuse trahison!

FERNEZE.

Une amabilité du Juif! Car celui qui, par trahison, jurait notre perte, par trahison nous aura délivrés. Jusqu'à ce que ton père répare les dommages causés à Malte et à nous, tu demeureras ici. Ou Malte sera libre, ou Selim ne retournera jamais dans l'Empire Ottoman.

CALYMATH.

Laissez-moi plutôt, chrétiens, retourner en Turquie pour m'occuper personnellement de la paix. Me garder prisonnier ne vous rapporterait aucun avantage.

FERNEZE.

Tu demeureras prisonnier à Malte. Le monde entier viendrait à ton secours, nous saurons si bien nous garder à présent, qu'il serait plus facile à l'ennemi de boire l'Océan que de conquérir Malte. Va donc, tandis que nous prierons, ni le Hasard, ni la Fortune, mais le Ciel!

FIN.

NOTICE SUR THOMAS DEKKER

La vie de Thomas Dekker est peu connue. On ne sait pas exactement la date de sa naissance, le lieu non plus ; on ne possède aucun détail sur sa jeunesse, ni sur ses premiers efforts ; enfin, comme celle de sa naissance, la date de sa mort est demeurée un problème.

Collier le fait naître dans le Southwark. On en parlait déjà, avant 1598, dans les théâtres, les tables d'hôte et les tavernes. Il était presque célèbre en 1599, époque à laquelle fut publié son chef-d'œuvre : Le Mardi gras du Cordonnier (The Shoemaker's Holiday), *dont nous donnons ici la première traduction. Outre une intéressante peinture des mœurs anglaises de l'époque, on y trouvera toute la verve originale dont Dekker a fait preuve dans ses pièces :* L'Honnête Prostituée (The Honest Whore), Le Vieux Fortunatus (Old Fortunatus), la Sorcière d'Edmonton (The Witch of Edmonton), *etc., etc. Il semble que, pour cet ouvrage, Dekker ait eu comme collaborateur Robert Wilson, acteur alors à la mode.*

Le personnage de Simon Eyre, le cordonnier, a vécu, si nous en croyons Stow. Il fut successivement tapissier et marchand de nouveautés. En 1419, il construisit Leadenhall, devint Shérif de Londres en 1434, fut nommé lord maire en 1459. « Peut-être, disent les commentateurs de l'édition de Halle, suppose-t-on que le Leadenhall ait été bâti aux frais d'un cordonnier, parce que, dans la suite, ce même Leadenhall servit de marché aux cuirs. »

G. D.

PERSONNAGES

LE ROI.
LE COMTE DE CORNWALL.
SIR HUGH LACY, comte de Lincoln.
ROWLAND LACY, dit Hans } ses neveux.
ASKEW }
SIR ROGER OATELEY, lord-maire de Londres.
MASTER HAMMON }
MASTER WARNER } citoyens de Londres.
MASTER SCOTT }
SIMON EYRE, le cordonnier.
ROGER, communément appelé Hodge. } ouvriers employés chez Eyre.
FIRK }
RALPH }
LOWELL, un courtisan.
DODGER, au service du comte de Lincoln.
UN PATRON HOLLANDAIS.
UN ENFANT.
COURTISANS, GENS DE LA SUITE, OFFICIERS, SOLDATS, CHASSEURS, CORDONNIERS, APPRENTIS, SERVITEURS.

ROSE, fille de Sir Roger.
SYBIL, sa servante.
MARGERY, femme de Simon Eyre.
JANE, femme de Ralph.

La scène à Londres et à Old-Ford.

LE

MARDI GRAS DU CORDONNIER

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

Une rue à Londres.

ENTRENT SIR ROGER OATELEY ET LE COMTE DE LINCOLN.

LINCOLN.

Mon cher lord-maire, vous m'avez maintes fois fêté, ainsi que beaucoup d'autres courtisans, et rarement, ou jamais, nous n'avons eu l'occasion de nous acquitter de votre courtoisie. Mais laissons cela. J'entends dire que mon neveu Lacy aimerait votre fille Rose?

SIR ROGER.

La chose est vraie, mon bon seigneur; en retour, elle l'aime au point que j'en suis réduit à déplorer sa hardiesse.

LINCOLN.

Pourquoi? Croyez-vous qu'il serait honteux d'unir le nom de Lacy à celui d'Oateley?

SIR ROGER.

Ma pauvre fille est indigne de porter un tel nom. Les filles pauvres ne doivent pas épouser des courtisans qui, en soies et en vêtements somptueux, dépensent plus en une année que je ne pourrais le faire de temps en temps. Votre Honneur n'a donc rien à craindre de ma fille.

LINCOLN.

Réfléchissez, milord, et voyez ce que vous avez à faire.

Il n'existe pas dans le monde un homme plus prodigue que mon neveu et je veux vous expliquer comment. Il y a à peu près un an, il manifesta le désir de voir du pays pour acquérir de l'expérience. Je lui donnai de l'argent, des lettres de change et de crédit; je mis à ses trousses des serviteurs pour le surveiller; je chargeai des amis que je possède en Italie de ne pas le perdre de vue. Comment cela devait-il finir? A peine avait-il traversé la moitié de l'Allemagne, son argent était gaspillé, les serviteurs renvoyés, et mon godelureau de neveu, honteux de se trouver menacé de la faillite, se faisait cordonnier à Wittenberg. Un joli métier pour un gentilhomme de sa race! Jugez maintenant de la suite par cela. Je suppose que votre fille apporte en dot un millier de livres? Mon neveu a dépensé davantage en la moitié d'une année. Si vous le constituez héritier de tous vos biens, douze mois suffiront pour qu'il les mange. Je vous conseille donc de chercher quelque autre citoyen pour marier votre fille.

SIR ROGER.

Je remercie Votre Seigneurie. (*A part*). Vieux renard, je m'explique ta finesse. (*Haut*). En ce qui concerne votre neveu, surveillez ses faits et gestes, et demeurez tranquille. J'ai envoyé ma fille assez loin. A présent, il se pourrait que votre neveu Rowland se conduisît mieux, maintenant qu'il possède un métier. Néanmoins, cela ne m'empêche pas de le refuser comme gendre.

LINCOLN.

Je lui réserve un meilleur état. Sa Grâce l'a nommé chef-colonel de toutes les compagnies rassemblées à Londres et dans les comtés environnants, pour servir Sa Grandeur dans les guerres de France. Le voici qui vient.

(*Entrent* LOWELL, LACY *et* ASKEW).

Eh bien, Lowell, quelles nouvelles apportez-vous?

LOWELL.

Monseigneur de Lincoln, Sa Grandeur ordonne que votre neveu s'embarque pour la France avec toutes ses forces. Elle donnerait un million pour qu'elles débarquassent à Dieppe dans les quatre jours.

LINCOLN.

Va rassurer Sa Grâce. Ce sera fait.

(*Sort Lowell*).

Neveu Lacy, dans quelles dispositions sont vos compagnies?

LACY.

Toutes sont prêtes. Les hommes du Hertfordshire campent à Mile-End, ceux de Suffolk et Essex s'exercent dans

Tothill-fields, les Londoniens et ceux de Middlesex attendent gaillardement dans Finsbury, impatients d'entendre sonner l'heure du départ.

SIR ROGER.

Ils ont leurs insignes, leurs vêtements et leurs armes et, s'il plaît à votre cousin Lacy de venir jusqu'au Guildhall, il recevra sa paye. Mes confrères lui remettront vingt livres, comme gages de notre reconnaissance.

LACY.

Je remercie Votre Honneur.

LINCOLN.

Tous mes remerciements, mon cher lord-maire.

SIR ROGER.

Nous vous attendrons au Guildhall.

(*Il sort*).

LINCOLN.

« Comme gages de notre reconnaissance ! » Pas tant de subtilités ! Neveu, ces vingt livres, il te les donne dans sa joie de t'éloigner de sa fille Rose. Je ne voudrais pas te voir perdre ton temps à te faire aimer d'une fille gaie, folâtre et fardée. Je sais que ce manant, cédant à l'orgueil, estimerait une honte de mêler son nom au tien. Rappelle-toi, neveu, la fortune qui t'attend. Encourage l'amour du roi qui brille sur toi et dose tes espérances. Je n'ai pas d'autre héritier que toi, à moins que ton esprit chagrin ne te compromette aux yeux de mon amitié.

LACY.

Milord, je ne tiens ni aux terres, ni aux bénéfices, ni à votre héritage. Je m'embarque pour la France, dans l'unique but d'ajouter de la gloire au nom de Lacy.

LINCOLN.

Pour ces paroles prends ces trente portugaises. Il y en a aussi pour toi, neveu Askew. Les plus grands honneurs vous attendent en France. Donc, neveux, volez rapidement pour accomplir vos desseins. Allez vite au Guildhall où je vous retrouverai; ne vous attardez pas. Quand l'honneur vous appelle, le retard devient une honte.

(*Il sort*).

ASKEW.

Notre oncle semble pressé de vous voir partir.

LACY.

En effet, cousin, mais je tromperai ses projets. J'ai une sérieuse affaire à terminer qui demandera trois jours, une affaire pour laquelle ma présence est indispensable. Avec les compagnies, faites hâte vers Douvres où je vous

retrouverai. Si je dépassais le délai que je me suis assigné, partez pour la France; nous nous rencontrerons en Normandie. Je vous enverrai les vingt livres que l'on m'aura remises et, en outre, dix portugaises sur les vingt qu'il m'a données. Pensez à vos lourdes responsabilités. Je connais votre sagesse pour l'avoir expérimentée dans des conditions aussi graves.

ASKEW.

Je me tiens à votre disposition, mais surtout ayez soin de vous cacher dans Londres. Notre oncle Lincoln a des yeux jaloux qui ne vous dévisagent que pour vous prendre en faute.

LACY.

Qui vient là?

(*Entrent* SIMON EYRE, MARGERY, *son épouse*, HODGE, FIRK, JANE *et* RALPH *portant une paire de souliers*).

EYRE.

Assez pleurnicher! Assez de gémissements, de soupirs et de larmes! Je ferai libérer ton mari, je te le promets, ma chère Jane.

HODGE.

Maître, voici les capitaines.

EYRE.

Paix, Hodge! Fi, vous n'êtes qu'un coquin!

FIRK.

Voici les cavaliers et les colonels, maître.

EYRE.

Paix, Firk! Paix, mon brave Firk! Laissez-moi tranquille avec vos bavardages! J'incarne un homme de la meilleure société et leur parlerai, fussent-ils papes. Gentlemen, capitaines, colonels, commandants! Braves gens, braves chefs, veuillez m'accorder une audience. Je suis Simon Eyre, le cordonnier de Tower-Street. La personne avec cette bouche doucereuse qui jamais ne se fatigue, est ma femme, je puis vous l'affirmer. Voici Hodge, mon valet et mon premier garçon; voici Firk, mon bel amour, et voici Jane la gonflée. Nous venons tous accompagner l'honnête Ralph. Autorisez-le à rester chez lui et, aussi vrai que je suis un bon cordonnier et un gentilhomme habile, si vous achetez des éperons je vous fournirai de bottes pendant sept ans.

MARGERY.

Sept ans?

EYRE.

Paix, diaphragme, je sais ce que je fais.

FIRK.

A la vérité, maître cormoran, vous rendriez service au bon Dieu en laissant Ralph et sa femme demeurer ensemble. C'est une jeune mariée. Si vous emmenez son mari seulement pour une nuit, elle en tombera malade. Elle peut supplier à cette heure, car son mari est un bon ouvrier en ce qui concerne la piqûre et le poinçon. On n'a pas son second dans le métier.

JANE.

Permettez-lui de rester ou je tombe malade!

FIRK.

Elle deviendra comme une paire de vieux souliers, et ne sera plus bonne à rien.

LACY.

Mes amis, mon pouvoir ne va pas jusque-là. Les Londoniens sont recrutés, payés, expédiés par le lord-maire et je ne peux pas remplacer un homme.

HODGE.

Alors vous seriez aussi bien caporal que colonel, si vous ne pouvez pas exempter un homme? A parler franc, vous assumez une rude responsabilité en enrôlant un homme l'année de son mariage.

EYRE.

Bien dit, mélancolique Hodge. Grand merci, mon bon premier garçon.

MARGERY.

Messieurs, des gens comme vous agiraient mal en se montrant impitoyables à l'égard d'une jeune épouse, vu sa situation de nouvelle mariée. Mais laissons pisser le mouton. Son mari est un jeune homme qui débute. Laissons encore pisser le mouton...

EYRE.

Assez avec vos bavardages, vos cris, vos ceci et vos cela. Assez! Silence, Cicely Bambrinket! Laissez parler votre maître.

FIRK.

Et ses cornes aussi.

EYRE.

Trop tôt, mon beau Firk, trop tôt! Paix, coquin! Capitaines, vous ne voulez pas rendre la liberté à cet homme? Soit. Qu'il parte donc. Il tire admirablement. Qu'il s'évanouisse! Paix, Jane, avale tes larmes, elles mouilleraient sa poudre. Prenez-le, mes braves. Hector de Troie n'était qu'un cheval de louage à côté de lui! Hercule et Termagant des couards! Les tables rondes du prince Arthur, par le lord de Ludgate! n'atteignirent jamais sa taille et ne se montrèrent jamais plus pétulants comme hommes

d'épée! Par la vie de Pharaon, vous voyez un brave! un implacable bretteur! Paix, Jane, je n'en dirai pas plus long!

FIRK.

Vois, Hodge, comme mon maître recommande Ralph.

HODGE.

Ralph, tu dois partir.

ASKEW.

Je me félicite, cher maître Eyre, de rencontrer un soldat aussi résolu. Croyez-moi, d'après vos renseignements et vu l'intérêt que vous lui portez, on prendra soin de lui.

LACY.

Tu t'appelles Ralph?

RALPH.

Oui.

LACY.

Donne-moi ta main. Foi de gentilhomme, tu ne manqueras de rien. Femme, ne te désole pas. Dieu, sans aucun doute, te renverra ton mari sain et sauf, mais il faut qu'il parte, la guerre a ses exigences.

HODGE.

Tu serais un couard, par mon étrier, de ne pas partir! (*Entre* DODGER).

DODGER.

Monseigneur, votre oncle est avec le lord-maire et les aldermen à Tower-Hill. Il vous prie de venir le rejoindre le plus promptement possible.

ASKEW.

Allons, cousin.

LACY.

Dodger, courez devant et dites que nous venons.

(*Sort Dodger*).

Ce Dodger, parasite de mon oncle, représente le plus fieffé drôle de la terre. En un jour, il peut semer tant de discorde dans une noble maison, avec ses flagorneries, qu'il faudrait vingt ans pour en réparer les effets. Je crains bien qu'il ne nous accompagne en France pour nous surveiller.

ASKEW.

Raison de plus pour vous recommander de la prudence.

LACY.

Rassurez-vous, mon bon cousin. Ralph, allez joindre votre drapeau.

RALPH.

J'y vais, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement!

Bon maître et vous bonne dame, puisque vous m'avez toujours traité en ami, pendant mon absence, veillez sur ma femme.

JANE.

Hélas, mon Ralph !

MARGERY.

Les larmes l'empêchent de parler.

EYRE.

Paix, monnaie fêlée, flacon pour la peste, ne jetez pas l'inquiétude dans le cœur de ce brave soldat! Allons, Ralph!

JANE.

Que deviendrai-je quand il ne sera plus là !

FIRK.

Il vous resterera moi et mon camarade Hodge. Ne vous faites pas de bile.

EYRE.

Laisse-moi voir ta main, Jane, ta jolie main, ta main blanche. Ces jolis doigts fileront, carderont, travailleront, tourneront des mèches; elles gagneront ta vie et la peste de tous! Ralph, voilà six pence pour toi. Bats-toi pour l'honneur du métier, la réputation de la cordonnerie, la fleur de Saint-Martin, les coquins de Bedlam, Fleet Street, Tower Street et Whitechapel! Casse-moi des têtes de Français! Que la peste soit d'eux! Transperce-les! Bats-toi aussi pour le seigneur de Ludgate! Bataille, mon brave!

FIRK.

Tiens, Ralph, voilà trois pence. Gardes-en deux pour la France. Le troisième penny rafraîchira nos âmes à ton départ, car le chagrin dessèche. Par mon salut, châtie-moi ces *Basa mon cues !*

HODGE.

Ralph, il me coûte de te voir partir... Voilà un shilling pour toi. Dieu t'envoie pour que tu remplisses tes poches de couronnes françaises et de boulets le ventre de tes ennemis.

RALPH.

Merci, maître, merci à tous. Ma gentille femme, ma bien aimée Jane, quand partent les gens riches, ils donnent à leurs épouses de riches cadeaux, des joyaux, des bagues pour orner leurs mains blanches. Accepte cette paire de souliers. Ils ont été coupés par Hodge, piqués par mon camarade Firk, cousus par moi-même qui les ai enrichis de tes initiales. Porte-les, ma chère Jane, pour l'amour de ton mari. Chaque matin quand tu les mettras, pense à moi et prie pour mon retour. Fais-en grand cas,

car je les ai confectionnés de telle sorte que je les distinguerais entre mille.

(*Roulements de tambour. Entrent* LE LORD-MAIRE, LE COMTE DE LINCOLN, LACY, ASKEW, DODGER, *et* DES SOLDATS. *Ils traversent la scène.* RALPH *se mêle à eux.* FIRK *et les autres crient : « Adieu ! » et tous sortent*).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Un jardin à Old Ford.

ENTRE ROSE, FAISANT UNE GUIRLANDE.

ROSE.

Assieds-toi sur ce banc de fleurs et tresse une guirlande pour en couronner ton Lacy! Ces œillets, ces roses, ces violettes, ces giroflées, ces chrysanthèmes si joliment brodés, ne sont pas de moitié aussi beaux que mon Lacy! O père impitoyable! O mes étoiles, pourquoi, le jour de ma naissance, vous êtes-vous assombries, au point que evenue amoureuse, il me faille vivre sans celui que aime? Parce que j'aime mon cher Lacy, je suis emprionnée ici comme une voleuse, retenue dans des murs ue mon père bâtit pour un meilleur usage! Il me faut nguir après qui, je le sais, se lamente de mon absence utant que moi de la sienne.

(*Entre* SYBIL).

SYBIL.

Bonjour, jeune maîtresse. Gageons que vous me destinez cette guirlande? On me prendra pour la Dame de la Moisson.

ROSE.

Sybil, quelles nouvelles de Londres?

SYBIL.

Toutes bonnes. Le lord-maire votre père, master Philpot votre oncle, master Scot votre cousin, et mistress Frigbottom, vous envoient leurs meilleurs vœux.

ROSE.

Lacy envoie-t-il ses salutations à son amante?

SYBIL.

Oh oui, et à très haute voix. Je ne le reconnaissais pas. Il portait une écharpe ici, une écharpe là, un bouquet de plumes, des joyaux, des pierres précieuses et une paire de jarretières, comme les rideaux de soie jaune qui sont ici, à Old Ford, dans la chambre de maître Belly.

Je me suis arrêtée devant notre porte, à Cornhill, je l'ai regardé, il m'a regardée, je lui ai parlé, il ne m'a pas adressé la parole. Cela, me suis-je dit, crie vengeance. Il a passé devant moi d'un air méprisant. Etes-vous devenu fantasque ? pensais-je. Là-dessus j'entrai et lui fermai la porte au nez.

ROSE.

O Sybil, comme tu traites mal mon Lacy, ! Mon Rowland est gentil comme un agneau, doux comme une colombe !

SYBIL.

Doux ? Comme un boisseau de pommes sauvages ! Il me jetait des regards aussi aigres que le verjus. Va, me disais-je, tu peux être beaucoup dans mes cotillons, tu ne seras jamais rien dans mes bas ! C'est votre faute, maîtresse. Ça vous apprendra à aimer qui ne vous aime pas. A votre place je lui dirais : « Adieu, Jeronimo, adieu[1] ! »

ROSE.

Alors il me laisse et part pour la France ?

SYBIL.

Je l'ignore, mais sûrement je l'ai vu qui paradait devant ses soldats. Un homme comme il y en a peu ! Ainsi de ceux qui n'agissent pas comme tout le monde ! Laissez-le aller se faire pendre, ma jeune maitresse !

ROSE.

Retourne à Londres et informe-toi si mon Lacy part ou non pour la France. Fais cela ; pour ta peine je te donnerai mon tablier de batiste, des gants, une paire de bas rouges et un corsage. Veux-tu partir pour l'amour de moi ?

SYBIL.

Si je le veux ? Certainement je le veux. Un tablier de batiste, des gants, une paire de bas rouges et un corsage ! Je suerais du sang pour vous ! Un tablier de batiste ! Je vais aller d'un trait et serai de retour en un clin d'œil !

ROSE.

Va, ma bonne Sybil, cependant je m'abandonnerai à ma douleur !

1. La phrase est tirée de *Spanish Tragedy* de Kyd.

SCÈNE II.

Une rue à Londres.

ENTRE LACY SOUS LES HABITS D'UN CORDONNIER ALLEMAND.

LACY.

Que de travestissements ont pris les dieux et les rois pour satisfaire leurs amours! Rowland Lacy ne saurait donc rougir d'employer un pareil artifice. Déguisé de la sorte, je pourrai jouir, sans qu'on me reconnaisse, de l'heureuse présence de ma Rose. Pour elle j'ai abandonné ma mission en France, encouru le déplaisir du roi et excité la colère dans le cœur de mon oncle Lincoln. Amour, quel est ton pouvoir, puisque d'un homme de haute naissance tu peux faire un vilain et d'un noble esprit quelque chose qui ressemble à un cordonnier! Il devait en être ainsi, puisqu'un père cruel, s'opposant à l'union de nos deux âmes, a secrètement exilé ma Rose de Londres pour l'éloigner de ma présence. Mais confiance! Grâce à la Fortune et à ce déguisement, je reverrai ma beauté, et elle me reverra, dans Tower Street. Avec Eyre le cordonnier, je passerai quelque temps à travailler. Je connais le métier pour l'avoir appris quand je séjournais à Wittenberg. Donc reprends espoir, ne t'effraie pas. Quoi que lui réserve le destin, un homme peut se suffire avec son habileté!

(*Il sort*).

SCÈNE III.

Une cour devant le maison d'Eyre.

ENTRE EYRE, S'HABILLANT.

EYRE.

Où sont ces filles, ces coureuses, ces drôlesses? Elles se vautrent dans le pain trempé de mon indulgence, ramassant les miettes de ma table, au lieu de nettoyer

chez moi! Sortez, gourgandines de bœuf salé! Sortez, coquines au gros ventre, et balayez-moi les ruisseaux afin qu'ils n'empoisonnent pas mes voisins. Allons, Firk! Hodge! Ouvrez les volets! Firk!

(*Entre* FIRK).

FIRK.

O maître, est-ce vous qui parlez de chien d'attache et de Bedlam, ce matin? Je rêvais et me demandais quel fou pouvait parcourir la rue de si bonne heure! Avez-vous donc bu ce matin que votre voix est si claire?

EYRE.

Bien dit, Firk. Au travail, mon brave. Va te laver la figure et tu t'en trouveras mieux.

FIRK.

Que ceux qui mangeront ma figure la lavent! Bon maître envoyez chercher celle qui lave les cochons et vous me verrez devenir plus propre.

(*Entre* HODGE).

EYRE.

Arrière, saligaud! Arrière, coquin! Bonjour, Hodge, bonjour, mon brave premier garçon.

HODGE.

Bonjour, maître. Vous êtes matinal! Une belle matinée, hein? Bonjour, Firk. Je dormirais bien encore! Une belle journée qui se prépare?

EYRE.

Vite à l'ouvrage!

FIRK.

Maître, je suis sec comme poussière quand j'entends mon camarade Roger parler de beau temps! Ce qu'il nous faut c'est du beau cuir; le beau temps c'est pour les manants, les laboureurs et tous ceux qui travaillent dans les champs. Nous travaillons dans une boutique sèche; que peut nous importer la pluie?

(*Entre* MARGERY).

EYRE.

Eh bien, dame Margery, allez-vous vous décider? Appelez les coureuses, vos servantes.

MARGERY.

J'estime qu'il est toujours temps, toujours d'assez bonne heure pour une femme d'être au dehors! Je me demande comment dans Tower-Street tant de femmes se trouvent si tôt debout, sans prétendre qu'il n'est pas de bonne heure et sans bâiller!

EYRE.

Paix, Margery, paix! Où est Cicely Bumtrinket, votre servante? Elle a une mauvaise habitude, celle de péter en

dormant. Appelez la coquine! Si ses gens demandent du cordon à souliers je lui donnerai de l'étrivière!

FIRK.

On appelle ça battre à sec, ce qui équivaut à un signe de sécheresse.

(*Entre* LACY, *déguisé et chantant*).

LACY. *Il a un accent allemand très prononcé.*

Il y avait un pauvre homme du Gelderland,
Qu'ils soient joyeux!
Il était si saoul qu'il ne pouvait pas se tenir...
Qu'ils soient tous ivres!
Fais tinter ta sonnette
Et bois, mon petit homme!

FIRK.

Maître, sur ma vie, voici un camarade. S'il ne porte pas les os de Saint Hugh[1], je veux renoncer aux miens! Sans doute quelque ouvrier de la haute terre. Engagez-le, bon maître, que je puisse apprendre quelque bon tour. Il nous enseignera comment travailler plus vite.

EYRE.

Paix, Firk! Laisse-le passer, s'évanouir. Nous ne manquons pas d'ouvriers. Paix, mon bon Firk!

MARGERY.

Vous feriez mieux de suivre le conseil de votre camarade. Vous en verrez le résultat. Nous n'avons pas assez d'ouvriers. Mais laissons pisser le mouton...

HODGE.

Pardieu, voilà un fameux homme; un habile ouvrier. Adieu, maître. Adieu, patronne. Si un pareil ouvrier ne peut pas trouver d'ouvrage chez vous, Hodge ne peut plus faire votre affaire.

(*Il fait mine de partir*).

EYRE.

Arrête, mon brave.

FIRK.

Puisque votre premier garçon s'en va, patronne, il vous faudra consacrer une journée à en chercher un autre. Si Roger déménage, Firk le suit. Si les os de saint Hugh ne sont pas utilisés, autant planter son poinçon dans le mur et aller jouer. Bonsoir, maître, portez-vous bien, patronne.

EYRE.

Demeure, mon brave Hodge, mon premier garçon si zélé. Ne t'en va pas. Firk! Paix, bouillon de pudding! Par le seigneur de Ludgate, j'aime mes ouvriers autant

1. Saint Hugh était le patron des cordonniers et l'on supposait que ses os avaient été taillés avec des outils de cordonnier.

que ma vie. Paix, hachis de viande! Hodge, s'il a besoin de travail, je vais l'engager. Qu'on aille au-devant de lui... Non! Le voici qui vient à nous.

LACY.

Goeden dach, meester, ende u vro oak[1].

FIRK.

A lui parler sans boire on suffoquerait bientôt. Ami Oak appartenez-vous à la corporation?

LACY.

Yaw, yaw, ik bin den skomawker[2].

FIRK.

Den Skomaker, dit-il? *Skomaker*, avez-vous tous vos outils : une bonne alène, un bon bouchoir, un bon apprêteur, vos quatre sortes de poinçons, vos deux morceaux de cire, votre tranchet, votre manique de cuir et les os du bon saint Hugh pour faciliter votre travail?

LACY.

Yaw, yaw ; be niet vorveard. Ik hab all de dingen voour mack skooes groot and cleane[3].

FIRK.

Ah! Ah! Mon bon maître, engagez-le! Il m'amusera tant que je travaillerai dans la gaîté plus que je ne saurais le faire dans la tristesse.

EYRE.

Ecoute, ami, possèdes-tu quelque dextérité dans le travail mystérieux du couseur?

LACY.

Ik weet niet wat yow seg; ich verstaw you niet[4].

FIRK.

Comme ça, l'homme. (*Il imite le geste d'un cordonnier à l'ouvrage.*) *Ich verste u niet*. Voilà ce qu'il dit.

LACY.

Yaw, yaw; *ick can dat wel doen*[5].

FIRK.

Yaw, yaw! Il parle en bâillant comme une corneille qui ouvre la bouche pour boire du petit lait. Il aurait bien vite avalé un bidon de double bière. Heureusement que Hodge et moi avons l'avantage de boire les premiers, en qualité d'anciens.

1. Bonjour à vous maître, et à votre femme aussi.
2. Oui, oui, je suis cordonnier.
3. Oui, oui, ne craignez rien. J'ai ce qu'il faut pour confectionner des petites et des grandes bottes.
4. Je ne vous comprends pas.
5. Oui, oui, je peux faire cela très bien.

EYRE.

Comment t'appelles-tu?

LACY.

Hans, Hans Meulter.

EYRE.

Donne-moi la main. Tu es le bienvenu. Hodge, reçois-le bien. Firk, souhaite-lui la bienvenue. Viens, Hans. Femme, dit à nos souillons de tenir prêt le déjeuner de nos bons ouvriers. Allons, Hodge!

HODGE.

Hans, tu es le bienvenu. Agis avec nous comme avec de bons compagnons. Sinon on te battra, serais-tu plus fort qu'un géant.

FIRK.

Et bois avec nous, comme un Gargantua. Mon maître ne garde pas les paresseux, je t'en préviens. Holà, l'enfant, apporte un billot à talons, nous avons un nouvel ouvrier.
(*Entre* L'ENFANT).

LACY.

O, ich wersto you; ich moet een halve dossen cans betaelen; here, boy, nempt dis skilling, tap eens freelicke[1].
(*L'Enfant sort*).

EYRE.

Assez bavarder, Firk, récure ta gorge; tu la laveras ensuite avec de la liqueur de Castille.
(*Rentre* L'ENFANT).
Allons, le dernier des cinq, donne-moi à boire. A vous, Hans. Ici, Hodge. Ici, Firk. Buvez, Grecs insensés; travaillez comme de vrais Troyens et priez pour Simon Eyre, le cordonnier. Hans, tu es le bienvenu.

FIRK.

Patronne, vous auriez perdu un bon compagnon qui vous apprendra à rire. Cette bière est venue à point.

MARGERY.

Simon, voilà bientôt sept heures.

EYRE.

Sept heures, moulin à paroles? Sept heures et le repas de mes hommes n'est pas prêt? Qu'on se dépêche, espèce d'anguille marinée! Suis-moi, Hodge. Suis-moi, Hans. Viens, mon brave Firk. On va abattre un peu de besogne et puis on déjeunera.

FIRK.

Doucement! *Yaw, yaw*, brave Hans, quoique mon maître commette l'étourderie de vous appeler avant moi, je ne

1. Je vous comprends. Je dois payer une demi-douzaine de brocs. Ici, garçon, prend ce shilling et verse à volonté.

suis pas assez fou pour vous emboîter le pas quand je suis le plus ancien d'ici !

(*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

Un Champ près d'Old Ford.

ENTRENT MASTER WARNER ET MASTER HAMMON, EN COSTUMES DE CHASSEURS.

HAMMON.

Cousin, battez la fougère, le gibier n'est pas loin. Avec des pieds ailés il suit ce chemin pour échapper à la mort, mais les chiens à sa suite, flairant sa trace, l'auront bientôt atteint. D'ailleurs, l'enfant du meunier me disait, il y a un instant, qu'il l'avait vu remiser, qu'il l'avait hué et qu'il était si forcé qu'il ne résisterait pas longtemps.

WARNER.

S'il en est ainsi le mieux est de traverser les prairies.

(*Entre* UN ENFANT).

HAMMON.

Eh bien? Où est le daim? Que sais-tu de lui?

L'ENFANT.

Je l'ai vu sauter une haie, puis un fossé, traverser le terrain de mon lord-maire ; puis il a fait un bond. Les chasseurs ont crié : « Holla ! » et puis : « Là, enfant ! Là ! » Voilà ce que je sais.

HAMMON.

Merci. En avant cousin, j'espère que nous reprendrons notre revanche aujourd'hui.

SCÈNE V.

Une autre partie du champ.

ENTRENT ROSE ET SYBIL.

ROSE.

Pourquoi me parles-tu de garde forestier?

SYBIL.

Le daim est entré dans la grange en passant par le fruitier. Je le savais et me sentais pâle comme un fromage nouveau, quand arrive Goodman Pin-close, brandissant son fléau et Firk avec une fourche. Le daim tombe, ils tombent sur le daim et je tombe sur eux. Sur ma foi, voilà ce qui s'est passé. Finalement nous l'avons achevé en lui coupant la gorge, puis on l'a découpé, on lui a enlevé les cornes et le lord-maire pourra le manger tout à l'heure.

ROSE.

Écoute ! Voici les chasseurs. Tenons-nous sur nos gardes. Ils vont certainement t'interroger à ce propos.

(*Entrent* MAITRE HAMMON, MAITRE WARNER, DES CHASSEURS *et* L'ENFANT).

HAMMON, *à part.*

Dieu vous garde, belles dames.

SYBIL.

Dames ! C'est stupide !

WARNER.

N'avez-vous pas vu passer un daim par ici ?

ROSE.

Non, mais deux chevrettes.

HAMMON.

Quel chemin ont-elles pris afin que nous les chassions ?

SYBIL.

Les chevrettes ? Qu'entendez-vous par là ?

WARNER.

Bien des choses.

SIBYL.

Dieu bon !

WARNER.

Bonsoir.

HAMMON.

Quel chemin a-t-il pris ?

L'ENFANT.

Il a passé par ici, en courant.

HAMMON.

Par ici, en effet, belle mistress Rose. On l'a vu traverser votre potager.

WARNER.

Pouvez-vous nous indiquer en quel endroit ?

SYBIL.

Fiez-vous à votre flair. Ses cornes vous guideront.

WARNER.

Tu es une mauvaise plaisante.

ROSE.

Vous vous trompez. Jamais un daim sauvage s'aviserait de traverser une place aussi fréquentée. Il a certainement pris un autre chemin.

WARNER.

Mais lequel, mon sucre candi?

SYBIL.

Cherchez, morceau de miel.

ROSE.

Pourquoi demeurez-vous immobile, au lieu de poursuivre votre gibier?

SYBIL.

Gageons qu'ils chassent un agneau.

HAMMON.

Je sais ici un gibier plus agréable.

ROSE.

Oui, mais ce n'est pas lui que vous chassez.

HAMMON.

Je chassais le daim, et c'est le gibier en question qui me chasse.

ROSE.

Ce serait évidemment le gibier le plus étrange que l'on ait jamais vu. Où est votre parc?

HAMMON.

Ici. (*Elle fait mine d'y aller*). Arrêtez!

ROSE.

Entourez-moi d'une palissade et je ne m'éloignerai pas.

WARNER.

Elles nous cherchent querelle.

SYBIL.

Quelle sorte de cerf est le cœur que vous cherchez?

WARNER.

Un cerf, cher cœur.

SYBIL.

Comme on n'en a jamais vu?

ROSE.

Est-il possible que vous perdiez jamais votre cœur?

HAMMON.

Mon cœur est perdu.

ROSE.

Hélas!

HAMMON.

Ce pauvre cerf perdu, je souhaite que vous le retrouviez!

ROSE.

Vous voudriez que votre cerf fût une biche?

HAMMON.

Luck avait des cornes, à ce qu'on prétend.

ROSE.

Dieu, puisqu'il le souhaite, envoyez Luc sur son chemin[1] !

(*Entrent* SIR ROGER *et* DES SERVITEURS).

SIR ROGER.

Quoi? Master Hammon? Soyez le bienvenu à Old Ford.

SYBIL.

Miséricorde ! A bas les mains ! Voici monseigneur !

SIR ROGER.

J'ai entendu dire que vous aviez eu la malchance de perdre la trace de votre gibier?

HAMMON.

En effet, monseigneur.

SIR ROGER.

J'en suis désolé. Quel est ce gentleman?

HAMMON.

Mon beau-frère.

SIR ROGER.

Vous êtes les bienvenus tous les deux. Puisqu'un heureux hasard nous met en présence, vous ne partirez pas d'ici avant de vous être reposés. Sybil va servir. Vous ne mangerez pas des choses extraordinaires ; on vous offrira un repas de chasseurs.

HAMMON.

Je remercie Votre Seigneurie. Cousin, sur ma vie, à la place de la venaison qui nous échappe, je crois bien que je vais trouver une épouse.

SIR ROGER.

Entrez, messieurs. Je reviens de suite.

(*Ils sortent*).

Cet Hammon est un bon gentilhomme, possédant de la naissance et allié à de bonnes familles. Quel époux ce serait pour ma fille ! Rentrons, je n'épargnerai rien pour que ce mariage s'accomplisse.

(*Il sort*).

1. Il y a dans ce dialogue une série de calembours intraduisibles. L'auteur joue sur les mots *dear* (cher), *deer* (daim), *hart* (cerf), *heart* (cœur), *luck* (fortune), *Luc* (Saint-Luc), etc., etc.

FIN DU SECOND ACTE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Une chambre dans la maison d'Eyre.

ENTRENT LACY SOUS LE NOM DE HANS, UN PATRON DE VAISSEAU HOLLANDAIS, HODGE ET FIRK.

LE PATRON.

Ick sal yow wat seggen, Hans; dis skip, dat comen from Candy, is al vol, by Got's sacrament, van sugar, civet, almonds, cambrick, end alle dingen, towsand towsand ding. Nempt it, Hans, nempt it vor meester. Daer be de bils van laden. Your meester Simon Eyre sal hae good copen. Wat seggen yow Hans[1]*?*

FIRK.

Wat séggen de reggen de copen, slopen... Ris, Hodge! Ris!

HANS.

Mine liever broder Firk, bringt Meester Eyre tot det signe vn Swannekin; daer sal yow finde dis skipper end me Wat seggen yow, broder Firk? Doot it, Hodge[2]. Venez, patron.

(*Ils sortent*).

FIRK.

L'amener, dites-vous? Amener mon maître pour qu'il achète un bateau dont le chargement vaut deux ou trois cent mille livres! Ce n'est rien! Rien qu'une bagatelle, une babiole, Hodge!

HODGE.

La vérité est, Firk, que le propriétaire du bateau n'ose pas se montrer, et que ce patron qui traite pour lui, cé-

1. LE PATRON. — Voici ce que je veux vous dire, Hans. Ce bateau qui vient de Candie est chargé, j'en jure devant Dieu, de sucre. de civette, d'amandes, de batiste et de toutes sortes de choses. Un millier de mille choses. Achetez le chargement, Hans, pour votre patron. Voici le permis de débarquement. Votre patron, Simon Eyre, aura fait un bon marché. Qu'en dites-vous, Hans?

2. Mon cher ami Firk, conduisez Master Eyre à l'enseigne du *Cygne*, vous y trouverez le patron et moi. Que dites-vous? Allez, Hodge.

dant à l'amitié qui le porte vers Hans, offre à mon maître Eyre un marché avantageux. On lui donnera des facilités de payement. Il peut acheter les marchandises maintenant, et y gagner beaucoup.

FIRK.

Oui, mais, mon camarade Hans peut-il prêter à mon maître vingt porpentines aussi aisément qu'un simple penny ?

HODGE.

Tu veux dire vingt portugaises? Elles sont là, Firk. Ecoute, elles résonnent dans ma poche, comme les cloches de Saint-Mary Overy.

(*Entrent* EYRE *et* MARGERY).

FIRK.

Chut ! Voici la patronne et mon maître. Elle va gronder de nous voir flâner un lundi. Mais qu'importe ! Laisse-les dire ce qu'ils voudront, le lundi est jour de congé.

MARGERY.

Vous chantez, Sir Sauce, mais vous me le paierez ! Il pourra vous en cuire pour cette chanson !

FIRK

Pourquoi, maîtresse?

HODGE.

Maître, j'espère que vous ne souffrirez pas que ma maîtresse humilie vos ouvriers?

FIRK.

Si elle m'humilie, je la relèverai ! Et puis je l'humilierai aussi d'une boutonnière plus bas !

EYRE.

Paix, Firk ! Par la vie de Pharaon, par le lord de Ludgate, par cette barbe, dont chaque poil vaut la rançon d'un roi, elle ne se mêlera pas de vos affaires ! Paix, mauvaise mèche à huile ! Arrière, reine des massues ! Ne querellez ni moi ni mes hommes, ni moi ni mon cher Firk. Autrement je vous corrigerai[1] !

MARGERY.

Vous pouvez en user avec moi comme il vous plaira. Laissons pisser le mouton.

EYRE.

Paix ! Ne suis-je plus Simon Eyre ? Ces braves gens ne sont-ils plus mes ouvriers, d'habiles cordonniers, des gentlemen du métier? Je ne suis pas un prince, mais pourtant de noble naissance, puisque je descends d'un cordonnier. Arrière, masse informe ! Disparaissez, laitance ! Graisse de cuisine !

1. L'auteur joue avec le nom de *Firk* et le verbe *to firk* (corriger).

MARGERY.

Allez toujours ! Etre appelée laitance et graisse de cuisine pour de tels coquins !

FIRK.

Maîtresse, vous ne pleurerez ni ne maudirez pas plus longtemps à cause de moi ! Maître, je ne veux plus demeurer ici ! Voici un inventaire de mes instruments de travail. Adieu, maître ! Au revoir, Hodge.

HODGE.

Demeure, Firk. Tu ne partiras pas seul !

MARGERY.

Laissez-les partir. Il y a d'autres s ervantes que Mawkin, d'autres ouvriers que Hodge et d'autr es fous que Firk.

FIRK.

D'autres fous ? Si je reste ici maintenant, je veux que mon empois devienne du lacet de soulier !

HODGE.

Si je ne m'en vais pas, je prie Dieu de me changer en Turc, et de m'envoyer à Finsbury pour y servir de but[1]... Viens, Firk !

EYRE.

Arrêtez, mes braves compagnons, mes bras pour le travail, vous les piliers de ma profession ! Quoi ! des bavardages vous feraient abandonner Simon Eyre ! — Arrière ! Graine de cuisine ! Tannikin pain-bis que je ne vous voie plus ! Ne m'irritez pas plus longtemps ! Ne vous ai-je pas connue vendant des tripes dans Eastcheap ? Ne vous ai-je pas fait asseoir dans ma boutique ? Ne vous ai-je pas faite la compagne de Simon Eyre, le cordonnier ? Et c'est ainsi que vous en usez avec mes ouvriers ? Arrière, sac à boyaux ! Petit, va dire au tireur de bière de la *Tête de Sanglier* de me remplir une douzaine de brocs pour mes hommes !

FIRK.

Une douzaine de brocs ! Oh ! le brave patron ! Hodge, maintenant je ne m'en vais plus.

EYRE, *bas à l'enfant.*

Si le tireur en remplit plus de deux, je mets les autres à son compte. (*Haut*). Une douzaine de brocs pour mes ouvriers ! (*L'enfant sort*). Mésopotamiens insensés, vous vous en laverez les foies ! Quel travail achèves-tu, Hodge ?

HODGE.

Une paire de souliers pour la fille du lord-maire, mistress Rose.

1. Finsbury était un centre où l'on s'exerçait au tir à l'arc.

FIRK.

Moi, une paire pour Sybil, la servante de mon Lord. J'entretiens des relations avec elle.

EYRE.

Sybil? Fi! Ne salis pas tes doigts habiles aux pieds d'une graisse de cuisine, d'une cuillère à arroser le rôti. Il n'y a que les dames de la cour, les belles dames, qui doivent nous confier leurs pieds. Laisse les gros ouvrages à Hans.

HODGE.

Maître, tout ceci demeure étranger à la question. Vous souvenez-vous du bateau dont vous a parlé mon camarade Hans? Le patron du susdit et lui ont bu au *Cygne*. Voici les portugaises. Si vous menez les choses à bonne fin, vous deviendrez un lord.

FIRK.

Patronne, si mon maître ne devient pas un lord et vous une lady, je veux être pendu!

MARGERY.

Surtout si vous musez et buvez ainsi!

FIRK.

Boire, maîtresse? Non. Nous avons été au marché avec Skellum Skanderbag[1].

(*Entre* L'ENFANT *avec un habit de velours et une robe d'alderman dont s'habille Eyre*).

EYRE.

Paix, Firk! Silence, moulin à paroles! Hodge, voici une bague à cachet. J'ai envoyé chercher une robe ornée de galons et une casaque damasquinée. Regardez si on les apporte. Aie l'œil, Maggy. Aide-moi, Hodge. Soie et satin, mes joyeux Philistins, soie et satin!

FIRK.

Oh! oh! oh! Mon maître sera aussi fier qu'un chien vêtu d'un pourpoint avec son damasquinage et son velours!

EYRE.

Doucement, Firk! Comment me trouves-tu? Quel air ai-je, Hodge?

HODGE.

Vous ressemblez à vous-même, maître. Je vous avertis qu'il y en a peu dans la ville qui ne vous céderaient le pavé, et seraient capables de se montrer aussi imposants.

FIRK.

Mon maître ressemble à un habit usé, nouvellement re-

1. Skanderbag, ou Scander Beg, un héros albanais qui délivra son pays du joug des Turcs.

tourné et apprêté. Seigneur, quel bon vêtement! Maîtresse, n'en perdez-vous pas la tête?

EYRE.

Qu'est-ce que tu dis, Maggy? Je ne suis pas superbe?

MARGERY.

Superbe! Tout à fait superbe, mon doux cœur! Je ne t'ai jamais tant aimé, doux cœur! Mais il faut laisser pisser le mouton. Je garantis que dans la ville peu de femmes possèdent des maris aussi beaux, seulement quant à leur habillement, laissons pisser le mouton!

(*Rentrent* HANS *et* LE PATRON).

HANS.

Godden day, mester. Dis be de skipper dat heb de skip van marchandice; de commodity ben good; nempt it, master nempt it[1].

EYRE.

Grand merci, Hans. Soyez le bienvenu, patron. Où est amarré ton bateau de marchandises?

LE PATRON.

De skip ben in revere; dor be van sugar, cyvet, almonds, cambrick, and a towsand towsand tings, gotz sacrament; nempt it mester : ye sal heb good copen[2].

FIRK.

Ne le lâchez pas, maître! O doux maître! O douces marchandises! Des prunes, des amandes, du sucre candi, des racines de carottes! Tous mets qui engraissent! Que, sauf vous, pas un homme n'achète une muscade!

EYRE.

Paix, Firk! Venez, patron, je vais à bord avec vous. Hans, lui avez-vous donné à boire?

LE PATRON.

Yaw, yaw, ic heb veale gedrunck[3].

EYRE.

Venez, Hans. Suivez-moi. Patron, je te recommanderai dans la ville.

(*Ils sortent*).

FIRK.

Yaw, heb veale gedrunck, a-t-il dit. On peut les appeler des boîtes à beurre puisqu'ils emmagasinent du veau gras et de la bière épaisse. Venez, maîtresse, j'espère que vous ne gronderez plus.

1. Bonjour, maître. Voilà le patron du bateau de marchandises. L'occasion est bonne. Profitez-en.

2. Le bateau est amarré sur la rivière. Il renferme du sucre, de la civette, des amandes, de la batiste et mille et mille choses. Pardieu! prenez-le, vous ferez une bonne affaire.

3. Oui, j'ai bien bu.

MARGERY.

Non, Firk; non, par Dieu. Hodge, je sens l'honneur s'insinuer dans moi et, qui plus est, comme un soulèvement dans ma chair. Mais laissons pisser le mouton.

FIRK.

Vous sentez, dites-vous, un soulèvement dans votre chair? Peut-être une grossesse? Cela n'enlève pas à mon maître le droit de porter fièrement une robe et une bague d'or. Mais vous grondez toujours, et cela le mettra bientôt à terre.

MARGERY.

Paix, je te prie! Tu fais sourire ma grandeur! Laissons pisser le mouton. Entrons. Hodge, passe le premier. Suivez-moi, Firk.

FIRK.

Je vous suis.

SCÈNE II.

Londres, une chambre dans la maison de Lincoln.

ENTRENT LE COMTE DE LINCOLN ET DODGER.

LINCOLN.

Eh bien, mon excellent Dodger, quelles sont les nouvelles de France?

DODGER.

Monseigneur, le 15 mai les Français et les Anglais entraient en campagne. Des deux côtés, n'écoutant que la colère, la rencontre a été chaude. Cinq longues heures, les armées ont combattu; à la fin la victoire est demeurée de notre côté. Douze mille Français sont restés sur le terrain. Nous avons eu quatre mille morts, parmi lesquels pas un homme de marque, sauf le capitaine Hyam et le jeune Ardington, deux nobles gentlemen que je connaissais beaucoup.

LINCOLN.

Dis-moi, je te prie, pendant le combat, comment s'est comporté mon cher neveu Lacy.

DODGER.

Monseigneur, votre neveu Lacy n'y assistait pas.

LINCOLN.

Il n'était pas là?

DODGER.

Non, mon bon seigneur.

LINCOLN.

Sûrement tu fais erreur. Je l'ai vu s'embarquer et plus de mille yeux pourraient témoigner des adieux qu'il adressait quand, les yeux humides, je lui souhaitais bon voyage. Dodger, rappelle-toi.

DODGER.

Je vous garantis, monseigneur, que je dis la vérité. Et pour le prouver, son cousin Askew, qui le remplaçait, m'a expédié de France afin de lui apprendre qu'il pouvait s'y rendre en secret.

LINCOLN.

Quoi! Il oserait laisser aussi imprudemment sa vie à la disposition d'un roi indigne? Mépriserait-il à ce point mon amitié, les faveurs dont cette main prodigue l'a comblé? Il se repentira de sa témérité! Puisqu'il ne tient aucun compte de l'amitié que je lui portais, il apprendra ce que pèse ma haine. As-tu d'autres nouvelles?

DODGER.

Pas d'autres, monseigneur.

LINCOLN.

Tu ne saurais m'en donner de pires. Obtenir qu'un roi couronne le front d'un étourdi des plus grands honneurs, faire nommer cet étourdi chef colonel, et voir toutes mes espérances brisées! Mais à quoi bon se désespérer? Un mal ne vous soulage pas d'un autre. Sur ma vie, je découvre le complot! Ce vieux chien d'Amour l'aura caressé! Son penchant pour cette pleurnicheuse de Rose aux joues éclatantes, la fille du lord-maire, l'aura détourné de son devoir en le faisant brûler d'une passion qui lui coûtera son crédit, l'amitié d'un roi, la vie peut-être! Et tout cela finirait par un mariage!

DODGER.

Je le crains, monseigneur!

LINCOLN.

Je saurai m'y opposer! Je perds la tête! Dodger!

DODGER.

Monseigneur?

LINCOLN.

Tu sais où est mon neveu. Prends cet or et surveille-le. Tourne autour de la maison du lord-maire. Si mon neveu y fréquente, tu l'y rencontreras. Je t'en prie, fais diligence. Lacy, ton nom jadis honoré est maintenant couvert de honte! Sois circonspect!

(*Il sort*).

DODGER.

Comptez sur moi!

(Il sort).

SCÈNE III.

Londres, une chambre dans la maison du lord-maire.

ENTRENT SIR ROGER ET MASTER SCOTT.

SIR ROGER.

Mon bon Scott, j'ai pris sur moi de vous demander de vouloir bien servir de témoin à l'occasion des fiançailles du jeune Hammon et de ma fille. Tenons-nous à l'écart. Voici nos amoureux qui viennent.

(*Entrent* MASTER HAMMON *et* ROSE.)

ROSE.

Est-il possible que vous m'aimiez ainsi? Non. Je vois dans votre regard toutes les apparences de la flatterie. Ne me prenez plus la main, je vous en prie.

HAMMON.

Ma douce mistress Rose, ne travestissez pas le sens de mes paroles. Ne doutez pas de mon affection. Je vous aime plus que mon propre cœur!

ROSE.

Plus que votre propre cœur? En effet, c'est quand ils sont hors d'haleine que les hommes tiennent ainsi à leurs cœurs.

HAMMON.

Je vous aime, par cette main!

ROSE.

A bas les mains! La chair est faible, et plus faible votre serment!

HAMMON.

Alors, je jurerai par ma vie!

ROSE.

Ne criez pas de la sorte! Une querelle pourrait vous coûter une femme, et la vie et tout. Ne serait-ce pas là que vous voudriez en venir?

HAMMON.

Vous plaisantez!

ROSE.

L'amour aime à s'amuser. Le meilleur serait donc de renoncer à l'amour.

SIR ROGER.

Quoi! Ils se querellent?

SCOTT.

Sans doute, les amoureux sont volontaires, changeants.

HAMMON.

Non, Rose, ne vous montrez pas si fantasque, ne cherchez pas à éviter mon regard. Si grand que soit mon amour, il ne résisterait pas au dédain. Si vous voulez m'aimer, aimez-moi, sinon, adieu!

SIR ROGER.

Eh bien, les amoureux, est-ce décidé?

HAMMON.

Oui, milord.

SIR ROGER.

En ce cas, donnez-moi votre main. Donnez-moi la vôtre, ma fille. Eh bien? Vous la retirez? Qu'est-ce que cela signifie?

ROSE.

Je veux demeurer fille.

HAMMON, *à part.*

Mais pas mourir dans les mêmes conditions.

SIR ROGER.

Allez-vous me contrarier encore avec votre obstination?

HAMMON.

Ne la grondez pas, milord; elle a raison. Si restant vierge elle vit heureuse, elle sera bénie plus qu'en devenant ma femme.

ROSE.

Telle n'est pas mon intention. J'ai fait le serment que vous ne serez pas mon époux.

SIR ROGER.

Vous parlez un peu vite. Maître Hammon sait que je vous réservais une autre fin.

HAMMON.

Voudriez-vous me voir pleurnicher, dépérir, supplier avec des « dame de mon amour », « maîtresse de mon cœur », « Pardonnez votre serviteur »? Ou rimer des vers sur Cupidon et la cruauté de ses flèches? Entreprendre quelque haut fait? Porter votre gant à un tournoi ou à une joute, et raconter combien de galants j'ai désarçonnés? Répondez. Cela vous ferait-il plaisir?

ROSE.

Oui. Quand commencez-vous?

SIR ROGER.

Je saurai bien user de mon pouvoir!

HAMMON.

La haine vaut mieux qu'un amour contraint. (*A part*).

Je sais une donzelle tenant boutique dans Old Change, je vais aller la trouver. Je ne recherche pas l'argent. Je préfère l'amour à tout le reste. (*Haut*). Adieu, mon cher lord-maire. Je retourne à mes anciennes amours, puisque mes nouvelles ne me réussissent pas.

(*Il sort*).

SIR ROGER.

Maintenant, poupée, vous regretterez votre conduite, si Dieu me prête vie! Par Dieu ! j'aurais juré qu'elle accepterait Hammon ! Le congédier ainsi! Rentrez!

(*Sort Rose*).

Autre chose. Master Scott, auriez-vous jamais supposé que master Simon Eyre, le cordonnier, gagnerait tant d'argent en achetant de pareilles marchandises?

SCOTT.

Votre Honneur et moi avons eu raison de nous associer avec lui; car d'après mes renseignements les bénéfices d'Eyre doivent monter au moins à trois mille livres, sans compter les gains sur d'autres marchandises.

SIR ROGER.

Il dépensera quelques-unes de ces livres-là, car je viens de l'envoyer chercher.

(*Entre* EYRE).

Le voici. Bonjour, maître Eyre.

EYRE.

Je suis le pauvre Simon Eyre, milord, votre cordonnier.

SIR ROGER.

Parfait, puisqu'il vous plaît de vous traiter ainsi.

(*Entre* DODGER).

Master Dodger, quelles nouvelles apportez-vous?

DODGER.

Je voudrais entretenir en particulier Votre Honneur.

SIR ROGER.

Rien de plus facile. Master Eyre et master Scott, j'ai quelque affaire à traiter avec ce gentleman. Veuillez, je vous prie, aller devant jusqu'au Guildhall. Je vous suis, master Eyre, et j'espère avant peu vous appeler Shérif.

EYRE.

Appelez-moi, si vous le voulez, roi d'Espagne. Venez, master Scott.

(*Sortent Eyre et Scott*).

SIR ROGER.

Maintenant, master Dodger, aux nouvelles?

DODGER.

Le comte de Lincoln envoie ses hommages à Votre Sei-

gneurie et la prie, si possible, de lui dire où est son neveu Lacy.

SIR ROGER.

En France, je suppose?

DODGER.

Non, je m'en porte garant. Il se cache dans Londres sous un déguisement.

SIR ROGER.

Dans Londres? Cela se peut. Mais, sur ma foi et mon âme, j'ignore où il habite, ou même s'il vit. Répétez-le à monseigneur de Lincoln. Il se cache dans Londres? Master Dodger, peut-être pourriez-vous le découvrir. Si vous parveniez à le mener en France, je vous donnerais une douzaine d'angelots pour votre peine. Autant j'aime son Honneur, autant je déteste son neveu. Informez votre maître de ma part.

DODGER.

Je prends congé.

(Il sort).

SIR ROGER.

Adieu, mon bon Dodger. Lacy à Londres? Je gagerais mon existence que ma fille connaît la situation; voilà pourquoi elle refusait d'écouter master Hammon. Je me réjouis de l'avoir envoyée à Old Ford. Il est l'heure d'aller au Guildhall, où l'on m'attend.

SCÈNE IV.

Une chambre dans la maison d'Eyre.

ENTRENT FIRK, MARGERY, HANS ET ROGER.

MARGERY.

Tu marches trop vite pour moi, Roger! Firk?

FIRK.

Présent!

MARGERY.

Cours jusqu'au Guildhall et informe-toi si mon mari master Eyre, rapportera sa nomination de master shériff Dépêche-toi, mon bon Firk.

FIRK.

J'y vais. S'il ne la rapporte pas, Firk jure de le répudier. Je vais au Guildhall.

MARGERY.

Tu es à la fois compassé et fastidieux!

FIRK.

Votre Excellence déborde d'éloquence! Elle grince comme une roue neuve et semble un vieux baril d'ale aigre qu'on mène à l'échaudoir.

MARGERY.

T'en iras-tu? Tu m'agaces!

FIRK.

Dieu défende que Votre Seigneurie se tourmente! Je cours.

(*Il sort*).

MARGERY.

Maintenant, je voudrais voir Roger et Hans.

HODGE.

Oui, patronne. Je devrais dire madame, mais c'est une vieille expression qui me reste collée au palais et ne veut pas sortir.

MARGERY.

Que veux-tu, mon bon Roger, madame est un bon nom pour une honnête chrétienne. Mais laissons pisser le mouton. Comment vas-tu, Hans?

HANS.

Mee tanck you, vro[1].

MARGERY.

Vous le voyez, Hans et Roger, Dieu a béni votre maître. S'il devient jamais Maître Shérif de Londres, — comme nous sommes tous mortels — je garderai dans un coin quelque curieuse chose pour vous. Comptez sur ma gratitude. Hans, je te prie, rattache mon soulier.

HANS.

Yaw, ic sal, vro[2].

MARGERY.

Roger, tu connais la dimension de mes pieds. Il n'y en pas de plus gros. J'en remercie Dieu. Je voudrais avoir une paire de souliers avec de hauts talons de liège.

HODGE.

Bien.

MARGERY.

Connais-tu quelque confectionneur de bourrelets? Un faiseur de chapeaux venant de Paris? Mon derrière ne bouffe pas assez. Comment m'irait un chapeau? Tout à fait bien, je pense?

1. Je vous remercie, maîtresse.
2. Oui, maîtresse, bien.

HODGE.

Vous aurez l'air d'un chat dans le trou d'un pilori[1].

MARGERY.

Roger, peux-tu me dire où je trouverais à acheter une belle perruque?

HODGE

Chez le rôtisseur, dans Gracious Street.

MARGERY.

Mauvais plaisant. Je parle de faux cheveux, d'une perruque[2].

HODGE.

La première fois que je couperai ma barbe vous en aurez les poils. Ce sont de vrais poils.

MARGERY.

Cela tient chaud, il me faudra un éventail et aussi un masque.

HODGE.

Vous sentez donc le besoin de cacher votre mauvaise humeur?

MARGERY.

Fi! Comme il est coûteux de vivre! Firk n'est pas encore revenu? Hans, ne sois pas si triste; tout passe et s'évanouit, comme dit mon honorable époux.

HANS.

Ick bin vrolicke, lot see yow soo[3].

HODGE.

Maîtresse, voulez-vous fumer une pipe de tabac?

MARGERY.

Fi, Roger! Ces sales pipes de tabac vous font salement cracher! Pas de pipe!

(*Entre* RALPH, *estropié*).

ROGER.

Ralph! Maîtresse, regardez le mari de Jane! Eh quoi? Tu boîtes? Hans, traite-le bien, c'est un confrère, un bon travailleur et un fameux soldat.

HANS.

Sois le bienvenu, ami.

MARGERY.

Je ne le reconnaissais pas. Comment vas-tu, mon bon Ralph? Je suis heureuse de te voir bien portant.

RALPH.

Je voudrais pour l'amour de Dieu que vous me vissiez

1. Une comparaison basée sur la forme de la partie du pilori où s'engageait la tête du prisonnier.
2. Mrs Margery parle d'une perruque (*hair*), Hodge entend lièvre (*hare*).
3. Je suis très heureux et vous aussi.

aussi bien portant que lorsque je suis arrivé en France.

MARGERY.

En vérité, je suis désolée de ton impotence. Dieu, comme la guerre t'a brûlé du soleil! La jambe gauche ne va pas? Il faut remercier Dieu que l'infirmité ne soit pas un peu plus haut, considérant que tu viens de France. Mais laissons pisser le mouton.

RALPH.

Je suis content de constater votre bonne santé, et je me réjouis d'apprendre que mon maître a profité des bénédictions de Dieu depuis mon départ.

MARGERY.

En effet, Ralph, j'en remercie mon Créateur.

HODGE.

Et quelles nouvelles de France?

RALPH.

Donne-m'en d'abord, mon brave Roger, de Londres. Comment va Jane? Quand l'as-tu vue? Où habite mon pauvre cœur? Elle connaîtra la pauvreté maintenant que je ne possède plus tous mes membres pour gagner notre nourriture!

HODGE.

Tes membres? Et tes mains? Un cordonnier gagne toujours son pain, à moins qu'il ne lui reste que trois doigts!

RALPH.

Pendant ce temps-là tu ne me parles pas de Jane.

MARGERY.

Ralph, nous ignorons ce qu'est devenue votre épouse. Elle est restée ici quelque temps et, en qualité de femme mariée, en prenait à son aise. Je l'ai blâmée et ainsi de suite. Bref, elle est partie, sans dire bonsoir, pour ne jamais revenir. Roger, Firk n'est pas encore de retour?

HODGE.

Non.

MARGERY.

Puis nous n'en avons plus entendu parler. On dit qu'elle habite Londres. Mais laissez pisser le mouton. Dans le besoin elle se serait adressée à moi ou à mon mari ou à quelqu'un de mes gens, et chacun, j'en suis sûr, aurait donné selon ses moyens. Hans, va voir si Firk revient.

(*Sort Hans*).

Les choses sont ainsi. Pourquoi pleures-tu, Ralph? Nous sommes sortis tout nus du ventre de notre mère et tout nous devons y retourner. Donc, bénis Dieu en toutes choses.

HODGE.

Jane est pour nous une étrangère. Quant à toi, Ralph,

reprends courage, je sais que tu en as. Ta femme habite Londres. Quelqu'un l'a rencontrée dernièrement très résignée et très propre. Nous la retrouverons.

MARGERY.

Le pauvre garçon succombe au chagrin. Ralph, entre dans la maison, demande à manger et à boire. Tu pourras toujours compter sur moi.

RALPH.

Je vous remercie, maîtresse. Privé de mes membres et de mon bien, je me confie à Dieu, à mes amis et à mes mains !

(*Il sort*).

(*Entrent* HANS *et* FIRK).

FIRK.

Cours, mon bon Hans! O Hodge! O maîtresse! Hodge, dresse les oreilles! Maîtresse, ouvrez les yeux! Mon maître est choisi! Mon maître est nommé! Condamné par tout le pays à être Shérif pour la fameuse année qui vient! A l'heure présente, des hommes en robes noires dont on sollicitait les suffrages tendent les poings et crient : « Oui! oui! oui! » Alors je me suis sauvé...

Et sans autre façon,
Je vous salue, madame la Shérif.

HODGE.

Maîtresse, je n'ajouterai qu'un mot : Bonjour à Votre Seigneurie.

MARGERY.

Bonjour, mon bon Roger. Je vous remercie tous. Firk, tends la main. Voici trois pence pour tes bonnes nouvelles.

FIRK.

Ce n'est que trois demi-pence. Non, c'est bien trois pence, j'en sens les roses [1].

HODGE.

Maîtresse, laissez-vous conduire par moi et ne parlez pas en pleurnichant.

FIRK.

Ce n'est pas elle, c'est Sa Grandeur qui s'exprime ainsi. Maîtresse, parlez-moi sur le même ton qu'auparavant : « A ton ouvrage, Firk », « Ici, mon bon Firk », « Allons, Hodge, plie l'ouvrage ». « Je remplirai vos ventres de nourriture, jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus ».

(*Entre* EYRE, *portant une chaîne d'or*).

1. Du temps d'Elisabeth les pièces d'argent représentaient le profil de la reine avec une ro se derrière la tête.

MARGERY.

Soyez le bienvenu à la maison, maître Shérif. Je prie Dieu de vous conserver riche et en bonne santé !

EYRE.

Regarde, Maggy ! Une chaîne, une chaîne d'or pour Simon Eyre ! Je ferai de toi une lady ! Voici un chapeau français pour toi, mets-le ! Frotte tes sourcils avec ce morceau d'épaule de mouton pour te faire belle ! Où sont mes bons ouvriers ? Roger, je te céderai ma boutique et mes instruments. Firk, tu seras le premier ouvrier. Hans, tu auras cent shillings pour les cent que tu m'as avancés ! Montrez-vous aussi bons travailleurs que l'a été master Simon Eyre et vous deviendrez comme lui Shérif. Comment me trouves-tu, Margery ? Si je ne suis pas prince, je suis princièrement né... Firk, Hodge, Hans !

TOUS TROIS.

Que dit Votre Honneur, Maître Shérif ?

EYRE.

Honneur au métier, mes Babyloniens ! Mais je m'oublie moi-même ! Je suis invité par le lord-maire à dîner à Old Ford ! Il est allé devant, je dois l'y rejoindre. Venez, Madge, avec vos bijoux. Maintenant, mes fidèles Troyens, mon bon Firk, mon fringant Hodge, mon honnête Hans, inventez quelques divertissements, quelques moresques, en l'honneur des gentlemen cordonniers ! Rendez-vous à Old Ford ; vous connaissez mes dispositions. Allons, Madge, en avant ! Fermez la boutique, camarades, c'est jour de congé !

(*Ils sortent*).

FIRK.

O l'incomparable ! Le brave ! Viens, Hodge. Suis-moi, Hans. Nous danserons avec eux une moresque !

(*Ils sortent*).

SCÈNE V.

Une chambre à Old Ford.

ENTRENT SIR ROGER, ROSE, EYRE, MARGERY, SYBIL ET D'AUTRES SERVANTES.

SIR ROGER.

Soyez les bienvenus à Old Ford.

MARGERY.

Je remercie Votre Seigneurie.

SIR ROGER.

Puisse notre mauvais repas mériter les remerciements que vous me prodiguez !

EYRE.

Un repas excellent, mon lord-maire, admirable! Une admirable maison, d'admirables murs, tout admirable et propre !

SIR ROGER.

Sur ma foi, master Eyre, je suis enchanté, ainsi que tout mon entourage, qu'un homme aussi gai que vous soit entré dans notre société.

MARGERY.

A présent, milord, nous prendrons une physionomie grave.

EYRE.

Paix, Maggy! La figue pour votre gravité ! Quand j'irai au Guildhall dans ma robe écarlate, je serai aussi grave qu'un saint, je parlerai aussi gravement qu'un juge de paix ; mais, à cette heure, à Old Ford, chez mon excellent lord-maire, j'entends rester joyeux ! Arrière le tralala! Que dis-tu, douce amie? Je ne suis pas un prince, mais je suis né princièrement. Qu'en pense mon lord-maire?

SIR ROGER.

Ah ! ah ! ah ! Je donnerais mille livres pour posséder un cœur de moitié aussi léger que le vôtre !

EYRE.

Que voulez-vous, milord ! Une livre de souci ne paie pas une drachme de dette. Rions donc, tandis que nous sommes jeunes!

SIR ROGER.

Bravo ! Mistress Eyre, je vous en prie, donnez un bon conseil à ma fille.

MARGERY.

J'espère que mistress Rose ne fait rien de mal?

SIR ROGER.

Je voudrais qu'il en fût ainsi! Sur ma foi, mistress Eyre, j'ajouterais mille marks à la dot de cette enfant maussade pour qu'elle se laissât guider par moi. La guenon ne cesse de me contrarier. Dernièrement un gentleman bien renté et que j'aurais volontiers appelé mon gendre vient ici. La coquine n'a rien voulu savoir. Il lui faut un homme de cour!

EYRE.

Laisse-toi conduire, chère Rose. Tu es mûre pour un mari. N'épouse pas un homme n'ayant pas plus de poils

à la figure qu'il ne t'en pousse sur les joues. Un courtisan ne se lave pas, ne marche pas, avec des ci et des ça. Ces gens habillés de soie ne sont que des images peintes, tout à la façade. Leurs doublures sont usées. Ma jolie souris, épousez-moi un gentleman marchand d'épices, comme votre père; un marchand d'épices dans de bonnes affaires. Des prunes! des prunes! Si je possédais un fils ou une fille à marier, qui ne renfermât pas du sang de cordonnier, je voudrais qu'il empaquetât. Quel joli métier pour un homme de voyager à travers l'Europe, à travers le monde!

(*On entend à la cantonade un tambourin et une cornemuse*).

SIR ROGER.

Quel est ce bruit?

EYRE.

Mon lord-maire, une assemblée de braves compagnons qui, pour l'amour de Votre Honneur, viennent danser une moresque. Entrez, mes Mésopotamiens!

(*Entrent* HODGE, HANS, RALPH, FIRK *et* D'AUTRES CORDONNIERS. *Ils dansent une moresque*).

SIR ROGER.

Ils sont tous cordonniers?

EYRE.

Tous, mon bon lord-maire.

ROSE, *à part.*

Comme ce cordonnier ressemble à mon Lacy!

HANS, *idem.*

Si je pouvais lui parler!

SIR ROGER.

Sybil, va chercher du vin afin qu'ils boivent. Vous êtes tous les bienvenus!

TOUS.

Nous remercions Votre Seigneurie.

(*Rose prend une coupe de vin et se dirige vers Hans*).

ROSE.

Pour l'amour de celui à qui tu ressembles, je bois à toi!

HANS.

Ic bedancke, good frister[1].

MARGERY.

Mistress Rose, vous ne manquez pas de jugement, vous avez bu à mon meilleur ouvrier.

FIRK.

Beaucoup souhaiteraient posséder son habileté!

1. Je vous remercie, brave jeune fille.

SIR ROGER.

Une affaire urgente me rappelle à Londres. Mes amis, entrez, buvez, mangez, et, pour que vous vous en retourniez gaiement, acceptez ces angelots et trinquez à Stratford-Bow.

EYRE.

A ces angelots, mes braves amis, Simon Eyre en ajoute un autre! Tout à la gaieté, Firk!

(*Ils sortent en dansant*).

SIR ROGER.

Suivez-moi, master Eyre, je tiens à votre compagnie.

(*Ils sortent*).

ROSE.

Sybil, que dois-je faire?

SYBIL.

Que se passe-t-il?

ROSE.

Cet Hans, le cordonnier, n'est autre que mon Lacy adoré, déguisé pour parvenir jusqu'à moi! Comment trouver le moyen de lui parler?

SYBIL.

Rassurez-vous. Je gage ma virginité contre rien, et le pari est inégal, qu'à notre retour à Londres, non seulement Hans le Hollandais pourra vous voir et vous parler, mais qu'en dépit des précautions de votre père il vous enlèvera et vous épousera. Cela vous satisfait-il?

ROSE.

Agis dans ce sens et sois assurée de ma reconnaissance éternelle.

SYBIL.

En avant! Il faut accompagner votre père à Londres, de crainte que votre absence ne lui donne des soupçons.

Demain, si vous suivez mon conseil,
J'initierai votre apprenti à un joli métier!

(*Elles sortent*).

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Une rue à Londres.

JANE, DANS UNE BOUTIQUE DE LINGÈRE, TRAVAILLANT. ENTRE HAMMON, EMMITOUFLÉ. IL SE TIENT A DISTANCE.

HAMMON.

Là-bas se trouve la boutique où respire mon amour! Jane est jolie, appétissante, mais elle ne m'appartient pas. Oh! si je la possédais! Trois fois je me suis déclaré, trois fois ma main a effleuré la sienne, pendant que mes pauvres yeux se nourrissaient de ce qui les affame! Misère! J'aime et personne ne m'aime! Je manque de ce que les femmes cherchent dans les autres hommes! La jolie mistress Rose se montrait trop réservée, celle-ci paraît trop curieuse. Non! sa chasteté me prenant pour un freluquet, refuse de réchauffer à l'éclat de ses yeux mon cœur refroidi! Comme elle travaille gentiment! Les jolis doigts! Heureux ouvrage, qui me convie à demeurer immobile afin de la voir sans être vu! Que de fois je me suis arrêté, ainsi, par des soirs de gelée, endurant les morsures du froid, dans le but de la contempler aux reflets de la lumière qui brûlait près d'elle! Un regard m'eût fait aussi riche qu'un roi! Voilà comment l'amour tourne une tête! Avançons, je verrai bien si elle me reconnaît.

JANE.

Monsieur, vous voulez acheter quelque chose? Que désirez-vous? Calicot, linon, chemises de batiste, rabat?

HAMMON, *à part.*

Je désire ce que tu ne veux pas vendre! Tant pis! Je me risque! Combien ce mouchoir?

JANE.

Très bon marché.

HAMMON.

Et ces fraises?

JANE.

Aussi.

HAMMON.

Et ce rabat?

JANE.

Également.

HAMMON.

Tout à bon marché alors? Et ces mains?

JANE.

Ces mains ne sont pas à vendre.

HAMMON.

On peut les obtenir pour rien alors? Non. Je viens pour acheter.

JANE.

Mais nul ne sait quand vous vous déciderez.

HAMMON.

Ma chérie, laissez un instant votre travail et causons.

JANE.

Je ne vis pas à ne rien faire.

HAMMON.

Je vous paierai le temps perdu.

JANE.

Avec moi ça vous coûterait trop cher.

HAMMON.

Voyez comme vous froissez cette toile. Ainsi vous chiffonnez mon cœur.

JANE.

Peut-être.

HAMMON.

Certainement.

JANE.

Que voulez-vous que j'y fasse?

HAMMON.

Vous y mettez trop de modestie.

JANE.

Laissez ma main.

HAMMON.

Je veux vous obéir, des rois me le défendraient-ils. Je vous aime!

JANE.

Alors, partez.

HAMMON.

J'y laisserais mon cœur. Je vous aime!

JANE.

Je vous crois.

HAMMON.

Chez vous l'amour n'engendrerait-il que de la haine?

JANE.

Je ne vous hais point.

HAMMON.

Tout ceci, j'ose le croire, n'est qu'une querelle de femme, d'une femme qui crie « arrière » en souhaitant qu'on vienne à elle. Madame, je parle sérieusement, je porte un chaste amour dans ma poitrine; je vous aime profondément, autant que ma vie, comme un époux aime sa femme. Cet amour ne réclame que ton amour. Tu n'es pas riche, je le sais; mes désirs ne sont point assoiffés d'or. Jane, ma douce beauté, quelle que soit ma fortune, si tu veux que je t'appartienne, elle t'appartiendra. Juge, prononce ta sentence de vie ou de mort. Tu disposes de ma grâce ou de mon châtiment.

JANE.

Je veux bien croire que vous m'aimez, malgré la modicité de la conquête, conquête dont ne peut que médiocrement s'enorgueillir un homme comme vous — je veux dire un gentleman — à qui il serait facile de prendre au piège une femme comme moi pour flatter un caprice amoureux. Il est possible qu'il en soit autrement de votre part, mais beaucoup d'autres agissent ainsi et se plaisent à trafiquer de leurs serments. Je pourrais faire la coquette, je ne serais pas la seule, vous prodiguer des sourires engageants et des regards flatteurs. Je hais les sortilèges. Je pourrais vous dire que je vous crois...

HAMMON.

Pourquoi t'y refuses-tu?

JANE.

Pour ne pas vous chagriner en vous laissant l'espoir de goûter à un fruit qui ne tombera pas. Telle est la véritable raison de mon attitude. Mon mari vit, du moins je l'espère. Il a été pris de force pour ces tristes guerres de France, d'autant plus tristes pour moi qu'il me faut l'attendre. Je n'ai qu'un cœur, et ce cœur lui appartient. Comment, dans ces conditions, en disposerais-je en votre faveur? Tant qu'il vivra je lui appartiendrai, préférant, si pauvre qu'il soit, être sa femme que la concubine d'un roi.

HAMMON.

Chaste et chère femme, je ne veux point abuser de toi, ton refus dût-il me coûter la vie. Cet époux, recruté pour les guerres de France, comment s'appelle-t-il?

JANE.

Ralph Damport.

HAMMON.

Damport. Voici une lettre envoyée de France par un de mes plus chers amis, un gentleman de condition. Il m'envoie les noms des morts ramassés sur le champ de bataille.

JANE.

J'espère que cette liste de deuil ne contient pas le nom de mon amour?

HAMMON.

Ne pouvez-vous pas lire?

JANE.

Je peux.

HAMMON.

Si ma mémoire ne me trahit pas j'ai lu ce nom-là dans la liste. Voyez, ici.

JANE.

En effet! Il est mort! Il est mort! Mon pauvre chéri est mort!

HAMMON.

Du courage, cher amour!

JANE.

Il est mort!

HAMMON.

Chère Jane, n'enrichissez pas votre pauvre chagrin avec de belles larmes! Je déplore la mort de ton mari, puisque tu la déplores!

JANE.

Cette liste est fausse! C'est un piège que l'on me tend!

HAMMON.

Je t'apporterai d'autres lettres envoyées à d'autres personnes et qui contiennent le même renseignement. Jane, la chose n'est que trop vraie. Ne pleure pas. L'affliction, même quand elle prend naissance dans l'amour, ne soulage pas celui qui n'est plus et fait souffrir ceux qui le pleurent.

JANE.

Pour l'amour de Dieu, laissez-moi!

HAMMON.

Que vas-tu devenir? Oublie le mort et aime ceux qui vivent. Son amour est flétri; tu verras grandir le mien!

JANE.

L'heure n'est pas pour moi de songer à l'amour!

HAMMON.

C'est l'heure à laquelle il importe d'y songer, puisque votre amour n'existe plus.

JANE.

Bien qu'il soit mort, cet amour ne sera pas enterré! Pour l'amour de Dieu, laissez-moi seule!

HAMMON.

Autant tuer mon âme, que de te laisser te noyer dans les larmes. Réponds à mes prières et je pars. Dis-moi une fois pour toutes oui ou non.

JANE.

Non!

HAMMON.

Alors adieu. Un adieu n'est pas suffisant! Je reviens. Allons, sèche tes joues. Dis-moi encore une fois oui ou non.

JANE.

Encore une fois je dis non! Encore une fois, je vous supplie de partir, ou c'est moi qui céderai la place.

HAMMON.

Alors, par cette blanche main, je me fâcherai jusqu'à ce que vous reveniez sur ce « non » glacial! Je demeurerai ici jusqu'à ce que votre cœur impitoyable...

JANE.

Pour l'amour de Dieu, taisez-vous! Votre présence ne sert qu'à augmenter ma peine. Ne vous en offensez pas, mais le chagrin veut être seul. C'est pourquoi, une fois pour toutes, je vous dis adieu. Si jamais je me remarie, ce sera avec vous.

HAMMON.

O paroles bénies! Chère Jane, je n'insiste plus! Ton soupir m'a fait riche!

JANE.

Mais la mort me laisse pauvre!

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Londres. Une rue devant la boutique de Hodge.

HODGE A SON ÉTABLI. RALPH, FIRK, HANS ET UN APPRENTI AU TRAVAIL.

TOUS.

Travaillons! travaillons!

HODGE.

Bien dit, mes cœurs. Travaillons aujourd'hui, nous nous reposerons demain. Travaillons pêle-mêle, pour devenir lord-maire ou alderman un jour.

FIRK.

Travaillons!

HODGE.

Bien dit! Alors, Hans, Firk ne travaille pas?

HANS.

Yaw, master.

FIRK.

Ma cornemuse dessèche ce matin faute de l'humecter.

HANS.

Forward, Firk, tow best un jolly yonster. Hort, I, mester, ic bid yo, cut me un pair vampres vor Mester Jeffre's boots[1].

HODGE.

Bien.

FIRK.

Master!

HODGE.

Quoi?

FIRK.

Puisque vous êtes en veine de couper, voulez-vous me couper une paire de pièces, autrement mon travail n'avancera pas.

HODGE.

Dites-moi, messieurs, les souliers de ma cousine Priscilla sont-ils faits?

FIRK.

Votre cousine? Non, maître.

RALPH.

Je suis en train d'y travailler. Elle tient à ce que nul autre que moi les confectionne.

FIRK.

Toi? Alors ce sera un travail boiteux, et elle n'aime pas cela. Ralph, tu aurais pu me l'envoyer, je vous l'aurais corrigée, votre Priscilla! Jamais elle ne mettra cela.

HODGE.

Que dis-tu, Firk? Nous ne sommes pas joyeux à Old Ford?

FIRK.

Joyeux? Quand mes fesses vont de-ci de-là comme une fondrière! Sir Roger, mangeur d'avoine, si tous les repas étaient de cette nature, je ne mangerais plus que des puddings!

RALPH.

Notre camarade Hans a été le mieux partagé.

FIRK.

En effet, mistress Rose a bu à sa santé.

1. Firk, tu es un joli jeune homme. Écoutez, maître. Je vous prie de me couper une paire de devants de bottes pour master Jeffrey.

HODGE.

Bien, bien. Travaille. On dit que sept aldermen sont morts, ou bien malades.

FIRK.

Je m'en moque, je ne serai jamais alderman.

RALPH.

Moi non plus. Mais, en ce cas, mon maître Eyre deviendrait bien vite lord-maire !

(*Entre* SYBIL).

FIRK.

Attention, voici Sybil.

HODGE.

Sybil, sois la bienvenue. Comment ça va-t-il, ma fille ?

FIRK.

Coquine, sois la bienvenue à Londres.

SYBIL.

Merci, excellent Firk. Mon bon monsieur Hodge, quelle délicieuse boutique vous possédez !

RALPH.

Grand merci, Sybil, pour votre bonne chère à Old-Ford.

SYBIL.

Celle que vous ferez ?

FIRK.

Non, par la messe, celle que nous avons faite. Et comment ça va-t-il, toi, mistress Rose et mon lord-maire. J'ai mis la femme en premier.

SYBIL.

Grand merci. Mais je m'oublie. Où est Hans le Flamand ?

FIRK.

Ecoute, pot à beurre, tu vas pouvoir glapir quelque *spreken.*

HANS.

Wat begaie you ? vat vod you, Frister ?[1]

SYBIL.

Ma jeune maîtresse vous prie de venir à propos des derniers souliers que vous lui avez portés.

HANS.

Vare ben your egle fro, vare ben your mistris ?[2]

SYBIL.

A notre maison de Londres, dans Cornhill.

FIRK.

Quelqu'un ne peut-il pas remplacer Hans ?

1. Que voulez-vous, jeune fille ?
2. Où est votre noble lady, où est votre maîtresse ?

SYBIL.

Non. Venez, Hans, je suis sur des aiguilles.

HODGE.

Faites attention à ne pas vous les enfoncer.

SYBIL.

Rapportez-vous-en à moi. J'ai plus d'un tour dans mon sac. Venez, Hans.

HANS.

Gaw, gaw, ic sall meete yo gane[1].

(*Sortent Hans et Sybil*).

HODGE.

Dépêche-toi, Hans. Qui n'a pas de travail?

FIRK.

Moi, maître, car je n'ai pas encore déjeuné et il est l'heure de mâcher.

HODGE.

En ce cas, repose-toi, Ralph. Allons déjeuner! Veillez à ses outils! Allons, Ralph! Allons, Firk!

SCÈNE III.

Au même endroit.

ENTRE UN SERVITEUR.

LE SERVITEUR.

Voyons maintenant l'enseigne *A la Forme de Tower Street*. Par la messe, voici la maison. Holà, quelqu'un! (*Entre* RALPH).

RALPH.

Qui appelle? Que demandez-vous, monsieur?

LE SERVITEUR.

Je voudrais avoir une paire de souliers pour une dame, et cela demain matin. Pouvez-vous les faire?

RALPH.

Comptez dessus. Vous avez sa mesure?

LE SERVITEUR.

Prenez ce soulier comme modèle. Ne manquez pas, car la dame en question se marie demain matin à la première heure.

RALPH.

Quoi! Il faut prendre modèle sur ce soulier? En êtes-vous bien sûr?

LE SERVITEUR.

Certainement, j'en suis sûr. Perds-tu la tête? Je veux

1. Oui, oui, je vais avec vous.

une paire de souliers, ne comprends-tu pas? Une paire de souliers, deux souliers, sur le modèle de celui-ci, pour demain matin, à peu près vers la quatrième heure. Comprends-tu? Peux-tu comprendre?

RALPH.

Oui, monsieur, oui. Je... je... je... peux comprendre. Comme ce soulier, dites-vous?... Je devrais connaître ce soulier... Bien, bien, monsieur, ce sera fait... Quatre heures? Bien .. Où les porterai-je?

LE SERVITEUR.

A l'enseigne de la *Boule d'Or*, dans Watling Street. Vous demanderez master Hammon, un gentleman, mon maître.

RALPH.

Bien, monsieur... Sur le modèle de ce soulier, vous avez dit?

LE SERVITEUR.

J'ai dit, master Hammon, à la *Boule d'Or*. Hammon est le conjoint et ces souliers sont pour la fiancée.

RALPH.

Ils seront faits sur ce modèle... Bien, bien... Maître Hammon, au *Soulier d'Or?* Je veux dire à *la Boule d'Or?* Très bien... Très bien... Un mot encore. Où maître Hammon doit-il se marier?

LE SERVITEUR.

A l'église de la Sainte-Foi... Qu'as-tu? Je t'en prie, fais vite et sur ce, bonsoir.

(*Il sort*).

RALPH.

Sur le modèle de ce soulier, a-t-il dit! Je suis stupéfait de cet étrange accident! Sur ma vie, c'est le soulier que j'ai donné à ma femme, quand je suis parti pour la France! Depuis, hélas! je n'ai plus entendu parler d'elle! C'est son soulier, et la fiancée de cet Hammon ne peut être que Jane!

(*Entre* FIRK).

FIRK.

Par les clous, Ralph, tu as perdu ta part de trois pots! Un compatriote m'a payé à déjeuner.

RALPH.

Là n'est pas la question. J'ai trouvé une meilleure chose.

FIRK.

Une meilleure chose! Une chose d'homme ou de femme?

RALPH.

Firk, connais-tu ce soulier?

FIRK.

Non, sur ma foi, pas plus qu'il ne me connaît. Je n'ai

aucune accointance avec lui, c'est un étranger à mes yeux.

RALPH.

Il n'en est pas de même pour moi. Ce soulier, j'en ferais le serment, a chaussé le pied de ma Jane. Je reconnais sa longueur, sa largeur et sa pointure. Ces nœuds d'amour, c'est moi qui les ai confectionnés. Sur ma vie, grâce à ce vieux soulier, je la retrouverai.

FIRK.

Oh! oh! Un vieux soulier qui est neuf. Une épizootie de fièvre intermittente de folie s'empare-t-elle de toi?

RALPH.

Non, Firk. A l'instant un serviteur me commandait une paire de souliers sur le modèle de celui-ci, pour sa maîtresse qui, demain matin, épouse un gentleman. Pourquoi cette maîtresse ne serait-elle pas ma douce Jane?

FIRK.

Et pourquoi ne serais-tu pas mon doux ânon? Ah! ah!

RALPH.

Ris tant que tu voudras! Je dis la vérité. Demain matin se réunira une assemblée d'honnêtes cordonniers pour surveiller la venue de la fiancée à l'église. S'il s'agit de Jane, je l'emporterai en dépit de ce Hammon et du diable! Sinon, eh bien, je vivrai jusqu'à l'heure de ma mort sans jamais coucher avec une femme!

(*Il sort*).

SCÈNE IV.

Londres. Une chambre dans la maison du lord-maire.

ENTRENT HANS ET ROSE, BRAS DESSUS, BRAS DESSOUS.

HANS.

Maintenant je suis heureux d'avoir pu t'embrasser. Je craignais tant que des obstacles me privassent à jamais de la vue de ma Rose!

ROSE.

Cher Lacy, puisque un heureux hasard favorise notre délivrance, que ton estime pour moi ne retarde pas l'heure tant attendue! Invente un stratagème et Rose te suivra jusqu'au bout du monde!

HANS.

Je suis ivre de joie, tant je me réjouis de ta perfection! ?uisque tu t'intéresses à mes espérances, entassant preuves l'amour sur preuves d'amour, laisse-moi encore, comme ın débiteur auquel on peut avoir confiance, te demander :ette nuit pour me rendre à la maison d'Eyre, mon patron, jui, à la suite de la mort de certains aldermen, est ıommé maire de Londres. Alors, en dépit de la colère de on père et de la rancune de mon oncle, nos heureuses ıoces seront consommées.

(*Entre* SYBIL).

SYBIL.

Ah Dieu! Qu'allez-vous devenir, maîtresse? Trouvez un ›xpédient, votre père est à côté! Il va venir! Il va venir! ›laster Lacy, cachez-vous chez ma maîtresse! Pour l'amour ie Dieu, trouvez un expédient!

HANS.

Votre père vient, ma chère Rose! Que dois-je faire? Où ne cacher? Comment sortir d'ici?

ROSE.

Un homme perd-il ainsi la tête? Redevenez Hans, jouez 'otre rôle de cordonnier et essayez-moi mon soulier.

(*Entre* LE LORD-MAIRE).

HANS.

Par la messe, voilà qui est bien trouvé.

SYBIL.

Votre père!

HANS.

Forware, metresse, 'tis un good skow, it sal vel dute, on ye al neit betallen[1].

ROSE.

Il me blesse. Qu'allez-vous faire?

HANS, *à part.*

C'est la présence de votre père qui vous blesse et non e soulier.

LE LORD-MAIRE.

Chausse bien ma fille et elle te paiera bien.

HANS.

Yaw, yaw, ick wait dat well; forware, 'tis un good skoo, 'is gimait van neits leither; se euer, mine here[2].

(*Entre* UN APPRENTI).

1. En vérité, madame, c'est un bon soulier et qui vous ira bien, u vous ne me le paierez pas.
2. Oui, oui, je le sais bien. C'est un bon soulier, fait de cuir olide; voyez, mon bon monsieur.

LE LORD-MAIRE.

J'en suis sûr. Qu'y a-t-il?

L'APPRENTI.

Le comte de Lincoln vient d'arriver et voudrait vou parler.

LE LORD-MAIRE.

Le comte de Lincoln désire me parler? Bien, je sais d quoi il s'agit. Rose, renvoyez votre cordonnier. Vite! Sybil prépare tout! (*A l'apprenti*). Suis-moi.

(*Il sort*).

HANS.

Mon oncle vient! Que faut-il en conclure? Chère Rose voilà qui menace l'issue de notre amour.

ROSE.

Ne t'alarme pas. Quoi qu'il advienne, Rose t'appar tiendra. J'en fais le serment. Quel que soit l'endroi choisi, je t'y retrouverai. Je ne veux pas fixer le jour. E attendant, éloigne-toi. Plus un mot. L'amour, qui me ren assez forte pour supporter la haine de mon père, me don nera des ailes pour hâter notre fuite.

(*Ils sortent*).

SCÈNE V.

Une autre chambre dans la même maison.

ENTRENT SIR ROGER ET LE COMTE DE LINCOLN.

SIR ROGER.

Croyez-moi, je parle sincèrement. Depuis le départ d votre neveu Lacy pour la France, je ne l'ai pas revu Jugez de ma surprise en apprenant qu'il s'est attardé malgré la haute charge que lui avait confiée le roi.

LINCOLN.

En vérité, Sir Roger Oateley, je vous soupçonnai d'avoir encouragé sa conduite, aidé qu'il était déjà pa son amour pour votre enfant. Je croyais le trouver dan votre maison. Je vois mon erreur, j'en conviens, et je vou faisais tort avec mes suppositions.

SIR ROGER.

Dans ma maison, dites-vous? Milord, j'aime trop votr neveu pour le faire ainsi manquer à l'honneur, faut commise par celui qui lui conseilla de ne pas aller e

France. Aussi vrai que je dis la vérité, surveillant de très près ma fille, je n'ai rien négligé pour qu'elle n'eût avec lui ni rendez-vous, ni conversation. Non que je méprise votre neveu, mais je tiens à votre réputation et j'eusse craint que votre noble sang ne s'en trouvât déshonoré.

LINCOLN, *à part.*

Comme sa langue de manant traduit peu son cœur ! (*Haut*). Bien, bien, sir Roger Oateley, je vous crois et vous remercie de l'intérêt que vous prenez à ma personne. Maintenant, milord, laissez-moi compter sur vous pour chercher mon neveu afin, si je le retrouve, de l'embarquer sans plus tarder pour la France. De la sorte, votre Rose sera libre, nos pensées en repos, et je verrai la fin de bien des soucis qui me rongent.

(*Entre* SYBIL).

SYBIL.

Milord! Au secours, pour l'amour de Dieu! Ma maîtresse! ma jeune maîtresse!

SIR ROGER.

Où est-elle? Que lui est-il arrivé?

SYBIL.

Elle est partie! Elle s'est sauvée!

SIR ROGER.

Partie! Où?

SYBIL.

Je l'ignore. Elle s'est sauvée avec Hans le cordonnier! Je les ai vus courir, courir, courir à grands pas!

SIR ROGER.

Quel chemin ont-ils pris? John, où sont mes gens? Quel chemin?

SYBIL.

Je ne sais pas, n'en déplaise à Votre Grandeur.

SIR ROGER.

Partie avec un cordonnier! Cela peut-il être?

SYBIL.

Aussi vrai que Dieu est dans le ciel, milord!

LINCOLN.

Elle aimerait maintenant un cordonnier! Je n'en suis pas fâché.

SIR ROGER.

Une boîte à beurre flamande! Un cordonnier! Elle serait ingrate au point d'oublier sa naissance, de récompenser ainsi mes soins! Elle mépriserait le jeune Hammon pour aimer un pauvre diable, un coquin besogneux! Soit. Qu'elle se sauve, je ne courrai pas après elle! Qu'elle crève de faim si ça lui plaît. Je ne la connais plus.

LINCOLN.

Ne vous montrez pas aussi cruel...

(*Entre* FIRK *avec des souliers à la main*).

SIR ROGER.

Elle cesse dès à présent d'être ma fille ! Un joli spectacle qu'un lourdaud ivrogne, un ventre plein de bière, un cordonnier ! Voilà du joli !

FIRK.

Un joli soulier, en effet, et qui va comme un pudding dans sa boîte.

SIR ROGER.

Quel est ce drôle ? D'où viens-tu ?

FIRK.

Je ne suis pas un drôle. Je suis Firk le cordonnier, l'ouvrier du patron Roger, et je venais pour prendre la mesure de la jolie jambe de mistress Rose. Là-dessus je souhaite à Votre Seigneurie une aussi bonne santé que celle dont je jouissais à l'ouvrage. Je demeure votre Firk et bonsoir.

SIR ROGER.

Arrête, coquin !

LINCOLN.

Viens ici, cordonnier !

FIRK.

Heureux que le coquin soit avant le cordonnier, autrement je n'aurais jamais daigné retourner chez vous. Vous me voyez très touché.

SIR ROGER.

Milord, ce vilain vous appelle coquin par plaisanterie.

FIRK.

Et quand c'est par plaisanterie qu'on appelle un homme coquin, on aurait tort de se fâcher. Que Votre Seigneurie soit en joie ! (*A part*). Je peux me moquer d'eux, maintenant que mon maître est lord-maire.

SIR ROGER.

Au moins, drôle, à quel patron appartiens-tu ?

FIRK.

Je suis enchanté de voir Votre Seigneurie en si belle humeur. (*Regardant Sybil*). Je n'ai pas de jabot pour la fraise, ni d'estomac pour le cotillon rouge.

LINCOLN.

Il n'est pas question de te faire épouser sa servante. Je te demande le nom de ton patron.

FIRK.

Je chante maintenant au diapason de Rogero, Roger mon camarade est à présent mon maître.

LINCOLN.

Connais-tu un cordonnier du nom de Hans?

FIRK.

Hans, le cordonnier? Oh oui, je le connais! Je vais vous confier un secret : Mistress Rose et lui chantent en ce moment... non, pas en ce moment... mais bientôt chanteront : « Pouvez-vous danser le branle des chemises? »

SIR ROGER.

Sais-tu où il est?

FIRK.

Oui, ma foi!

LINCOLN.

Peux-tu, sérieusement.....

FIRK.

Non! gaîment!

SIR ROGER.

Me dire, mon brave camarade, l'endroit où il se trouve, et tu verras la surprise que je te réserve?

FIRK.

Je ne suis pas votre brave camarade. Non, non. J'exerce un joli métier. En plus, je ne me soucie pas de voir, j'aime mieux sentir. Mettez-moi à même de sentir. *Aurium tenus*, dix pièces d'or; *genuum tenus*, dix pièces d'argent, et alors Firk sera votre homme pour une nouvelle paire de souliers [1].

SIR ROGER.

Voilà un angelot d'avance. Où est-il?

FIRK.

Quoi! Trahir un camarade? Jamais! Devenir le Judas de Hans? Non! Pour que ma corporation m'accuse de trahison? Non! Je serais châtié et violenté! Donnez-moi tout de même votre angelot et l'angelot vous le dira.

LINCOLN.

Parle, mon brave. Il ne t'en arrivera pas de mal.

FIRK.

Ecartez d'abord cette niaise de Sybil.

SIR ROGER.

Rentrez.

(*Sort Sybil*).

FIRK.

Les cruches ont des oreilles et les servantes de grandes bouches. Quant à ce qui concerne Hans, sur ma parole, demain matin lui et la jeune mistress Rose se marie-

1. Il y a là un jeu de mots intraduisible.

ront ensemble. S'il en est autrement que Firk devienne une mesure de beurre et qu'en même temps il tanne le cuir

SIR ROGER

Tu es sûr de cela?

FIRK.

Suis-je sûr que le clocher de Paul soit d'une main plus haute que la pierre de Londres[1], ou que le Pissing-Conduit[2] n'amène que de la pure Mother Bunch? Suis-je certain d'être le vigoureux Firk? Par les clous de Dieu, me prenez-vous pour un homme à vous tromper?

LINCOLN.

Où doivent-ils se marier? Connais-tu l'église?

FIRK.

Sans y être allé j'en sais le nom. Une église où l'on fait des serments... Attendez un peu... Oui, par la messe!... Non... C'est... Ce n'est pas encore cela!... C'est!... J'y suis! L'église de la Foi. C'est là qu'ils seront unis comme une paire de bas, et l'on assistera à un beau spectacle.

LINCOLN.

Sur ma vie, mon neveu Lacy se promène sous le déguisement de ce cordonnier flamand!

FIRK.

Juste.

LINCOLN.

N'est-ce pas, mon brave?

FIRK.

Non. Hans n'est que Hans, et pas un esprit.

SIR ROGER.

Je commence à trembler!

LINCOLN.

Il parle flamand et connaît le métier.

SIR ROGER.

Permettez-moi de ne pas vous quitter, milord. Votre honorable présence pourra, sans aucun doute, en imposer à leur hardiesse; tandis que, agissant seul, je risquerais de n'arriver à rien. Accordez-moi cette faveur?

LINCOLN.

C'est ce qu'il y a de mieux à faire.

FIRK.

En ce cas, je vous conseille de vous lever de bonne heure, car ils ont l'intention de jouer au « Passe et

1. Une pierre, conservée dans les murs de Saint-Swithin, et qui servait à marquer l'endroit où se croisaient les anciennes routes romaines.

2. Un petit conduit placé alors dans les environs du Royal Exchange.

əpasse, quelle main choisissez-vous? » dès la première eure [1].

SIR ROGER.

Ma vigilance égalera leur impatience. Acceptez pour ətte nuit l'hospitalité dans ma maison. Nous nous réveil-:rons à l'aube et, arrivés à Sainte-Foi, nous nous oppo-:rons à cette union inconcevable. L'amour dont ils :ûlent ne rapportera que du froid. Ils maudissent nos nitiés, nous irons au devant de leurs malédictions.

(*Il sort*).

LINCOLN.

Tu as bien dit Sainte-Foi?

FIRK.

Oui.

LINCOLN.

Sois discret, sur ta vie!

(*Il sort*).

FIRK.

Je le suis quand j'embrasse votre femme! Ah! ah! Je nais apporter des souliers à la seigneurie de Sir Roger, ndis que Rose, sa fille, se faisait escamoter par Hans. ucement! Nos deux fourbes seront à Sainte-Foi demain atin pour surprendre master le Marié et mistress la ancée, et, à la même heure, nos amoureux concluront ffaire à Savoye. Mais le plus amusant c'est que Sir ger Oateley trouvera l'épouse de mon boiteux de Ralph r le point de convoler avec un gentleman et qu'il la 'a arrêter en la prenant pour sa fille. Voilà un fameux ort! Maintenant, en douceur. Que me reste-t-il à faire? suis! réunir les cordonniers au Woolsack, dans Ivy ne, pour duper mon gentleman et la femme de Ralph, boiteux! Voilà!

. Allusion à un jeu d'enfant consistant à deviner dans quelle in se trouve un objet.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Une chambre dans la maison d'Eyre.

ENTRENT EYRE, MARGERY, HANS ET ROSE

EYRE.

Voici le matin, n'est-ce pas, mon brave Hans?

HANS.

Le matin qui doit faire de nous deux heureux ou deu misérables! Donc, si vous...

EYRE.

Assez de vos si et de vos car et de tous vos et cætera Sur mon honneur, Rowland Lacy, personne, à moins qu le sort ne s'en mêle, ne te contrariera. Viens sans crainte Ne m'appelle-t-on pas Sim Eyre? Sim Eyre n'est-il pa lord-maire de Londres? Ne tremble pas, Rose. Laisse les dire tout ce qui leur passe par la tête. Cher bijou, t souris?

MARGERY.

Mon bon lord, fais tout ce que tu pourras pour son ami

EYRE.

Eh quoi, ma douce Lady Maggy, supposez-vous Simo Eyre capable d'abandonner son excellent ouvrier Fl mand? Fi! Dieu me garde de passer pour un ingrat! Lad Maggy, jamais tu n'avais coiffé ta tête de Sarrasine d'u chapeau français; jamais doublé ton derrière d'un bou relet; jamais Simon Eyre ne s'était avancé dans une rob rouge, avec une chaîne d'or au cou, et j'abandonnera Hans! Non! Je ne suis pas un prince, mais je suis né prir cièrement!

HANS.

Milord, il est temps de partir.

EYRE.

Lady Maggy, prenez deux ou trois de ces mangeurs c croûtes de pâté, de ces valets en pourpoint de buffle, q vêtus d'une robe noire suivent les talons de Simon Eyr Je vous les donne! Remuez-vous et venez à Savoy, ma reir

brune des perruques, avec ma délicate Rose et mon joli Rowland. Vous les verrez s'enchaîner dans les liens du mariage et, cela fait, vous vous enlacerez, chères colombes d'Hamborow! Comptez sur Simon Eyre. Demeure avec moi, Hans. Tu mangeras des pâtés de hachis et du macaroni. Allons, Rose, mon petit grillon, trémoussez-vous! Milady Maggy, jusqu'au Savoye! Hans, à l'autel et au lit! Un baiser et en avant!

MARGERY.

Au revoir, milord!

ROSE.

Dépêchez-vous, mon amour!

MARGERY.

Il tarde à Rose d'en finir!

HANS.

Viens, ma chère Rose. Il nous faut courir plus vite que le daim.

(*Sortent Hans, Rose et Margery*).

EYRE.

Disparaissez! Par le lord de Ludgate, c'est une vie agitée que celle de lord-maire! Une belle vie, une vie de velours, mais une vie pleine de soucis! Néanmoins, Simon Eyre, mène-la gaiement, pour l'honneur de saint Hugh. Doucement. Aujourd'hui, le roi vient dîner avec moi pour visiter mes nouvelles bâtisses. Sa Majesté sera la bienvenue, fera bonne chair, délicate chair, chair de prince! Aujourd'hui mes compagnons apprentis de Londres dînent aussi avec moi; ils festoieront comme des gentlemen! J'ai promis à ces Cappadociens quand nous nous rencontrions à la Conduite, que si jamais je devenais lord-maire je souperais avec eux; je dois tenir ma parole. Il le faut, par la vie de Pharaon! Par cette barbe aussi, Sim Eyre ne reculera pas! D'ailleurs, j'ai pris l'engagement que, chaque mardi soir, aux sons de la cloche à crêpes, mes gaillards assyriens fermeraient boutique et en avant! Le jour est venu de tenir ma promesse.

(*Chantant*).

Enfants, aujourd'hui vous êtes libres, laissez les soucis aux patrons,
Et que les apprentis prient pour Simon Eyre!

(*Il sort*).

SCÈNE II.

Une rue près de l'Église de la Sainte-Foi.

ENTRENT HODGE, FIRK, RALPH ET CINQ OU SIX CORDONNIERS, TOUS AVEC DES GOURDINS.

HODGE.

Viens, Ralph. Avance, Firk. Mes maîtres, vous possédez tous du bon sang de cordonnier dans les veines, vous êtes les héritiers apparents de saint Hugh, les bienfaiteurs perpétuels de tous les braves compagnons, donc il ne vous arrivera pas de mal. Hammon, serait-il roi, ne pénétrera pas chez toi, Ralph, sans ta permission. Maintenant, dis-moi, es-tu bien sûr que ce soit ta femme?

RALPH.

Comme je suis sûr que voilà Firk. Ce matin, tandis que je lui essayais ses souliers, je la regardais, elle me regardait, et, soupirant, me demandait si j'avais jamais connu un nommé Ralph. « Oui », répondis-je. « Par l'amour de lui, continua-t-elle les yeux remplis de larmes, puisque tu lui ressembles, prends cette pièce d'or ». Je l'ai prise. Ma jambe estropiée et mon voyage sur mer me rendaient méconnaissable. Tout prouve qu'elle m'appartient.

FIRK.

Elle t'a donné cet or? O glorieux or étincelant! Evidemment elle est bien ta femme, t'appartient et t'aime. Pour qu'une femme donne de l'or à un homme, il faut qu'elle ait de lui meilleure opinion que de ceux à qui elle ne donnerait que de l'argent. Quant à ce qui concerne Hammon, ni Hammon ni le bourreau ne te feront de mal à Londres. Notre vieux maître Eyre n'est-il pas lord-maire? N'est-ce pas, mes cœurs?

TOUS.

Oui, oui et Hammon saura ce qu'il va lui en coûter!

(*Entrent* HAMMON, SON SERVITEUR, JANE *et leur suite*).

HODGE.

Paix, les voici qui viennent!

RALPH.

Tenez-vous immobiles, mes cœurs! Firk, laisse-moi parler le premier.

HODGE.

Non, Ralph, ce sera moi!... Hammon, où vas-tu de si bonne heure?

HAMMON.

En quoi cela t'importe-t-il, drôle?

FIRK.

Il lui en importe comme à moi, et aux autres. Bonjour, Jane, comment vas-tu? Seigneur, quel changement! Dieu en soit remercié!

HAMMON.

Coquins, bas les mains! Comment osez-vous effleurer mon amour!

TOUS.

Il nous appelle coquins! Crions: « Clubs pour les apprentis[1]! »

HODGE.

Un instant, mes cœurs! Comment nous osons l'effleurer, Hammon? Nous ferons plus encore. Nous allons l'emmener avec nous. Mes maîtres et gentlemen, ne tirez pas vos broches à oiseaux. Les cordonniers ont le cuir dur!

CEUX DU PARTI DE HAMMON.

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

HODGE.

Vous allez le savoir. Jane, reconnais-tu cet homme? C'est Ralph, je te le dis. Le reconnais-tu, bien que la guerre l'ait rendu boiteux? Ne demeure pas immobile, cours à lui, prends-le par le cou et embrasse-le!

JANE.

Mon époux est vivant! Oh Dieu, laissez-moi! Je veux embrasser mon Ralph!

HAMMON.

Qu'est-ce que cela signifie, Jane?

JANE.

Pourquoi m'avez-vous dit qu'il était mort?

HAMMON.

Pardonne-moi, cher amour, on m'avait trompé. (*A Ralph*). Le bruit a couru à Londres que tu avais été tué.

FIRK.

Tu vois qu'il vit. Jeune femme, décampe avec lui. Maintenant, maître Hammon, où est votre maîtresse, votre femme?

UN SERVITEUR.

Morbleu, maître, il faut nous battre pour elle! Allez-vous la laisser partir ainsi?

1. Pour demander du secours l'habitude était alors de crier: « Clubs clubs! »

TOUS.

A bas cette créature! Clubs! Sus à lui!

HODGE.

Arrêtez!

HAMMON, *au serviteur.*

Arrête, fou! Messieurs, il se tiendra tranquille. Ma Jane me quitterait ainsi en dépit de ses serments?

FIRK.

Oui, monsieur. C'est son devoir. Elle le remplira. Arrangez ça.

HODGE.

Écoute, camarade Ralph, suis mon conseil. Mets la donzelle au milieu; qu'elle choisisse son homme, et devienne sa femme.

JANE.

Qui pourrais-je choisir? Qui a toutes mes pensées, sinon celui que le ciel a crée pour qu'il soit mon amour? Tu es mon époux, et ces humbles habits te rendent à mes yeux plus beau que toutes les richesses. Donc, à bas ces parures! Je les rendrai à leur propriétaire pour demeurer à jamais ta fidèle épouse!

HODGE.

N'en garde pas une guenille! La loi est de notre côté. Celui qui sème sur le terrain d'autrui, compromet sa récolte. Retourne chez toi, Ralph. Suis-le, Jane. Il n'aura pas la valeur d'un busc de toi!

FIRK.

Arrête, Ralph! Ce qui lui appartient t'appartient. Hammon, ne la regarde pas ainsi!

LE SERVITEUR.

Morbleu! Supporterons-nous ça!

FIRK.

Jaquette bleue, demeure tranquille, ou nous allons te mettre une autre livrée sur le dos! Nous fêterons le jour du mardi gras, Saint-George en votre honneur! Ne la regarde pas ainsi, Hammon, ou tu vas avoir affaire à moi! Si tu tiens à ta tête, pas un regard, pas une œillade! Ne la touche pas ou moi et les camarades te faisons ton affaire.

LE SERVITEUR.

Venez, maître Hammon, il n'y a plus à lutter.

HAMMON.

Mes bons amis, écoutez-moi. Honnête Ralph, toi à qui j'ai fait la plus grave injure en aimant Jane, regarde ce que je t'offre. Vingt livres d'or contre ta Jane. Et plus si tu l'exiges.

HODGE.

Ne vends pas ta femme, Jane ! N'en fais pas une prostituée !

HAMMON.

Consens-tu à ne plus la réclamer et à la laisser devenir ma femme?

TOUS.

N'accepte pas, Ralph!

RALPH.

Hammon, supposes-tu qu'un cordonnier devienne assez vil pour s'improviser le maquereau de sa propre femme? Garde cet or qui me répugne. Si je n'étais pas infirme je te ferais ravaler tes paroles!

FIRK.

Un cordonnier vendre sa chair et son sang! Indignité!

HODGE.

Morbleu, reprenez votre argent!

HAMMON.

Je ne reprendrai pas un penny. Mais au lieu du marché que je te proposais, je donne ces vingt livres à Jane et à toi. Puisqu'elle m'échappe, je jure que durant ma vie aucune autre femme ne deviendra mon épouse. Adieu, mes amis, votre joyeux matin aura été pour moi un jour de deuil!

(*Il sort*).

FIRK, *au serviteur*.

Touche à cet or, si tu l'oses! Mieux vaudrait pour toi voyager sur les genoux ! Prenez-le, Jane. Maintenant rentrons, mes cœurs.

HODGE.

Attendez! Qui vient là? Jane, mettez vite ce masque.

(*Entrent* LE COMTE DE LINCOLN, SIR ROGER *et* DES SERVITEURS).

LINCOLN.

Ce valet menteur s'est moqué de nous!

SIR ROGER.

Avance, coquin.

FIRK.

Moi, seigneur? Un coquin? C'est à moi que vous vous adressez?

LINCOLN.

Où mon neveu se marie-t-il?

FIRK.

Il se marie? J'en suis enchanté et que Dieu le tienne en joie ! Ils ont choisi un beau jour et se sont mis sous l'influence d'une bonne planète, Mars dans Vénus!

SIR ROGER.

Tu m'as dit que ma fille Rose se mariait ce matin à Sainte-Foi. Voilà trois heures que nous veillons et nous n'avons rien vu.

FIRK.

J'en suis vraiment désolé. Une fiancée est une jolie chose à voir.

HODGE.

Allons au but. Le fiancé et la fiancée que vous cherchez sont loin, je l'espère. Quoique vous soyez des lords, vous n'avez pas, je suppose, le droit de séparer les hommes des femmes?

SIR ROGER.

Regardez! Ma fille sous un masque!

LINCOLN.

C'est vrai! Et mon neveu, pour dissimuler sa faute, fait semblant de boiter!

FIRK.

En effet Dieu te protège, pauvre couple! Ils sont aveugles et boiteux!

SIR ROGER.

Je soulagerai sa cécité!

LINCOLN.

Et je raccommoderai sa jambe!

FIRK, *bas*.

Tordez-vous de rire! Mon camarade Ralph est pris pour Rowland Lacy et Jane pour mistress Damark Rose! Voilà toute ma plaisanterie!

SIR ROGER.

Enfin, je vous retrouve, ma mignonne!

LINCOLN.

Tu peux cacher ta figure, mais pas l'horreur de ta faute! Où sont tes soldats? A quelles batailles as-tu assisté? Tu t'es battu avec la Honte et la Honte t'a vaincu! C'est inutilement que tu contrefais le boiteux!

SIR ROGER.

Démasquez-vous!

LINCOLN.

Rentrez votre fille.

SIR ROGER.

Emmenez votre neveu.

RALPH.

Morbleu, qu'entendez-vous par là? Devenez-vous fous? J'aime à croire que vous n'allez pas me séparer de ma femme? Où est Hammon?

SIR ROGER.

Votre femme?

LINCOLN.

Quel Hammon?

RALPH.

Oui, ma femme! Le premier d'entre vous qui oserait mettre la main sur elle, je lui brise la caboche avec ma béquille!

FIRK.

Vas-y, Ralph le boiteux! Voilà une véritable plaisanterie!

RALPH.

Pourquoi l'appelez-vous Rose? Son nom est Jane. (*La démasquant*). Regardez-la. La voyez-vous maintenant?

LINCOLN.

Est-ce là votre fille!

SIR ROGER.

Non, pas plus que celui-ci votre neveu. Milord de Lincoln, on s'est moqué de nous deux et c'est ce misérable valet!

FIRK.

Je ne suis pas un valet, je ne suis point un misérable, seulement un aimable plaisant.

SIR ROGER.

Où est ma fille Rose? Où est mon enfant?

LINCOLN.

Où mon neveu Lacy s'est-il marié?

FIRK.

Je m'étais bien promis de me moquer de vous.

LINCOLN.

Je te châtierai!

FIRK.

Tu puniras l'ouvrier, mais pas le cordonnier!
(*Entre* DODGER).

DODGER.

Milord, je viens vous apporter de mauvaises nouvelles. Votre neveu Lacy et votre fille Rose se sont mariés ce matin au Savoye; nul n'était présent sauf la femme du lord-maire. J'apprends aussi, par des officiers, que le lord-maire entend les défendre contre tous ceux qui chercheraient à les désunir.

LINCOLN.

Eyre le cordonnier prendrait-il leur parti?

FIRK.

Oui, seigneur. .Quand les cordonniers sont décidés à protéger une femme, je vous le garantis, rien ne les en empêcherait.

DODGER.

Aussi bien, Sa Grâce dîne aujourd'hui avec le lord-maire. C'est à genoux qu'il implorera le pardon de votre neveu.

LINCOLN.

Je le préviendrai! Venez, sir Roger Oateley. Le roi nous fera justice. Quelles que soient les mains qui les aient unis, je ferai casser le mariage, ou je veux perdre la vie!

(*Ils sortent*).

FIRK.

Adieu, monsieur Dodger! Au revoir, messieurs les fous! Ah! ah! un peu plus, je les cinglais de mes railleries. O mon cœur! Ma braguette est prête à s'envoler en morceaux chaque fois que je pense à mistress Rose! Mais laissons pisser le mouton, comme dit lady Mayoress!

HODGE.

La cause est entendue. Viens, Ralph, rentre avec ta femme. Nous, les habiles cordonniers, irons retrouver notre maître, le nouveau lord-maire, et passerons joyeusement le mardi-gras. Il nous promet du vin, et Madge garde la cave!

TOUS.

Madge est une brave femme!

FIRK.

Et de la nourriture aussi, puisque la naïve Suzanne surveille l'office. Sus aux victuailles, mes braves soldats! Suivez votre capitaine... Ecoutez!

(*Une cloche sonne*).

TOUS.

La cloche sonne les crêpes! La cloche sonne les crêpes!

FIRK.

O douce cloche! O crêpes délicieuses! Ouvrez les portes mes cœurs et fermez les fenêtres! Qu'on fasse sauter les crêpes! Ah! mes cœurs! Dirigeons-nous ensemble, pour l'honneur de saint Hugh, vers le somptueux hôtel de Gracions Street que notre maître, le nouveau lord-maire, a fait bâtir!

RALPH.

Bien des braves compagnons dîneront aujourd'hui aux frais du lord-maire!

HODGE.

Par le ciel, mon lord-maire est un fameux homme! Que les apprentis s'apprêtent à prier pour lui et aussi les gentlemen cordonniers! Mangeons et engraissons-nous de la bonté de milord!

FIRK.

O cloche harmonieuse! O Hodge! O mes frères! Voilà de la ripaille pour les cieux! Les pâtés de venaison vont et viennent fumants, comme des sergents! Les quartiers de bœuf et les pains tranchés s'avancent dans des barils!

Les hachis frits et les gâteaux en terrine défilent dans des brouettes ! Les poules et les oranges s'entassent dans des paniers ! Les tranches de chair et les œufs dans des seaux ! Les tourtes et les crèmes se remuent à la pelle !

(*Entrent* D'AUTRES APPRENTIS).

TOUS.

Whoop ! Whoop ! Par ici !

HODGE.

Eh bien, mes étourneaux, où allez-vous si vite ?

PREMIER APPRENTI.

Où ? Au nouvel Hôtel. Ignorez-vous pourquoi ? Le lord-maire a invité tous les apprentis de Londres à déjeuner ce matin.

TOUS.

Oh ! le brave cordonnier ! O brave seigneur d'une incompréhensible camaraderie ! Ecoutez ! les cloches sonnent les crêpes !

(*Ils lancent leurs bonnets en l'air*).

FIRK.

Assez, mes cœurs ! Chaque mardi-gras est notre année de jubilé et quand la cloche sonne les crêpes, nous sommes aussi libres que le lord-maire ! Nous pouvons fermer nos boutiques et prendre congé. Nous appellerons ça la fête de saint Hugh !

TOUS.

Oui ! Oui ! La fête de saint Hugh !

HODGE.

Et elle aura lieu tous les ans !

TOUS.

Bravo ! bravo ! En avant, mes cœurs ! En avant !

FIRK.

O éternel crédit pour les bons artisans ! En avant, mes cœurs !

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Une rue à Londres.

ENTRENT LE ROI ET SA SUITE.

LE ROI.

Notre lord-maire de Londres est-il donc si gai ?

UN GENTILHOMME.

L'homme le plus joyeux du pays. Votre Grâce en conviendra, quand elle connaîtra l'individu. On dirait un manant plutôt qu'un maire, néanmoins, je le garantis à Votre Majesté, dans toutes les actions qui concernent son état, il se montre aussi sérieux, aussi prudent, aussi sage, aussi rempli de gravité que tous ses prédécesseurs.

LE ROI.

Je me prononcerai quand j'aurai vu le rodomont; mais, quand nous nous trouverons en présence, il se pourrait bien que notre original perdît contenance.

LE GENTILHOMME.

C'est possible, mon souverain.

LE ROI.

Pour y obvier, que quelqu'un le prévienne. Je me réjouis de le contempler dans toute sa gaieté! En avant!

(*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

Un grand Hall.

ENTRENT EYRE, HODGE, FIRK, RALPH, DES CORDONNIERS, PORTANT TOUS LEURS SERVIETTES SUR LEURS ÉPAULES.

EYRE.

Venez, mon brave Hodge, et vous mes joyeux gentlemen cordonniers. Où sont les cannibales, les vauriens, qui me servent d'officiers? Laissez-les se promener en attendant les camarades. Je veux que, seuls, les cordonniers, ceux de ma corporation, s'occupent de la table royale.

FIRK.

O milord, on n'aura jamais vu ça!

EYRE.

Plus un mot, Firk. Tout à la joie! Que nos amis les apprentis ne manquent de rien! Qu'on verse du vin comme de la bière et de la bière comme de l'eau! A la potence ces rogneurs de penny qui ensevelissent leur argent dans une peau d'agneau! Qu'on soigne mes hôtes.

HODGE.

Milord, nous n'arriverons plus à placer les convives, les cent tables ne suffiront pas au quart d'entre eux.

EYRE.

Dressez-moi cent autres tables encore. Et plus encore s'il le faut. Je veux que tous les apprentis festoient. Vite, Hodge ! Cours, Ralph ! Trémousse-toi, mon leste Firk ! Que l'on porte des santés en l'honneur des cordonniers ! Boivent-ils suffisamment, Hodge? Sont-ils contents, Firk?

FIRK.

S'ils sont contents? Quelques-uns d'entre eux attendent depuis si longtemps pour boire qu'ils s'impatientent ! Quant à de la nourriture, ils en prendraient, si on leur en donnait !

EYRE.

Quoi ! Ils en manquent? Que fait alors ce cuisinier au ventre tombant, cette grosse graisse de cuisine? Appelez-moi les valets ! Manquer de nourriture ! Firk, Hodge, Ralph le boiteux, mes braves, assiégez les boucheries, pillez tout Eastcheap, emparez-vous des bœufs, et que les agneaux pleuvent sur les tables comme des pourceaux affamés de petits enfants ! Manquer de nourriture ! Evanouis-toi, Fick ! En avant, Hodge !

HODGE.

Votre Seigneurie comprend mal mon employé Firk. Il veut dire que leurs ventres manquent de nourriture et non les tables; et si les ventres sont à jeun, c'est qu'après avoir tant bu, ils demeurent incapables de manger.

(*Entrent* HANS, ROSE *et* MARGERY).

MARGERY.

Comment se trouve milord?

EYRE.

Eh bien, Lady Maggy?

MARGERY

La très excellente Majesté du roi vient d'arriver et envoie vers Ton Honneur un des pairs les plus dignes parmi ceux qui l'accompagnent, dans le but de te recommander d'être joyeux. Mais laissons pisser le mouton !

EYRE.

Mon souverain est venu ! Evanouissez-vous, mes bons cordonniers, mes frères ! Veillez sur mes hôtes, les apprentis. Non, demeurez encore un instant. Eh bien, Hans, que te semble-t-il de ma petite Rose?

HANS.

Laissez-moi vous supplier de ne pas m'oublier. Votre Honneur, je le sais, peut facilement obtenir le pardon du roi pour moi et ma Rose, et me remettre dans les bonnes grâces de mon oncle.

EYRE.

Je n'y manquerai pas, mon bon Hans, mon brave ou-

vrier! Rassure-toi. Je tomberai à genoux et j'y demeurerai jusqu'à ce que j'aie obtenu son pardon, à moins qu'il ne soit aussi insensible qu'une corne.

MARGERY.

Cher milord, pesez bien les mots que vous adresserez à Sa Grâce.

EYRE.

Arrière, crème d'Islington[1]! Loin d'ici, gâteau d'orge pourri! Carbonardo grillé[2]! Arrière, Méphistophélès! Avez-vous la prétention d'apprendre à parler à Simon Eyre? Disparaissez! Mêlez-vous de vos affaires! Ne vous trouvez pas sur mon chemin! Simon Eyre sait comment on doit parler à un Pape, au Sultan Soliman, à Tamerlan[3], et je faiblirais, je perdrais la tête devant mon souverain? Jamais! Venez, milady Maggy! Suis-moi, Hans! A vos affaires, mes aimables faiseurs de bottes! Firk, trémousse-toi pour l'honneur du joyeux Simon Eyre, lord-maire de Londres!

FIRK.

Et pour celui des cordonniers!

SCÈNE V.

Une cour.

SONS DE TROMPETTES. ENTRENT LE ROI, DES GENS DE LA NOBLESSE, EYRE, MARGERY, LACY, ROSE. (*Lacy et Rose s'agenouillent.*)

LE ROI.

Lacy, bien qu'il faille considérer comme un crime la révolte d'un sujet contre l'amitié de son roi et contre son propre devoir, nous vous pardonnons. Relevez-vous tous deux. Mistress Lacy, remerciez mon lord-maire qui a prêché la cause de votre jeune mari.

EYRE.

Mon cher suzerain, moi et mes camarades les gentlemen cordonniers, pour répondre à l'honneur que vous nous faites, nous placerons la douce image de Votre Majesté dans une châsse, à côté de saint Hugh! Je supplie Votre Grâce d'excuser ma manière d'être. Je suis un habile ou-

1. Un plat composé de lait, d'œufs et de sucre.
2. Un bifteack coupé pour être mis sur le gril.
3. Allusion au *Tamerlan* de Marlowe.

vrier, mais mon cœur est maladroit. J'éprouverais un gros chagrin si je croyais que ma rudesse pût offenser mon roi.

LE ROI.

Non, mon bon lord-maire, rassure-toi, et surtout demeure aussi joyeux que parmi tes cordonniers. Je me réjouis de te voir en belle humeur.

EYRE.

Tu le veux, mon doux Dioclétien? Alors, soit! Je ne suis pas un prince, mais je suis né princièrement. Par le lord de Ludgate, mon suzerain, je serai aussi joyeux qu'une pie.

LE ROI.

Dis-moi, Eyre, quel âge as-tu?

EYRE.

Mon suzerain, je suis un vrai gamin, un adolescent, un novice. Vous ne verrez pas un poil blanc sur ma tête, pas un gris dans ma barbe. Chaque poil, je le garantis à Votre Majesté, qui adhère à cette barbe, Simon Eyre l'évalue la rançon du roi de Babylone. La barbe de Cham Tamar[1] n'était qu'une brosse à frotter à côté de la mienne. Et cependant je la ferais raser, et j'en confectionnerais des balles à tennis, s'il s'agissait de plaire à mon roi.

LE ROI.

Tout ceci ne me dit pas ton âge.

EYRE.

Mon suzerain, je compte cinquante-six ans et peux encore pousser solidement un vivat en l'honneur de Hugh. Regardez cette vieille donzelle, je dansais le branle des draps avec elle, il y a trente-six ans, et j'espère donner le jour à deux ou trois jeunes lords avant de mourir. Je suis encore vigoureux, toujours Simon Eyre! Les soucis et une maison froide, blanchissent les cheveux. Ma douce Majesté, épargnez-vous donc les soucis, rapportez-vous-en à la noblesse, vous demeurerez jeune comme un Apollon et je crierai hurrah! Je ne suis pas prince, mais je suis né princièrement.

LE ROI.

Ah! ah! Dis-moi, Cornwell, as-tu jamais vu un type pareil?

CORNWELL.

Non, monseigneur.

(*Entrent* LE COMTE DE LINCOLN *et* SIR ROGER OATELEY).

1. Tamerlan (*Tamburlaine*), Cham ou Khan de Tartarie.

LE ROI.

Lincoln, quelles nouvelles?

LINCOLN.

Mon gracieux maître, prenez garde, il y a des traîtres ici!

TOUS.

Des traîtres! Qui? Où?

EYRE.

Des traîtres dans ma maison! Dieu m'en garde! Où sont mes officiers? Je sacrifierai mon âme avant que mon roi éprouve du dommage!

LE ROI.

Où est le traître, Lincoln?

LINCOLN.

Devant vous!

LE ROI.

Cornwell, emparez-vous de Lacy. Parle, Lincoln. Que peux-tu dire à la charge de ton neveu?

LINCOLN.

Ceci, mon cher suzerain. Votre Grâce, pour me faire honneur, a entassé sur la tête de cet enfant dégénéré des avantages immérités. Vous l'avez choisi pour commander des troupes en France. Pourtant...

LE ROI.

Mon cher Lincoln, arrête un instant. Je lis dans tes yeux ce que tu veux dire. Je sais comme Lacy a négligé mon amitié, je connais toute la gravité de sa trahison...

LINCOLN.

Et ce n'est pas un traître?

LE ROI.

Il le fut. A cette heure, j'ai pardonné. Il n'obéissait pas à la peur en ne se rendant pas en France, mais à la force de l'amour.

LINCOLN.

Je ne supporterai pas une pareille honte!

LE ROI.

Je pardonne à tous deux.

LINCOLN.

Alors, mon bon maître, empêchez-le d'épouser une femme dont la basse origine déshonorera son lit.

LE ROI.

Ne sont-ils pas mariés?

LINCOLN.

Non, mon suzerain.

HANS ET ROSE.

Nous le sommes!

LE ROI.

Il faudrait alors que je les obligeasse à divorcer? Loin de moi la pensée de délier un nœud sacré fait par la majesté de Dieu! Pour ma couronne, je ne voudrais pas disjoindre leurs mains réunies par le saint sacrement du mariage! Réponds, Lacy, consentirais-tu à perdre Rose?

LACY.

Non, pour toutes les richesses de l'Inde, mon suzerain!

LE ROI.

Rose, j'en suis sûr, consentirait à s'éloigner de son Lacy?

ROSE.

Si Rose avait à répondre à une telle question, ce serait non!

LE ROI.

Vous les entendez, Lincoln?

LINCOLN.

Oui, mon suzerain.

LE ROI.

Et tu aurais le cœur de les séparer?

SIR ROGER.

Je suis son père.

LE ROI.

Sir Roger Oateley, notre dernier maire, je pense?

UN NOBLE.

Lui-même, mon suzerain.

LE ROI.

Voudriez-vous offenser la loi de l'amour? Vous insistez! Vous vous adressez à moi pour interdire un mariage? Laissez-moi réfléchir. Vous êtes bien mariés, n'est-ce pas, Lacy?

LACY.

Oui, mon révéré suzerain.

LE ROI.

En ce cas, sur ta vie, je te défends d'appeler cette femme ton épouse.

SIR ROGER.

Je remercie Votre Grâce!

ROSE, *s'agenouillant.*

O mon gracieux maître!

LE ROI.

Ne me suppliez pas. Sincèrement, bien que je sois encore célibataire, je ne vous épouserai pas.

ROSE.

Pouvez-vous séparer l'âme du corps et laisser le corps en vie?

LE ROI.

Je dois vous séparer. Jeune époux, cette jolie jeune fille ne peut pas être ta femme. Etes-vous content, Lincoln? Etes-vous content, Oateley?

TOUS DEUX.

Oui, monseigneur.

LE ROI.

Voilà qui met le cœur à l'aise, car, croyez-moi, ma conscience ne sera pas tranquille jusqu'à ce que ceux que j'ai séparés ne soient réunis à nouveau. Lacy, donne-moi la main. La tienne, Rose. Soyez ce que vous voulez être. Embrassez-vous maintenant. Tout est bien. Et ce soir, mes amoureux, au lit. Maintenant je voudrais savoir quel est celui de vous qui a détruit cette harmonie.

SIR ROGER.

Alors vous m'enlevez ma fille de force?

LE ROI.

Dites-moi, Oateley, le nom de Lacy ne brille-t-il pas aux yeux du monde aussi clairement que le soleil sur les hommes?

LINCOLN.

Si, mon gracieux maître. Aussi n'est-ce pas de lui qu'il s'agit, mais d'elle dont l'extraction est basse.

LE ROI.

Pas un mot de plus, Lincoln. Ignores-tu que l'amour s'inquiète peu de l'origine du sang, de la différence des naissances ou des situations? La jeune fille est jeune, bien née, belle, vertueuse, digne enfin d'un gentleman. D'ailleurs, pour l'amour d'elle, il n'a pas hésité à s'incliner devant la nécessité, puisque, comme je l'ai entendu dire, oubliant les honneurs et les plaisirs de la Cour, afin de gagner son amour, il s'est fait cordonnier. Quant à son honneur qu'il a perdu en France, je le rachète. Lacy, à genoux. Relève-toi, sir Rowland Lacy. Dis-moi maintenant, sérieusement, Oateley, peux-tu n'être pas content de voir ta Rose mariée et grande dame?

SIR ROGER.

Je suis content de ce qu'a fait Votre Grâce.

LINCOLN.

Et moi aussi, mon suzerain, puisqu'il le faut.

LE ROI.

Alors, qu'on se donne la main. Je veux que vous soyez amis. Devant l'amour, la discorde perd ses droits. Qu'en pense mon joyeux lord-maire?

EYRE.

O mon suzerain! L'honneur que vous avez fait aujourd'hui à mon ouvrier, Rowland Lacy, et toutes les faveurs

dont vous avez comblé aujourd'hui ma pauvre maison, prolongera la vie de Simon Eyre d'au moins une douzaine de chauds étés !

LE ROI.

Mon joyeux lord-maire, ton nom t'honorera plus encore que je ne saurais le faire. Ce nouveau bâtiment, érigé dans Cornwill, à tes frais, sera baptisé par nous le *Leadenhall* parce que, en en creusant les fondations, nous avons trouvé le plomb qui a servi à faire la couverture [1].

EYRE.

Je remercie Votre Majesté.

LE ROI.

Un mot, Lincoln.

(*Entrent* HODGE, FIRK, RALPH *et* D'AUTRES CORDONNIERS).

EYRE.

Eh bien, mes joyeux coquins? Parlez doucement, le roi est à côté !

LE ROI.

Dans les vieilles troupes gardées à notre solde, nous voulons verser des troupes fraîches. Avant qu'un été passe sur ma tête, la France paiera l'injure faite à l'Angleterre. Quels sont ces gens ?

LACY.

Des cordonniers, mon suzerain. Mes camarades aussi. J'ai vécu au milieu d'eux, heureux comme un empereur.

LE ROI.

Mon joyeux lord-maire, ils sont tous cordonniers?

EYRE.

Tous, mon suzerain. Tous gentlemen habiles, de vrais Troyens, de courageux ouvriers. Tous, agenouillés devant la chaire de saint Hugh.

LES CORDONNIERS.

Dieu garde Sa Majesté !

LE ROI.

Simon, voudraient-ils obtenir quelque chose de nous?

EYRE.

Mes braves, plus un mot ! C'est moi qui parlerai. Rapportez-vous-en à moi. Mon suzerain, nous vous supplions, pour l'honneur de Simon Eyre et celui de ses camarades, de vouloir bien accorder, à Leadenhall, le privilège légal de devenir marché aux cuirs deux fois par semaine.

LE ROI.

Simon, je vous concède le privilège, vous recevrez la

1. En l'année 1419, sir Simon Eyre construisit *Leadenhall* à ses propres frais, et en fit cadeau à la Cité pour qu'il servît de grenier public aux temps de disette. » *Maitland.*

patente autorisant deux jours de marché par semaine dans le Leadenhall, les lundis et les samedis. Etes-vous contents?

TOUS.

Jésus bénisse Votre Grâce!

EYRE.

Au nom de mes pauvres camarades les cordonniers, je vous remercie, mais avant que je me relève, voyant que vous êtes en veine de donner et nous de demander, Simon Eyre implorera encore une faveur.

LE ROI.

Laquelle, milord mayor?

EYRE.

Celle de vous faire goûter au modeste festin qui n'attend que votre chère présence.

LE ROI.

Je te ruinerai en fêtes, Eyre! N'ai-je pas été déjà suffisamment indiscret?

EYRE.

O mon roi bien-aimé, Simon Eyre a été pris à l'improviste pour fêter le mardi-gras, comme il l'avait promis depuis longtemps à ses apprentis. N'en déplaise à Votre Grandeur, jadis je portais le pot à eau et mon habit ne m'en allait pas plus mal sur le dos. Un matin, quelques joyeux garçons, cela se passait un mardi gras, comme aujourd'hui, m'apportèrent à déjeuner et je leur fis le serment, sur le bouchon de mon pot, que si jamais je devenais maire de Londres, je fêterais tous les apprentis. J'ai tenu parole aujourd'hui, et les drôles ont, à cinq reprises, nettoyé plus de cent tables, avant de retourner chez eux. Si vous faites à la corporation l'honneur de goûter au banquet, Simon en serait bien heureux!

LE ROI.

Eyre, je m'asseoirai à ton festin et j'en éprouverai le plus grand plaisir de ma vie. Amis, merci à tous! A vous aussi mes remerciements, chère lady mayoress. Venez, messieurs. Quand nous en aurons fini avec les banquets et les divertissements, la guerre répondra aux provocations françaises.

(*Ils sortent*).

FIN.

NOTICE SUR THOMAS MIDDLETON

Thomas Middleton naquit, probablement à Londres, vers 1570. Nous ne savons rien en ce qui concerne ses études. Un Thomas Middleton, qui pourrait bien être le nôtre, fut admis comme membre de Gray's Inn, en 1596. En 1597, fut publié un ouvrage de Thomas Middleton, intitulé : La Sagesse paraphrasée de Salomon (The Wisdom of Salomon paraphrased). *En 1599 deux autres volumes parurent :* Microcynicon, six satires, *signés T. M. Est-ce du nôtre qu'il s'agit? La question est encore en litige. Ce que nous pouvons affirmer, c'est que la vocation de Middleton se dessina vers 1600. En 1602, nous le voyons avec Webster, Drayton et Munday, qui écrit une pièce intitulée :* La Chute de César *et dont le texte a disparu ; nous savons aussi que, la même année, il toucha cinq shillings pour un prologue et épilogue dramatique qui ne nous ont pas été conservés.*

L'œuvre dramatique de Middleton est considérable. Citons : Blurt, Maître Constable, Le Phénix, La Saint-Michel, La Famille de l'Amour, La Fille Tapageuse, La Chaste jeune fille, La Belle Querelle, Le Jeu d'Échecs, Le Défi, Femmes méfiez-vous des Femmes! La Gipsy espagnole, etc., etc., et enfin Le moyen d'attraper un vieillard, *sa plus jolie comédie, celle où notre auteur a déployé toutes ses qualités.*

Il mourut en 1627, après une vie agitée comme celle de tous ses confrères. Sa renommée valut à sa veuve une pension de six livres, treize shillings, quatre pence, le denier des autorités civiles résidant à Newington Butts!

G. D.

PERSONNAGES

WITGOOD.
LUCRE, son oncle.
HOARD.
ONÉSIPHORUS HOARD, son frère.
LIMBER, KIX, LAMPREY, SPICHCOCK — amis de Hoard.
DAMPIT.
GULF.
FREEDOM, fils de mistress Lucre.
MONEYLOVE.
SIR LAUNCELOT.
CRÉANCIERS, GENTILSHOMMES.
GEORGE.
Etc., etc.
LA COURTISANE.
MISTRESS LUCRE.
JOYCE, nièce de Hoard.
LADY FOXTONE.
ANDREY, servante de Dampit.

(Sauf durant les deux premières scènes du 1er acte, la scène est à Londres).

LE MOYEN D'ATTRAPER UN VIEILLARD

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

Une rue dans une ville de province.

ENTRE WITGOOD.

WITGOOD.

C'est fini ! Tu demeures un gentilhomme, mais un gentilhomme pauvre, c'est-à-dire rien. Quel lait rapportent maintenant tes prairies? Où sont tes riches coteaux et tes plaines? Tout a sombré dans la fosse de la luxure! Pourquoi faut-il qu'un galant ne paie que deux shillings pour sa table d'hôte et quarante pour fréquenter les mauvais lieux où il s'abrutit ! Mais où est Longacre ? Dans la conscience de mon oncle qui voyage depuis trois années, recommandant à cette conscience de ne plus retrouver le chemin de la maison. Il a dû s'enliser dans le sable mouvant des subtilités légales, où il crève sur un amas de *præmunire*. Et ces vieux oncles à cervelles de renard, à fronts de bœuf, trouvent encore le moyen de défendre leur avarice, de vanter leurs manières d'agir, et de provoquer ainsi nos folies!

Il a passé sa jeunesse
Dans les mauvais lieux, à boire, à courir des dangers,
Et il laisse son parent le plus proche
Tricher devant un étranger.

Un oncle qui encourage l'usure! Je n'ose pas parcourir cette ville, de peur d'y rencontrer cette horrible peste : mes dettes, qui me coûtent l'amour d'une vierge, sa dot

et ses vertus! Comment va vivre à cette heure un homme privé de tout? N'existe-t-il pas sur cette terre un million d'individus se reposant sur leurs cervelles et de leur esprit faisant leur unique ressource? Je ne compte que pour un dans ce million et je n'utiliserais pas le mien? Tout moyen, fût-il même illégal, me serait à cette heure d'une grande utilité!

(*Entre* UNE COURTISANE).

LA COURTISANE.

Mon amour!

WITGOOD.

L'objet de mon horreur! Toi le secret motif de ma ruine, tu voudrais maintenant troubler mon esprit, ma dernière ressource? Veux-tu donc me réduire à néant? Arrière, courtisane, araignée ramassée sur ses pattes, qui fanes les roses sur les joues de la jeunesse!

LA COURTISANE.

Je satisfaisais loyalement vos caprices, et toutes vos richesses trois fois gaspillées n'égalaient pas le joyau que je vous ai offert : ma virginité. Vos terres hypothéquées peuvent vous revenir après avoir acquis de la valeur, tandis qu'une fois engagée, la vertu ne se rachète pas.

WITGOOD.

Pardonne-moi. J'ai tort de t'accuser et de t'adresser des reproches.

LA COURTISANE.

Maintenant que je vous fais horreur, adieu.

WITGOOD.

Demeure, toi qui raisonnes si bien!

LA COURTISANE.

J'ai été le « secret motif de votre ruine ». « Je troublerais votre esprit, votre dernière ressource ». Arrière!

WITGOOD.

Je t'en supplie, ne me rends pas fou par ma propre faute. Reste. M'aimes-tu? La destinée m'a mis en si piteux état que c'est à toi que je dois avoir recours.

LA COURTISANE.

A moi? En ce cas, rassure-toi. Je mets tout le pouvoir de ma beauté à ta disposition.

WITGOOD.

Voilà qui s'appelle parler en honnête coquine! Cela prouve que la ruse, d'abord hésitante, peut se perfectionner.

LA COURTISANE.

Allons, je te prêterai assistance. Pourquoi t'abandonnerais-je? Quoique tu demandes, je serai là, en toute occa-

sion. Parle. De quoi s'agit-il? Je serai heureuse de t'aider.

WITGOOD.

Soit. Tu vas prendre le nom et revêtir l'extérieur d'une riche veuve de province, possédant quatre cents livres de revenu, en bois, bétail, granges et grains, et nous irons à Londres trouver mon avaricieux d'oncle.

LA COURTISANE.

Je commence à t'applaudir. Nos situations à tous deux étant désespérées, il faut prendre immédiatement un parti. Reste à savoir comment nous procurer des chevaux.

WITGOOD.

Par la messe, tu as raison, la plaisanterie durera plus d'un jour. Voyons, je connais un espèce de fou qui ne te connaît pas et auquel j'ai souvent payé à boire. Il suffira de lui conter quelque histoire pour le convaincre, et nous aurons le cheval à notre disposition, j'ose te le garantir.

LA COURTISANE.

Alors vite à l'œuvre. Je ne compromettrai ton projet ni par mes paroles, ni par ma tenue. Je dissimulerai si bien mes besoins, je jouerai si bien mon rôle qu'on sera vite convaincu.

WITGOOD.

En ce cas, tout va bien. Je vais me mettre à la recherche de mon vieux renard d'oncle. Bien qu'il s'intéresse peu à mes ennuis, je conserve quelque espoir, car il est impossible qu'il ne soulage quelques-uns des besoins qui m'attirent vers cette ville. En usant d'artifice, c'est bien le diable si le nom d'une riche veuve, quatre cents livres de rentes en bonne terre, ne réveillent pas en ma faveur son tempérament d'usurier, au point que non seulement ma présence lui soit agréable, mais que je le trouve disposé à me servir, voire même à m'encourager. Je connais l'affection des vieillards : quand un neveu est pauvre ils l'abandonnent à la grâce de Dieu ; s'il est riche, ils s'empressent de lui porter secours.

LA COURTISANE.

Ainsi va le monde! Au temps où nous vivons, l'amour d'un vieillard pour son parent est comme sa tendresse pour sa femme, tout est fini avant qu'il ne s'y résigne.

WITGOOD.

Je te remercie de la plaisanterie. Allons, toute ma richesse est là. Va faire tes préparatifs. Je vais chez mon hôte en toute hâte, et avec toute l'adresse possible, en employant les moyens les plus profitables, je lui ferai entendre les avantages d'une occasion qui transformera la cire en miel.

(*La Courtisane sort*).

Eh quoi ! voici les honorables vieillards de notre province.
(*Entrent* ONESIPHORUS HOARD, LIMBER *et* KIX).

O. HOARD.

Qu'est cela ?

LIMBER.

Notre mauvais sujet. N'y faites pas attention.

WITGOOD, *à part.*

Ils feignent de ne pas me reconnaître ; ce qui m'en console, c'est qu'avant peu c'est à peine s'ils se reconnaîtront eux-mêmes.

(*Il sort*).

O. HOARD.

Je me demande comment il espère encore, quand cette courtisane lui a tout pris !

LIMBER.

On en a beaucoup dit sur son compte.

O. HOARD.

Et tout ce qu'on a dit est vrai. Son oncle et mon frère sont depuis trois ans de mortels ennemis; deux caractères difficiles qui se heurtent rarement sans se batire, ou se quereller s'ils demeurent relativement calmes. Je crois que leur irritabilité les conserve.

LIMBER.

Et quel est l'objet de leur dispute?

O. HOARD.

Une affaire dans laquelle un jeune héritier est en cause. Master Hoard, mon frère, a perdu beaucoup de temps à débattre le marché, jusqu'au jour où, écoutant sa conscience, car il connaissait le pauvre gentilhomme, il cessa de s'en mêler à son propre détriment.

LIMBER.

Et c'est tout ?

O. HOARD.

C'est tout. Néanmoins je ne sais pas pourquoi de cette querelle devaient devenir responsables le fils de sa femme et ma nièce. De ce qu'une discussion s'est élevée entre deux vieillards, faut-il qu'elle atteigne deux jeunes gens? S'il est naturel que deux vieilles gens se disputent; il l'est également que deux jeunes s'aiment. Un jeune savant fait la cour à ma nièce, il est sage mais il est pauvre. Un autre la courtise qui est étourdi mais riche. Un fou possédant de la fortune ne vaut-il pas mieux qu'un pauvre philosophe?

LIMBER.

Ce serait l'avis de tout le monde.

O. HOARD.

Elle habite maintenant Londres avec mon frère, son

second oncle, pour y apprendre les belles manières, la musique, à chanter entre les lignes, à tenir une viole entre les jambes. Elle sera bientôt un beau parti. Quand elle se mariera, nous serons heureux.

LIMBER.

C'est ce qu'on appelle un match!

(*Ils s ortent*).

SCÈNE II.

Une autre rue dans la même ville.

ENTRE WITGOOD, QUI RENCONTRE L'HOTELIER.

WITGOOD.

Hôtelier!

L'HOTELIER.

Maître Witgood!

WITGOOD.

Je te cherche par toute la ville.

L'HOTELIER.

Et quelles nouvelles, monsieur le matamore Hadland?

WITGOOD.

As-tu des chevaux hongres dans ta maison? Réponds vite.

L'HOTELIER.

Pourquoi cette question?

WITGOOD.

Pèse bien mes paroles. Je vais te conter une telle histoire que tu auras confiance en moi en dépit de tes dents, que tu me donneras de l'argent bon gré mal gré, et que tu céderas *contra voluntatem et professionem.*

L'HOTELIER.

Dites-moi le moyen que vous emploierez, et je vous considérerai comme plus malin qu'un conspirateur.

WITGOOD.

Serais-tu content de me voir parvenir?

L'HOTELIER.

Autant me demander si j'aime le vin de Xérès et le gingembre.

WITGOOD.

T'intéresses-tu à ma prospérité?

L'HOTELIER.

Comme un usurier aux confiscations, un officier à ses appointements, une prostituée à son entreteneur.

WITGOOD.

Si je te parlais d'une veuve possédant quatre cents livres de revenu, serais-tu content? Chanterais-tu? Danserais-tu, pour revenir à ta place?

L'HOTELIER.

Ordonne. Je deviens ton esprit; évoque-moi sous les traits qui te conviendront.

WITGOOD.

Je l'ai enlevée à ses amis; fait faire un détour aux chevaux, en dépit de ses six domestiques, de rudes gars. Par ce jour qui m'éclaire, dépouillé du caractère humain, indifférent à sa situation, faisant fi des vaines cérémonies, je ne pensais qu'à mon amour. Il faut avoir la langue bien pendue pour gagner une veuve!

L'HOTELIER.

Une langue avec une L majuscule!

WITGOOD.

Maintenant, voici la situation, mon cher hôte. Si tu t'intéresses à mon bonheur, il faut m'assister.

L'HOTELIER.

Commande à tous les animaux de la maison.

WITGOOD.

Ce n'est pas tout. Contiens ta joie et écoute-moi encore. Tu sais que j'ai dans la ville un oncle riche et que mes folies ont enrichi encore. La nouvelle de ma bonne fortune, habilement répandue, peut être un moyen de tirer quelque argent de ce coquin d'usurier; or j'ai entretenu ma veuve d'espérances représentées ni en terre ni en monnaie. Si elle s'en aperçoit c'en est fait de notre amour, le mariage est manqué et je suis à jamais ruiné.

L'HOTELIER.

Veux-tu me confier la direction de l'affaire?

WITGOOD.

A toi? Autant me demander si je veux voir réussir mon projet? Si je tiens à un revenu de quatre cents livres quand je connais la pauvreté? Si un homme désire épouser une veuve riche alors qu'il n'a pas d'abri pour reposer sa tête? Si je me confie à toi? Plutôt qu'à toute une couvée de conseillers.

L'HOTELIER.

Je vous remercie de votre confiance, et si je ne vous suis pas utile, qu'un hôtelier devienne, *hic et hæc hostis*,

l'ennemi des dés, de la boisson et de la volupté. Où est votre veuve?

WITGOOD.

A Park-end.

L'HOTELIER

Je me mets à son service.

WITGOOD.

Partons ensemble. Agissons prudemment.

L'HOTELIER.

Et nous reverrons de nouveaux beaux jours.

WITGOOD.

Et de joyeuses nuits, comme on ne saurait en imaginer.

(Ils sortent).

SCÈNE III.

Une rue à Londres.

ENTRENT LUCRE ET HOARD, SE QUERELLANT. LAMPREY, SPICHCOCK, FREEDOM ET MONEYLOVE CHERCHENT A LES CALMER.

LAMPREY.

Voyons, maître Lucre, et vous maître Hoard, la colère est un vent qui vous trouble en même temps.

HOARD.

Un adversaire me défiera-t-il journellement, rouvrant la blessure de notre inimitié, blessure que trois étés n'ont pu cicatriser? blessure dans laquelle, à sa vue, je veux couler des gouttes de plomb fondu au lieu de baume.

LUCRE.

Hoard! Hoard! Hoard! Ne peux-tu pas être tranquille chez moi? Répondez à cette question, devant témoins, et dites-m'en la raison. Je confie ma cause à ces gentlemen, des hommes honnêtes, d'esprit bien équilibré, ou j'en appelle aux impartialités de la loi pour décider de la matière. Ce butin est à moi, honnêtement. Cela peut arriver à tout le monde? Un homme sage doit-il agir comme un misérable parce qu'un autre homme lui a soufflé une affaire? Non. Je dis non, dans le cas présent.

LAMPREY.

Et vous avez raison, master Lucre.

HOARD.

Est-ce le rôle d'un ami? Non! Plutôt celui d'un Juif,

Pesez bien mes paroles. Quand j'ai battu le buisson jusqu'au dernier oiseau, ou, si je peux m'exprimer ainsi, discuté le prix à une livre près, est-il honnête de venir, comme un usurier habile, le soir même de la conclusion du marché, glaner toutes mes espérances en une minute? D'entrer par une porte de derrière pour rompre le susdit marché? Car tu n'as jamais pris le droit chemin.

LUCRE.

As-tu le cœur de me parler ainsi sans t'accuser toi-même?

HOARD.

Quand tu as ruiné ton propre neveu, mis ses terres sous séquestre, poussé jusqu'à la dernière extrémité tes forfaitures familiales, sous prétexte que c'est un coureur, un dépensier, un habitué des mauvais lieux, que veux-tu qu'un étranger attende de toi, sauf des *vulnera dilacerata,* ou, comme dit le poète, des honteux procédés?

LUCRE.

Vas-tu longtemps me rabattre les oreilles avec mon neveu? Suis-je cause de tout ce qui est arrivé? Responsable de ses folies? S'il se livre à tous les excès, il en sent le besoin. S'il se rassasie, il cède à ses goûts. S'il insiste, il obéit à son tempérament. En quoi cela est-il de ma faute?

HOARD.

En quoi! En rien, rien, rien! Tel est le gouffre de tes appétits et le loup de ta conscience! Mais demeure bien assuré, vieux Pécunius Lucre, que si jamais la fortune me favorise, si se présente l'occasion de te vexer, j'en profiterai avec une haine si enflammée, un esprit si pervers, une fureur si vive, que je te ruinerai!

LUCRE.

Ah! Ah! Ah!

LAMPREY.

Master Hoard, vous êtes un homme raisonnable...

HOARD.

Je te ferai la guerre...!

LUCRE.

Et moi donc!

HOARD.

Si impitoyablement...

LUCRE.

Je te poursuivrai si monstrueusement...

HOARD.

Oses-tu braver ma colère? Oh! que n'ai-je le pouvoir d'un usurier sur toi!

LUCRE.

Tu aurais alors tout celui que sur toi exerce le diable !

HOARD.

Crapaud !

LUCRE.

Aspic !

HOARD.

Serpent !

LUCRE.

Vipère !

SPICHCOCK.

Messieurs, nous emploierons la force pour vous séparer !

LAMPREY.

Quand le feu devient trop chaud, le meilleur moyen consiste à enlever le bois !

(*Sortent Lamprey et Spichcock, entraînant Lucre et Hoard, par des côtés différents*).

FREEDOM.

Un mot, cher monsieur.

MONEYLOVE.

Quelles nouvelles ?

FREEDOM.

On me laisse entendre que vous seriez mon rival dans l'amour de mistress Joyce, la nièce de master Hoard ? Dites-moi oui ou non.

MONEYLOVE.

En effet, il en est ainsi.

FREEDOM.

En ce cas veillez sur vous, vous ne vivrez pas longtemps. Je m'exerce tous les jours, et dans un mois je vous provoquerai.

MONEYLOVE.

Donnez-moi la main. Je prends l'engagement de me rencontrer avec vous.

(*Il le soufflette et sort*).

FREEDOM.

Pourquoi agir de la sorte ?... Pourquoi me battre avant le mois convenu ? Vous savez que je ne suis pas prêt et voilà le secret de votre audace ! Me prenez-vous pour un couard capable de vous rendre ce soufflet ? Mon oreille a la loi de son côté, bien qu'elle me brûle horriblement. Je t'apprendrai à souffleter un visage nu, le jour le plus long de sa vie ! Il m'en coûtera quelque argent, mais voilà un soufflet que je traînerai en justice !

(*Il sort*).

SCÈNE IV.

Une autre rue.

ENTRENT WITGOOD ET L'HOTELIER.

L'HOTELIER.

N'ayez pas peur, monsieur; je l'ai logée dans une maison honorable, je vous le garantis.

WITGOOD.

As-tu les écrits?

L'HOTELIER.

Soyez tranquille.

WITGOOD.

Je t'en prie, arrête-toi, et regarde les deux coquins les plus prodigieux qui aient jamais emprunté une forme humaine : Dampit, un fripon, et le jeune Gulf, sa chenille.

L'HOTELIER.

Dampit? Sûrement j'ai déjà entendu parler de ce Dampit.

WITGOOD.

Entendu parler? Un homme sans oreilles saurait de ses nouvelles. Le plus fameux procédurier de ce temps! Souviens-toi de ce que je vais t'apprendre. Ce Dampit, avec sa barbe inégale et son vêtement de serge, représente le fripon le plus notoire, le plus intéressé, le plus blasphémateur, le plus athée, le plus putassier de ce temps. Il a commencé par voler un chien de ferme.

L'HOTELIER.

Il semblait vouloir obéir aux préceptes de la loi quand il débuta dans ce vol.

WITGOOD.

En effet. Dans la première ville où il vint, il mit les chiens aux prises.

L'HOTELIER.

Preuve qu'il obéissait à la susdite loi.

WITGOOD.

Tu l'as dit. Réduit à la misère, il commença par lâcher son chien sur un noble, et son chien eut la bonne fortune de l'attraper. Comment il en tira dix shillings, je l'ignore, mais il s'enorgueillit de n'être venu dans la ville qu'avec dix shillings et de représenter maintenant dix mille livres.

L'HOTELIER.

Le diable dut s'en mêler.

(*Entrent* DAMPIT *et* GULF).

WITGOOD, *à part.*

Comment ne s'en serait-il pas mêlé ? Si vous prenez le diable pour complice, la richesse arrive avec la vengeance : il a tourné la loi et le diable a souci de qui le sert. Le coquin m'a aperçu et m'a déjà joliment arrangé. La peste soit de lui ! Master Dampit ! En chair et en os ! (*Haut.*) Je vous demande pardon, master Gulf, vous avez le pas si léger que je ne vous apercevais pas.

GULF.

Qui va lentement va sûrement, a dit le poète.

WITGOOD.

Mon vieux Harry!

DAMPIT.

Mon cher Theodorus ?

WITGOOD.

C'était un heureux temps celui où tu vins à la ville avec dix shillings dans ta bourse.

DAMPIT.

Et j'ai maintenant dix mille livres, mon cher. Fais-le savoir. Harry Dampit, le procédurier, disait alors qu'il se réveillerait un matin dans ses habits de serge, mêlé à quelque cause et rôdant autour de Westminster-Hall; qu'il verrait les galions, les grandes armadas de la loi, et aussi les petits vaisseaux, les rameurs, les godilleurs et les crocheteurs de serrures du temps. Qu'il piétinerait comme une mule, dirait tantôt aux juges : « S'il plaît à Vos Honorables Paternités », au conseiller : « S'il plaît à Votre Honorable Patience », à l'un des clercs : « S'il plaît à Votre Honorable Pouillerie », tandis qu'il dévorait sa morue, tantôt dans l'enfer, tantôt dans sa chambre.

WITGOOD.

Et souvent à la cave!

DAMPIT.

Si cela te fait plaisir. Procéduriers du temps, marionnettes de Fleet-Street, visions de Holborn, autant de profits. Les clients affluent chez moi! Je m'humiliais, je trottais pour les causes des autres hommes. Tel était le pauvre Harry Dampit enrichi par la fainéantise des autres, de ces autres qui sans bottes me présentaient leurs bourses.

WITGOOD.

Est-ce ainsi que tu agissais, Harry?

DAMPIT.

Oui, et je les marinais dans les frais de la procédure.

Je me faisais vingt livres par an avec mon bateau de louage, sans en posséder un pour mener ma vie.

WITGOOD.

Procédurier du temps.

DAMPIT.

Oui, procédurier du temps, coquin de l'époque, croque-mitaine !

WITGOOD

Tu es un vieux fou, Harry ! Mon cher monsieur Gulf, je suis heureux d'avoir renoué connaissance.

GULF.

Je me félicite de l'occasion.

(*Ils sortent*).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Une chambre dans la maison de Lucre.

LUCRE.

Mon adversaire me blâme à propos de mon neveu. Pourquoi un oncle vertueux n'aurait-il pas un neveu dissolu? Pourquoi, sous prétexte que c'est un coureur, un dépensier, un ivrogne comme il y en a tant, en un mot un mendiant, ses défauts feraient-ils ma honte? Quand nous ne partageons pas leurs folies, pourquoi partagerions-nous leurs infamies? En ce qui concerne ma sévérité à propos de ses hypothèques, je ne la nie pas. Je confesse que j'y ai un peu gagné, mais...

(*Entre* UN DOMESTIQUE).

Qu'y a-t-il?

LE DOMESTIQUE.

Un valet de province désire parler à Votre Seigneurie.

LUCRE.

J'ai quelques moments de loisir, introduis-le.

(*Sort le Domestique*).

(*Entre* L'HOTELIER, *déguisé en domestique de province*).

L'HOTELIER.

Dieu bénisse Votre Honorable Seigneurie.

LUCRE.

Sois le bienvenu, mon bon ami [1].

L'HOTELIER, *à part*.

Il m'appelle voleur à première vue, se douterait-il que je suis hôtelier?

LUCRE.

Que me veux-tu?

L'HOTELIER.

Ma maîtresse m'a prié d'aller trouver un homme dont la capacité soit reconnue, pour le consulter sur un point

1. En argot on traduisait le mot « voleur » par « bon ami ».

douteux. Je m'adresse à vous à tout hasard, car je ne connais personne ici, et ma maîtresse, aussi étrangère au pays que moi-même, est logée à la même enseigne. J'ai le bonheur de trouver Votre Seigneurie chez elle, et si vous le voulez nous expédierons les choses aussi vite que possible.

LUCRE, *à part*.

Voilà un brave homme, et qui me plaît. (*Haut*). Qui est votre maîtresse?

L'HOTELIER.

Une veuve de province. Hier nous avons pris pour la première fois notre volée, et elle a décidé de s'arrêter ici pour terminer une affaire.

LUCRE.

Son nom, je te prie?

L'HOTELIER.

On peut le trouver sur les titres de possession : veuve Medler.

LUCRE.

Medler? Par la messe, je n'ai jamais entendu parler de cette veuve.

L'HOTELIER.

Vous devez vous tromper, monsieur. N'existe-t-il pas une veuve riche dans le Staffordshire?

LUCRE.

En effet! Tu me la remets en mémoire. Il en existe une. Ah! si je redevenais garçon!

L'HOTELIER.

Votre Seigneurie pourrait certainement l'épouser, mais elle est déjà engagée avec un célibataire.

LUCRE.

Et quel est-il, je te prie?

L'HOTELIER.

Un gentilhomme de province que Votre Seigneurie ne connaît sûrement point, j'en jurerais. Il a commis bien des folies dans sa jeunesse, mais l'idée du mariage, j'en puis jurer, commence à l'apaiser. Ma maîtresse l'aime, et vous savez que l'amour excuse bien des fautes. Il s'agit d'un monsieur Witgood, si jamais son nom est venu jusqu'à vous.

LUCRE.

Witgood, dis-tu?

L'HOTELIER.

Witgood. Ma maîtresse lui apportera un joli revenu : quatre cents livres par an.

LUCRE.

De quelle province est ce jeune Witgood?

L'Hotelier.

Du Leicesterhire.

Lucre, *à part.*

Mon neveu! Par la messe, c'est bien mon neveu! J'en tirerai parti! (*Haut*). Et ce gentilhomme, dis-tu, va l'épouser ?

L'Hotelier.

Il l'a emmenée de la ville, avec le meilleur atout en main : son cœur. Ma maîtresse voudrait conclure ce mariage avant de repartir, n'étant pas, je le jure, de ces veuves qui succombent d'abord et se marient après. Elle a horreur de cela.

Lucre.

Sur ma foi, elle a mis la main sur un brave gentilhomme et bien à sa convenance. Je lui en ferai cadeau.

L'Hotelier.

Votre Seigneurie le connaîtrait-il ?

Lucre.

Si je le connais ! Tout le monde ne le connaît-il pas ? Un homme aussi accompli ne se trouve pas au boisseau.

L'Hotelier.

En ce cas, Votre Seigneurie peut m'éviter la fatigue de me renseigner sur son compte ?

Lucre.

Te renseigner ? Suis mon conseil : ne va pas plus loin, ne te renseigne qu'auprès de moi, je puis te satisfaire. Il a été jeune, mais il s'est assagi ! Un mot. Votre maîtresse n'a-t-elle jamais été un peu légère dans sa vie? S'il y a des hommes qui ne se sont pas toujours montrés raisonnables, certaines femmes se conduisent parfois de façon un peu légère !

L'Hotelier.

Sans aucun doute, monsieur.

Lucre.

L'homme corrigé de sa folie n'en rentre que plus sage au logis.

L'Hotelier.

La pure vérité.

Lucre.

Voilà ce que je puis vous dire de plus mauvais sur son compte. Jamais il n'exista de plus brave et plus généreux gentilhomme, que Witgood, le trois fois noble Witgood.

L'Hotelier.

Puisque Votre Seigneurie le connaît si bien, voulez-vous condescendre à me raconter sa vie? Mon devoir consiste à prendre soin de la réputation de ma maîtresse, si bonne pour moi! Plus que je ne saurais le dire! Elle a déjà éconduit bien des soupirants, heureusement pour

elle! Si l'homme sur lequel elle a fixé son choix n'en était pas digne, elle pourrait encore reprendre sa parole. Il nous a affirmé posséder des terres et de quoi vivre.

LUCRE.

Qui? Le jeune Witgood? Vous pouvez l'en croire. Il possède une jolie fortune à... Comment appelez-vous l'endroit?

L'HOTELIER.

Je ne sais pas.

LUCRE.

Comme une bête, j'ai oublié le nom! Il a de bons bois, de belles prairies... La peste soit de moi de ne pas me souvenir de l'endroit!... Quoi! Il s'agit de Witgood, de Witgood Hall et on ne le connait pas davantage!

L'HOTELIER.

Non, monsieur. Voyez comme on parle à la légère! Le bruit court que tous ses biens sont hypothéqués au bénéfice d'un oncle habitant cette ville?

LUCRE.

Un conte! Un conte!

L'HOTELIER.

Je peux vous assurer, monsieur, que tel est le rapport que l'on a fait à ma maîtresse.

LUCRE.

Vous imaginez-vous qu'il eût été assez naïf pour laisser un oncle prendre hypothèque sur ses biens? que son oncle eût été assez inhumain pour en venir à une pareille extrémité?

L'HOTELIER.

C'est ce que j'ai dit!

LUCRE.

Jamais il n'y a pensé!

L'HOTELIER.

Les bruits sont pourtant courants.

LUCRE.

Puisque vous insistez, sachez la vérité : je suis son oncle!

L'HOTELIER.

Vous! Qu'ai-je fait!

LUCRE.

Voyons! Voyons! Un homme ne se trouve pas mal!

L'HOTELIER.

Votre Seigneurie est son oncle?

LUCRE.

Y voyez-vous un inconvénient?

L'HOTELIER.

Je vous supplie, monsieur, de me promettre de ne point

parler de ma demarche. Pour ne pas ébruiter leur projet et éviter la foule des prétendants, ils voudraient se marier de suite et sans qu'on le sût.

LUCRE.

Supposes-tu un homme de mon jugement capable d'une maladresse? Qui m'oblige à raconter que j'apprends par toi ce mariage? Parais-je un fou de cinquante-quatre ans? Perdrais-je si vite la raison à laquelle je dois ma fortune? Prends cette poignée d'angelots pour toi. Où sont-ils descendus?

L'HOTELIER.

Il ne m'arrivera rien de regrettable?

LUCRE.

Absolument rien.

L'HOTELIER.

Je peux de mon propre mouvement...?

LUCRE.

Suis-je un homme sérieux?

L'HOTELIER.

Je me confie à Votre Seigneurie. Vous ne me connaissez pas, et pour éviter les indiscrétions, je ne veux avoir affaire qu'à vous.

LUCRE, *à part.*

Ce garçon inspire la confiance. (*Haut*). Allons, parle. (*L'hôtelier lui parle bas*). Tu es un brave garçon. Oh! mon coquin de neveu!

L'HOTELIER.

Maintenant que me voilà de mèche avec Votre Seigneurie, quand me donnerez-vous votre avis sur ce point douteux? Il me faut maintenant agir avec circonspection.

LUCRE.

Ne crains rien. Demain soir je me prononcerai sur le susdit point. Et porte-toi bien.

(*L'Hôtelier sort*).

Ce serviteur de province contient plus d'honnêteté que cent de nos compagnons. Je leur octroie le titre de compagnons, car avec leurs vestes bleues retournées [1], on ne distingue plus le valet du maître. George!

(*Entre* GEORGE).

GEORGE.

Monsieur!

LUCRE.

Ecoute. (*Il lui parle bas*). Ne dévoile pas l'endroit, salue mon neveu et dis-lui que je l'attends.

1. Les serviteurs portaient alors une livrée bleue.

GEORGE.

Bien, monsieur.

LUCRE.

Et surtout soyez à son égard du plus grand respect.

GEORGE, *à part.*

Voilà un étrange changement! Hier il fallait le traiter comme un mendiant, aujourd'hui on doit l'aborder comme un chevalier.

(*Il sort*).

LUCRE.

Ah! le coquin!... Une riche veuve! Quatre cents livres de revenus. Je regrette qu'il m'en veuille, à la veille de devenir si riche. Pourquoi ne suis-je plus qu'un étrangerpour lui? Hum! J'espère qu'il n'est pas assez malin pour me soupçonner de l'avoir dupé! Cela me surprendrait beaucoup. Grand Dieu, qui aurait jamais pensé que les choses tourneraient ainsi! Mon devoir serait de lui rendre ce qui lui appartient. Mais l'idée ne m'en viendra pas. Je l'enrichirai de mots, si c'est nécessaire. Quant à de l'argent, jamais.

(*Rentre* GEORGE).

Eh bien?

GEORGE.

Il prie Votre Seigneurie de l'excuser. Il a tant de choses à faire qu'il ne peut voir personne.

LUCRE.

Ce sont ses propres paroles?

GEORGE.

Ses propres paroles.

LUCRE, *à part.*

Quand les hommes deviennent riches, ils deviennent également orgueilleux; je m'en suis souvent aperçu. Il ne m'aurait pas répondu de la sorte il y a un an. (*Haut*). Retourne auprès de lui, dis-lui que son oncle désire l'entretenir une heure, pas plus. Il s'agit de ses intérêts, répète-le lui. Donne-lui de la seigneurie. Va et fais ce que je te dis.

(*George sort*).

LUCRE.

Maintenant il se montre discourtois envers son oncle! Me dira-t-il ce que je puis tenter pour lui? Je puis en une minute faire preuve d'une bienveillance qui eût demandé sept ans. Je connais mon caractère. Je ne me montre pas volontiers débonnaire. On ne m'émeut pas facilement. La seule raison qui me pousserait à lui faire quelque bien, serait l'étonnement qu'en ressentirait le vieux Hoard, mon adversaire. Combien sa méchanceté souffrira de la bonne fortune de mon neveu! Avec quel découragement il envi-

sagera sa prospérité, lui qui, dernièrement, le proclamait un mutin, un besogneux, un coureur de mauvais lieux. Ah! ah! cela me causera plus de joie que mon dernier achat, me procurera plus de satisfaction que les revenus de toutes les veuves!

(*Rertre* GEORGE, *introduisant* WITGOOD).

Eh bien!

GEORGE.

Après beaucoup de difficultés, il se décide à venir, monsieur.

(*Il sort*).

LUCRE.

Neveu, laissez-moi vous souhaiter le bonjour! Vous êtes le bienvenu.

WITGOOD.

Mon oncle, je vous remercie.

LUCRE.

Je vous prends en défaut. Vous croyez-vous un étranger ici? Que le ciel vous tienne en joie!

WITGOOD.

Je ne comprends pas, monsieur.

LUCRE.

Ne deviez-vous pas prendre le chemin de la maison de votre oncle, vous et votre veuve? Je vous en veux, si je puis m'exprimer ainsi sans vous offenser.

WITGOOD.

Qu'entendez-vous par là, monsieur?

LUCRE.

Pardonne-moi. Tu me fuyais, je m'en aperçois maintenant.

WITGOOD

Je n'ai jamais cessé de vous aimer, mon oncle.

LUCRE.

Quelle ingratitude, neveu! Fi!

WITGOOD.

Je suis désolé de vous entendre interpréter ainsi les choses.

LUCRE.

Ne dissimule pas.

WITGOOD.

Voulez-vous me permettre de me défendre?

LUCRE.

Oui, et sois le bienvenu.

WITGOOD.

Vous savez le danger que je cours à la ville, l'importance de mes dettes, l'exigence de mes créanciers, vous avez donc des raisons de préférer me savoir au loin.

LUCRE.

Par la messe ! voilà une belle excuse !

WITGOOD.

Autrement, dans la maison de mon oncle, je pouvais plus sûrement me marier !

LUCRE.

Et ton crédit ?

WITGOOD.

Mon crédit? Non, ma surface. Et puis je connais votre humeur. Vous auriez laissé entendre à ma veuve qu'il fût un jour où la maison entière m'appartenait.

LUCRE.

Avec presque tout ce qu'elle renferme.

WITGOOD.

Vous voyez bien ! Laissez les autres raconter ce qu'ils veulent. Rien ne vaut la présence d'une veuve dans la maison d'un oncle !

LUCRE.

Quand des neveux sont ruinés, leur meilleur refuge devrait être, en effet, la maison de cet oncle.

WITGOOD.

Ils peuvent y tenir tête aux gens.

LUCRE.

Ils y sont à l'abri du sergent et de l'huissier. La maison d'un oncle ! Un véritable Cold-Harbour[1] ! Coquin, je vais te servir de père maintenant ! T'intéresses-tu suffisamment à ta veuve pour l'envoyer chercher?

WITGOOD.

Certes.

LUCRE.

Je vais m'en assurer.

WITGOOD.

Envoyez un de vos gens.

LUCRE.

George !

(*Rentre* GEORGE).

GEORGE.

Me voici, monsieur.

LUCRE.

Mets-toi à la disposition de mon neveu (*Witgood lui parle bas et George sort. A part*). J'aime à bavarder avec une riche veuve ! Je prends du plaisir à entendre nos langues s'accorder ! On promet beaucoup et l'on tient

1. Corruption du mot Cold Harbour, un bâtiment situé dans la paroisse d'All-Hallowss the Less, où les débiteurs et les vagabonds trouvaient asile.

peu. Le jeu me plaît! Je me sens maintenant d'humeur à essayer quelque chose pour mon neveu s'il sait me prendre (*Haut*). C'est fait?

WITGOOD.

Oui, mon oncle.

LUCRE.

Vous êtes un ingrat neveu.

WITGOOD.

Le ciel m'en défende!

LUCRE.

Si, monsieur mon neveu. Je sais que vous avez beaucoup de dettes, que vous êtes poursuivi par des créanciers. Votre devoir eût été de m'en avertir discrètement, sans que l'avenir en subît le moindre préjudice.

WITGOOD.

Je l'avoue, mon oncle. En cela je suis blâmable. Mon intention était de bâcler les choses sans perdre de temps, à la satisfaction de mes amis et à l'étonnement des autres. Malheureusement il me manque la bagatelle d'une quarantaine de livres avant que tout soit conclu. Mais j'espère bien trouver quelque expédient.

LUCRE.

Neveu, Je vous supplie de ne pas ajouter un mot.

WITGOOD.

Que voulez-vous dire, mon oncle?

LUCRE.

Par l'amitié que je te porte, j'entends que tu ne t'adresses pas à d'autres qu'à moi!

WITGOOD.

Vous n'avez aucune raison pour cela, mon oncle.

LUCRE.

Autrement je me fâche à jamais.

WITGOOD.

Voici ma main. Je vous obéirai.

LUCRE.

À la bonne heure. Rapporte-t'en à moi. Paix! Voici ma femme avec Sam, le fils de son premier mari.

(*Entrent* MISTRESS LUCRE *et* FREEDOM).

WITGOOD.

Bonne tante.

FREEDOM.

Cher Witgood, je suis heureux de vous saluer. Soyez le bienvenu dans cette noble cité gouvernée avec l'épée au fourreau.

WITGOOD, *à part*.

Et l'esprit dans son pommeau (*Haut*). Mon cher master Sam Freedom, je vous retourne le compliment.

LUCRE.

Par la messe, elle vient, ma femme! Je veux voir comment tu la recevras.

MISTRESS LUCRE.

Je suppose savoir comment on reçoit une veuve! Il n'y a pas si longtemps que je l'étais encore.

(*Entre* LA COURTISANE).

WITGOOD.

Oncle...

LUCRE.

La voici!

WITGOOD.

Mon oncle désirait vous voir, madame, et j'ai pris la liberté de vous faire venir.

LA COURTISANE.

Vous n'avez pas à vous en excuser, master Witgood. Monsieur est votre oncle?

LUCRE.

Je suis son oncle et heureux de l'être, chère veuve. Son oncle, son bon oncle. Par ce baiser, soyez la bienvenue. Femme, souhaitez également la bienvenue à la veuve.

FREEDOM.

Je suis maintenant un homme, grâce à mon père, et je ne vois pas pourquoi je n'embrasserais pas comme lui une veuve. Je ne suppose pas que la Charte s'y oppose puisqu'elle s'exprime en ces termes : « Le fils devenu un homme peut s'esbaudir, son père fût-il un barbouilleur ». Cela se trouve environ à la cinquantième page.

(*Il va pour embrasser la courtisane qui le repousse*).

LUCRE.

Un mot, douce veuve.

FREEDOM.

Je n'ai jamais été aussi humilié depuis le jour où ma mère m'a fouetté.

LUCRE, *à la Courtisane.*

Je n'ai pas d'autre enfant dont prendre soin. Je le considère comme mon héritier

LA COURTISANE.

Vraiment?

LUCRE.

Il le sait et le coquin en tire vanité. On lui a déjà offert des veuves, jolies, riches, des femmes de gros marchands. Croyez-vous qu'il y ait fait attention? Pas le moins du monde. Vous êtes la première qui ait attiré ses regards. Si on le savait dans la ville on lui courrait après, et heureuses celles qui mettraient la main dessus.

LA COURTISANE.

C'est mon avis.

LUCRE.

Vous assisteriez à un véritable assaut. Il ne pourrait plus traverser une rue. Il entrerait dans quelque grande famille. Vous voyez cette maison? elle lui reviendra avec tout le reste : les appartements, meublés, plafonnés de gypse, tendus de tapisseries, etc., etc. Neveu!

WITGOOD.

Mon oncle?

LUCRE.

Montrez la maison à votre veuve. Faites-lui visiter toutes les chambres et traitez-la bien. (*A part, à Witgood*). Neveu, assure-toi d'elle si tu es un malin.

WITGOOD.

Hélas ! Je ne sais pas comment elle le prendra!

LUCRE.

Très bien, je te le garantis. Serais-tu un âne? Je voudrais être à ta place. De l'aplomb ou tu me ferais honte.

(*Sortent Witgood et la Courtisane*).

Laissez-les agir à leur guise. Bien des mariages se sont faits ici de la façon. Rien comme la maison d'un oncle pour produire son effet. J'empêcherai ma femme de trop parler. Tonny, votre fils, fait la cour à une pauvre fille qui ne possède que mille livres de dot, et mon neveu, un garçon n'offrant aucune espérance, a mis la main sur une veuve à la tête de quatre mille livres de revenu !

MISTRESS LUCRE.

On fait ce qu'on peut.

LUCRE.

Je tiendrai mon argent prêt avant qu'il ne redescende. J'entends donner à la veuve des joyaux, de l'argenterie, pour l'encourager. Je sais une belle coupe à pied qui lui fera particulièrement plaisir.

(*Il sort*).

MISTRESS LUCRE.

Il se moque de nous avec son neveu? Je conçois un plan, mon fils, qui démolira celui de votre beau-père.

FREEDOM.

Un plan tragique ou comique, chère mère?

MISTRESS LUCRE.

Un plan qui ne lui fera pas plaisir. Freedom, j'entends que, dès à présent, vous cessiez de courtiser la nièce de master Hoard.

FREEDOM.

Pourquoi, mère?

MISTRESS LUCRE.

Je vous répète que j'ai mon plan. Prenez cette chaîne d'or, ce superbe diamant. Suivez notre veuve jusqu'à son logis et, quand l'occasion se montrera favorable, donnez-les-lui. J'ai mon dessein. On vous tient pour ce que vous valez, mon fils, parmi la haute société.

FREEDOM.

Je l'en remercie, ma mère.

MISTRESS LUCRE.

Witgood n'est qu'un gueux auprès de toi. Dis à la veuve que tu possèdes deux cents livres de rente, outre ce qui doit te revenir. Si j'étais veuve, mon cœur ne voudrait pas d'autre parti que toi.

FREEDOM.

Je vous remercie de tout ce que vous faites pour moi, mère. J'en aimerais mieux une autre, mais si je ne lui adresse pas une cour assidue et si elle ne m'est pas reconnaissante de ces dons, je ne veux plus être votre fils. J'entends en courir le risque.

SCÈNE II.

Une Rue.

ENTRENT HOARD ET MONEYLOVE.

MONEYLOVE.

Sur ma foi, master Hoard, j'ai passé bien des mois à courtiser votre nièce, pour l'amour de ses vertus. Mais, depuis qu'elle m'a si durement repoussé, je suis décidé à aller chercher fortune ailleurs.

HOARD.

Je vous ai toujours dit que ma nièce caressait un autre espoir.

MONEYLOVE.

J'en conviens. Pour compenser ma perte de temps et le zèle avec lequel j'ai recherché votre nièce, je voudrais obtenir une faveur de Votre Grâce.

HOARD.

Je n'ai rien à vóus refuser.

MONEYLOVE.

Je vous en sais gré. Il y a à peu près trois heures, on m'a informé de l'heureuse venue d'une riche veuve dans ce pays.

HOARD.

Une riche veuve !

MONEYLOVE.

Quatre cents livres de revenu en terres !

HOARD.

Bah !

MONEYLOVE.

Je connais son logis. Si Votre Seigneurie consentait à me protéger, à dire un mot pour moi, je ne doute pas de plaire à ladite veuve. Je ne me contenterais pas de vous remercier. Deux cents angelots...

HOARD.

A-t-elle des prétendants ?

MONEYLOVE.

On dit, ou plutôt on murmure, ce dont j'ai lieu de me réjouir, que son seul prétendant serait ce jeune coureur de Witgood, le neveu de votre mortel adversaire.

HOARD.

Tu en es sûr ?

MONEYLOVE.

Absolument. Et l'oncle se montrerait assez adroit pour charmer la veuve et enlever le mariage.

HOARD.

Très bien.

MONEYLOVE.

Vous savez que le jeune Witgood est un dépensier, un mauvais sujet ?

HOARD.

Un fripon !

MONEYLOVE.

Un noceur !

HOARD.

L'écume des mauvais lieux !

MONEYLOVE.

Ces renseignements donnés par Votre Seigneurie, j'aurais double chance de le supplanter dans l'esprit de la veuve et de gagner son affection.

HOARD.

Tiens-toi à ma disposition vers les cinq heures.

MONEYLOVE.

Je n'y manquerai pas.

(Il sort).

HOARD.

Fou ! Tu confies ton trésor à un voleur, en contant à un veuf une histoire d'amour ! Je tiens ma revanche ! Jè vais non seulement pouvoir contrecarrer mon adversaire, tromper les dernières espérances de son neveu, mais grossir ma fortune, augmenter mes revenus, multiplier mes bénéfices ! Ah ! ah ! je répondrai enfin à vos insultes,

je vous retournerai vos compliments, je confondrai vos projets, détruirai vos plans, bouleverserai comme une peste inattendue et hâtive votre sécurité !

(*Entrent* TROIS CREANCIERS *de* WITGOOD).

PREMIER CRÉANCIER.

Je suis heureux de la nouvelle.

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Nous le sommes également.

TROISIÈME CRÉANCIER.

Le jeune Vitgood va redevenir une bonne affaire.

HOARD, *à part*.

Chut ! Ecoutons !

PREMIER CRÉANCIER.

Je vous promets, master Cockpit, que la veuve possède un sac !

DEUXIÈME CRÉANCIER.

En avez-vous entendu parler ?

PREMIER CRÉANCIER.

De la veuve Medler ? On ne parle que d'elle !

TROISIÈME CRÉANCIER.

Quatre cents livres de revenu, dit-on, en bonnes terres !

PREMIER CRÉANCIER.

Si vous croyez cela, vous demeurez au-dessous de la vérité.

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Et voyez comme il garde l'affaire secrète !

PREMIER CRÉANCIER.

Il s'agit maintenant de ne pas attendre qu'elle choisisse un meilleur parti.

TROISIÈME CRÉANCIER.

Il me doit mille livres, dont je n'ai jamais touché un penny !

PREMIER CRÉANCIER.

Il ne se doute pas de notre présence, et serait bien étonné s'il savait que nous le suivons !

(*Sortent les Créanciers.*)

HOARD.

Les créanciers ! Bon, je vais les suivre. Cela est fait pour moi. Tous connaissent la fortune de la veuve et l'on sait que je peux l'établir richement ; ce que je ferai. Deux chances me font entrevoir un destin doublement heureux : je me venge d'un ennemi et j'améliore ma situation !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Le logis de Witgood.

ENTRENT WITGOOD ET LES TROIS CRÉANCIERS.

WITGOOD.

Messieurs mes créanciers ne pourriez-vous pas choisir un autre moment pour me poursuivre ? En cela votre méchanceté dépasse les droits que vous donne ma dette.

PREMIER CRÉANCIER.

Maître Witgood, voilà longtemps que j'attends mon argent.

WITGOOD.

Parlez bas, je vous en prie. Que voulez-vous ?

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Nous apprenons que vous êtes sur le point d'épouser une riche veuve.

WITGOOD.

Il n'y a pas de projet si bien caché que des créanciers ne puissent le surprendre ; de situation plus malheureuse que de songer que vos pires ennemis sont au courant de vos bonnes fortunes. Vous vous y prenez mal, messieurs. Si vous voulez obtenir quittance, pourquoi contrecarrer les projets que j'entretiens dans ce but ? Cela n'est de votre part ni adroit, ni pitoyable. La chance me revient. Je vais me relever, briller à nouveau, et vous serez les premiers à en profiter.

PREMIER CRÉANCIER.

Il a raison.

WITGOOD.

Demeurez sourds et je suis perdu à jamais !

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Cher monsieur...

WITGOOD.

Comment voulez-vous qu'un homme prospère si vous le privez de soleil !

TROISIÈME CRÉANCIER.

En effet!

WITGOOD.

Prenez patience, il y aura de quoi vous satisfaire tous.

PREMIER CRÉANCIER.

Si nous agissions autrement la honte serait pour nous!

WITGOOD.

Ecoutez. Je suis tout nouvellement engagé avec la veuve et me discréditer serait me perdre. Avant trois jours je vous donnerai des terres en garantie.

PREMIER CRÉANCIER.

Mon cher master Witgood! Nous avons confiance en vous.

WITGOOD.

Je sais que vous avez été très bons. Il suffirait pourtant d'un méchant bruit, d'une calomnie, pour que l'on perdît confiance. Dans la situation où je me trouve un homme s'est bientôt fait des ennemis. Aussitôt que la chance lui vient la jalousie s'en mêle. Vous avez entendu dire, j'en suis sûr, que j'y mettais de la mauvaise volonté?

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Nous avons entendu dire que vous avez déniché une riche veuve, et que vous voulez l'épouser sur le champ.

WITGOOD.

Voilà la vérité. Maintenant que vous connaissez mes intentions à votre égard, faites-moi la faveur, je vous en supplie tous...

TOUS.

C'est inutile!

WITGOOD.

D'enterrer mes dettes dans le silence, jusqu'à ce que je sois en possession de ma veuve; car en vérité, je puis vous parler comme à des amis?...

TOUS.

Oui! Oui!

WITGOOD.

Je suis à la recherche de quelque argent pour m'installer, obtenir quelque crédit dont vous profiterez. Si mes premières dettes étaient divulguées, tous mes efforts deviendraient inutiles.

PREMIER CRÉANCIER, *bas.*

Je veux mériter votre pratique. Acceptez mon argent avant d'avoir recours à celui d'un étranger. Voici quarante livres que je viens de toucher. Si cela peut vous être utile pour votre installation, usez-en. (*Witgood fait mine de refuser*). Non, je vous en prie. L'argent est à votre service.

WITGOOD.

Vous me confondez tellement par votre amabilité que je me vois obligé d'accepter.

PREMIER CRÉANCIER, *à part.*

N'en parlez pas aux autres, je vous en prie.

WITGOOD.

Ne craignez rien.

PREMIER CRÉANCIER, *idem.*

J'espère être le premier auquel vous penserez après votre mariage?

WITGOOD.

Ayez-en la conviction.

PREMIER CRÉANCIER.

Où allez-vous, messieurs?

DEUXIEME CRÉANCIER, *bas à Witgood.*

Soyez sans inquiétude, je vais chercher de l'argent. Avant une heure vous recevrez ce dont vous avez besoin. (*Haut*). Allons, master Cockpit, nous vous attendons.

TROISIÈME CRÉANCIER.

J'ai laissé tomber ma bague. Je vous suis à l'instant. (*Sortent le premier et le deuxième créancier*). Vous la trouverez, monsieur. Je sais que votre jeunesse et vos prodigalités vous ont dépouillé de tous vos bijoux. Voici un rubis de vingt livres. Donnez-le à votre veuve. (*Il offre la bague que Witgood refuse tout d'abord*). Quel homme! Elle ne vous en aimera que davantage. Si je pouvais travailler pour vous, je ne voudrais pas vous voir la proie de ces sangsues pour tout l'or du monde.

WITGOOD.

J'en suis sûr.

TROISIÈME CRÉANCIER.

Ce sont de véritables coupe-gorge.

WITGOOD.

Je les connais.

TROISIÈME CRÉANCIER.

Envoyez-moi la note de tout ce dont vous avez besoin, je vous satisferai sur l'heure.

WITGOOD.

Vraiment? En ce cas voici ma main. Je ne veux plus avoir affaire qu'à toi.

TROISIÈME CRÉANCIER.

Puis-je ne jamais donner la mienne à ces deux autres, alors?

WITGOOD.

Je te le souhaite.

TROISIÈME CRÉANCIER.

Je vous remercie.

WITGOOD.

Adieu, cher master Cokpit. (*Sort le troisieme créancier*). Ah! ah! ah! Décidément rien de plus inventif que la nécessité et de plus abrutissant que la richesse et le libertinage, bien qu'ils aient encore quelque avantage. Oh! si je tenais l'hypothèque de mon oncle comme je tiens ces vétilles, je renoncerais aux mauvais lieux à midi, et à minuit au muscatel et aux œufs!

LA COURTISANE, *à la cantonade.*

Master Witgood, où êtes-vous?

WITGOOD.

Holà!

(*Entre* LA COURTISANE).

LA COURTISANE.

Riches nouvelles?

WITGOOD.

Que ne sont-elles toutes monnayées?

LA COURTISANE.

Voici des chaînes et des bijoux. Je suis tellement sollicitée par des prétendants, master Witgood, que je ne sais plus lequel mettre le premier à la porte. Dans ce nombre, un certain master Hoard, un vieux gentilhomme.

WITGOOD.

Sur ma vie, le rival de mon oncle!

LA COURTISANE.

Cela ne m'étonne pas, car s'il dit du mal de vous, il parle honteusement de lui. Je l'ai tout d'abord évincé, mais si adroitement qu'il emporte des espérances plutôt que la conviction d'un congé définitif.

WITGOOD.

Parfait!

LA COURTISANE.

Je l'attends accompagné de gentlemen avec lesquels il s'efforce de me démontrer que vous êtes un intempérant, dans une situation définitivement compromise. Votre oncle...

WITGOOD.

Coquine, voici le moment de faire fortune. Profitez-en. Il est riche d'argent, de propriétés et de terres. Epouse-le. C'est un vieux fou passionné; et j'en serai enchanté. Epouse-le. Ma conscience prendrait du plaisir à te voir bien accueillie, car je m'intéresse à toi.

LA COURTISANE.

Mille remerciements, mon cher Witgood.

WITGOOD.

Je caresse encore un autre espoir. S'il se réalise, tu ne t'en plaindras pas, outre qu'il peut en résulter beaucoup

de bien pour moi. Poursuis ton œuvre. Soyons gens d'esprit, nous ne trouverons jamais une meilleure occasion.

LA COURTISANE.

Plus un mot, je crois les entendre.

(*Ils sortent*).

(*Ent e t* HOARD, *accompagné de* GENTLEMEN, *et* L'HOTELIER *déguisé en domestique*).

HOARD.

Sers-tu chez la veuve? Elle aurait alors de fameux serviteurs.

L'HOTELIER.

Je suis le moins bon des six, monsieur, bien que digne de porter livrée.

HOARD.

Écoute, tu m'as dis que tu étais dans ses petits papiers?

L'HOTELIER.

Non pas.

HOARD.

Tu es trop modeste. Voici une poignée de pièces d'or. Procure-moi l'occasion de lui parler.

L'HOTELIER.

Je ferai mon possible, monsieur, sans me compromettre.

HOARD.

Va, obéis-moi, et attends-toi à mieux encore de ma part.

L'HOTELIER, *à part*.

Cela ne vaut-il pas mieux qu'une place de treize shillings, quatre pence par an? Un serviteur avec trois clients de cette espèce vivrait à l'aise. Aussi bien j'ai toujours été trop distingué pour refuser de l'argent de quiconque. Que de duperies à accomplir sur cette terre! Maintenant je connais le caractère de ma veuve. Seul mon jeune maître est dans ses griffes!

(*Il sort*).

HOARD.

Maintenant, mes chers messieurs, prêtez-moi votre aide. Vous connaissez ses folies et ce que je veux?

PREMIER GENTLEMAN.

En effet, monsieur.

DEUXIÈME GENTLEMAN.

Master Hoard, êtes-vous sûr qu'il ne se trouve pas dans la maison à cette heure?

HOARD.

J'ai choisi l'instant propice, croyez-m'en. Le prodigue est sorti. Assistez-moi. La voici qui vient.

(*Entre* LA COURTISANE).

Eh bien, ma charmante veuve?

LA COURTISANE.

Soyez le bienvenu, master Hoard.

HOARD.

Attention, messieurs, attention! Je viens, chère veuve, vous fournir la preuve que mes paroles ne sont dictées ni par l'envie ni par la calomnie. Qu'elles résument plutôt les mérites et les actions de Witgood et de son oncle. Ces gentlemen, bien connus, d'une réputation sans tache, peuvent l'attester.

LA COURTISANE.

Je ne saurais vous dire dans quel sens mes affections disposent de moi. Mais sûrement, si ces messieurs estiment Witgood si peu digne d'intérêt, ils ont raison de le fuir. Messieurs, comme vous jouissez d'une réputation parfaite et que vous avez pour vous les apparences, je vous supplie de me dire la vérité! Je suis veuve, conséquemment facile à tromper, notre faiblesse est si grande! Montrez-vous impartiaux; parlez sans parti pris.

HOARD.

Et vous serez fixée.

LA COURTISANE.

Silence, master Hoard. Vous êtes juge et partie.

HOARD.

Je ne souffle plus un mot.

PREMIER GENTLEMAN.

Le meilleur moyen de vous convaincre sera de n'employer ni la flatterie, ni la malice, mais de juger impartialement.

LA COURTISANE.

Voilà.

PREMIER GENTLEMAN.

Ce Witgood incarne le mauvais sujet, l'homme taré, sans situation, sans considération, couvert de dettes, menacé d'une prise de corps que nous maintiendrons de tout notre crédit et de toutes nos forces.

LA COURTISANE.

Il n'a, dites-vous, ni terre, ni revenus? Faites bien attention à ne pas le calomnier.

PREMIER GENTLEMAN.

Ce que nous disons nous pouvons le prouver.

LA COURTISANE.

Hélas! Comme nos pauvres âmes sont facilement abusées.

DEUXIÈME GENTLEMAN.

Quant à son oncle...

HOARD.

Cela me regarde, son oncle! Un méchant concussion-

naire; un tyran capable de toutes les forfaitures; se réjouissant de la misère des autres; une créature qui ruinerait son frère, noierait son père au besoin, sans que sa conscience le lui reprochât.

PREMIER GENTLEMAN.

Croyez-moi, veuve, non seulement vous passeriez contrat avec la misère, mais encore avec une famille diabolique, sans entrailles.

HOARD, *bas au gentleman.*

Soyez sans pitié, sans pitié aucune!

LA COURTISANE.

Me suis-je à ce point trompée en l'aimant! Devant vous tous, je renonce à l'épouser! (*S'agenouillant*). A genoux, je fais le serment de ne devenir jamais sa femme!

WITGOOD, *à part.*

Le ciel sait si jamais j'ai eu l'intention de devenir son époux!

HOARD, *bas au gentleman.*

Arrivez au but.

PREMIER GENTLEMAN.

Maintenant regardez ce gentleman avec une nouvelle et pure affection. Il est sérieux, bon, riche, digne de vous. En l'estimant vous assurez votre sort.

HOARD, *bas au gentleman.*

Je lui constituerai un domaine.

PREMIER GENTLEMAN.

Il possède de nombreuses terres et peut satisfaire tous vos désirs.

DEUXIÈME GENTLEMAN.

Allons, veuve, allons!

LA COURTISANE.

Le monde est si trompeur!

PREMIER GENTLEMAN.

Il est trompeur quand la flatterie, l'intérêt, la méchanceté sont en jeu. Rien de tout cela chez lui.

LA COURTISANE.

Je vous prie...

PREMIER GENTLEMAN.

Vous autres veuves semblez d'autant plus difficiles à convaincre qu'il s'agit de votre bonheur; mais s'il faut vous associer à un coquin jamais vous n'y mettez assez d'empressement. Allons, donnez-lui votre main.

HOARD.

De tout mon cœur. (*Hoard et la Courtisane se donnent la main.*) Merci, messieurs, je récompenserai votre entremise (*à la Courtisane*), et ton amour!

LA COURTISANE.

Hélas, vous n'aimez les veuves que pour les biens qu'elles apportent! Je vous préviens, je ne possède rien.

HOARD.

Bien dit! excellemment dit! Je jure devant ces messieurs ne rechercher que ton amour.

LA COURTISANE.

Alors je suis heureuse.

HOARD.

Ma joie est telle que je manque de mots pour la traduire!

LA COURTISANE.

Master Hoard, je dois ajouter une chose devant ces messieur, vos amis. Comment repousser soudainement la cour répugnante de ce parjure de Witgood et les avances de son oncle aussi ennuyeux que dissimulé? De cet oncle qui aujourd'hui même me réserve une entrevue pour le motif qui nous occupe et qui, malgré vous, m'a complètement roulée!

HOARD.

Que pensez-vous de cela, messieurs?

PREMIER GENTLEMAN.

Elle a raison de poser la question.

HOARD.

Ecoute, veuve : Attire tout simplement le jeune Witgood dans un endroit quelconque, et dis-lui de se hâter. Au lieu désigné, ces messieurs et moi guetteront le moment favorable. Tandis que tu le repousseras, nous viendrons par surprise, t'enlèverons, te mènerons en bateau à Cole-Harbour, où un prêtre bâclera notre mariage. Qu'en penses-tu?

LA COURTISANE.

Puisque le moyen vous plait, il me va.

HOARD, *l'embrassant.*

Je t'embrasse pour ces mots. Vous, messieurs, j'aurai encore recours à vos bontés, et à votre aide.

PREMIER GENTLEMAN.

Vous avez notre parole et notre intérêt est de mener les choses à bien.

HOARD.

Et l'honneur vous y engage. Je vous en récompenserai, ma fortune égalant ma joie. Plus un mot, chère veuve, ou plutôt chère femme, et à bientôt.

LA COURTISANE.

A bientôt, monsieur.

(*Rentre* WITGOOD. *Hoard et les Gentlemen sortent*).

WITGOOD.

J'en rirai toute ma vie! Soyez heureuse, mistress Hoard, votre fortune est faite! Quant à ces jeunes gentilshommes, ils parferont le reste! Maintenant ne perdons pas l'esprit. Ne commets pas d'impair, et tous deux...

(*Rentre* L'HOTELIER).

L'HÔTELIER.

Master Witgood, votre oncle.

WITGOOD.

Eloigne-toi, je vais m'en servir.

(*Sortent la Courtisane et l'Hôtelier*).

(*Entre* LUCRE).

LUCRE.

Néveu, bonjour.

WITGOOD.

Bonjour à vous également, mon bon oncle.

LUCRE.

Comment se porte la veuve? Le mariage dure toujours?

WITGOOD.

Cela n'est plus en question.

LUCRE.

Je veux frapper un grand coup et vite.

WITGOOD.

Le plutôt sera le mieux, mon oncle. On la courtise de tous les côtés.

LUCRE.

Déjà!

WITGOOD.

De tous les côtés. Tantôt un vieux gentleman propose de lui constituer un domaine de trois cents livres; tantôt un riche propriétaire lui met en avant son fils auquel il assure une rente viagère, ce qui la trouble; tantôt le fils d'un marchand lui offre trois seigneuries d'un coup.

LUCE.

Paix, neveu, je ne veux pas entendre davantage parler de tous ces gens-là. Tu arriveras avant eux. Ne signale pas ma venue à la veuve. Voyons, il est maintenant près de neuf heures. Avant midi le marché va être conclu, je t'en donne ma parole.

WITGOOD.

Oh! le plus précieux des oncles!

SCÈNE II.

Une chambre dans la maison de Joyce.

ENTRENT HOARD ET JOYCE.

HOARD.

Ma chère Joyce, je t'en prie, prends soin de ma maison. Je te la confie entièrement. Maintenant écoute une confidence qui te fera songer : je t'ai trouvé un mari. Tu peux t'en rapporter à moi. J'ai toujours eu la main heureuse quand il s'agit de choisir une femme ou un époux. C'est un don que je possède.

(*Il sort*).

JOYCE.

Comment me réjouirais-je de son choix, quand le neveu de son pire ennemi est celui que j'aime? Hélas! Pourquoi me flatter d'un pareil amour, quand je sais qu'il néglige la plus pure des affections pour le lit d'une veuve. Est-ce possible ou le bruit qui court serait-il faux?

(*Entre* GEORGE).

Eh bien, monsieur?

GEORGE.

Une lettre particulièrement recommandée.

JOYCE.

Je vous remercie.

(*Sort George*).

Je connais cette écriture (*Lisant*) : « O vous qui m'êtes plus chère que la vie, n'accordez aucune créance aux nouvelles que l'on répand sur mon compte; je les démentirai bientôt. Gardez-moi votre constance. Je suis toujours celui qui vous aime et j'espère que vous me payez de retour Théodorus Witgood ». Je le crois! Ni la crainte ni le doute ne viendront désormais troubler mon amour!

SCÈNE III.

Une taverne.

ENTRENT HOARD, LE GENTLEMAN ET UN GARÇON DE CABARET.

LE GARÇON.

Soyez les bienvenus, messieurs. Dick, montrez à ces messieurs où se trouve le Grenadier.

HOARD.

Chut !

LE GARÇON.

Au haut des escaliers, messieurs.

HOARD.

Chut ! garçon ?

LE GARÇON.

Voilà, monsieur.

HOARD.

Demande au bar si on n'a pas vu une dame de qualité?

LE GARÇON.

William, avez-vous vu une dame de qualité au bar? Répondez oui ou non

WILLIAM, *à la cantonade.*

Nous n'avons pas vu d'autre dame de qualité que mistress Florence ?

LE GARÇON.

Il dit n'avoir pas vu d'autre dame de qualité que mistress Florence.

HOARD.

Quelle est cette Florence ? Une veuve?

LE GARÇON.

Allemande[1].

HOARD.

Hein ?

LE GARÇON.

Une coquine anglaise. J'ai l'honneur de vous saluer. (*Il sort*).

HOARD.

Un joyeux drôle, par ma foi! Je me souviendrai de la veuve allemande toute ma vie!

PREMIER GENTLEMAN.

C'est mon adresse qui a persuadé la veuve!

DEUXIÈME GENTLEMAN.

Excusez-moi, maître Hoard sait ce que j'ai fait pour lui.

HOARD.

Qu'est-ce à dire, messieurs?

DEUXIÈME GENTLEMAN.

Il prétend que seul son artifice a gagné la cause.

HOARD.

Vous vous y êtes employés tous les deux et je vous en remercie.

PREMIER GENTLEMAN.

Le premier j'ai su la convaincre.

1. On appelait les prostituées des veuves allemandes.

HOARD.

En effet.

DEUXIÈME GENTLEMAN.

Grâce à mon entremise...

HOARD.

Il a raison.

TROISIÈME GENTLEMAN.

Je me vante d'avoir uni leurs mains.

HOARD.

Par la messe, je n'y puis contredire. Considérez-moi tous comme votre débiteur, messieurs, et cessez toutes ces contestations !

PREMIER GENTLEMAN.

Venez et choisissez la meilleure chambre.

HOARD.

Près de cette porte.

(*Ils sortent*).

(*Entrent* WITGOOD, LA COURTISANE, L'HOTELIER *et* LE GARÇON DE CABARET).

LE GARÇON.

Vous êtes les bienvenus. Veuillez avoir l'obligeance de monter l'escalier.

LA COURTISANE.

Monter l'escalier ? Je me sens trop fatiguée !

WITGOOD.

Asseyez-vous et que l'on nous serve une coupe de muscat.

LE GARÇON.

Une coupe de muscat? Je vais vous en tirer et du meilleur.

WITGOOD.

N'entends-tu pas, maroufle?

LE GARÇON.

Vous avez appelé, monsieur?

WITGOOD.

Qu'y a-t-il à dîner ?

LE GARÇON.

Je ne saurais le dire exactement. Mais si vous voulez bien aller à la cuisine, vous vous en rendrez compte par vous-même. Beaucoup de gentilshommes en usent ainsi, je vous assure.

(*Il sort*).

L'HOTELIER.

Un drôle de valet et un fieffé coquin qui sait son rôle par cœur.

WITGOOD.

Si vous buvez à ma santé, je vous ferai raison.

LA COURTISANE.

Je m'en rapporte à vous et vous remercie.

(Sort Witgood).

Hélas! Quel oubli!

L'HOTELIER.

De quoi s'agit-il, maîtresse?

LA COURTISANE.

J'ai quitté ma bague pour me laver les mains et l'ai laissée chez moi. Courez vite la chercher, je meurs d'inquiétude.

(Sort l'Hôtelier).

Il est parti! Garçon!

(Entre UN AUTRE GARÇON).

LE DEUXIÈME GARÇON.

Voilà!

LA COURTISANE.

Va t'informer bien doucement si un certain master Hoard, un vieux gentleman, rôde autour de la maison.

LE DEUXIÈME GARÇON.

J'ai entendu parler d'un homme de ce nom.

LA COURTISANE.

Salue-le de ma part.

(Rentrent HOARD *et* LES GENTLEMEN).

HOARD, *au deuxième garçon.*

J'accepte tes compliments.

LA COURTISANE.

Vous arrivez à temps! Dirigeons-nous du côté du bateau.

HOARD.

Voilà comment se venge un homme habile! A deux contre un!

(Ils sortent).

(Rentrent WITGOOD *et* LE CABARETIER).

WITGOOD.

Je vous prie, monsieur, d'employer tout votre zèle. Mon oncle va venir avec des gentlemen, ses amis, à propos d'un mariage.

LE CABARETIER.

Je ferai toutes les recommandations nécessaires. Ne pourrais-je pas la voir?

WITGOOD.

Qui? La veuve? Volontiers, je vous présenterai à elle.

LE CABARETIER.

Si elle est du Staffordshire, il y a des chances pour que je la connaisse.

WITGOOD.

Garçon!

(Rentre LE DEUXIÈME GARÇON).

LE DEUXIÈME GARÇON.

Vous avez appelé ?

WITGOOD.

La jeune dame est montée ?

LE DEUXIÈME GARÇON.

Elle est partie.

WITGOOD.

Partie?

LE DEUXIÈME GARÇON.

Partie. Un certain master Hoard, accompagné de gentlemen, l'a entraînée dehors il y a quelques instants.

WITGOOD.

Hoard? Mort et ténèbres! Hoard ?

(*Rentre* L'HOTELIER).

L'HOTELIER.

J'ai retrouvé la bague.

WITGOOD.

Qu'y a-t-il? Où est la veuve ?

L'HOTELIER.

Ma maîtresse? Elle n'est pas ici?

WITGOOD

Je deviens fou!

L'HOTELIER.

Elle m'a envoyé chercher cette bague.

WITGOOD.

Un complot! Elle est partie!

L'HOTELIER.

Hein?

(*Entrent* LUCRE *et* DES GENTLEMEN).

WITGOOD.

Va et informe-toi de ce Hoard, l'adversaire de mon oncle!

(*Sort l'Hôtelier*).

LUCRE.

Neveu, que se passe-t-il?

WITGOOD.

Triple misérable coquin!

LUCRE.

Qu'as-tu?

LE DEUXIÈME GARÇON.

La veuve s'est enfuie!

LUCRE.

Misère de moi! Une vilaine entrée, messieurs?

PREMIER GARÇON.

La veuve est enlevée?

LUCRE.

Qui a osé accomplir un tel forfait?

WITGOOD.

Le vieux Hoard, votre rival !

LUCRE.

Lui !

WITGOOD.

Avec ses complices !

LUCRE.

Hoard ! Mon ennemi mortel ! Messieurs, prêtez-moi votre aide. Je ne supporterai pas cela ! Sa haine pour moi l'a fait agir. Le drôle a voulu ma honte ! Que dis-je ! il avait soif de mon sang ! Je dépenserai toute ma fortune pour déjouer un complot aussi abominable contre moi et mon neveu.

WITGOOD.

Et si méchamment conduit !

(*Rentre* L'HOTELIER).

LUCRE.

Traître !

L'HOTELIER.

Je ne m'appelle pas ainsi, monsieur !

WITGOOD.

Le pauvre diable ne savait rien !

LUCRE.

Tant pis !

L'HOTELIER.

J'ai retrouvé leurs traces.

LUCRE.

Bien !

L'HOTELIER.

Et j'ai entendu dire qu'ils avaient pris le chemin de Cole-Harbour.

LUCRE.

Le sanctuaire du diable ! Ils n'y demeureront pas longtemps et je l'arracherai de ses bras ! Mes chers amis, si jamais vous m'avez porté de l'intérêt.....

PREMIER GENTLEMAN.

Pas un mot de plus. L'insulte à vous faite, devient nôtre. Pour une cause aussi juste, nous donnerons nos vies s'il le faut

LUCRE.

Braves amis ! Ne perdons pas de temps ! Neveu, rassure-toi. Une juste cause l'emporte toujours.

WITGOOD.

C'est la seule chose capable de me consoler, mon oncle. (*Tous sortent, sauf Witgood*). Ah ! ah ! ah ! Tout va bien ! La lutte, comme dit la sagesse, perfectionne les gens !

(*Il sort*).

SCÈNE IV.

Une chambre dans la maison de Dampit.

ENTRE DAMPIT, *gris.*

DAMPIT.

Quand ai-je dit mes prières? En l'année 88, au moment de l'arrivée de la grande Armada; en 89 aussi, l'année où l'on a entendu tonner si fort, où il éclairait tant que j'ai prié dévotement pour que la foudre tombât sur les nouvelles bâtisses de Poovie. Je me suis mis à genoux devant mon coffre de fer. Je m'en souviens!

(*Entre* ANDREY).

ANDREY.

Master Dampit on vous entend avant de vous voir. Vous ne vous ennuyez pas, master Dampit? Déjà trois heures que nous devrions tous être couchés!

DAMPIT.

Andrey?

ANDREY.

Vous êtes un fameux gentleman!

DAMPIT.

En effet! un fameux savant aussi! As-tu donc l'habitude de te coucher si tôt, Andrey?

ANDREY.

Vous appelez ça si tôt, master Dampit?

DAMPIT.

Une heure du matin! Une heure du matin est une heure matinale. Va me chercher un verre de bière fraîche.

ANDREY.

J'ai fait chauffer votre bonnet de nuit.

DAMPIT.

Remporte-le. Je me sens très faible. Depuis ces trois derniers jours je n'ai mangé que la valeur d'un œuf.

ANDREY.

Vous buviez le supplément.

DAMPIT.

Qu'est-ce à dire? Ne parle pas tant. Tu parles trop pour ne rien dire. Apporte-moi un verre de bière!

ANDREY.

Devrais-je vous demander comment vous allez?

DAMPIT.

Comment je vais? Mal!

ANDREY.

Comme toujours!

DAMPIT.

Depuis deux ans je ne mange pas pour deux sous de pain! Donne-moi un verre de bière fraîchement tirée. Je ne suis pas malade, mais je ne suis pas bien.

ANDREY.

Mettez cette serviette chaude autour de votre cou tandis que je vous déshabillerai.

DAMPIT.

Quoi! bavarde! méditerais-tu de mauvais desseins? Que dis-tu?

ANDREY.

Je dis que vous paraissez très fatigué.

DAMPIT.

Tu représentes la femme la plus hypocrite de Londres.

ANDREY.

Je ne vous ai jamais trompé!

DAMPIT.

Parce que je ne me suis jamais confié à toi.

ANDREY.

Je me soucie peu de ce que vous me dites, master Dampit!

DAMPIT.

Tais-toi! Tu es une mendiante, une gourgandine, une drôlesse. Que répondras-tu à cela?

ANDREY.

Vous, un gentleman! parler ainsi!

DAMPIT.

Vile esclave de l'infortune, misérable souillon de cuisine, espionne, coquine, coureuse! Je ne donnerais pas la vie d'un pou pour ton bonheur!

ANDREY.

Vous! Je sais pourtant un gentleman qui me courtise, et dont la seule crainte est que vous me détachiez de lui!

DAMPIT.

Moi! Si jamais on m'offrait deux mille francs pour coucher avec toi, j'aimerais mieux me voir damné! Que répondras-tu à cela?

ANDREY.

Allez-vous coucher, monsieur.

DAMPIT.

Me coucher! Comment se porte mistress Proserpine?

ANDREY.

Pouah!

DAMPIT.

Donne-moi un verre de bière et j'irai me coucher.

ANDREY.

Vous trouverez de la bière au-dessus.

DAMPIT.

Je crois que l'on brûle des cornes dans l'auberge de Barnard. Si jamais j'ai flairé une telle puanteur, je consens à ne plus faire d'usure!

(*Il sort*).

ANDREY.

Les ongles de ses pieds empestent, et il s'imagine que l'on brûle de la corne.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Un appartement à Cole-Harbour.

ENTRENT HOARD, LA COURTISANE, LAMPREY, SPICHCOCK, ET DES GENTLEMEN.

PREMIER GENTLEMAN.

Cœurs réunis, mains réunies, dans les liens du mariage nulle séparation jusqu'à la mort (*A Hoard*). Il vous faudra renoncer aux autres femmes.

HOARD, *embrassant la Courtisane.*

Je m'y engage, mistress Hoard! (*On frappe*). Qui frappe?

LUCRE, *à la cantonade.*

Hoard!

HOARD.

Sur ma vie, c'est mon adversaire!

LUCRE, *à la cantonade.*

Hoard, ouvrez la porte, ou je l'enfonce! Rendez-nous la veuve!

HOARD.

Messieurs, mettez-les dehors!

LAMPREY.

Entrer, serait aller au-devant de la mort!

LUCRE, *à la cantonade.*

Mes amis, prêtez-moi secours!

HOARD.

Il a des assistants, messieurs.

LAMPREY.

Nous ne les craignons pas fort.

LUCRE, *à la cantonade.*

Puis-je, sans menace, dire un mot à la veuve?

LA COURTISANE.

Cher époux, messieurs, permettez-moi de dire un mot.

LAMPREY.

Parlez, chère madame !

LA COURTISANE.

Laissez-le en paix, rien à craindre de lui.

HOARD.

Elle a raison.

LA COURTISANE.

Restez tous près de moi, ne redoutez rien de sa faiblesse ; je lui parlerai.

HOARD.

Soit, le spectacle nous divertira! Qu'en pensez-vous, messieurs?

LAMPREY.

Ce sera une bonne plaisanterie!

HOARD.

Du calme, et qu'il entre.

LUCRE, *à la cantonade.*

Etre rempli de haine et de méchanceté!

LAMPREY.

Ecoutez-moi, maître Lucre. Si vous consentez à un entretien pacifique vous et vos amis, si vous promettez de vous adresser sans colère à la veuve, nous vous ouvrirons!

LUCRE.

Je m'y engage!

LAMPREY.

Alors entrez, et parlez en toute liberté, elle est ici!

(*Entrent* LUCRE, DES GENTLEMEN *et* L'HOTELIER).

LUCRE.

O master Hoard, votre haine a guetté l'heure, vous savez vous venger, master Hoard!

HOARD.

Ah! ah! ah!

LUCRE.

Je suis le fou dont vous vous moquez! Votre malice, monsieur, sait profiter des circonstances. Approchez, madame. (*Il la prend à l'écart*). Pourquoi agir de la sorte? Vous m'avez profondément blessé, et vous en paierez largement les frais. Consentir à ce que mon ennemi vous dérobe si honteusement à mon neveu! J'aurais mieux aimé voir la moitié de mes biens compromis au profit d'un meurt de faim!

LA COURTISANE.

Que voulez-vous, monsieur! Je ne puis pourtant pas sacrifier ma situation à l'amour! Il existe trop de précédents pour cela! Les exemples de mille veuves riches peuvent donner de l'expérience à l'une d'entre elles. J'aimais votre neveu, je l'avoue, je l'aimais en dépit des con-

seils de beaucoup de ses amis. Confiante en ses promesses, je comptais mener avec lui une existence flatteuse, m'enorgueillir de ses biens. Au moment d'entrer en possession de ces derniers, les choses se gâtent. Je m'aperçois qu'il n'est plus l'homme dont on me parlait. Il est rempli de défauts méprisables ; presque besogneux. En paroles, il possède de superbes immeubles, en fait, ils se réduisent à une baraque. Quelle femme aimerait ce qui n'existe pas?

LUCRE.

Voilà la raison de la rupture?

LA COURTISANE.

En savez-vous une meilleure? Chargez quelqu'un de s'enquérir de la situation. La plus grande part de ce qui lui revient est, depuis deux ans, hypothéquée au profit de son oncle.

LUCRE.

Il fallait vous renseigner sur mes dispositions; je l'eusse remis bientôt à flot.

LA COURTISANE.

En ce cas, je lui conserverais mon affection, et satisferais mes premiers désirs. Croyez-moi en vérité, si je m'étais douté avoir affaire à un chêne aussi dépouillé, croyez-vous que je me serais engagée?

LUCRE.

Tout n'est pas perdu! Plutôt que de voir un ennemi ruiner mes espérances, j'aimerais mieux...

LA COURTISANE.

Vos paroles ont toujours été d'or. Si les mots se monnayaient, votre neveu serait riche!

LUCRE.

Veuve, croyez-moi. Je jure sur mon salut et devant ces messieurs, qu'avant de dormir ou de manger, j'aurai réintégré mon neveu dans ses biens.

PREMIER GENTLEMAN, *ami de Lucre.*

Nous nous portons garants, veuve, qu'il tiendra ses engagements.

LUCRE.

Je veux faire plus encore pour mériter ses bénédictions. Je le constituerai mon héritier, puisque je n'ai pas d'enfant, je rédigerai mon testament dans ce sens.

LA COURTISANE.

Faites-le, et je me rendrai vite à la raison.

LUCRE.

Consentez-vous à jurer devant ces messieurs à demeurer telle que vous êtes à cette heure?

LA COURTISANE.

Je jure devant ces gentlemen de demeurer telle que je suis.

LUCRE.

Je vous crois, j'emmène votre brave serviteur.

LA COURTISANE.

J'y consens de tout mon cœur.

LUCRE.

Il a vu tout ce qui s'est passé et me servira de témoin.

LA COURTISANE.

Je ne demande pas autre chose.

HOARD.

En avez-vous fini, maître Lucre? ah! ah! ah!

LUCRE.

Riez, Hoard! moquez-vous de moi; le vent peut tourner et votre tour venir! Ah! ah! ah!

(*Sortent Lucre, le Gentleman et l'Hôtelier*).

HOARD.

Ah! ah! ah! si tous les hommes pouvaient se venger comme moi, ils sacrifieraient l'amitié à la haine. Que vous a-t-il dit, ma chère femme, je vous prie?

LA COURTISANE.

Il s'est soulagé.

HOARD.

Oh! oh! oh!

LA COURTISANE.

Vous ne pouvez soupçonner ses intentions.

HOARD.

En vérité!

LA COURTISANE.

Il entasserait des montagnes, maintenant.

HOARD.

Oui! oui!

LAMPREY.

Vous en avez fait un homme mort, master Hoard!

SPICHCOCK.

Et de son neveu, un désespéré!

HOARD.

Je le crois. Jamais homme terrassa son ennemi de la sorte!

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Une chambre dans la maison de Lucre

ENTRENT LUCRE, DES GENTLEMEN, L'HOTELIER, ET FREEDOM.

LUCRE.
Mon beau-fils, Sam Freedom, où est mon neveu ?

FREEDOM.
Il se lamente, mon père !

LUCRE.
Comment ?

FREEDOM.
Il se frappe la poitrine comme un joueur qui, son pourpoint perdu aux dés, ne garderait que sa chemise !

LUCRE.
Hélas, pauvre garçon !

FREEDOM.
Par une nuit tranquille, on entendrait ses soupirs de notre maison de Highgate !

LUCRE.
Je t'en prie, envoie-le chercher ?

FREEDOM.
Vous me commanderiez chose plus difficile, je n'hésiterais pas à l'accomplir, en reconnaissance de ce que vous avez épousé ma mère.

(*Il sort*).

LUCRE.
Mes chers amis, distrayez-le, je vais chercher ce qui lui appartient et reviens de suite !

PREMIER GENTLEMAN.
Nous ferons pour le mieux.

(*Entre* WITGOOD). (*Sort Lucre*).

DEUXIÈME GENTLEMAN.
Eh bien ! master Witgood ! Fi ! Vous êtes un savant, un homme intelligent, et vous vous abandonnez au désespoir?

PREMIER GENTLEMAN.
Allons, du cœur !

WITGOOD.
Ah ! Messieurs !...

DEUXIÈME GENTLEMAN.
Vous me chagrinez à soupirer ainsi. Neuf veuves de la sorte ne mériteraient pas de tels regrets.

WITGOOD.

Être traité de la façon par ce débauché de Hoard !

PREMIER GENTLEMAN.

Il voulait se venger de votre oncle ! Maintenant reprenez courage.

WITGOOD.

Je vous supplie, messieurs...

DEUXIÈME GENTLEMAN.

Consolez-vous, tout n'est pas perdu !

WITGOOD.

Ce serait trop beau pour que j'ose l'espérer !

(*Rentre* LUCRE).

LUCRE.

Allons garçon ! Comme te voilà changé ! reprends tes couleurs. Elle vient.

WITGOOD.

Ce qui m'attriste le plus, c'est de penser qu'en agissant ainsi lui, votre ennemi, il a surtout obéi à la haine qu'il vous porte !

LUCRE.

J'en deviens également fou ! Je dépenserai toute ma fortune avant qu'il ne possède la veuve, uniquement pour cette raison. (*Lui remettant un papier*). Neveu, devant nos chers amis, je vous restitue vos biens, suivant ma promesse à la veuve. Tout est en ordre. Montrez-vous raisonnable. Vous voilà une fois de plus en possession de votre fortune. La veuve se rendra compte, maintenant, si vous êtes aussi misérable qu'on le suppose. Vous rapporterez huit cents livres par an.

PREMIER GENTLEMAN.

Par Notre-Dame, un joli apport.

LUCRE.

Un mot encore, neveu.

PREMIER GENTLEMAN, *à l'Hôtelier.*

Maintenant, vous pouvez avertir votre maîtresse.

LUCRE.

Comme vous le voyez, tout va bien. Mon neveu, très heureux de vous satisfaire !

WITGOOD.

Je le crois, monsieur.

LUCRE.

Mais votre conscience doit convenir que j'agissais par amitié pour vous.

WITGOOD.

Sans aucun doute.

LUCRE.

J'ai dépensé beaucoup d'argent, sans compter les voyages, pour vos affaires. Je suppose que vous vous en doutez ?

WITGOOD.

Je serais un sot de n'en point convenir.

LUCRE.

Quoique j'agisse ainsi pour éblouir la veuve et le monde, vous devez avoir une conscience...

WITGOOD.

Le Ciel défende qu'il en soit autrement.

LUCRE.

Vous voilà rentré en possession du tout, c'est chose faite.

WITGOOD.

Et vite.

LUCRE.

En effet ! Vous savez qu'il ne s'agit que d'un dépôt?

WITGOOD.

Laissez-moi mieux comprendre. Un dépôt?

LUCRE.

Voilà.

WITGOOD.

C'est une preuve de confiance que vous me donnez ?

LUCRE.

Juste !

WITGOOD, *à part*.

Si jamais je replace ma confiance en toi, le diable m'emporte !

LUCRE.

Vous êtes tous témoins, messieurs ? Toi aussi ?

L'HOTELIER.

Sur ma vie, monsieur, je connais les intentions de ma maîtresse à l'égard de votre neveu. Laissez faire les choses et tout finira très bien.

(*Il sort*).

LUCRE.

Un brave garçon ! Femme ! Jenny !

(*Entre* MISTRESS LUCRE).

MISTRESS LUCRE.

Quelles nouvelles, monsieur ?

LUCRE.

Le jour des noces approche ! Chère femme, montre-toi bonne ménagère. Je te sais habile cuisinière Ton premier mari t'a épousée dans la cuisine d'un alderman et t'a élevée jusqu'à lui pour que tu fisses lever les pâtes. Quoi ? Nous

sommes entre amis, et cela ne sortira pas d'ici. Messieurs, je vous invite au mariage de mon neveu mardi prochain.

PREMIER GENTLEMAN.

Nous acceptons de grand cœur, heureux du tour joué à votre ennemi.

LUCRE.

Il se moquait de moi, messieurs, ah ! ah ! ah !

(*Ils sortent tous, excepté Witgood*).

WITGOOD.

Celui qui se moquerait d'eux manquerait de conscience, puisqu'ils s'en chargent eux-mêmes. En pareil cas, je ne suis pas le plus cruel. J'éprouve à présent plus de pitié que d'envie, car mon bonheur me rend compatissant. (*Regardant le douaire*). Quant à toi, l'âme de la situation, je t'embrasse. Tu représentes le confort de ma vie, et tu ne me quitteras plus jusqu'à ma mort.

SCÈNE III.

Une rue.

ENTRENT LES CRÉANCIERS.

PREMIER CRÉANCIER.

J'attendrai sept heures, s'il le faut, mais je mettrai la main sur lui.

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Moi aussi.

TROISIÈME CRÉANCIER.

A la potence le prodigue ! il n'épouse plus la veuve.

PREMIER CRÉANCIER.

Et comme elle a raison. Elle a mieux choisi. Je demeure stupéfait en songeant de quelle matière est pétri le cœur d'une veuve. Préférer un garçon déplumé à des gentlemen cossus.

(*Entre* UN DOMESTIQUE).

LE DOMESTIQUE.

Des nouvelles ! des nouvelles !

PREMIER CRÉANCIER.

Que se passe-t-il ?

LE DOMESTIQUE.

Le mâtin est attrapé.

PREMIER CRÉANCIER.

Je me sens chaud au cœur ! J'aime à voir les chiens aux jambes des hommes. Le voici qui vient !

(*Entrent* DES SERGENTS *conduisant* WITGOOD).

WITGOOD.

Ma joie était trop grande, je ne pouvais plus croire au malheur. Tout s'écroule en un jour ! Comme il faut peu de temps pour que s'élève une noire tempête !

PREMIER CRÉANCIER.

Nous pouvons parler maintenant, monsieur. Et cette fameuse veuve ? Je crois que vous y renoncez maintenant ?

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Une veuve, à lui ! un prodigue, un coquin, un coureur ? Une veuve possédant de la fortune ? une geôle plutôt !

WITGOOD.

Comme vous avez raison mes maîtres, de tyranniser un pauvre homme, d'affliger un affligé ! C'est une coutume parmi vous. Je me félicite que vous ne l'abandonniez pas, et j'espère que dorénavant vous la conserverez.

PREMIER CRÉANCIER.

Eh bien, monsieur, que pensez-vous maintenant de votre billet de cent livres ? Une jolie dette pour rembourrer vos pourpoints !

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Il me doit quarante livres.

TROISIÈME CRÉANCIER.

A moi cinquante.

WITGOOD.

Je vous prie, messieurs, permettez-moi de respirer !

PREMIER CRÉANCIER.

Non, monsieur, non, vous suffoquerez. De la sorte vous ne nous échapperez plus.

WITGOOD.

Voulez-vous m'entendre ?

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Nous savons que vous avez la langue bien pendue. L'autre jour encore vous vous moquiez de nous ! Honte ! Et nous risquions de tout perdre faute de témoignages. Chaque fois que nous agissons discrètement, nous payons les pots cassés ! Non ! non ! Décidément nous ne nous enrichirons jamais à nous montrer si délicats. Mieux vaut agir en commerçants.

WITGOOD.

Accordez-moi un temps raisonnable, et je m'engage à vous satisfaire.

PREMIER CRÉANCIER.

Vous osez parler de temps raisonnable !

WITGOOD.

En effet, les bêtes ne comprennent pas ce que c'est !

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Il nous faut ou de l'argent, ou votre carcasse !

WITGOOD.

Que voulez-vous tirer de ma carcasse ?

TROISIÈME CRÉANCIER.

Une joie secrète que nous nous réservons ! Quand on a l'habitude de mettre des oiseaux en cage, il en coûte peu de conduire un homme en prison !

WITGOOD, *à part*.

Il me faut en appeler encore aux ressources de mon esprit. Un expédient me suffira pour les confondre. (*Haut*). Vous me permettrez du moins mes maîtres d'avoir recours à mes amis, et d'user de tous les moyens ?

PREMIER CRÉANCIER.

Soit, monsieur !

(*Entre* L'HOTELIER).

L'HOTELIER.

Master Witgood !

WITGOOD.

Toi !

L'HOTELIER.

Puis-je vous dire un mot en particulier ?

WITGOOD.

Impossible, hélas ! Je suis ici dans un enfer où les diables ne permettent pas de communiquer.

PREMIER CRÉANCIER.

Vous nous appelez des diables, vous conviendrez tout à l'heure que nous sommes des puritains. Emmenez-le, ils s'entretiendront en chemin, et nous ne perdrons pas notre temps à les écouter ! Ah ! je suis un diable ! Jusqu'à la fin de mes jours, j'aurais eu meilleure opinion de moi !

(*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

Une chambre dans la maison de Hoard.

ENTRE HOARD.

HOARD.

Jamais pareilles bénédictions descendirent-elles sur ta

tête, maître Hoard ? En remercieras-tu jamais assez le ciel ? Supposes-tu possible de te trouver plus heureux ? Espères-tu encore des temps meilleurs ? Non seulement te voilà pourvu d'une femme riche, mais heureuse ! Une femme riche, jeune, belle et sage. Quand je veille, je pense à ses terres, ce qui me rajeunit ; quand je me couche, je songe à sa beauté et cela me suffit. Son cotillon représente quatre cents livres de rente, pour un homme qui saura les faire valoir. Nous parcourrons la province pour visiter nos terres, et les autres suivront. Mon frère et d'autres dignes gentlemen que j'ai envoyé chercher, nous accompagneront avec leurs belles barbes, leurs longues casaques de velours, leurs chaînes d'or à deux ou trois rangs ! Cependant, je mettrai sur pied une dizaine de mes domestiques en livrées ! A cette vue, — car nous passerons exprès devant sa porte, nous nous y arrêterons quelques instants, nous ferons caracoler nos chevaux sous ses fenêtres — mon rival deviendra si furieux qu'il se pendra de jalousie !

(*Entre* UN SERVITEUR).

Quelles nouvelles, encore des gens qui m'offrent leurs services ?

LE SERVITEUR.

En effet, Monsieur, ils attendent plusieurs à la porte, sollicitant qu'on les introduise

HOARD.

Des gens capables de m'être utiles ?

LE SERVITEUR.

Oui, Monsieur.

HOARD.

C'est différent. Qu'ils entrent ! (*Sort le Serviteur*). Des gens à cheval galopant derrière moi en livrée bleue, avec des chapeaux jaunes ! Voilà qui le défrisera !

(*Entrent* UN TAILLEUR, UN BARBIER, UN FAUCONNIER *et* UN PIQUEUR).

Eh bien ! quel état exercez-vous ?

LE TAILLEUR.

Celui de tailleur, n'en déplaise à votre Seigneurie.

HOARD.

Tailleur ? Très bien ! Vous me ferez les livrées ! Et vous ?

LE BARBIER.

Barbier.

HOARD.

Barbier ? Parfait ! Vous raserez toute la maison, et au besoin, moissonnerez pendant l'été. Vous ?

LE PARFUMEUR.

Parfumeur.

HOARD.

Je le sentais ! Parmi les hommes, les parfumeurs sont particulièrement obligés de se conduire loyalement. S'ils commettent une fourberie, on les renifle vite. Et vous ?

LE FAUCONNIER.

Fauconnier.

HOARD.

Sa ho ! Sa ho ! Sa ho ! Et vous ?

LE PIQUEUR.

Piqueur.

HOARD.

Approche. A mon âge on peut se promettre encore de beaux jours. Je vous prends tous à mon service. Vous porterez bientôt ma livrée. Vous spécialement, le fauconnier et le piqueur, nous vous utiliserons dans le manoir de ma femme. Vous y trouverez de beaux parcs et des lévriers. Nous pratiquerons tous les sports, et les gentilshommes de la contrée viendront nous distraire.

LE FAUCONNIER.

Nous nous arrangerons de façon que tout le monde vous admire.

HOARD.

La chose ne sera pas difficile. Tailleur?

LE TAILLEUR.

Présent !

HOARD.

Occupe-toi de suite de mes livrées.

LE TAILLEUR.

Bien, monsieur.

HOARD.

Barbier ?

LE BARBIER.

Présent.

HOARD.

Arrange-moi tous ces gens-là. Epouille-les bien ? Surtout mon piqueur. Taille-moi toutes ces barbes à la polonaise. Parfumeur ?

LE PARFUMEUR.

Je reste à distance de votre odorat, monsieur.

HOARD.

Répands des parfums sur tous ces gens-là, pour chasser l'odeur des pieds de mon tailleur, et celle des lotions de mon barbier.

LE PARFUMEUR.

Je n'y manquerai pas, monsieur.

HOARD.

Quant à vous, mon fauconnier et mon piqueur, soyez particulièrement les bienvenus.

LE PIQUEUR.

Nous saurons, monsieur, mériter cette faveur.

HOARD.

J'y compte. Allez, et lavez-moi vos jambes dans la salle où l'ou bat le beurre. (*Ils sortent*). Par la messe, je me souviens. Je vais poser la question à ma femme, mistress Jane Hoard.

(*Entre* LA COURTISANE *dans un autre costume*).

LA COURTISANE.

Que désirez-vous de moi?

HOARD.

Je voulais vous demander, chère épouse, ce que vous préférez. Faire le repas de noces ici, ou à la campagne?

LA COURTISANE.

Hum! Ici! Marions-nous ici! Autant en finir ici avec toutes les cérémonies!

HOARD.

Une marquise ne répondrait pas mieux! Hoard! relève la tête. Ton épouse te fera honneur!

(*Entre* L'HOTELIER *avec une lettre*).

Qui te presse de la sorte? ah! une lettre! Encore quelque tour de mon rival! Quoi encore?

L'HOTELIER.

Une lettre pour mà maîtresse, monsieur?

HOARD.

Alors, elle me regarde, coquin!

L'HOTELIER.

Elle vous regarde aussi, coquin! Que votre Seigneurie m'excuse. Vous allez bientôt partager mon trouble; il s'agit d'un précontrat!

HOARD.

Un précontrat, dis-tu?

L'HOTELIER.

Le vieux Lucre, qui ne sait plus où donner de la tête, demande à plaider le plus tôt possible. Le jeune Witgood, traqué par ses créanciers, crie après vous d'un autre côté et prétend que vous avez causé sa perte en voulant annuler illégalement son contrat.

HOARD.

Corbleu!

L'HOTELIER, *à part*.

Il obtiendra satisfaction a ce qu'il prétend.

LA COURTISANE, *à part.*

Hélas! Des créanciers si impitoyables! Ma situation est encore incertaine! Comment lui porter secours!

L'HOTELIER.

Voilà la vérité, monsieur.

HOARD.

Femme, que contient cette lettre, je veux la lire?

LA COURTISANE, *déchirant la lettre et la foulant aux pieds.*

Maudites soient mes paroles inconsidérées et maladroites! Je veux marcher sur ma langue, et traîner mon imprudence dans la poussière.

HOARD.

Femme...

L'HOTELIER, *à part.*

Voilà de l'habileté! Bravo pour les femmes qui empêchent leur mari de lire leur correspondance.

LA COURTISANE.

J'ai, monsieur, prononcé des paroles imprudentes, qui, en effet, peuvent motiver un procès.

HOARD.

Si imprudentes que cela? Laissez-moi examiner le cas.

LA COURTISANE.

Plus qu'imprudentes, j'en ai bien peur! Au moment où je désirais tant qu'il ne fût plus question de lui!

HOARD.

Puis-je arranger l'affaire?

LA COURTISANE.

Non, monsieur! Je voudrais pourtant que vous vous en tiriez à votre honneur, et que la honte fût pour eux... Ah! si vous saviez en profiter! l'occasion nous est offerte!

HOARD.

Parlez, ma chère femme!

LA COURTISANE.

Le voilà sous la coupe de ses créanciers, sans le sou, et pour des dettes sans importance. Je le sais capable de tout plutôt que de pourrir en prison. Je ne vois qu'un procédé pour qu'on le relâche. L'affaire n'est pas encore venue aux oreilles de son oncle. Envoyez immédiatement quelqu'un trouver les créanciers en question; dans son désespoir, il est incapable de rien faire par lui-même. Donnez des ordres pour ses dettes, au besoin payez-les. La peste l'étouffe, mais débarrassez-vous de ce misérable.

HOARD.

Parfait! Tu me stupéfies. Cours sans perdre de temps et amène-moi ici Witgood ainsi que ses créanciers.

L'Hotelier, *à part.*

Encore une revanche !

(*Il sort*).

Hoard.

Enfin, j'aurai un peu de repos! Qu'y a-t-il?

(*Entre* UN DOMESTIQUE).

Le Domestique.

Monsieur...

Hoard.

Prends mes ordres. Tu iras chez mon notaire...

La Courtisane, *à part, tandis que Hoard donne des ordres au domestique.*

Je suis comme ceux qui n'entrevoient la richesse qu'en rêve; le réveil les désabuse. Ma destinée est de m'embourber toujours davantage. Quoique j'aie beaucoup péché, je pourrais me réhabiliter, car je n'ai jamais manqué à un serment.

Hoard.

Dépêche-toi. (*Le domestique sort.*) L'occasion est heureuse. Fasse le ciel que Witgood se prête à une combinaison qui ne peut lui nuire en rien, et puisse la folie ne pas lui donner le temps de réfléchir. Le voici.

(*Entrent* WITGOOD *et* LES CREANCIERS).

Witgood.

Que voulez-vous de moi, vous l'impitoyable rival de mon oncle?

Hoard.

J'ai entendu dire que vous étiez sous clef?

Witgood.

Après? Vous ne paierez pas mes dettes, j'en suis sûr?

Hoard.

Un homme prudent ne présage pas. Il y a dans la vie des circonstances capables de me faire faire plus encore.

Witgood.

Te voilà, femme parjure! Je ne sais pas de termes assez vifs pour qualifier ta trahison! Cause de tous mes malheurs!

La Courtisane.

Arrière, mendiant!

Hoard.

Femme, vous vous montrez trop vive. Laissez parler ceux qui ont à réclamer quelque chose.

Witgood.

Je pourrais te rappeler une promesse, plus grave encore que la première!

La Courtisane.

Je suis curieuse de la connaître.

WITGOOD.

Elle te ferait rougir!

LA COURTISANE.

Honte à toi!

WITGOOD.

Je vais te la dire à l'oreille. (*Bas*). Crois-tu qu'il paye mes dettes?

LA COURTISANE, *id.*

N'en doute pas, il y a là un acte de libération que tu pourras prendre.

WITGOOD, *id.*

Parfait.

LA COURTISANE, *id.*

Mais, ne semble-t-il pas que tu aurais dû trouver le moyen de te dégager avec la douaire qu'on t'a restitué? Ma conscience n'aurait rien à se reprocher.

WITGOOD, *id.*

Impossible! La cruauté de mes créanciers s'exerce aussi sur le présent.

LA COURTISANE, *id.*

Plus un mot! (*Haut*). Je vous défie d'agir plus mal!

WITGOOD.

Impudente! J'en appellerai à mes témoins!

LA COURTISANE.

Appelez-en plutôt à vos esprits, car voilà longtemps que vous êtes fou.

HOARD.

Femme, vous vous montrez trop sévère. Master Witgood, et vous mes amis, je m'exprimerai en des termes plus conciliants. Dernièrement, une bonne fortune m'est échue. La voici devant moi, je l'ai épousée, elle a partagé mon lit, et elle n'est pas complètement heureuse. Elle s'est engagée imprudemment envers vous, et vous avez des dettes criardes dans le pays. Mettez la tête du lièvre dans la petite oie[1]. Rendez-lui sa parole et j'acquitte vos créanciers.

WITGOOD.

Vous agiriez ainsi? Je vous en remercie et ne saurais vous en blâmer.

HOARD.

Des dettes ne sont-elles pas plus graves que des paroles?

WITGOOD.

Les paroles sont des engagements, et les engagements des dettes.

HOARD, *à part.*

Il joue à la raquette avec moi.

1. Proverbe.

PREMIER CRÉANCIER.

Allons, maître Witgood, laissez-vous faire!

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Nous sommes des citoyens et connaissons le devoir!

PREMIER CRÉANCIER.

Acceptez son offre ; ne tracassez plus la veuve. Vos dettes payées, je me charge de vous en trouver une autre la valant dix fois.

TROISIÈME CRÉANCIER.

Par la messe, vous me rappelez que je connais une sœur de master Malligrute, récemment veuve!

PREMIER CRÉANCIER.

Voilà la veuve qui vous convient! Dix mille livres en argent comptant, et de plus de l'argenterie, des joyaux, etc. Je suis son parent. Le parti tenu, vous pourrez en faire tout ce qu'il vous plaira. Dépêchez-vous, nous allons vous présenter à elle.

WITGOOD.

Mon oncle ne voudra plus entendre parler de moi, quand il apprendra que j'ai été complice d'un pareil abandon!

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Nous vous indiquons le moyen d'en sortir. Jadis j'ai dépensé cinq cents livres pour ma toilette, cela m'a donné de l'expérience. Actuellement vous êtes notre prisonnier. Rédigez un abandon, et croyez-moi : Tout ce que fait un homme en prison est nul au point de vue de la loi.

(*Il fait claquer ses doigts*).

WITGOOD.

Vous savez cela, monsieur?

TROISIÈME CRÉANCIER.

J'ai payé pour le savoir!

WITGOOD.

Alors je consens!

TROISIÈME CRÉANCIER.

A la bonne heure!

HOARD.

Eh bien! mes maîtres, en avez-vous fini avec lui?

PREMIER CRÉANCIER.

Avec beaucoup de difficultés, nous obtenons son consentement!

HOARD.

Ah! Ah! Et à combien se montent ses dettes?

PREMIER CRÉANCIER.

Cent soixante livres à peu près.

HOARD.

Tant que cela! Créditez la somme. Ces dettes, vous le

savez, ne vous auraient jamais été payées. Il a fallu une circonstance comme celle qui se présente... Un pauvre, un besogneux qui serait mort de faim et de pourriture en prison. Allez! vous aurez dix shillings par livre, et je paie. Voici l'argent. Vous n'y perdez pas... Eh bien! master Witgood, il faut vous violenter pour sauver votre bonheur!

(*Entre* LE NOTAIRE).

Soyez le bienvenu, honnête notaire. Veuillez me lire l'acte.

LE NOTAIRE, *lisant.*

« Par la présente, il est fait à savoir à tous que moi, Théodorus Witgood, gentleman, ainsi que neveu de Pécunius Lucre, ayant eu d'injustes prétentions à l'égard de Jane Medler, veuve d'Antony Medler, et maintenant épouse de Walkadine Hoard, en considération d'une somme par lui versée pour acquitter mes dettes, je renonce à toute revendication de titre, droits ou intérêts auprès de la susdite veuve, jadis appartenant au dit Antony Medler, et appartenant aujourd'hui à Walkadine Hoard. Je renonce également à tout contrat, promesse, etc., concernant le manoir, le château, le parc, petit bois, prairie, terres labourables, granges, meules, étables, colombiers, clapiers, en même temps qu'à sa ferme, son argent, sa vaisselle, ses bijoux, chaînes, bracelets, tapisserie, meubles. En témoignage de quoi, moi, Théodorus Witgood, je signe et scelle l'acte présent, le jour et la date étant inscrits au début. »

WITGOOD.

Quelle fortune je laisse échapper comme un maladroit!

HOARD.

Allons, entêté!

WITGOOD.

Vous avez raison, master Hoard, donnez-moi la plume. Il faut subir sa destinée.

(*Il signe*).

HOARD.

Maintenant, donne-moi la main. Devant la compagnie, je veux être désormais ton ami.

WITGOOD.

Il faudrait que je fusse impitoyable pour vous tenir à présent rancune.

HOARD.

J'inviterai ton oncle au repas de noces, et nous redeviendrons amis.

WITGOOD.

Je compte m'y employer.

HOARD.

Eh bien, mes maîtres, êtes-vous contents?

PREMIER CRÉANCIER.

La somme n'est pas complète, mais elle suffit!

HOARD.

Bien dit! Venez, messieurs, vous goûterez à mon vin avant de partir.

TOUS.

Nous vous suivons.

(*Sortent Hoard et le Notaire*).

WITGOOD, *à part.*

Maintenant, je vais mettre ces gens à l'épreuve. (*Haut*). Un mot, messieurs, voulez-vous me conduire chez la veuve en question?

PREMIER CRÉANCIER.

Croyez-vous que nous parlions sérieusement? Vous mener chez une riche veuve, vous un noceur, un prodigue incorrigible? C'était un moyen de rentrer dans notre argent. Portez-vous bien!

(*Ils sortent*).

WITGOOD.

Adieu, et soyez pendus, coquins à poils de porc, têtes de béliers. L'homme qui croit en vous est à jamais perdu, mais grâce à vous je vais pouvoir aller auprès de qui j'aime.

(JOYCE *paraît au-dessus*).

JOYCE.

Master Witgood!

WITGOOD.

Joyce!

JOYCE.

Venez me rejoindre. (*Elle lui jette une lettre*). Cette lettre vous dira ce qu'il faut faire. On ne nous soupçonnera pas, et le bonheur nous attend. Au revoir.

WITGOOD.

Cela suffit.

SCÈNE V.

La chambre à coucher de Dampit.

DAMPIT COUCHÉ, ANDREY FILANT PRÈS DE LUI, UN DOMESTIQUE.

DAMPIT.

Trahe, trahito, tire ces rideaux, et donne-moi quelques gouttes de Xérès?

(*Tandis qu'il boit entrent* LAMPREY *et* SPICHCOCK).

LAMPREY.

Ne vous disais-je pas qu'il couchait comme le diable dans ses chaînes quand on l'emprisonna pour un million d'années?

SPICHCOCK.

Le diable n'avait pas de ciel de lit. Dampit l'emporte sur lui en cela.

LAMPREY.

Voyez le résultat de la boisson : il faut qu'on lui essuie la bouche avec un mouchoir!

SPICHCOCK.

Il est malade pour avoir trop bu!

LAMPREY.

Il nous épie!

DAMPIT.

Eh bien! Sir Tristam, vous venez voir un homme bien faible?

LAMPREY.

Si vous êtes faible de corps, vous n'en prierez qu'avec plus de ferveur. Je viens vous emprunter cent livres.

DAMPIT.

Hélas, vous choisissez mal votre moment. Il n'en reste plus que deux mille à la maison.

ANDREY.

Ah! ah! ah!

DAMPIT.

Assez! Sorcière à grimaces, pocharde pleine de concupiscence!

(*Entrent* SIR LANCELOT *et* D'AUTRES).

SIR LANCELOT.

Est-ce vous que nous voyons, messieurs? Comment ça va-t-il?

LAMPREY.

Toujours de même, la taverne lui a cassé la tête.

SIR LANCELOT.

Je vais m'en amuser. Eh bien! master Dampit?

DAMPIT.

Sir Lancelot! Quelle joie de te voir, ta présence me réconforte!

SIR LANCELOT.

On se plaint beaucoup de vous, master Dampit, parmi les bons viveurs!

DAMPIT.

Tant mieux! de quoi s'agit-il?

SIR LANCELOT.

On prétend que vous devenez fier, au point que si un

ami vient vous voir l'après-midi, c'est à peine si vous le reconnaissez.

DAMPIT.

Fier, moi! Je ne me souviens pas de l'avoir jamais été, ou j'étais gris.

SIR LANCELOT.

Croyez-vous?

DAMPIT.

Sans aucun doute! J'étais peut-être fier de mon Xérès, voilà tout. Cours en chercher, coquin.

(*Le domestique sort, et revient avec du Xérès*).

ANDREY.

Maître Dampit, si vous continuez, inutile de m'inquiéter de votre testament, le cabaretier héritera de tout.

DAMPIT.

Arrière, bavarde déplumée, réceptacle de plaies!

ANDREY.

Voilà de belles paroles à dire à une jeune femme et à une vierge!

DAMPIT.

Accroche ta virginité au poteau de la concupiscence!

ANDREY.

Du joli! Mon maître saura tout cela!

LAMPREY.

Considérez l'état de ce misérable usurier. On dirait un fumeur infect, empoisonné qu'il est par ses blasphèmes d'ivrogne. Ceux à qui il doit tout léguer lui donnent à contre-cœur les mets qui le nourrissent, et l'oreiller sur lequel il repose. Ici un usurier peut méditer sur sa fin. Quel profit tire-t-on à être un coquin dans ce bas monde, pour devenir un diable dans l'autre?

DAMPIT.

Sir Lancelot, laisse-moi t'embrasser! Tu es le seul ami que j'honore et respecte!

SIR LANCELOT.

Je vous en remercie, master Dampit!

DAMPIT.

Porte-toi bien, mon cher sir Lancelot!

SIR LANCELOT.

Messieurs, si vous m'aimez, laissez-moi me mettre derrière vous, et l'un d'entre vous lui répétera ce que je vais dire.

LAMPREY.

Soit! master Dampit?

DAMPIT.

Monsieur?

LAMPREY.

Sir Lancelot vient vous voir.

DAMPIT.

Qu'il aille se faire pendre!

LAMPREY.

Qui? Sir Lancelot?

DAMPIT.

Oui, drôle! un pythagoricien!

LAMPREY.

Un pythagoricien?

DAMPIT.

Il change d'habit quand il rencontre un sergent.

SIR LANCELOT.

Hein?

LAMPREY.

Pourquoi lui adressez-vous des injures, il vient vous voir en ami?

DAMPIT.

Des poux pour son amitié! Son père fabriquait des peignes! Je me moque de son hypocrite amitié. Il veut tout simplement me demander un délai pour le paiement de sa dette!

SIR LANCELOT.

Je ne supporterai pas plus longtemps ce drôle! Master Dampit, je venais prendre congé!

DAMPIT.

Toi, mon cher et brave sir Lancelot, le seul véritable gentleman de toute l'Angleterre? Je veux te serrer dans mes bras!

LAMPREY.

Un composé d'injures et de basses flatteries!

SIR LANCELOT.

Messieurs, il vous en fera avaler bien d'autres. Je vais vous donner un autre aperçu de notre homme.

LAMPREY.

Est-ce possible?

SIR LANCELOT.

Il perd la mémoire!

DAMPIT.

Un autre verre de Xérès?

SIR LANCELOT.

Il sera complètement ivre. Avant qu'il ait vidé ce verre, dites-lui qu'il y a là un client de la contrée désireux d'en appeler à son expérience.

LAMPREY.

Entendu.

DAMPIT.

Encore un verre et laissez sonner la cloche!

LAMPREY.

Master Dampit?

DAMPIT.

Le vin est-il tiré?

LAMPREY.

On vous l'apporte. Un homme de la contrée, un de vos clients, voudrait en appeler à la sagesse et à la profondeur de vos conseils.

DAMPIT.

Qu'attend le drôle? Qu'il vienne! Rehaussez-moi d'un cran!

LAMPREY, *à* SIR LANCELOT.

Vous pouvez approcher.

DAMPIT.

Parlez.

SIR LANCELOT.

Vous voyez un pauvre homme, monsieur.

DAMPIT.

Qui vous amène ici?

SIR LANCELOT.

Le besoin de solliciter un avis pour une cause honnête et juste.

DAMPIT.

Dans ces conditions je ne m'en mêle pas, cela regarde master No-man.

SIR LANCELOT.

Il ne me restait plus qu'une maison ayant appartenu à mon père, à mon grand-père, à mon aïeul. Un misérable m'en a impunément chassé, pour en prendre possession.

DAMPIT.

Il a accompli un pareil exploit? Le meilleur est d'apporter ton « *ejectione firmæ* », et dans sept années, il se peut qu'on te rende justice!

SIR LANCELOT.

Hélas! n'en déplaise à Votre Seigneurie, je manque à la fois d'amis et d'argent.

DAMPIT.

Dans ce cas, l'affaire est très simple, mets le feu à la maison, et tu l'en déposséderas!

SIR LANCELOT.

Je vous remercie du conseil. (*Aux autres*). Vous voyez, il m'a suffi d'altérer ma voix pour qu'il ne me reconnût pas. La mémoire d'un ivrogne se réveille plus à l'audition d'une voix qu'à la vue d'une personne. Regardez venir ce damné oiseau plongeur, Gulf, l'usurier le plus endurci de ce temps.

LAMPREY.

Qui l'accompagne?

SIR LANCELOT.

Hoard, le nouvel époux de la veuve Medler...

LAMPREY.

Je vous demande grâce!

(*Entrent* HOARD *et* GULF).

HOARD.

Comment se porte master Dampit?

SIR LANCELOT.

Il est couché, s'empiffrant autant que possible de vin des Canaries, il est bien faible en vérité ; sur le point de quitter cette terre.

HOARD.

Fi! master Dampit! Encore au lit? Je viens vous inviter à mon repas de noces! Allons! debout!

DAMPIT.

Qui me parle? Master Hoard! Et qui as-tu commis la folie d'épouser?

HOARD.

Une riche veuve.

DAMPIT.

Allemande?

HOARD.

Une riche veuve. La veuve Medler.

DAMPIT.

Medler? Elle tient maison ouverte.

HOARD.

Elle tenait maison ouverte, en effet, du temps de son premier mari; hommes et chevaux étaient les bienvenus, il y avait de la place pour tous.

DAMPIT.

La maison doit être trop grande pour toi alors, et tu pourras y loger les voisins.

GULF.

Quoi, enchaîné vivant! Quel spectacle! un ciel de lit en acier! *O monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum!* Dampit, voilà la juste récompense de ton usure, de tes extorsions, de toutes tes méchantes actions!

SIR LANCELOT.

Le cas est amusant. Voleur contre voleur!

GULF.

Voilà où mènent l'usure, les coupe-gorges, les mauvais lieux et les blasphèmes. Maintenant tu peux te rendre compte où conduit l'usure!

DAMPIT.

Je te connais, coquin, ta voix rappelle celle du coucou,

l'ambassadeur Gallois. Lâche qui voudrait se battre avec un malade désarmé! Injurie-moi pendant que je suis nu au lit, humble servant du grand Lucifer! Je peux encore reconnaître un drôle à première vue! Misérable sans conscience qui, lorsqu'il faisait partie du jury de Middlesex, dépêchait son verdict pour ne pas manquer l'heure de son dîner!

GULF, *tirant un poignard.*

Voyez cette honte!

DAMPIT.

Veux-tu mourir pendu?

LAMPREY.

De la patience, master Gulf, vous êtes dans la chambre d'un malade.

SIR LANCELOT.

Tu n'oserais pas chercher querelle à un homme debout!

DAMPIT.

Laissez-le venir, messieurs, je suis armé! Donnez-moi ma chaise percée.

SIR LANCELOT.

On assistera à un joli combat! Je vous laisse, messieurs.

LAMPREY.

Vous nous suivez, master Gulf...?

GULF.

La potence pour cet usurier!

SIR LANCELOT.

A quoi bon se mesurer avec lui!

ANDREY.

Je vous en prie, messieurs, partez. Son heure est venue. Dors, dors sur mon sein.

SIR LANCELOT.

Nous en avons assez. Qu'on le porte chez lui. Pour trois fois sa fortune, je ne voudrais pas être à sa place!

GULF.

Pour un peu, je l'assommerais, maintenant qu'il dort!

SIR LANCELOT.

Alors je ne voudrais pas assister à son réveil! Allons!

GULF.

Je cède à vos instances, messieurs.

(*Ils sortent*).

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Une chambre dans la maison de Lucre.

ENTRENT LUCRE ET WITGOOD.

WITGOOD.

Laissez-moi vous persuader. Il nous a invités.

LUCRE.

J'éprouverai une grande joie quand il emmènera la veuve.

WITGOOD.

Vous n'y êtes pas !

LUCRE.

Ne l'a-t-il pas épousée ?

WITGOOD.

Non, mon oncle !

LUCRE.

Comment ?

WITGOOD.

Voulez-vous savoir la vérité ? Il a épousé une drôlesse !

LUCRE.

Je m'en réjouirais !

WITGOOD.

Je veux mourir si je mens.

LUCRE.

Je ferais dix milles pour assister à un pareil spectacle !

WITGOOD.

Vous y assisterez, ou je renonce à vous revoir.

LUCRE.

Une drôlesse! Ah! ah! ah!

SCÈNE II.

Une chambre dans la maison de Hoard.

ENTRENT HOARD, GOUTANT DU VIN, ET L'HOTELIER LE SUIVANT EN LIVRÉE.

HOARD.

Je n'aime pas ce vin. N'y en a-t-il pas de meilleur dans la maison ?

L'HOTELIER.

Si, monsieur. Elle renferme les meilleurs vins de l'Angleterre.

HOARD.

Que votre maîtresse le goûte, elle s'y connaît mieux que vous !

L'HOTELIER, *à part.*

Tant mieux pour elle, et tant pis pour moi !

(*Il sort*).

HOARD.

Arthur !

(*Entre* ARTHUR).

Avez-vous mis la vaisselle d'argent ?

ARTHUR.

Tout est prêt.

(*Il sort*).

HOARD.

Je suis enchanté de ma livrée, elle représente bien.

(*Entre* JOYCE).

JOYCE.

Vous appelez ?

HOARD.

Je t'en prie, mets-y un peu d'empressement et surveille les domestiques. Ils me volent et envoient tous les pâtés à leurs femmes. En bonne nièce, ne me laisse pas gruger !

JOYCE.

Ne craignez rien. Je veille (*A part*). Quoique la fête soit préparée pour vous, elle servira à mon repas de noces !

(*Elle sort*).

(*Entrent* LAMPREY *et* SPICHCOCK).

HOARD.

Master Lamprey, et master Spichcock ! La bienvenue à tous deux. Vos pères et le mien vendaient du poisson.

LAMPREY.

En effet, vous avez devant vous de fameux hôtes et qui ne se font pas prier.

HOARD.

Et comme ils ont raison !

(*Entre* UN SERVITEUR).

Qu'y a-t-il, coquin ?

LE SERVITEUR.

Une voiture s'arrête à la porte.

(*Il sort*).

HOARD.

Ma chère Lady Foxtone ! Mistress Jane Hoard, ma femme ! Par la messe, c'est bien la femme du Chevalier !

(*Entre* LADY FOXTONE).

HOARD.

Madame, soyez la bienvenue dans cette modeste maison, où le repas sera très simple et le service plus ou moins bien fait !

LADY FOXTONE.

Vous vous calomniez !

HOARD.

Femme !

(*Entre* LA COURTISANE).

LADY FOXTONE.

Votre épouse ?

HOARD.

Oui, madame. Salue Lady Foxtone.

LA COURTISANE.

Voulez-vous, Madame, faire un tour de jardin ?

LADY FOXTONE.

S'il vous plait.

(*Sortent Lady Foxtone, et la Courtisane*).

HOARD.

Est-il vie plus agréable que celle d'un homme marié ? Une joie comparable à celle que vous procure une épouse ?

LAMPREY.

Tel est notre avis à nous autres célibataires qui n'en subissons pas les ennuis.

(*Entre* LE SERVITEUR).

LE SERVITEUR.

Le frère de votre Seigneurie, accompagné de vieux gentlemen, vient d'arriver.

HOARD.

Master Onésiphorus Hoard ? Les autres vont suivre.

(*Entrent* ONESIPHORUS HOARD, LIMBER *et* KIX).

Mon cher et bon frère, soyez le bienvenu !

ONÉSIPHORUS.

Vous voyez que nous sommes des gens exacts?

HOARD.

Je dois en convenir. Quand il s'agit d'arriver à une fête, vous êtes le plus exact de la contrée. Quoi! master Limber et master Kix! Quelle joie de vous voir!

ONÉSIPHORUS.

Alors, mon frère, vous avez mis la main sur la veuve Medler?

HOARD.

Malgré tout; car je dois vous prévenir que j'ai de puissants ennemis qui s'en désolent. Le vieux Lucre est un malin renard, je puis le garantir.

ONÉSIPHORUS.

Où est-elle? Je vais la chercher; il me tarde de l'embrasser!

HOARD.

La voilà qui vient!

(*Rentrent* LA COURTISANE *et* LADY FOXTONE).

Embrasse-la!

LA COURTISANE, *à part*.

Ciel! je suis perdue! Je connais cette figure!

HOARD.

Ah! ah! ah! Ah! ah! Avez-vous honte tous les deux?

ONÉSIPHORUS.

Frère, ecoutez-moi. Vous êtes disposé à rire.

HOARD.

C'est le jour, il me semble?

ONÉSIPHORUS.

Ah! ah! c'est différent. Rien ne m'effraye plus que de vous voir triste.

HOARD.

Qu'entendez-vous par là, mon frère?

ONÉSIPHORUS.

Vous dites qu'elle est votre femme?

HOARD.

Parfaitement!

ONÉSIPHORUS.

Sans plaisanterie?

HOARD.

Pourquoi mentirais-je à mes amis? Si le mariage peut unir deux êtres, elle est mienne!

ONÉSIPHORUS.

Je ne me sens pas très bien! Excusez-moi, mon frère, je ne pourrai pas profiter de votre dîner.

HOARD.

Vous ne me ferez pas cette injure?

LAMPREY.

Avec votre permission, master Hoard.....

HOARD.

Quoi encore? Voyons, Messieurs, montrez-vous plus raisonnables!

LAMPREY.

Nous n'avons été que trop fous en venant ici!

HOARD.

Hein!

KIX.

Fi! Fi! un homme de votre réputation et de votre rang! Vous prétendez fêter vos amis et vous commencez par leur faire honte!

HOARD.

La plaisanterie commence à dépasser les bornes. Expliquez-vous!

LAMPREY.

A votre âge! S'amouracher d'une courtisane!

HOARD.

Hein!

KIX.

D'une coquine!

HOARD.

Messieurs!

ONÉSIPHORUS.

De la maîtresse de Witgood!

HOARD.

Elle ne possède ni biens, ni moyens d'existence?

ONÉSIPHORUS.

Des moyens d'existence!

HOARD.

Parlez!

LA COURTISANE.

Hélas! je vous ai bien prévenu que je ne possédais rien!

HOARD.

Je suis trompé! Absolument dupé!

LAMPREY.

Master Hoard...

(*Entrent* LUCRE, WITGOOD *et* JOYCE).

HOARD.

Une veuve allemande!

LUCRE.

Eh bien! mon neveu, tu m'as encore menti! Veux-tu me rendre fou? N'est-ce pas là la veuve?

WITGOOD.

Que vous êtes difficile à convaincre! C'est une prostituée.

LUCRE.

En ce cas, tu es un misérable!

WITGOOD.

Negatur argumentum, mon oncle.

LUCRE.

Probo tibi, neveu. Celui qui sait qu'une femme est prostituée doit être évidemment un coquin. Tu sais que celle-ci en est une, donc, si c'est vrai, tu es un drôle!

WITGOOD.

Negatur sequeta majoris, mon oncle. Je nie qu'un homme soit nécessairement un coquin parce qu'il sait qu'une femme est une prostituée.

LUCRE.

Pourquoi m'as-tu fait inviter au repas de noces?

WITGOOD.

N'avons-nous pas juré devant témoins, et le verre en main, de demeurer perpétuellement amis?

HOARD.

Vous m'avez abusé! Vous m'avez mis une drôlesse sur le dos!

LUCRE.

Ah! ah! ah! ah!

HOARD.

Une fille à tout le monde!

WITGOOD.

Vous la calomniez, monsieur. A sa place, je vous intenterais un procès. J'affirme que ses manières et sa façon de voir, ne sont pas celles de tout le monde.

LA COURTISANE.

Méprisez-moi, montrez-moi du doigt, je n'en suis pas moins votre femme. Quelle honte puis-je supporter maintenant dont vous n'ayez votre part? Si vous partagez ma disgrace, est-ce ma faute? C'est vous qui m'avez poursuivie, contrainte, enlevée.

ONÉSIPHORUS.

Frère!...

LA COURTISANE.

Me suis-je jamais vantée devant vous de ma terre, de mes immeubles, de mon argent? J'ai franchement avoué ne posséder rien. Si une erreur a été commise, la faute vous en revient. N'en accusez que votre folie! Et puis suis-je si déformée que je ne puisse plaire à un vieillard de votre espèce? La femme qui n'a pas tâté du péché à

vingt ou vingt et un ans, en tâtera après. Beaucoup d'hommes de votre âge, satisfaits d'épouser des jeunes vierges, en subissent les conséquences. En épousant une femme comme moi, vous nous évitez à tous deux un péché, et vous ne courez pas le risque d'être cocu. En un mot, revenez à de meilleurs sentiments; la femme qui connaît le péché est plus qu'une autre portée à le haïr.

HOARD.

Malédiction sur la méchanceté! Les fruits noirs de la haine empoisonnent ceux qui les cultivent! O mes amis! l'unique moyen d'atténuer ma honte est de la subir! Ah! Witgood! Ah! Théodorus!

WITGOOD.

En conscience, je me faisais un devoir de la remettre entre bonnes mains. Où pouvait-elle mieux être qu'entre les vôtres, que je sais pitoyables? Je jure avoir été le seul à la posséder. Je l'ai quittée dans le but d'épouser votre nièce.

LA COURTISANE, *s'agenouillant.*

Messieurs, devant vous tous, je jure de m'amender. Je défie à jamais les regards pervers, les gestes compromettants, les appels du pied, les signes du doigt, les tremblements des lèvres, les allures folâtres, les promenades séduisantes, les amis secrets, les rendez-vous clandestins, les billets galants et les entremetteuses. Je jure de ne point négliger les travaux féminins qui m'appelleront aux environs, de ne plus me droguer, de ne plus soumettre mon sang à l'influence des planètes, de ne plus changer de lit ou partager avec des amis celui de l'époux, de ne jamais me réjouir à vos dépens, de ne pas dépenser vos économies, ou faire des enfants dont vous ne seriez que le père supposé! Autant de méfaits que j'abhorre.

LUCRE, *à Witgood.*

Voici une leçon méritée, libertin.

WITGOOD.

Je veux confesser aussi mes folies. (*S'agenouillant*). Je renonce à ces corrupteurs de la jeunesse, le jeu, les dés, qui font sortir de terre les mendiants, les filous, et les entremetteurs; aux excès de table, aux intempérances, aux mauvaises femmes, aux régimes des docteurs, aux régimes des apothicaires, aux lavements des chirurgiens, aux saignements de bras pour une femme publique [1], aux échanges de rubans, aux discours libertins, aux

1. A cette époque les débauchés avaient l'habitude de se piquer au bras avec un poignard, de mélanger leur sang à du vin et de boire le tout à la santé de leur maîtresse.

pourpoints parfumés, aux flapdragons hollandais [1], aux toasts à l'urine [2]. Et je me relève comme un homme corrigé qui hait désormais le vice !

HOARD.

Maintenant, mes amis, le dîner refroidit. Les plus malins sont parfois les plus fous !

(*Ils sortent*).

1. Le flapdragon dont, parait-il, les Hollandais avaient la spécialité, consistait en un punch dans lequel on mettait des raisins et des pruneaux qu'il fallait retirer sans se brûler les doigts.
2. Les amants buvaient volontiers l'urine de leur maitresse.

FIN.



TABLE DES MATIÈRES

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

LES ... CLASSIQUES

...US

...RISTOPH...
...EAUMARCH..., Théâtre.
...EECHER STOWE (Mme), La Case de l'Oncle Tom.
...EN JONSON, MARLOWE, DEKKER, MIDDLETON. (Contemporains de Shakespeare), traduits par Georges Duval. 1 vol.
...ERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Paul et Virginie.
...OCCACE, Le Décaméron. 2 vol.
...OILEAU, Œuvres poétiques et en prose.
...OSSUET, Oraisons funèbres.
– Discours sur l'Histoire universelle.
...RANTOME, Dames Galantes.
...AMOENS, Les Lusiades.
...ASANOVA (Jacques), Mémoires. 6 vol.
...ERVANTES (Michel), Don Quichotte. 2 v.
...ESAR, Commentaires sur la guerre des Gaules.
...HANSON DE ROLAND (La).
...HATEAUBRIAND, Atala; René; Le dernier Abencérage.
– Le Génie du Christianisme. 2 vol.
– Les Martyrs. 2 vol.
...HENIER (André), Œuvres poétiques.
...OMTE (Auguste), Philosophie positive. 4 vol.
...ORNEILLE, Théâtre. 2 vol.
...URRER BELL, Jane Eyre.
...ANTE, La Divine Comédie.
...ARWIN (Ch.), Origine des Espèces. 2 vol.
...ESCARTES, Discours sur la Méthode; Méditations métaphysiques.
...IDEROT, Religieuse; Neveu de Rameau.
...SCHYLE, Théâtre.
...ENELON, Télémaque.
– De l'Education des Filles.
...LORIAN, Fables.
...OE (Daniel de), Robinson Crusoé.
...ŒTHE, Werther; Faust; Hermann et Dorothée.
...RIMM (Frères), Contes choisis.
...EINE (Henri), Œuvres.
...OMERE, Iliade.
– Odyssée.
...ANT (Emmanuel), Critique de la Raison pure. 2 vol.
...LEIST-KOTZEBUE-LESSING, Trois Comédies.
...A BRUYERE, Caractères.
...A FAYETTE (Mme de), Mémoires; Princesse de Clèves.
...A FONTAINE, Fables
– Contes.
...AMARCK (J.-B.), Œuvres choisies.
...A ROCHEFOUCAULD, Maximes.
...EIBNIZ, Nouveaux essais sur l'Entendement humain.
...E SAGE (A.-R.), Histoire de Gil Blas de Santillane. 2 vol.
...ESSING, Théâtre.
...E TASSE, Jérusalem délivrée.

...(... de), Œuvres.
MALEBRANCHE, Recherche de la Vérité 2 vol.
MARIVAUX, Théâtre choisi.
MOLIERE, Théâtre. 4 vol.
MOMMSEN (Th.). Histoire romaine 7 vol
MONTAIGNE, Essais. 4 vol.
MONTESQUIEU, Lettres persanes.
— De l'Esprit des Lois. 2 vol.
MUSSET (A. de), Premières Poésies 1829-1835.
— Poésies nouvelles. 1836-1852.
— Comédies et Proverbes. 2 vol.
— La Confession d'un Enfant du Siècle
— Nouvelles.
— Contes.
— Mélanges de Littérature et de Critique
— Œuvres posthumes.
OVIDE, Les Métamorphoses.
PASCAL, Pensées.
— Les Provinciales.
PELLICO (Silvio), Mes Prisons.
PERRAULT (Ch.) et **Mme d'AULNOY,** Contes.
PLINE LE JEUNE, Lettres Panégyrique de Trajan.
RABELAIS, Œuvres. 2 vol.
RACINE, Théâtre. 2 vol.
REGNIER (Mathurin), Œuvres complètes.
RONSARD, Œuvres choisies. 1 vol.
ROUSSEAU (J.-J.), Confessions. 2 vol.
— Julie ou la Nouvelle Héloïse 2 vol.
— Du Contrat social.
— Emile, ou de l'Education. 2 vol.
SAINT AUGUSTIN, Les Confessions.
SCHILLER, Les Brigands; Marie Stuart; Guillaume Tell.
SCHOPENHAUER, Le Fondement de la Morale.
SCOTT (Walter), Ivanhoé. 2 vol.
— La Jolie Fille de Perth. 2 vol.
SEVIGNE (Mme de), Lettres choisies.
SHAKESPEARE (William), Œuvres dramatiques. 8 vol.
SOPHOCLE, Théâtre.
SPINOZA, Ethique.
STAEL (Mme de), De l'Allemagne. 2 vol.
— Corinne, ou l'Italie. 2 vol.
STENDHAL, La Chartreuse de Parme.
SUETONE, Les Douze Césars.
VIGNY (A. de), Poèmes antiques et modernes.
— Stello.
— Théâtre. 2 vol.
— Cinq-Mars. 2 vol.
— Servitude et Grandeur militaires.
VILLON (François), Œuvres.
VIRGILE, L'Enéide.
VOLTAIRE, Dictionnaire philosophique.
— Histoire de Charles XII.
— Siècle de Louis XIV. 2 vol.
— Romans. 2 vol.
WISEMAN (Cal), Fabiola

3998 — Paris. — Imp. Hemmerlé, Petit et Cie. — 10-20